Montesquieu [1755], Correspondance 1716-1755
(Ed. F. Gebelin et A. Morize. Paris, Champion, 1914.)

1716 T. 1

[p. 3]

Montesquieu à son père

Vous me mandez, mon cher père, que vous ne direz point à mes oncles les sujets que vous avez de vous plaindre de moi. Je me comporterai à l'avenir de manière que vous ne serez pas en état de m'accorder de pareilles grâces.

[p. 4]

Montesquieu au père Desmolets

4 avril 1716.

J'ai reçu votre lettre, mon cher abbé, qui m'a fait tout le plaisir du monde. Je vous dirai que je fus reçu hier de notre académie, et que je me prépare à faire mes remerciements pour être installé le premier jour de mai. Je vous prie de faire part de ceci à M Fréret, et lui témoigner la joie que j'ai d'être son collègue.

Je serais bien aise que vous voulussiez entreprendre le voyage de Bagnères. À présent que les financiers, les seuls riches du royaume, vont être à l'hôpital, nous allons être riches, nous, car tout se doit regarder par proportion. Ainsi vous allez être aussi grand seigneur, avec deux mille livres de rente, que si vous en aviez quatre. Vous voyez que vous avez là de quoi vous conduire jusqu'à Bordeaux.

Je suis, monsieur mon très cher ami, de toute mon âme, votre très humble et très obéissant serviteur

Secondat De Montesquieu.

[p. 5]

Comme je ne sais point l'adresse de M De Navarre, permettez que je lui écrive ici. Je vous prie de vouloir lui laisser lire ces mots: les marques de votre souvenir me sont bien chères, monsieur. Monsieur votre père, que j'eus l'honneur de voir quelques jours après votre départ, me dit que votre voyage ne serait pas long; et je vois à présent que les plaisirs vous ont retenu. Vous n'en sauriez goûter de plus solide que celui de voir souvent notre abbé

Car pour toutes les Chloris dont vous étiez autrefois si enchanté, je les donnerais toutes au diable, car si elles sont saines de corps, ce qui est très rare, elles ne sont point saines d'esprit.

Je suis, monsieur, de toute mon âme, votre très humble et très obéissant serviteur

Secondat De Montesquieu.

1717 T. 1

Montesquieu à Mme *

Janvier 1717

C'est, madame, un mouvement du coeur qui me fait prendre la plume pour vous écrire et vous

[p. 6]

assurer de la continuation je ne sais pas bien de quoi, car, lorsqu'on est attaché aux personnes faites comme vous, on ne connaît jamais bien précisément si c'est amour ou si c'est amitié

Vous me marquez que vous prenez du goût pour la retraite: j'ai ouï dire que lorsqu'on commençait à fuir tous les hommes en général, on en aimait quelqu'un en particulier. Vous cherchez la solitude, vous êtes rêveuse, vous voulez vous entretenir avec vous-même: voilà toutes les marques d'une passion. Dieu vous garde d'être aussi malheureuse que vous le méritez dans cette occasion.

Il n'est pas possible d'imaginer rien qui approche de la beauté des derniers bals de ce carnaval

Là, la princesse Flore avait bien des affaires; elle suivait l'amour dans ces lieux si charmants, et d'autant de rivaux menaçait ses amants qu'elle voyait de mousquetaires

Là, des feux du champagne un jeune prince épris cherchait quelque retraite obscure, et grimpait jusqu'au paradis, pour voir s'il pourrait d'aventure induire à mal quelque Chloris

Tout le monde a suivi de si grands exemples, et jamais on ne s'est mieux diverti. La sorbonne et le corps des pasteurs, alarmés de nos désordres

[p. 7]

et de notre libertinage, cherchent à y porter remède.

De nous tous convertir leur zèle se propose et pour venir à bout d'un si pénible emploi, on bâtit, on dresse, on compose quatre cents articles de foi

Voilà, madame, tout ce que je sais; j'ai pris la liberté de varier mon style pour vous ôter la fatigue d'une longue prose.

Montesquieu à Mme *

1717?

Vous oubliez, madame, l'essentiel: je veux dire de me donner des nouvelles de votre coeur et de vos sentiments à mon égard; car, quoique je doive prendre condamnation sur certains articles très importants, il y en a de moindre conséquence que je ne voudrais pas négliger, et, quoique l'on ne soit pas de la grande faveur, on serait bien aise de conserver son rang, même dans le subalterne.

[p. 8]

Montesquieu à *

Madame De M ira à la dernière messe. Je ne me mêle pas des intérêts des princes, mais je ne puis deviner vos vues. Je crois que vous ne réussirez pas dans votre entreprise. La dame a appris que vous la destiniez depuis plus d'un mois à un de vos milords, et, quoiqu'elle soit bien aise d'être f... sur le champ, elle n'aime pourtant pas à être retenue d'avance, et ne veut pas qu'un autre dispose d'un coeur dont elle est si libérale.

1718 T. 1

Montesquieu à Saint-Lanne

À Bordeaux, le 23 mai 1718

Je vous prie, monsieur, de presser le sieur Debals pour l'argent de ces deux vaches, qu'il doit donner et de me faire savoir s'il a payé les rentes comme il avait promis de le faire. Le métayer n'a qu'à vendre les agneaux le plus qu'il pourra, faire tondre les brebis, et prendre des métiviers fidèles suivant ce

[p. 9]

qu'on a accoutumé de faire. Madame écrit à M Labat-Bari pour avoir un peu l'oeil à tout cela. Je vous prie aussi d'y avoir attention. Si le fermier que vous me proposez, veut donner le même prix de la ferme que Debals, je lui donnerai

Je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur

Montesquieu.

Ayez la bonté de faire quelque tour à Clairac, ces métives; s'il était nécessaire d'envoyer quelqu'un d'ici, je le ferais

Montesquieu à Saint-Lanne

À Bordeaux, le 13 juin 1718

Monsieur, je vous prie de vouloir bien prendre la peine d'aller à Clairac et de m'informer de ce que font mes métayers, quelle est la quantité de tabac qu'ils ont planté, s'ils font bien faire les terres dans lesquelles ils l'ont planté, s'ils en font bien la culture,

[p. 10]

s'ils ont beaucoup de blé. Je vous serai obligé si vous vous donnez la peine d'y aller quelquefois

et de m'informer de tout. Cela ne sera pas pour longtemps, car Mme De Montesquieu compte y aller au plus tôt.

Je suis de tout mon coeur, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Montesquieu à Saint-Lanne

À La Brède, ce 5 décembre 1718

Je vous envoie, monsieur, le committimus que vous me renverrez, s'il vous plaît, quand vous en aurez fait (usage); il faut donc attendre ce que jugera m l'évêque de Condom. Vous avez raison quand vous dites que les lods et ventes sont dus; au moins est-ce l'usage de ce ressort

À l'égard de l'échange que l'on propose, je veux bien le faire et je serais bien aise que vous en parlassiez à M Des Fosses et que vous vissiez avec lui ce qu'il faudrait rendre à ces propriétaires.

Je suis bien content de la vente du tabac, mais travaillez surtout et à payer ce que je dois de taille ou

[p. 11]

de rente, s'il en reste quelque chose, et à faire payer les arrérages à Debals; car si je me négligeais sur ce point, je serais quelque jour embarrassé. Vous ne me parlez pas de M De Labat

Faites-lui mes compliments quand vous le verrez et mandez-moi de ses nouvelles.

Montesquieu

Montesquieu à Saint-Lanne

1718.

J'ai reçu, monsieur, le contrat de ferme de mes métairies de Clairac. S'il se présente quelque bon fermier pour les dites métairies, vous me ferez plaisir de me le faire savoir. À l'égard du dixième de mon fief de Montesquieu, c'est une injustice bien criante, puisque le contrat n'est que de 250 livres. Mais, comme le dixième a été ôté par la bonté de son altesse royale, je ne veux pas, pour une année, m'embarrasser à demander une modération. J'ai vu quelquefois que des gens dont j'avais sujet de me plaindre me tombaient à leur tour entre les mains. C'est une bagatelle; payez, monsieur, ce qu'on vous demandera et envoyez-moi la quittance

Je suis votre très humble et affectionné serviteur

Montesquieu.

1721 T. 1

[p. 14]

Montesquieu à Caupos et en son absence à Sarrau De Vésis

Juillet-août 1721.

Je vous écris, mon cher confrère, aujourd'hui vendredi, parce que demain matin je dois aller à la campagne pour tout le jour. J'écrivis à M De Vésis par l'extraordinaire de mercredi, et lui demandai excuse d'avoir laissé passer deux courriers, sans lui

[p. 15]

écrire. Ayant appris que le duc était arrivé le matin de la campagne, et retournait le soir, j'y allai à une heure, comptant bien qu'il me prierait à dîner, et je comptais que dans tout le temps que nous serions ensemble, il ne pourrait guère s'empêcher de me parler de l'affaire de l'académie; mais il m'en garda entièrement le secret

Après dîner, je passai chez Bernard, qui me dit qu'il avait parlé de l'affaire à m le duc, qui lui avait dit qu'il voyait que le motif de l'académie, en lui demandant le droit de réversion, était de faire un emprunt par elle ou par nous; que, cet emprunt fait, il arriverait qu'on laisserait arrérager les intérêts; qu'il arriverait de là, infailliblement, qu'on ferait quelque jour décréter la maison contre son intention, qui avait été que cette maison fût pour jamais à l'académie; mais que, si on pouvait lui fournir un expédient qui obviât à cette difficulté, il s'y

prêterait

J'eus un beau champ pour combattre Bernard, et je le poussai si bien qu'il ne put plus soutenir le procédé, et me dit: " dès que vous serez chez vous, écrivez-moi une lettre que je puisse montrer, qui soit comme une suite de notre conversation, et que je puisse montrer à m le duc. "Je souscrivis à cet expédient, j'admirai son esprit, et je lui envoyai la lettre dont vous trouverez ici la copie.

Je comptais partir dimanche prochain, mais cette affaire pourrait bien me retenir quelques jours, étant bien aise de veiller et de savoir l'effet qu'aura produit ma lettre.

[p. 16]

Je vous prie de dire, à M De Vésis, que j'ai fait les commissions, et que je compte les porter moi-même.

Je ne sache rien ici de nouveau si ce n'est qu'on recommence à y parler de la peste; cette conversation avait été longtemps assoupie. On continue à dire qu'on refera de nouvelles actions

Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les manufactures d'autour de Paris sont, les unes totalement, les autres presque détruites

Je fus hier à la verrerie où je trouvai maison à louer; j'habite, mon cher confrère, un f... pays, et je serais charmé pour bien des raisons d'avoir le plaisir de vous voir et de boire avec vous

Je vous embrasse mille fois, et suis votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Je vous prie de saluer bien fort de ma part Mm De Sarrau, De Barbot, et m le président de Gascq.

Il y a quelque chose dans ma lettre à Bernard, concernant l'académie, qui pourrait n'être pas du goût de certaine personne que je sais. Vous savez mieux que moi à qui vous devez la montrer. Adieu.

[p. 18]

On me mande de Hollande que la seconde édition des l p va paraître avec quelques corrections

Montesquieu à *.

1721? J'ai gagné mon procès. Voilà une plaisante lettre où je ne vous parle que de moi. Mais pour vous parler bien de moi, il faudrait que je vous parlasse de vous-même.

Montesquieu à Mairan

20 octobre 1721.

[p. 19]

Les nouvelles de la peste sont toujours très tristes. À Montauban, l'on marquait qu'elle avait gagné deux villages dans le Vivarais; je ne vois pas qu'elle se démente un moment, et, au contraire, elle suit toujours..

Montesquieu à Mairan

À La Brède, ce 10 novembre 1721

J'ai, monsieur, chez moi les balles de livres que vous m'avez adressées, mais je ne sais s'il en sera de même quand il faudra les faire partir, ne doutant point qu'on exige ici les mêmes formalités qu'on a exigées à Béziers et cela pour le moins; tout ce dont vous pouvez être assuré c'est que je ferai de mon mieux et que je ferai en sorte qu'on n'en ouvre qu'une; quand on verra de la fidélité dans le mémoire on n'en demandera pas davantage, et je vous réponds que cette balle sera rétablie avec le même soin qu'on a pris à Béziers; je vous parlerais avec plus d'assurance si j'étais à Bordeaux, mais je suis à présent à la campagne; comptez sur ma bonne volonté pour une si petite chose.

Nous ferons dans deux jours l'ouverture de notre académie; il y sera parlé, disputé à ce que je

[p. 20]

prévois, nos médecins étant partagés sur la question de la contagion; mais, pour moi qui

sais que les ch p se communiquent, je suis tout décidé; je voudrais pour tourner en ridicule ces messieurs que l'on proposât ce problème à toutes les facultés: savoir si la vérole se communique ou non.

Je vous salue, mon cher monsieur, et vous prie de me continuer vos bonnes grâces et de me croire avec tout l'attachement imaginable, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Tous nos messieurs vous saluent

Montesquieu à Mairan

À Bordeaux, ce 15 décembre 1721

Vos paquets sont au roulier, monsieur, avec tout ce qu'il faut pour qu'ils partent et je ne doute pas même qu'ils ne soient partis. Je souhaite que vous trouviez que je me suis assez bien acquitté de cette petite commission. Je vous envoie le catalogue de vos livres et la lettre de voiture de Béziers à Bordeaux, et parce que je compte que vous ne paierez pas de port, je vous les envoie par la poste. Je vous prie de croire qu'il n'y a personne dans ce monde qui vous soit plus attaché que moi et qui ait plus d'envie de vous marquer le parfait dévouement avec

[p. 21]

lequel je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Le déboursé qui est de 25 s 10 d, comme vous verrez par la lettre de voiture, est si peu de chose, qu'il ne vaut pas la peine que je vous fasse un compliment là-dessus. Ainsi vous pourrez l'envoyer, monsieur, à votre commodité, à m l'abbé de Secondat au collège de Navarre à Paris, quand vous en devrez dans ce quartier-là.

1723 T. 1

[p. 23]

Montesquieu à Sarrau De Vésis

À Paris, ce 25 mai 1723

J'ai, monsieur mon très cher confrère, le dividende des trois actions et un dixième à cinquante livres par action, dont je vous suis redevable et à l'académie. Ainsi vous voyez que je les ai retirées. Je ne me souviens plus si, par l'accord passé entre nous et m le duc de La Force, l'académie a la jouissance du revenu de ce fonds; en ce cas, Mme De Montesquieu vous paiera cent cinquante-cinq livres, sinon je les remettrai de la manière et à la personne que l'académie m'ordonnera. Je n'ai pas pu joindre le duc de La Force qui est à la campagne et je ne puis aller le trouver; ainsi, j'espère que vous aurez fait écrire directement le secrétaire

On nous mande ici que M Boucher avait trouvé le visage de Galeteau fort plaisant. J'espère partir vers le 15 ou la fin du mois prochain et je vous assure que j'aurai un grand plaisir de vous embrasser. Les applaudissements augmentent pour Inès et la critique se tait. Le parterre pleure dans les endroits où il avait ri

Embrassez, s'il vous plaît, bien fort de ma part Mm De Caupos, De Gascq, Barbot. Quand vous écrirez à monsieur votre frère, faites mention de moi. Je vous embrasse mille fois, mon très cher confrère.

[p. 35]

Montesquieu au marquis de La Vrillière

À Bordeaux, ce 22 novembre 1723

Monseigneur, j'ose vous demander votre protection pour une grâce du roi, qui est une véritable justice

Il y a une petite île, le long de ma terre de Montesquieu, sur la Garonne, de la contenance de deux ou trois arpents, qui s'est formée, il y a environ quinze ans, à la place d'une plus grande qui m'appartenait, et qui fut emportée par une inondation. Comme l'intervalle depuis la destruction de la première et la naissance de la seconde a été très peu considérable, j'en ai continué la possession comme d'une

dépendance de ma terre de Montesquieu. Mais je crains que quelqu'un ne surprenne une donation du roi à mon préjudice, ce qui me ferait infiniment plus de chagrin que la chose ne vaut, d'autant plus que, comme les fonds adjacents m'appartiennent, les ouvrages qu'un autre propriétaire ferait dans cette petite île achèveraient de m'emporter tous mes fonds, parce que la rivière est absolument déterminée contre moi.

Vous vous souviendrez peut-être, monseigneur, que, lorsque j'eus l'honneur de vous voir, étant à Paris, sur une petite pension qui vaquait au parlement de Bordeaux, et qui fut donnée à M De La

[p. 36]

Tresne, je vous portai des amples témoignages des anciens services de ma famille. Je vous suis d'ailleurs tout dévoué, et j'ose dire même un peu parent, par la maison de Frontenac. Si vous m'honorez d'une réponse favorable, j'aurai l'honneur de vous faire présenter mon placet par mon avocat au conseil. Je suis, etc

Signé: Montesquieu.

1724 T. 1

[p. 45]

Montesquieu à Bulkeley

La Brède, 1 er janvier 1724

Je vous embrasse le premier de janvier, mon cher milord, et de bien bon coeur. De l'amitié, je vous supplie, ou plutôt du retour. La mort de m le duc

[p. 46]

d'Orléans m'a fait regretter un prince pour la première fois de ma vie. Il avait une chose que je ne peux pas bien exprimer en français et que Tacite appelle imperii facilitatem ; dès qu'on fait tant que d'avoir des princes, il faudrait qu'ils fussent tous comme celui-là. On vient de m'en dire une chose qui me charme: Lagrange, qui n'avait rien fait contre lui que les philippiques , s'étant échappé des îles sainte-Marguerite, le régent ordonna aussitôt qu'on lui rendît ses hardes et le peu d'argent qu'il avait laissé et défendit qu'on fît aucun mouvement pour le poursuivre. Louis XIV l'aurait fait mettre dans une cage de fer et l'aurait envoyé chercher en Hollande.

M et Mme De Montbalen et M De La Chétardie, fils de Mme De Monastérol, ont passé à La Brède pour aller à Belhade. On travaille à vous effacer tous les jours. M le président Lavie est dans vos intérêts, car il fit fermer la porte de l'écurie, pour empêcher le voyage et il fallut chercher des voitures de louage. J'ai si mal vendu mon vin que je ne sais si je pourrai partir si tôt que je croyais.

Mandez-moi si M De Grave est toujours en faveur et si les parents et amis de Mme De Prie jouent un rôle. On m'a mandé que Mme Le Franc avait failli à la débusquer. Calonge à la cour, elle violera la princesse.

[p. 49]

Je fais ici défricher des terres pour nourrir cent habitants, mais je ne me charge que des terres; c'est à de meilleurs citoyens que moi à se charger du peuple.

Montesquieu à Mme De Pons

1724.

Je suis ici au fond de ma campagne comme un misérable, et si je n'avais pas des jambes et des livres, je crois que je mourrais d'ennui. Pour vous, madame, il ne vous manque que de la santé; et moi, j'ai de la santé, et mille choses me manquent.

[p. 50]

Montesquieu à Mme Berthelot De Jouy

1724.

Comme il pourrait arriver par hasard, madame, que vous verriez M De Beaulieu avant moi - quelquefois on se trouve dans le quartier -, je vous prie d'avoir la bonté de lui dire que j'ai acheté un poème de la ligue , et qu'ainsi il est inutile que j'en aie deux, s'il n'a pas acheté de

son côté.

Vous dites que vous n'êtes pas sensible au plaisir, et vous soupez avec M Fa. Ne me parlez pas de ces petits-maîtres. Je pensai faire une grande sottise: comme je suis quelquefois distrait, je le pris pour milord Colifichet. Ce qu'il y a de vrai, c'est que je ne vous ai jamais vue de si bonne humeur. Bon dieu, si M Dodart avait vu cela! Je passai hier à huit heures chez vous; comme je ne trouvai que M De Jouy, je crus qu'il était heure indue, mais la passion qu'on doit avoir pour les dames excuse toutes les heures.

[p. 52]

Montesquieu au duc de Bourbon

Mai-juin 1724.

Monseigneur, j'ai quelque esprit, je suis homme de lettres, c'est-à-dire de ces gens que les grands ministres comme vous ont toujours favorisés; cependant V A me refuse la plus petite grâce qui lui ait encore été demandée, qui est une abbaye de deux mille livres de rente pour mon frère, sur la démission que mon oncle offre d'en faire

Je ne demande que ce que le cardinal De Richelieu m'aurait accordé, si nous avions été du même temps, et que ce que V A ne refuserait pas à la piété de mon oncle et aux bonnes moeurs de mon frère, s'ils étaient connus d'elle. Je suis...

[p. 53]

Montesquieu à *

À Paris, ce vendredi 23 juin 1724

Mon cher ami, je suis content, j'ai ce que je désire; la grâce est accordée et je suis sûr que cela vous fera plaisir. M De Gacé vient de m'apprendre cette nouvelle. Je ne connais que vous et lui qui ayez des coeurs distingués de tous les autres. Adieu.

[p. 56]

Montesquieu à Berthelot De Jouy

Fin juillet 1724.

Vous me proposez, monsieur, la chose du monde qui doit me faire le plus de plaisir, et, si j'avais cru

[p. 57]

que Mme De Pléneuf se fût souvenue de moi, j'aurais eu l'honneur de lui rendre mes devoirs; mais j'ai pensé que le sort de cette visite serait qu'elle l'oublierait d'abord et que moi je ne l'oublierais jamais.

Je compte donc faire le voyage de Baye quelques jours après le retour du roi; parce que le roi casse des bouteilles, à coups de fusil, à Chantilly, mais ne signe aucun brevet, et que j'ai celui de l'abbaye à faire signer. On ne dit rien ici, on chante seulement quelques couplets en faveur des dames de Chantilly; chacun a le sien, mais je n'en sais aucun. Vous ne m'avez pas fait l'honneur de me marquer si la poste mène à Baye, mais je le saurai par M De Duchy ou Mme De Mareuil. J'aurai en vérité, monsieur, bien du plaisir de disputer avec vous et de vous embrasser

Je voyais M Dodart quand il était amoureux, je ne le vois plus depuis qu'il est savant, mais je le chercherai.

Adieu, monsieur, je suis avec toute sorte d'attachement votre très humble et très obéissant serviteur.

Je vous prie d'assurer de mes respects Mme De Pléneuf. Si M De Rebourseau est à Baye je vous prie de (le) saluer de ma part (, et) Mme Gervais; parlez de moi, s'il vous plaît, à Mme Berthelot.

[p. 59]

Montesquieu à Berthelot De Jouy

À Paris, ce 11 août 1724

Je regarde, monsieur, comme une grande marque de bonté la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Si je n'allais pas à Baye, je perdrais peut-être l'occasion de refaire connaissance avec Mme De Pléneuf et je ne

veux pas risquer cela

Je perdrais d'ailleurs le plaisir que j'aurai de vous voir et M De Pléneuf. Lorsque j'eus l'honneur de vous faire réponse, j'étais si peu instruit de ce qui se passait à Baye que je ne savais pas que M De Pléneuf y fût; ainsi je vous prie de l'assurer de mon parfait attachement

J'aurai, monsieur, la honte de finir ma lettre sans pouvoir vous mander aucune nouvelle que vous ne sachiez, quoique j'aie fait un tour du jardin des tuileries de plus, en votre faveur. On dit seulement que m le prince De Conti se porte mieux; madame sa femme dit que son âme est dans un labyrinthe dont elle ne peut sortir. M De Gesvres a dit au roi qu'il serait obligé de le quitter, ne pouvant plus servir un roi qui s'ennuie

Troisième interrogatoire de M De La Jonchère; le souper des vingt et un avec le roi; vous savez tout cela. Mme D'Orléans s'habilla trois fois le même

[p. 60]

jour pour saluer le roi, ayant été remise deux fois

Je suis, monsieur, avec toute sorte d'attachement, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Je vous prie d'assurer de mes regrets Mme De Pléneuf et de saluer de ma part M De Rebourseau.

[p. 61]

Montesquieu à Lalanne

Paris, ce 5 octobre 1724

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien compter à mon oncle, m l'abbé de Faize, ce que vous pouvez avoir à moi de mes gages à compte; il vous en fera un reçu et cette lettre vous sera garante de l'approbation que je donne à ce reçu, que je vous passerai à compte comme s'il était signé de moi

Je suis, monsieur, avec toute sorte d'attachement, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Montesquieu à *

1724?

On admire votre altesse quand on la voit de loin; on l'aime quand on la voit de près. Il semble que vous ayez été faite pour faire sentir la différence qu'il y a entre la noblesse et la fierté.

[p. 62]

Montesquieu à Mlle *

1724.

Mademoiselle, je ne me trouvais point dans cet état où les rimes se présentent en foule pour tenter les poètes. Après vous avoir quittée hier au soir, je voulus vous obéir, et faire des vers en votre honneur: mais il faut vous avouer que je n'en pus jamais venir à bout. Enfin je m'endormis, et je ne puis m'empêcher de vous faire part du songe que je fis.

Je crus voir l'amour dans l'état du monde le plus pitoyable. C'était à Cythère. Il vous appela mille fois, et vous ne répondîtes pas: les larmes lui vinrent aux yeux; j'avais presque pitié de lui

Enfin, il se mit à vous chercher

Il courut de tous les côtés, dans les lieux les plus écartés; il reconnut enfin vos traces;

[p. 63]

princesse, il ne s'y trompa pas quand il vit les jeux et les grâces qui marchent toujours sur vos pas

Il vous embrassa tendrement, et, vous souriant doucement: "Je vous aime plus que ma mère: cependant vous fuyez mes pas! Sans moi que prétendez-vous faire de tant de célestes appas? " Je vis que, promenant sa main, il badina sur

votre sein; mille baisers le parcoururent; il aurait descendu plus bas, mais mille grâces accoururent qui lui retirèrent le bras

"Ce beau sein que j'ai fait exprès, je vais le percer de mes traits, dit pour lors amour en colère, et bientôt, quoi que vous fassiez, je verrai le reste, ma mère, en dépit que vous en ayez. " Dans ce moment, je vis finir le plus joli songe qu'un mortel ait jamais eu; je n'ai jamais été si fâché, mais, à présent que je ne rêve plus, je vais, princesse, vous parler raison.

Vous serez bientôt dans le temps malheureux où un fier prince regardera tant d'appas moins comme

[p. 64]

un présent du ciel que comme un tribut légitime, et-une chose que vous ne croyez pas et que je ne comprends pas moi-même-il s'accoutumera à vos charmes.

Lorsque par des noeuds solennels deux fidèles amants que même ardeur anime vont s'unir l'un à l'autre aux pieds des immortels, l'amour est toujours la victime qu'on immole sur les autels

N'attendez donc point pour aimer le moment qui est si près de celui où l'on n'aime plus, étrange effet de l'amour qui ne peut souffrir que les chaînes qu'il s'est faites lui-même, et qui se détache sitôt qu'on lui en donne de nouvelles

Peut-être que quelques jours vous voudrez aimer, et vous ne le pourrez plus. Votre insensibilité vous désespérera, et vous ne serez plus capable de ces sentiments tendres qui donnent de la vivacité à la vie même.

Pour moi, depuis que je ne sais plus aimer, il me semble que mon âme n'est plus qu'un faible reste de ce qu'elle était autrefois. Cependant je ne me plains point de l'amour, car, s'il m'avait laissé un coeur sensible, il m'aurait peut-être fait aimer si haut, qu'il m'aurait fallu mourir plutôt que d'avouer mon secret.

[p. 65]

Montesquieu à Mme De Lambert

1724?

Voici, madame, quelques lettres persanes. Vous voyez que j'emploie toute sorte de moyens pour surprendre votre estime; c'est qu'il n'y a personne dans le monde à qui j'aie plus l'ambition de plaire.

Montesquieu à Marans

1724.

Mon cher Marans, tu es aussi attentif dans les occasions que ta femme l'est peu. Tu écris, au moins, au lieu que ta femme ne fait pas seulement de réponse; aussi

[p. 66]

j'aimerais mieux être pendu que de lui écrire, pas même de lui faire des compliments. Je garde ma colère, moi, mais pour toi, je t'embrasse et te salue de tout mon coeur.

Montesquieu.

1725 T. 1

[p. 67]

Montesquieu au duc de La Force

À Bordeaux, ce 4 mars 1725

Je fus, monseigneur, bien fâché d'être obligé de partir sans avoir l'honneur de vous voir, vous ayant cherché trois fois inutilement. La mort de mon beau-père me fit partir assez brusquement

Vous ferez une belle action si vous passez par Bordeaux, quand vous irez à La Force; dans ce cas, je vous supplie d'accepter ma maison et de permettre que je vous fasse les honneurs de la ville. Je vous demande, s'il vous plaît, la préférence dans cette

[p. 68]

occasion parce que je l'ambitionne encore plus que vos autres amis.

Nous recevrons mme la comtesse de Villerville

dans notre académie, à moins que vous ne lui refusiez votre voix; elle sera notre directrice

Vous nous apprendrez à penser, elle nous apprendra à sentir. Cependant je serai à Paris à la fin d'avril et il ne serait pas impossible que j'eusse l'honneur de vous y voir; dans quel cas nous consommerions l'affaire dont nous étions convenus

Je suis avec un respect infini, monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur, Montesquieu.

Montesquieu à Mme De Grave

Mars 1725.

J'aime cette petite fille de tout mon coeur et rien ne me prouve plus avec quelle passion je désirerais d'en être le père, car naturellement je n'aime pas les enfants.

Si vous n'étiez point dans l'état où vous êtes, madame, je ne vous pardonnerais pas de laisser

[p. 69]

rouer Lempereur, sans que j'en sache un seul mot

Tout le monde m'interroge ici. Quand on me demande si on se divertit bien à Paris, je dis que oui, et qu'on joue au piquet.

Je ne laisserais pas que de m'amuser ici. Il y a une femme que j'aime beaucoup, parce qu'elle ne me répond pas lorsque je lui parle, qu'elle m'a déjà donné cinq ou six soufflets, par la raison, dit-elle, qu'elle est de mauvaise humeur.

Je souhaite pour M De Grave que le canal rende mieux que les vignes, et pour vous, madame, que vous conserviez le bonheur que vous avez de plaire malgré vous.

Je suis avec tout le respect possible, madame, votre etc.

Montesquieu à Dodart

À Bordeaux, ce 19 mars 1725

L'amitié exige de moi, mon cher, que je croie que vous avez beaucoup d'affaires, puisque vous n'avez pas daigné m'apprendre une seule nouvelle et surtout des vôtres, article que je ne pardonne point. Vous avez laissé rouer Lempereur, mourir le czar, partir

[p. 70]

l'infante, foutre une infinité de jolies femmes sans que j'en aie su un seul mot.

Vous m'aimiez autrefois et vous ne m'aimez plus

J'habite ma campagne avec une satisfaction intérieure que je vous souhaite à Paris. Je sens que si je suis fou quelquefois et même les trois quarts du temps, il y a néanmoins chez moi un fonds de sagesse en réserve que je pourrai faire valoir quelque jour. Je fus avant-hier à la procession de notre parlement, et peu s'en fallut que je ne fusse à la tête. On m'a nommé pour parler à l'assemblée publique du mois de mai à l'académie; ce qu'il y a de commode, c'est qu'il n'y a rien de prêt et que j'ai laissé tous mes manuscrits à Paris. Voyez combien les nouvelles sont stériles à Bordeaux, puisque je suis obligé de vous parler de moi. S'il se passe quelque chose dans la république des lettres, faites-m'en part; écrivez-moi des lettres longues et raisonnées

Adieu mon cher Dodart, je vous aime de tout mon coeur quoique vous n'aimiez pas les fables de La Motte.

Montesquieu à l'abbé *

À Bordeaux, ce 19 mars 1725

C'est un charme dans le monde que d'avoir des amis, c'en est un plus grand de les avoir tels que

[p. 71]

vous, mon cher abbé. Je ne saurais assez vous remercier de la bonté que vous avez eue de vous intéresser pour moi; on ne tient que trop de gens qui promettent beaucoup et ne tiennent rien, mais vous tenez plus que vous ne promettez

Votre lettre même m'a fait penser que je ferais bien d'attendre mon retour à Paris pour parler d'affaires; je compte y être dans six semaines ou deux mois et nous opérerons; cependant je vous prie toujours de prendre langue

J'ai trouvé mon oncle dans une santé qui me ravit; je ne l'ai jamais vu en si bon état; pour vous, faites-vous payer encore cinquante ans la pension viagère; il ne faut pas ménager cet homme-là, mais lui montrer toujours un bon visage, se faire faire la barbe le jour qu'on ira le voir, et prendre garde de tousser devant lui

Adieu, mon cher abbé, comptez que je suis plus à vous qu'à moi-même. Je suis, avec toute sorte d'attachement, votre très humble et très obéissant serviteur.

[p. 73]

Montesquieu à Berthelot De Duchy

À La Brède, ce 29 mars 1725

Bonjour, monsieur; il faut que je vous aime bien pour me souvenir de vous dans le lieu où je suis

Je vous quitte parce qu'il y a dans un endroit deux pieds de charme qui ne vont pas bien et ailleurs quatre ormeaux qui ont besoin d'être émondés

Je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

Saluez de ma part tous les gens qui portent ou qui ont autrefois porté le nom de Berthelot, même les simples Alice, et des étrangères, Mme Milet et Mme Lefranc.

Mme De Marans n'a pu se résoudre à me dire un seul mot de vous, je l'ai pourtant mise bien des fois sur les voies. J'ai porté votre santé au procureur général qui n'a pas songé à faire me raison. Je ne vous vois d'ami solide ici que Marans qui m'a fait prendre un rhumatisme, en particulier, à sa fenêtre pour me parler de vous.

[p. 74]

Montesquieu à Mme D'Herbigny

Mars-avril 1725.

J'espère, ma belle cousine, que vous voudrez bien entendre parler d'un homme relégué au bout du monde et qui est revenu de toutes les vanités du siècle, excepté de vous.

Je vous dirai que tout le monde m'a oublié; le parfait silence que mme la marquise de Grave a gardé à mon égard m'a fait comprendre qu'il y a un sexe entier sur lequel on ne peut pas compter

Donnez-moi quelquefois des marques de votre souvenir, ma belle cousine. Les belles sont comme les princes, qui font avec un regard le bonheur d'un courtisan.

Montesquieu à Mme *

Mars-avril 1725

Je pense et repense tous les jours à ce profond silence. La solitude où je suis entretient encore mes

[p. 75]

chagrins et ma profonde mélancolie. Des intérêts d'honneur et de famille m'attachent encore pour sept ou huit mois dans ce pays-ci: je commence à sentir combien ce temps me va coûter cher

Ce sera la dernière lettre dont je t'accablerai: je ne te demande qu'une grâce, qui est de croire que je t'aime encore; peut-être que c'est la seule chose que je puisse à présent espérer de toi

Mets au feu toutes les bagatelles que tu sais. J'ai juré de ne plus écrire de ma vie, puisque je n'ai pas réussi pour la seule personne du monde à qui j'aurais souhaité de plaire.

L'état d'incertitude où je suis me paraît plus rude que tous les malheurs que je crains. Je vous demande en grâce, madame, de m'instruire d'une chose qui doit intéresser toute ma vie. La dernière lettre que vous m'écrivîtes était une lettre très tendre; je la relus cent mille fois, et je n'aurais jamais

soupçonné qu'elle dût être la dernière.

Mon cher coeur, si tu ne m'aimes plus, cache-le moi encore pour quelque temps; je n'ai pas encore la force qu'il faut pour pouvoir l'apprendre. Ayez pitié d'un homme que vous avez aimé, si vous n'avez pas pitié du plus malheureux de tous les hommes.

Montesquieu à Lalanne

Avril 1725.

Je vous prie, monsieur, de compter pour moi à m le président Barbot ce que vous me devez pour

[p. 76]

1724; je l'allouerai dans le compte de la dite année. Il aura aussi la bonté de régler avec vous pour 1723.

Je suis, monsieur, très parfaitement, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 80]

Montesquieu à M De Montbalen

À La Brède, ce 16 avril 1725

C'est, monsieur, beaucoup moins pour vous prier de signer cette petite reconnaissance que pour savoir des nouvelles de votre santé que j'ai l'honneur de vous écrire; en effet cette reconnaissance est si peu considérable que tout le monde a signé d'abord sans difficulté. Ainsi, monsieur, ne croyez pas que pour une si grande bagatelle, j'aie voulu interrompre vos occupations; comme il ne faut que jeter les yeux un instant sur un petit papier, j'aurais bien plutôt attendu à la première vue, d'autant mieux que mon fief n'est point en péril, parce que j'en ai la baillette, et j'ai bien grondé Latapie d'avoir été deux fois chez vous pour cela, parce qu'une chose de cette espèce pouvait se faire tout de même, à mon retour. Ainsi, monsieur, je vous fais bien des excuses pour lui.

Je suis, monsieur, avec un attachement infini votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Agréez que je salue ici, monsieur, Mme De Montbalen, Mlles De Guyonnet et Mm De Guyonnet.

[p. 87]

Montesquieu à Mme Berthelot De Jouy

La Brède, avril 1725.

J'ai reçu, madame, avec un plaisir infini une réponse de vous, à laquelle, pour moi, M De La Popelinière n'a aucune part; nous ne conviendrons jamais: vous voulez toujours mettre un tiers entre nous et je hais cela à la mort.

Je ne suis point l'auteur du temple de Gnide ; ce n'est pas que je n'eusse de la tendresse de reste pour cela, mais je n'en suis point l'auteur; je suis bien fâché de ne le point être, car, puisqu'un homme comme Aristée vous plairait, peut-être que celui qui aurait imaginé Aristée vous plairait aussi.

Je ne puis accepter le rendez-vous que vous me donnez à Belébat. Brûlez, s'il vous plaît, ma lettre pour votre honneur et pour le mien, parce que tout le monde ne sait pas qu'il y a cent cinquante lieues de La Brède à Belébat

Je resterai ici encore quelques mois, amoureux de mes bois, de mon jardin, de ma solitude et de ma femme. Faites, s'il vous plaît, ma cour à M Fagon

J'oubliais de vous dire que j'ai senti une joie infinie de votre raccommodement avec Mme De Prie; c'était le sentiment de vos amis, et vos amis ont rarement besoin d'être plus raisonnables que vous

Je suis, madame,-je parie que M De Jouy m'a oublié-je suis peut-être la dupe, mais je compte encore plus sur Mme De Berthelot, que dis-je, sur Mlle Sidonie. Je vous prie de parler de moi à ceux qui m'honorent de leur souvenir.

[p. 88]

Montesquieu à Mlle De Calonge

Ce 5 mai 1725.

Je suis bien obligé, mademoiselle, à l'auteur du temple de Gnide de m'avoir procuré une de vos lettres. Je vois que vous voulez savoir si j'en suis l'auteur, comme le bruit en a couru. La vérité est que je ne le suis point; il y a quelques jours, Mme De Marans me le prêta

J'y trouve de la gaieté et de la singularité, et je ne suis point fâché qu'on me l'ait attribué; mais c'est assez parler de ce temple

Nous avons vu ici Mm Laulès et Monteleon qui nous ont dit, ou ont paru nous dire toutes leurs affaires. Monteleon n'a parlé que de paix, Laulès est guerrier. Monteleon nous a dit qu'il avait écrit au roi d'Espagne qu'il ne savait pas encore qui serait la reine, mais qu'on parlait de plusieurs personnes qui se seraient estimées très heureuses d'être surintendantes de la maison de l'infante, si elle avait été reine de France

Monteleon a été au-devant de M De Santa Cruz afin de lui persuader de renvoyer

[p. 89]

une grande partie de ses gens, qui auraient mis la famine dans la route. Il n'en a gardé que soixante

Je suis bien heureux d'avoir à vous écrire dans ce temps-ci; on ne chasse pas toujours des infantes, et sans cela il n'y a point ici de nouvelles

Je m'en vais finir ma lettre exprès afin que je puisse me vanter d'avoir eu la force d'âme d'écrire à une demoiselle comme vous sans lui parler de mon coeur. Je vous salue, mademoiselle, très respectueusement.

Montesquieu au marquis de Brancas

Ce 22 mai 1725.

Je compte, monsieur et très cher marquis, que quand on a eu l'honneur d'être connu de vous, on l'est toujours, et qu'un malheureux absent, un homme de province, un philosophe qui pis est, n'est pas pour vous un homme de l'autre monde

J'ai écrit il y a quelque temps à M le duc de La Force, je n'ai point reçu de réponse; si je n'ai point perdu son amitié, cela n'est rien.

[p. 90]

Je suis ici au milieu des bois où je n'ai d'autres ressources que la géométrie. Je compte que si je puis être seulement un an sans argent, je deviendrai un fort habile homme. Cette province-ci est dans un état déplorable. Il est étonnant qu'un peuple passe si rapidement d'une richesse excessive à une misère extrême; c'est que les richesses ne donnent point de l'aisance, mais des besoins. Il n'y a que les avares qui profitent de la fortune publique, mais ils profiteraient tout de même de la misère commune.

Mon cher marquis, je trouve du plaisir à vous écrire, je sens que je m'entretiens avec un honnête homme et il me semble que je le deviens davantage moi-même. Je vous honore et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu à Mme D'Herbigny

Mai 1725.

Je vous demande en grâce, madame, de ne vous point servir du droit que vous auriez de m'oublier

Je suis ici dans une terre où je n'ai nul voisinage et où j'étudie sans cesse et, si je puis seulement être un an sans argent, je deviendrai très savant

Pour vous, madame, vous êtes dans une situation bien différente;

[p. 91]

vous êtes faite pour jouir des plaisirs et moi pour travailler à les mépriser. Les agréments sont pour vous, et pour moi les réflexions

Montesquieu à Me D'Herbigny

Mai-juin 1725.

M Danneville est venu ce matin, madame, avec les airs de grandeur qu'il exerce me parler comme si j'avais voulu escroquer Mme De Matharel. Sur la réponse que je lui ai faite que, si le marché était si bon, il n'avait qu'à le prendre pour lui, ce seigneur m'a traité comme il traita il y a un mois les deux catins du troisième. Vous pouvez mander à Mme De Matharel que je ne logerai de ma vie dans sa maison, ne voulant point essuyer les négociations de m l'envoyé auprès des princes du Bas-Rhin. Je vais faire mettre un écriteau, et, si elle manque quelque quartier, je le prends sur moi. Je vous prie de lui faire part de tout ceci et suis avec respect votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 92]

Montesquieu à Mme De Matharel

Mai-juin 1725.

J'ai l'honneur de vous écrire, madame, pour vous marquer que je ne puis plus m'accommoder de votre appartement après la manière incivile dont M Danneville m'en a parlé et la façon désobligeante dont il en a agi.

Je connaissais bien ce petit grand seigneur, car, l'autre jour, m'ayant trouvé dans la rue et m'ayant demandé de lui dire les propositions que je vous avais faites, j'évitai d'entrer en matière, sachant qu'il ne savait parler d'affaires qu'avec des envoyés. Il s'est trompé bien fort de croire que j'aie voulu profiter de la malheureuse situation où vous êtes. Je ne pouvais pas m'empêcher de vous demander l'appartement d'en haut, par une raison que j'ai dite à Mme D'Herbigny qui est que je ne puis pas habiter dans mon appartement si on fait du feu au troisième, parce que la fumée qui retombe dans ma chambre me chasse du lit tous les matins à sept heures, souvent après m'être couché à quatre. Et mon intention était, lorsque vous reviendriez, de vous céder une des deux chambres pour y mettre trois lits avec la condition qu'on n'y ferait pas de feu avant dix heures. Et, en vérité, j'aimerais mieux avoir été coucher dans la rue que d'avoir souffert que vous eussiez été obligée de chercher du logement ailleurs

[p. 93]

pour vos gens. Il me semble que, si M Danneville n'eût pas été négociateur pour le roi, il ne l'eût été pour personne.

Je vous supplie, madame, de croire que dans tout ceci je n'ai que cédé au véritable plaisir que j'aurais eu de loger avec vous, et que je suis véritablement fâché que l'importance du seigneur à qui vous m'avez adressé m'en ait ôté le pouvoir

Je suis avec respect, madame,...

[p. 99]

Montesquieu à Mme De Grave

Ce 15 juillet 1725

J'ai, ma belle dame, été surpris de recevoir une lettre de vous; je ne l'ai point été de la trouver très jolie. J'ai cru vous entendre parler et voir ces petites façons que tout le monde aime tant

Je ne trouve point ici que votre cour est brillante

Cela est d'autant plus beau que la pauvreté va être universelle. Faites, je vous prie, révoquer le cinquantième.

Vous me devez un compliment: mon frère a été nommé au plus joli bénéfice de la province, quoiqu'il ne vaille que 3000 livres de rente

Je vous dirai que M votre frère m'honore de son souvenir. J'avais besoin de cela pour soutenir l'oubli de la soeur. Encore si j'avais été assez heureux pour que m le marquis de Grave vous eût défendu de m'écrire. Mais l'ordre est tellement renversé que c'est moi qui suis jaloux de lui. Je sais me rendre justice et je n'aurais rien à dire si je n'avais à me

[p. 100]

plaindre que d'un amant; mais d'un mari, je ne sache rien de si piquant. Je vous conjure donc de prendre quelqu'un pour m'empêcher d'être déshonoré. Sinon, je sèmerai des bruits dans le public et je sacrifierai votre réputation à la mienne. Je ne vous demande plus de joies que je ne puis pas attendre; je ne vous demande qu'un honnête prétexte à vos refus. Voilà, madame, l'état des choses; je crois les avoir mises au point

Du moins personne au monde ne vous honore plus que moi.

[p. 102]

Montesquieu à Mme D'Herbigny

Juillet 1725.

J'ai, madame, reçu avec toute la sensibilité possible les compliments que vous avez bien voulu me faire sur le doyenné obtenu par mon frère et je ne suis point étonné qu'il n'ait pas eu l'honneur de vous en faire part. Il vous craint beaucoup plus qu'un autre et il sent bien le danger où il serait de perdre en un moment une vertu acquise par le travail de quinze années. Ainsi je le loue fort de prendre la résolution de vous voir le moins qu'il pourra et de fuir toutes les choses que l'on ne peut pas voir sans s'y attacher. Je sais bien ce qu'il m'en aurait coûté, si mon esprit s'était plus tourné qu'il n'a fait du côté de la dévotion, et quoique vous eussiez fait tout ce qu'il aurait fallu pour me conserver mon innocence, je l'aurais mille fois perdue et j'aurais volontiers consenti à essuyer les mortifications les plus austères pour me ménager d'un autre côté avec vous le plaisir d'une continuelle tentation.

[p. 105]

Montesquieu à Mme Duvigier

Bordeaux, 7 août 1725

... je vous supplie, madame, de vouloir bien nous donner des nouvelles de m le procureur général..

malgré les manières obligeantes que vous eûtes pour nous retenir, nous fûmes pourtant un peu ingrats; car, pendant que nous fûmes dans un petit chemin, quoique entre deux ruisseaux, nous ne formâmes pas une seule pensée galante; mais nous avons bien réparé cela depuis le retour. Mme De Bourran vient d'envoyer chez moi pour savoir où a couché m votre mari. À tout cela, madame, je réponds que vous et Mme D'Augeard arrangez et dérangez tout ce que vous voulez. Je suis, madame, beaucoup plus qu'hier au soir, etc.

[p. 114]

Montesquieu à Mme De Villerville

Septembre 1725.

Agréez, ma belle comtesse, que je vous fasse des remerciements infinis. Mon frère vient d'être nommé, par les consuls de Tonneins, au bénéfice que vous aviez demandé pour moi à m le duc de La Force

Il m'est bien doux de recevoir une même grâce de l'homme du monde que j'honore le plus et de la personne que je trouve la plus aimable. Je suis à un

[p. 115]

tel point pénétré de vos bontés qu'il faut bien qu'il y ait dans mon coeur quelque chose de plus que de la reconnaissance.

Il y a environ deux mois que les consuls de Tonneins m'écrivirent pour demander à m le duc la lieutenance de juge de Tonneins pour le fils aîné du sieur De Romefort, et j'ai honte de vous dire que j'en importunai m le duc, qui eut la bonté de m'accorder ma demande d'une manière que je ne dois oublier jamais, et me fit l'honneur de m'envoyer les provisions. Par erreur, elles étaient pour le père et non pour le fils, pour qui les consuls demandaient

J'ai renvoyé les provisions à M Bernard, pour faire réformer cette erreur, en cas qu'il y en ait une. Je vous aurai bien de l'obligation, si vous voulez bien en dire un mot à m le duc ou seulement à M Bernard, afin qu'il veuille bien les réformer pour le fils, si c'est l'intention de m le duc de donner au fils, ou qu'il les renvoie au père, si c'est l'intention de m le duc de donner

au père. Je n'entends plus parler du voyage de Guyenne.

Montesquieu à Dodart

Septembre 1725

Je vous suis infiniment obligé, mon cher Dodart, de la générosité que vous voulez bien avoir de vous souvenir d'un pauvre provincial comme moi; je vous prie de me la continuer, et de faire un effort pour

[p. 116]

cela sur vous-même, car je ne puis espérer que je puisse longtemps me défendre contre la fatalité attachée aux absents.

Je vous dirai qu'au milieu d'un tas d'affaires des vendanges où j'étais comme un enfant de la terre, je me suis un peu occupé à la géométrie. J'ai lu une grande partie de l' analyse démontrée du p Reyneau, qui est un livre qui me paraît mener un écolier bien loin. Je vous avoue que j'ai été surpris moi-même de la clarté de ce livre qui ne m'a presque arrêté en aucun endroit, moi qui le suis à chaque instant avec l' application de l'algèbre à la géométrie de M Guisnée, livre extrêmement vanté par les maîtres, parce que ceux qui le lisent ne sauraient se passer d'eux. Il me semble que le p Reyneau a fait à leur préjudice ce que Duhan fit contre les irlandais lorsqu'il fit son philosophus in utramque partem .

Je lis un livre que vous connaissez, qui est Lucrèce, et il me semble que c'était un grand génie; je lui trouve pourtant de temps en temps quelques raisonnements faux. Par exemple, il prouve que le monde n'est pas éternel par la nouveauté de l'histoire qui ne va pas avant la guerre de Troie. Il me semble que cet argument, qui est l'argument commun, prouve trop, car il prouverait que le monde n'aurait commencé que quelques années

[p. 117]

avant la guerre de Troie. Il faudrait, pour que le raisonnement fût bon, que nous eussions des connaissances certaines, et par d'autres voies que par des livres révélés, des choses qui se sont passées dans les siècles que le monde a duré. Mais, comme il y a un vide entre la création et la guerre de Troie, Lucrèce n'est pas plus en droit de demander des histoires de ce qui s'est passé dans l'éternité des siècles, que l'on n'est en droit de lui en demander à lui-même des temps qui se sont écoulés depuis la création jusqu'à la guerre de Troie

Adieu, mon cher Dodart, j'écris à M De Jouy par cet ordinaire. Quand vous verrez Mme De Mareuil, parlez-lui de moi, je vous prie, aussi bien que m le comte De Gacé. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

M Desnoues m'a mandé des merveilles des progrès de notre Du Tilloy dans l'anatomie; je compte qu'il a dessein de revenir à Bordeaux, puisqu'il prépare des mots contre Tortati. Permettez que je le salue ici.

Montesquieu à Saint-Lanne

À Martillac, ce 25 octobre 1725

J'ai reçu, monsieur, le blé en bon état et au juste; vous me ferez le plaisir de m'envoyer tout le reste de la petite récolte dans son temps. Vous m'enverrez

[p. 118]

aussi, à Bordeaux, le vin qui se sera recueilli et achèterez des barriques pour cet effet. Je vous recommande ce dernier article. Mon frère me mande que vous lui avez fait son affaire de Gourlambaut. Je vous souhaite une bonne santé et suis avec toute sorte de considérations, monsieur, tout vôtre.

Montesquieu

Montesquieu à *

1725?

M Coulon m'a empêché, monsieur, de vous rendre un petit service, ce que j'aurais fait de bien bon coeur, surtout si le service avait été plus considérable.

Montesquieu à *

1725?

Lors, si tu viens pendant la semaine sainte, viens tout seul, car, comme tu es un scélérat, si tu venais avec du monde, on croirait que ce monde te ressemble. Pardon, mon cher monsieur, de ma liberté

Montesquieu.

[p. 119]

Montesquieu à Mme De Sémonville

Vers 1725?

M De Montesquieu fait savoir à Mme De Sémonville qu'il aura l'honneur de revenir samedi, demain, le même jour, avec elle.

Montesquieu à Mme D'Herbigny

1725.

J'aurai l'honneur, madame, de souper avec vous ce soir et je compte même de vous aller trouver à l'opéra; mais pour le dîner de mercredi, je n'irai point. Je ne donne pas dans le panneau que vous me tendez. Je me pique de mon coeur et non pas de mon esprit. Je serais bien ravi d'être connu de cette dame dont je ne sais pas le nom, mais sous d'autres titres. Et je suis bien étonné que là où vous avez le p Maur, vous vouliez en écouter un autre. Il faut que vous aimiez mieux les galanteries que les gens du monde vous disent, que les belles choses qu'il dit toujours. M D'Herbigny n'est pas comme cela

Je suis...

1726 T. 1

[p. 120]

Montesquieu à Mme *

1725-1726?

Je ne sais si je ne perds point le respect que je vous dois en disant que je vous embrasse de tout mon coeur. Si cela est, vous m'avez troublé la raison et m'avez empêché de prendre garde aux bienséances

Montesquieu à Mme *.

1725-1726? Je ne sais si je vous aurai assez dit hier combien je vous aime, combien je me donne, et combien je me sens à vous. Toutes les fois que je vous vois, toutes les fois que vous m'écrivez, il me semble que je vous aime davantage.

Je vous remercie de ce que vous voulez bien travailler à me procurer les moyens de vous voir plus aisément, comme je vous remercie de mon bonheur.

J'ai mille choses à vous dire. Je ne vous ai rien dit; vous ne me connaissez pas; d'où vient que je vous aime?

[p. 121]

J'approuve infiniment ce que vous me mandâtes hier, que vous ne vouliez point de confidente. On n'en a que les inconvénients, on n'en aime que moins. Nous n'en aurions besoin que pour nous raccommoder, et nous ne nous brouillerons jamais

Montesquieu à Mme *.

1725-1726? Cet air absolu ne m'intimide point; pourquoi ne vivrais-je point sous les lois de ce que j'aime? Je suivrai vos ordres de point en point... je suis fâché que vos gens n'aillent point à Versailles et que je sois obligé de vivre si près de vous sans vous voir

Vous m'occupez entièrement, vous faites le tourment de mon esprit comme vous faites les délices de mon coeur. Adieu, madame, je serais heureux si cette nuit... mais je parle inutilement de mes désirs et de mes regrets.

Montesquieu à Mme *

1725-1726?

J'ai été dans le dernier désespoir depuis que je vous ai quittée. J'ai craint et je crains encore que

[p. 122]

la personne que vous savez n'ait deviné et je me reproche toute la peine que cela vous peut faire

Pardonnez-moi jusques à mon amour. J'ai mille choses à vous dire; avouez que j'ai été bien sot; je n'ai jamais été si embarrassé de mon désordre et du vôtre, mais vous aviez encore de l'esprit, et moi je n'en avais plus. Je ne compte pas dans ma vie et je ne daigne pas vous offrir les moments qui jusques à samedi (ne) sont rien, puisque je ne les passerai pas avec vous.

Montesquieu à Mme *

1725-1726?

Mon petit amour, jamais je ne t'ai tant aimée. Tu es plus à moi, (ce) me semble, que tu n'as jamais été, et tu tournes de (telle) manière mon coeur et mon esprit qu'il me semble que mon amour commence là où mon amour semblait être à son plus haut degré

Je n'ai pas cessé un moment de penser à mon petit amour.

Montesquieu à Mme *

1726?

Je sais bon gré à notre amie d'avoir remarqué que je ne t'écrivais pas assez souvent. J'aime qu'on

[p. 123]

m'impute de ces sortes de fautes, lors même que je ne les ai point faites. Mon cher coeur, je ne cherche que les reproches, et je voudrais que les moindres négligences fussent entre nous des affaires d'état

Montesquieu à Sarrau De Vésis.

À Paris, ce 26 janvier 1726

Bonjour, mon cher confrère, je vous supplie d'agréer que je vous demande de me continuer votre souvenir

M le duc de La Force et moi attendons le retour du roi à Versailles pour y aller présenter la lettre de l'académie à M De Morville, avec un placet au roi pour qu'il augmente les privilèges de l'académie, comme ceux de tutelle, curatelle, exemption du logement des gens de guerre, committimus aux requêtes de Bordeaux, avec 40 jetons par assemblée. Faites-moi le plaisir de me mander au juste combien l'académie a d'actions et de dixièmes, et à quoi vont les fonds de Massip

M le duc de La Force souhaiterait faire le complément des dixièmes qui manquent pour faire quatre actions. Il doit y avoir une médaille d'or dans le cabinet de l'académie, que je donnai; si l'académie souhaite l'envoyer avec une autre d'inutile, s'il y en a, pour la convertir en actions,

[p. 124]

elle est la maîtresse et je pourrai déterminer le duc à faire cinq à six actions; et il croit qu'il convient à l'académie d'avoir cette sorte de revenu, par deux raisons: la première, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on réduise jamais celles de l'académie; la seconde que, si l'on réduisait, cela serait un titre pour demander un dédommagement plus ample au roi. Voyez ce qui convient le mieux. Pour moi, je ne fais que vous exposer les idées du duc de La Force, mais je ne serais jamais d'avis d'employer les fonds qui restent de M Massip sur le roi. Je vous prie de montrer ma lettre à nos messieurs. J'ai fait envoyer des modèles de lettres. J'ai montré à m le duc de La Force l'article de la lettre qu'il m'avait écrite concernant les médailles des prix retardés dont l'une avait été renvoyée, et il m'a dit qu'il se chargeait de tout et de les faire envoyer

Je vous prie d'agréer que je vous adresse cette lettre pour Mlle Moras, dont j'ignore la demeure absolument, et je vous embrasse, mon cher confrère, de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à *

À Paris, ce jour des cendres 6 mars 1726

Vous avez appris que Duverney est conseiller d'état, ce n'est qu'un parchemin qui ne signifie rien

On se prépare à faire un feu de M Chaufours,

[p. 125]

ancien commissaire des guerres, lequel tenait une maison où jamais femme n'entra, mais bien, dit-on, des évêques et des ducs; il demande d'être renvoyé par devant un concile provincial, et cela en bonne jurisprudence, parce que le privilégié attire toujours le non-privilégié. On va faire une chambre ardente contre les bougres de province.

La Motte se prépare à voir, mardi prochain, tomber sa pièce. Polynice et Étéocle seront joués par deux femmes qui sont cagneuses et feront siffler. Il me paraît que la pièce est excellente, ce quatrième Oedipe est numéro premier

Arouet apprend à faire des armes pour tuer le chevalier de Rohan, qui aurait bien besoin aussi que le Perche lui donnât des leçons. Ces gens de la cour sont de grands coquins: ils ont fait fermer la porte à Arouet, sitôt qu'il s'est brouillé avec le chevalier de Rohan; m le duc de Sully a commencé

Il s'en va en Angleterre, au premier sang. Il a demandé un logement à Bolingbroke, qui l'a refusé

Voilà des gens admirables; ils lui ôtent la modestie et l'en punissent ensuite. Adieu, mon cher, m le duc qui ne...

[p. 126]

Montesquieu à Mandobar

Avril 1726.

Vous badinez sur la brûlure de Chaufours. Vous riez, parce que vous avez des amis dans les deux partis et que vous ne pouvez tomber que de vos pieds.

La mort de votre oncle, je crains pour vous le premier moment où vous l'apprendrez. Je voudrais bien être avec vous. Je n'ambitionne point de partager vos plaisirs, mais je voudrais bien avoir ma part de vos peines.

Montesquieu à Combabessouze

Paris, avril 1726

Je vous avoue, monsieur, qu'en recevant l'ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, il me fut impossible d'en deviner l'auteur, ne trouvant à ceux que je soupçonnais d'abord ni assez de finesse et de légèreté dans le style, ni assez de connaissance

[p. 127]

de notre langue, ni cet usage de nos meilleurs auteurs qu'il faut avoir eu pour écrire comme vous faites. Et je suis seulement honteux pour vous, que vous louiez trop de choses dont vous devez connaître infiniment mieux qu'un autre la véritable valeur. Et sans pouvoir espérer d'être comparé à Voiture j'aurais été bien content de pouvoir me flatter d'être quelque jour comparé à vous-même. Et, quant aux corrections que vous demandez, je vous dirai qu'excepté la bonne opinion que vous avez de moi et que je regarde comme un préjugé en vous, je ne sache rien que l'on y puisse changer. Il me semble que le dialogue y est bien suivi, que le tour en est bon, les expressions propres, le style aisé. Je trouve qu'il y a autant de mérite à défendre avec esprit une méchante cause qu'une bonne. Au reste, je ne saurais assez vous marquer ma reconnaissance d'une chose que je dois surtout à votre coeur et au motif que vous avez d'encourager un compatriote à s'appliquer à l'étude des belles-lettres, comme vous avez fait avec tant de succès et dans un temps où notre ville les aimait encore moins qu'à présent. Vous pouvez compter sur le secret de ma part et sur un attachement inviolable, avec lequel je serai toute ma vie, monsieur, votre...

[p. 132]

Montesquieu à Lalanne

À Paris, ce 11 avril 1726

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien compter à mme la présidente De Montesquieu, sur ses

reçus, ce que je puis retirer de mes gages, dont les fonds sont faits nouvellement. Vous pourrez même, dans

[p. 133]

le temps, lui donner vos debentur , qu'elle m'enverra et que je signerai. Le besoin extrême où tout le monde est d'argent fait que je vous prie de faciliter autant que vous pourrez les paiements que vous aurez à me faire

Je suis, monsieur, avec toute sorte d'estime et de considération, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à Berthelot De Duchy

Paris, ce 18 avril 1726

Votre lettre, mon cher monsieur, a fait l'effet d'augmenter le déplaisir que j'ai de voir que je ne pourrai faire le voyage de Belébat. Vous êtes heureux de pouvoir atteindre à vos affaires et à vos plaisirs; pour moi je n'ai absolument que l'alternative. Je vous embrasse et vous prie de permettre que j'assure de mon attachement toute la compagnie de Belébat. Adieu.

[p. 139]

Montesquieu à Barbot

Ce 17 mai 1726

À l'égard de M De Vincent, je ne sache pas avoir jamais eu le moindre sujet de me plaindre de lui, et, quand cela serait, je mettrais toujours en compensation les bontés qu'il a toujours eues pour moi et sûrement elles emporteraient la balance, car je crois que ce n'est pas aux injures à nous faire oublier les bienfaits, mais aux bienfaits à nous faire oublier les injures

Montesquieu à *.

1726? Je vous lirai mon ouvrage, mais critiquez-le. Je suis plus flatté par les marques de votre amitié que de votre politesse.

[p. 140]

Montesquieu à Dodart

1726?

Je reçois avec bien du plaisir, mon cher Dodart, vos remarques critiques sur mon petit ouvrage; il y en a de si justes, qu'il est impossible de ne pas s'y rendre, les autres sont si fines, qu'il n'y a qu'un homme d'esprit qui puisse les avoir faites

Montesquieu à Mme *.

1726? J'ai des choses à vous dire, belle comtesse: voilà cinq ou six fois que vous refusez de me voir à l'heure accoutumée, sous divers prétextes que tout votre esprit ne me fera pas passer. Je vais demain à Versailles: la réponse à cette lettre me fera connaître au juste ce que je dois penser de vous et ce que je dois ordonner de moi-même. Adieu

Montesquieu à Mme *.

Mai-juin 1726

Je suis dans un accablement qui passe tout ce que je vous pourrais dire. J'ai fait depuis hier cent

[p. 141]

mille résolutions qui se sont toutes détruites les unes les autres; j'ai mille fois résolu de ne vous voir jamais, et c'est bien l'état où se trouve mon coeur à présent; mais je ne sais pourquoi je ne puis m'empêcher de vous écrire pour dire des choses si désagréables pour vous et si amères pour moi

J'appris hier au soir toute votre vie passée, c'est-à-dire que je reçus mille coups de poignard

J'en rougis pour vous, mais j'en rougis bien plus pour moi qui ne pus m'empêcher de vous aimer, tout indigne que vous en êtes. Hélas, je me croyais le plus heureux de tous les hommes de vous posséder; je vous trouvais de l'esprit, des agréments, un coeur aussi sensible que le mien; et de tout ceci, il ne me reste plus qu'une ombre, qu'une nuée, et le cruel désespoir de chercher sans cesse celle que j'ai aimée sans

pouvoir la trouver. Aussi, quand vous avez vu que je m'attachais à vous d'une manière si étrange, que ne me prépariez-vous peu à peu à mon malheur, et que ne m'ôtiez-vous, par des pressentiments, la cruauté d'une surprise qui vous a pensé faire perdre pour jamais celui que votre silence voulait se conserver? Pourquoi m'aimiez-vous donc? Était-ce pour me déshonorer? Mais que dis-je? Je me trompe toujours; votre vie passée doit me faire comprendre que vous ne m'avez jamais aimé, et si cela est..

... aime à la fureur, et je ne l'ai pu compter; chère brunette, que j'aurais plus de besoin d'une pareille exhortation que vous! Je suis dans un désordre inexplicable; je pars pour la campagne.

[p. 144]

Montesquieu à Berwick

À Bordeaux, ce 22 juin 1726

Je crois, monseigneur, que de tous les compliments, celui que vous trouverez le plus convenable, c'est celui que j'ai l'honneur de vous faire sur les heureuses couches de Mme De Renel, et, du reste, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'on est bien

[p. 145]

heureux, lorsqu'on est dans la bonne fortune, d'avoir fait paraître de la grandeur d'âme dans la mauvaise

Je suis..

Montesquieu à Mme De Grave

À Bordeaux, ce 22 juin 1726

Je vous écris par le plaisir que j'y trouve, ma belle marquise, et ensuite je vous fais le compliment du monde le plus sincère sur tous ces changements

Or, vous savez que ce qui est une chute pour un particulier n'est qu'une disgrâce pour un prince du sang, etc.

J'espère que vous m'aurez pardonné, et, cruelle, vous ne m'aurez que trop pardonné, si je suis parti de Paris sans prendre congé de vous. Je pris mon petit parti presque dans un moment, sur la nouvelle que je reçus de Bordeaux que le nommé Lacaze, premier président au dit parlement, sous prétexte de nouvelles disputes, avait écrit à m le garde des sceaux pour me faire donner un second ordre de partir, et, comme le premier m'avait déjà fort déplu, je m'imaginai que le second ne me déplairait pas moins. De manière, belle marquise, que je

[p. 146]

vous ai quittée de mon bon gré et sans que personne m'y ait obligé.

Ayez la bonté de faire mes compliments à mon ennemi M De Grave, car je veux lui disputer tout, et de parler quelquefois de moi à ce cher frère que j'aimerai toujours, au lieu que vous, je ne vous aimerai que pendant que vous serez jolie

Adieu, madame, je vous salue très respectueusement

Montesquieu.

Je ne sais si vous savez que la coutume est de faire réponse aux gens quand ils écrivent, surtout quand on n'est pas dans la haute faveur

Montesquieu au comte de Matignon-Gacé

Juin 1726.

Je vous prie de croire, monsieur mon illustre comte, que, de tous les événements, ceux qui vous touchent sont ceux auxquels je prends le plus de part. Vous avez plus de raison qu'un autre, sans compter que votre ami dans la disgrâce reste avec sa fortune toute entière.

On ne lui a ôté que ce qui pouvait faire le désagrément de sa condition et ce qui l'empêchait de jouir d'une grande fortune. Le détail des affaires ne peut tout au plus éblouir que les gens d'une condition médiocre, qui se sauvent par là de l'oubli où ils étaient destinés.

[p. 147]

Quand un état est dérangé, les grandes places sont malheureuses. Il est tout aussi dangereux de corriger le dérèglement que de le suivre; on répond et des fautes qu'on n'a pas faites et de celles qu'on n'a pu s'empêcher de faire. Le peuple, qui souffre, ne sent jamais que ses derniers maux, et ce qui est la suite d'une infinité de causes, n'est pour lui que l'effet de la cause qui lui est présente

Quand même on obtiendrait le gouvernement dans les temps les plus heureux d'une monarchie, on contenterait peu de gens, parce que le bonheur politique est tel qu'on ne le sent jamais bien qu'après l'avoir perdu; de là tant d'hommes d'état dont la disgrâce a été tour à tour l'objet de la joie et des regrets du même peuple

Montesquieu à *.

24 juin 1726

Agréez, monsieur, que je vous fasse mon compliment, en vérité du meilleur de mon coeur, et non seulement comme votre ami- permettez-moi ce terme -, mais aussi en vérité comme citoyen

Nous sommes ici bien contents du nouveau règlement sur les vieilles espèces, (que) je ne doute pas que l'on ne porte à présent à la monnaie.

[p. 148]

Il me semble qu'il y a dans cet état-ci, un procès immortel entre le débiteur et le créancier du roi

Celui qui paie les subsides voudrait qu'on retranchât sans cesse sur les rentiers, ceux-ci voudraient que tout retombât sur ceux qui paient les subsides. Et voilà la belle origine du cinquantième et autres misérables opérations de cette espèce. Le roi, ne pouvant ajuster sa dépense avec sa recette, tombe tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre, et, de plus, les intimide sans cesse tous les deux. Il faut donc commencer par guérir l'origine du mal en faisant cesser la disproportion entre la dépense et la recette, et à cela il faut que les créanciers et les débiteurs du roi contribuent. Et voici, me semble, l'opération la plus simple, la plus générale, la plus égale que l'on puisse pratiquer: il faut retrancher un sol pour livre sur tout ce que le roi paie, excepté le prêt du soldat, et augmenter d'un sol pour livre tout ce que le roi reçoit. Si le roi reçoit cent soixante millions, il paye cent soixante millions, et voilà dès le premier coup que la recette s'approche de la dépense de seize millions. Si cela ne suffit pas, faites l'année d'ensuite la même opération pour encore six deniers pour livre, et voilà la recette qui s'approche encore de la dépense de huit millions, etc

Quand on sera vis-à-vis de soi, et non pas plus tôt, on rétablira son crédit, et, avec des opérations sur la monnaie moins brusques que celles qu'on a faites, on retranchera...

[p. 149]

Montesquieu à Brillac

À Bordeaux, ce 25 juin 1726

J'ai, monsieur, reçu le paquet que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer; je l'ai sur-le-champ fait remettre à votre procureur avec la lettre que vous lui écrivez. Faites-moi l'honneur de me donner la préférence sur tous ceux qui ambitionnent de vous être bons à quelque chose

Je n'ose croire encore que Mme De Brillac et vous veniez à Bordeaux, c'est une chose que nous désirons plus que nous l'espérons. Mon dieu, que les changements sont prompts dans le pays que vous habitez! Nos provinces sont bien plus solides, il faut des siècles pour y voir la moindre petite révolution.

Je suis avec toute sorte de respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Agréez que j'assure madame de...

[p. 155]

Montesquieu à Edme Mongin, évêque de Bazas

Juillet 1726.

J'ai, monseigneur, reçu la lettre dont vous m'avez honoré et le bel ouvrage que vous y avez joint

Il a des beautés qui toucheront tout le monde, il en a d'autres qui ne seront senties que des gens d'esprit; c'est l'art avec lequel vous avez traité un sujet si délicat, car votre ouvrage porte les deux et il peut être reçu à Chantilly comme à Versailles. Pour moi, monseigneur, il y a longtemps que je suis au rang de ceux qui vous adorent, et tout ce que

[p. 158]

vous ferez ne fera jamais que confirmer les idées que l'on s'est déjà faites. Il me reste à vous remercier des grandes bontés que vous avez eues pour mon oncle et vous prier de me faire la justice de croire..

Montesquieu au duc de La Force

Ce 27 juillet 1726.

On ne saurait, monsieur, être plus sensible que je suis à la mort de m le duc de La Force. Il m'avait honoré de son amitié, et mon frère de ses bienfaits

Je prenais part à sa fortune, à son bonheur, à ses disgrâces. Plus je le connaissais, plus je sentais croître mon attachement pour lui et je le perds dans le temps que je me croyais sur le point de le revoir

Je prends, monsieur, une véritable part à ce qui vous touche et à la gloire de votre maison, que vous allez si dignement soutenir.

[p. 159]

Montesquieu à Berwick

À Bordeaux, ce 27 juillet 1726

Rien, monseigneur, ne m'a flatté davantage, dans la démarche que j'ai faite, que de me trouver en état de vous faire ma cour plus assidûment, et, n'étant plus président, je serai au moins concierge de Fitz-James, mais je ne compte être en état de prendre cette qualité qu'après vendanges

Je travaille actuellement à percer de grands bois de haute futaie, et Fitz-James est mon unique modèle; il n'y a pas jusques aux petites allées, qui sont si jolies, que je ne transporte chez moi.

La ville est fort triste, l'argent fort rare. Il y a pourtant un peu plus de mouvement depuis quelques jours. Ce que c'est qu'une fausse démarche! Avant les diminutions de Paris, l'argent circulait assez à cinquante francs le marc; aujourd'hui il est à cinquante francs le marc et il ne circule pas assez.

[p. 160]

Montesquieu à Mme De Lambert

À Bordeaux, ce 29 juillet 1726

Voici une occasion où je ne puis m'empêcher, madame, de vous demander vos bontés

La mort de m le duc de La Force laisse à l'académie de Bordeaux le choix d'un nouveau protecteur

Nous souhaiterions fort que ce titre convînt à M De Morville, non pas à cause des grandes places qu'il occupe, mais en vérité à cause de sa valeur intrinsèque.

J'ai été chargé de vous prier de le pressentir là-dessus. Nous vous demandons M De Morville, et que vous nous fassiez voir que vous aimez les gens de lettres. Nous souhaiterions que la chose se fît avec secret, afin que, si la place ne lui convient pas, nous puissions l'offrir toute neuve à un autre.

Vous savez, madame, ce que c'est que l'académie de Bordeaux; plusieurs de ses sujets ont l'honneur d'être connus de vous; il y en a plusieurs autres que vous ne connaissez pas, très dignes de votre estime et même de vos mardis. Nous avons été fondés par des lettres-patentes du feu roi, nous avons donné de bons sujets aux académies de Paris, nous distribuons des prix sur des sujets de physique, qui paraissent avoir encouragé les savants, enfin c'est un établissement

[p. 161]

que notre amour pour la science a formé et que le même amour a soutenu. Pardonnez, madame, si nous vous intéressons dans nos affaires; ce serait un nouvel honneur pour nous de recevoir un pareil protecteur, si illustre, de votre main

Je suis avec tous les respects possibles, madame, votre..

Montesquieu à Mme De Lambert

Bordeaux, 29 juillet 1726

Comme vous êtes à Clamart, madame, et que vous ne pourrez pas voir de longtemps M De Morville, j'ai pensé que vous auriez la bonté de lui écrire, et j'ai même fait ma lettre de manière que vous puissiez l'envoyer, si vous le jugez à propos. Je souhaiterais fort pour le bien d'une société que j'aime et où je trouve mes amis comme mes confrères que la chose réussît

J'ai reçu le manuscrit que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je soupire après mon retour, après les mardis, après vous, madame, qui ornez tous les gens qui vous entourent, et je vous demande la continuation d'une amitié qui flatte mon coeur et par les endroits où il est tendre et par les endroits où il est vain, et je vous salue avec toute sorte de respect.

[p. 165]

Montesquieu à Lamoignon De Courson

Ce 6 août 1726.

J'espère, monsieur, que vous voudrez bien souffrir les importunités d'un avocat au parlement de Bordeaux, qui voudrait bien vous voir bientôt et vous voir pour longtemps.

J'ai été charmé d'apprendre que vous étiez dans le bureau du commerce, dans une place qui convient si bien à votre goût et à vos lumières. Le bureau des cassations n'était pas fait pour vous. Il vous faut des matières plus générales

Il y a eu un peu plus de circulation qu'il n'y en avait, mais le mouvement ne sera sensible que lorsque les vins que nous allons faire seront vendus. J'aime bien la manière d'agir de M le contrôleur général, festinat lente; il n'est pas question de nous guérir, il suffit que nous puissions respirer. Je suis persuadé que cinq ou six ans de bonne régie rétabliront bien des choses, mais je suis persuadé qu'il n'en faut pas moins

Je vous demande, monsieur, la continuation d'une amitié qui me touche autant qu'elle m'honore, et dont je sentirai toute ma vie le prix infini. Je suis, monsieur, avec tout le respect et l'attachement possibles, votre très humble et très obéissant serviteur.

De Montesquieu.

[p. 169]

Montesquieu à Berwick

Bordeaux, 23 août 1726

Je crois, monseigneur, que vous êtes encore à Fitz-James, mais je ne vous crois pas encore consolé de la perte que vous et mme la maréchale De Berwick avez faite (de) mme la duchesse d'Orléans. Il me semble qu'il y a bien du guignon à avoir eu la faveur de tant de princes qui ne sont plus, et il n'y a guère personne qui ait eu plus que vous des malheurs de cette espèce

Nous sommes ici dans la joie et dans les fêtes pour le rétablissement de la santé du roi, et nous avons encore deux douzaines de fusées en réserve pour le rétablissement de la santé de la reine

Nous aurons cette année du vin digne de l'Angleterre; mon dieu, qu'elle est triomphante! Je suis indigné de voir ces anglais paraître en un moment dans tout l'univers.

L'argent commence ici à être un peu moins rare. Je soupire, monseigneur, après le plaisir de vous voir et de vous donner tout à mon aise des marques de mon attachement et du respect avec lequel je suis, etc

Montesquieu au père Chavaille.

À Bordeaux, ce 25 août 1726

M le curé de saint-Éloi a trouvé des difficultés à

[p. 170]

cette oraison funèbre, que votre éloquence vaincra, mon révérend père. Je n'ai à me plaindre que d'une chose, c'est que vous ayez employé Mme De Sabourin pour me demander quelque chose, vous qui auriez dû vous adresser à moi si vous aviez eu quelque chose à demander à Mme De Sabourin; mais la pièce que vous nous donnerez nous réconciliera

Je suis avec toute sorte de considération, mon révérend père, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 176]

Montesquieu à J-J Bel

Ce 29 septembre 1726

Ma dernière lettre, mon cher Bel, vous aura paru un peu énigmatique. J'avais reçu nouvelle de Paris, que le journal en question avait déplu au ministre; je pensais qu'il était inutile de paraître dans un ouvrage qui ne serait pas lu et que d'ailleurs il était plus prudent de n'y paraître pas. Par votre lettre il me paraît que vous avez pensé tout de même, de manière que nous voilà en règle l'un et l'autre et conviendrons à la première vue

J'ai lu avec un vrai plaisir vos réflexions sur l'ouvrage de m l'abbé Dubos; elles sont fortes, pressantes et vives; je crois que vous l'embarrasserez beaucoup. Voici deux remarques de rien: réfugier n'est pas, ce me semble, un verbe actif; vous faites trop d'honneur au cardinal De Richelieu, qui ne fut déterminé que par une basse jalousie; en mettant la

[p. 177]

chose telle qu'elle est, telle qu'on l'a crue et qu'on la croira toujours, votre induction n'en est pas moins forte.

Vous me demandez de vous expliquer mon sentiment

Voici ma première idée: je prendrais un système moyen, et je crois que l'on juge par sentiment et par discussion. Deux critiques ont une mesure égale d'esprit, celui qui a le plus de sentiment et de goût est le plus fin. Dans un même ouvrage, il y a des choses qui sont du ressort de l'un, il y en a qui sont du ressort de l'autre

Ce n'est pas par la discussion que vous jugez de bien des beautés de Théocrite, de Virgile, d'Ovide

M l'abbé Dubos a tort-et vous l'avez bien remarqué-de distinguer les manières de juger par de certaines classes d'hommes ou professions

Un savant, un poète, un orateur, un homme du monde ne sont de bons ni de mauvais critiques, comme un roi n'est ni heureux ni malheureux et une femme de qualité n'est ni belle ni laide

L'expérience est contre l'abbé Dubos. Le sort des ouvrages d'esprit n'est guère fixé que par les gens du métier, qui ont de la discussion et, outre cela, du sentiment. Ces gens-là touchent, pour ainsi dire, la corde des organes des gens du monde et les avertissent; on voit cela bien clair dans les chansons de la comédie.

Les gens du monde jugent ordinairement mal; c'est qu'ils ne prennent aucun intérêt aux choses dont ils jugent, n'allant point au théâtre pour écouter et ne lisant point pour s'instruire. On peut les partager en deux classes de gens qui n'osent hasarder leurs suffrages ou qui le hasardent

[p. 178]

témérairement. Je barbouille du papier et j'écris sur une chose qui demande beaucoup de réflexions

Je vous envoie mon Sylla ; je vous prie de voir s'il est bien dialogué. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu au cardinal De Fleury

Septembre 1726.

Monseigneur, j'espère que votre éminence voudra bien me permettre de lui faire mon compliment. On est si prévenu qu'elle doit obtenir tous les honneurs, ils semblent si naturellement être faits pour elle, que les gens qui lui sont le plus attachés songent à peine à l'en féliciter. Pour moi, monseigneur, je ne prends cette occasion que pour assurer votre éminence de ma reconnaissance éternelle et du respect avec lequel je suis, monseigneur, de votre éminence, le très humble, etc.

Montesquieu à Mme D'Herbigny

À Bordeaux, ce 16 octobre 1726

J'ai reçu, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec cette adoration que j'ai pour tout ce qui vient de vous.

[p. 179]

Je n'approuve point du tout votre raisonnement; une grand'mère jolie doit être beaucoup plus coquette qu'une autre, pour s'entretenir dans l'habitude de plaire. Vous êtes jeune encore, n'allez pas travailler à persuader que vous l'êtes moins. Les hommes sont étranges: quand on renonce à leur plaire, ils croient qu'on ne leur plaît plus. Surtout huit jours de dévotion vous vieilliraient de dix ans; le ciel n'est rempli que de teints ridés

Je m'en vais tâcher de vous dire ce que c'est que la dévotion: la dévotion est une amende honorable que les femmes vont faire à Dieu des affronts que les hommes leur ont faits.

Adieu, ma belle cousine, je me meurs d'envie de vous revoir. Je suis avec les sentiments les plus respectueux et les plus tendres, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à Mme De Grave

À Bordeaux, ce 17 octobre 1726

Mon dieu, madame, je voudrais bien être avec vous à Gacé; je m'y suis si fort plu sans vous; que serait-ce si je pouvais vous y voir, rire, bouder, jouer, me promener, me perdre avec vous, revenir ensuite dans cette belle salle, vous pour faire mille caresses et moi mille protestations d'amitié à m le marquis De Grave, tromper la pénétration du frère, prendre de temps en temps une petite dose d'ennui

[p. 180]

fournie par le gentilhomme voisin pour devenir plus sensible au plaisir! Je vous assure que je voudrais bien être à Gacé.

Je ne sais comment vous faites votre compte, mais dès qu'une sottise est possible, vous m'en soupçonnez toujours. Je ne veux point rester à Bordeaux et je crois m'arranger pour plusieurs années en restant un mois de plus ici. Il s'agit d'établir une communication pour les vivres; on n'a point des douanes et des impositions à lever, et dans ce monde on fait comme on peut.

Adieu, ma belle dame, n'oubliez pas la personne du monde qui vous est le plus attachée, et, si vous voulez me donner des marques de votre amitié, entretenez et même augmentez celle dont m'honore le cher frère, et je suis avec les compliments ordinaires..

mille amitiés, s'il vous plaît, à m le marquis De Grave.

[p. 181]

Montesquieu à Mme De Lambert

À Bordeaux, ce 1 er décembre 1726

J'ai reçu, madame, avec toute la joie possible, la lettre dont vous m'avez honoré; elle m'a pourtant fait craindre que vous n'ayez pas reçu ma dernière lettre, par laquelle je vous remerciais de l'illustre protecteur que vous nous avez donné et des paroles obligeantes pour notre académie, et même pour moi, avec lesquelles il a bien voulu orner la grâce qu'il nous a faite. Je n'ai pas cru devoir, en mon particulier, l'importuner de mes lettres, et mes remerciements ont été confondus avec ceux de l'académie. J'ai pourtant l'honneur de lui écrire

par

[p. 182]

ce courrier et de lui envoyer un petit détail de ce qui s'est passé à l'ouverture de notre académie.

J'arriverai à Paris au commencement du mois prochain, et il me semble, quand je m'examine, que le plaisir de vous revoir est presque le seul motif de mon voyage. Je viens d'affermer mes terres avec assez de bonheur. Vingt-neuf mille livres de rentes portables partout, qui ne dépendent point du roi et que j'ai saintement acquises, parce que c'est le patrimoine de mes pères, me mettent dans mon tort si je ne suis pas content de ma fortune.

Je suis, madame, avec tout le respect et j'ose dire avec toute la tendresse possibles, votre très humble et très obéissant serviteur

Agréez que j'assure ici de mes respects Mme De Saint-Aulaire. Je crains qu'il ne me soit inutile de me souvenir de Mme De Beuvron

Montesquieu au comte de Matignon-Gacé

À Bordeaux, ce 10 décembre 1726

Vous recevrez, monsieur mon illustre comte, par

[p. 183]

Geoffroy, courrier, une livre de thé impérial dont je souhaite que vous soyez content. Il ne faut rien donner au courrier parce que le port est payé

Je viens d'achever d'affermer mes terres et je compte être à vous au commencement du mois prochain. Mon amitié n'a jamais été si impatiente, j'ai un million de choses à vous dire. Je ne sais comment je suis avec mme votre soeur. J'espère toujours qu'elle récompensera en moi le mérite de la constance; enfin je l'ai mise dans son tort

Je suis..

Montesquieu à Mme D'Herbigny

À Bordeaux, ce 11 décembre 1726

Vous recevrez, ma belle cousine, par Geoffroy, courrier, une livre de thé impérial; vous n'avez rien à lui donner parce que j'en ai payé le port

Je compte avoir l'honneur de vous voir au commencement du mois prochain, et on me dit ici que je vous verrai bien brillante.

On est plus content du nouveau gouvernement, ici, où la confiance et le commerce se rétablissent peu à peu, qu'on ne fait à Paris où le commerce des rentes viagères va, dit-on, très mal: il est vrai que c'est une marchandise que l'on a eue à bon marché. Bien des gens s'imaginent qu'on leur ôte

[p. 186]

ce qu'on leur a empêché de gagner. J'y suis pour une petite partie de ma fortune, mais je m'imagine avoir perdu un coup de dé.

Je vous prie, ma belle cousine, de me donner un peu d'amitié pour prix de mes adorations. Je suis, avec tout le respect et la tendresse possibles, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu à Lamoignon De Courson

Décembre 1726.

Monsieur, je vous prie de m'excuser si je vous importune de si loin et vous parle de mes affaires. J'ai une pièce de landes dans la paroisse de Pessac assez près de Haut-Brion, de la contenance de cent journaux, laquelle m'a été donnée à fief nouveau par Melle De Léger. Je voudrais en défricher une partie pour la planter en vigne. Le terrain est entièrement stérile et impropre à tout autre usage, c'est-à-dire que, pour quelque autre usage que je le misse en valeur, je n'en retirerais pas mes frais; tout ceci vous sera attesté par ceux que vous enverrez sur les lieux. Il est, je crois, utile de me donner permission de planter un fonds qui est de la même nature que ceux qui produisent du vin d'un très grand prix; c'est une grâce que j'ai à demander, et je crois que la voie naturelle est, monsieur, de m'adresser à vous. Il me semble

que la chose aura un nouveau prix en passant par vos mains, il est donc, je crois, inutile que j'en écrive à...

[p. 187]

Montesquieu à Mme De Lambert

1726.

On vous a fait un vol, madame, dont je ne sais si vous serez aussi contente que le public. Je vous dirai naïvement que votre ouvrage a fait ici la fortune qu'il mérite, qu'il y est regardé comme un chef-d'oeuvre et infiniment au-dessus de ce que les personnes de votre sexe ont jamais fait. Vos critiques même les plus injustes sont vos plus zélés admirateurs. Je vous parle avec probité, je ne vous dis que ce que je vois, que ce que j'entends dire et rien de ce que je sens parce qu'il m'est impossible de rien penser sur votre sujet sans préventions. Ce sera la dernière lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire d'ici, ne prenez pas, s'il vous plaît, la peine d'y faire réponse.

Je suis, madame, avec toute sorte de respect et d'attachement..

Montesquieu à *

1726.

Monsieur, je me fous de vous, de votre femme, de vos parents et de tous les laquais qui, à force d'être fripons, sont devenus fermiers.

[p. 188]

Montesquieu à Mme D'Herbigny

1726?

Je vous dirai que je suis dans l'affliction à cause d'un malheur que je regarde comme une révolution dans ce pays-ci: c'est la mort de Mme De Marans qui était la seule femme avec qui je vécusse à Bordeaux, toutes les autres étant trop jeunes ou trop vieilles pour moi. Nos médecins l'ont tuée malgré la résistance du meilleur tempérament du monde. Vous êtes bien heureuse de vivre dans une ville où il y a M Riquet.

1727 T. 1

Montesquieu à Barbot

À Paris, ce 1 er février 1727

J'ai, mon cher président, parlé pour le sieur Dumoulin à m le maréchal De Berwick, et je lui ai donné votre mémoire. Il est au fait de l'affaire et m'a dit que je voyais qu'il était inutile qu'il entendît l'avocat au conseil qui ne lui apprendrait rien et qu'il s'agissait de savoir uniquement si le connaissement que présentaient les commis était faux ou véritable, qu'il parlerait de l'affaire à m le contrôleur général, et il a mis le mémoire dans sa poche pour le lui présenter. Si je trouve occasion de rendre quelque autre service au dit

[p. 189]

Dumoulin, je le ferai de bon coeur, et suis avec toute sorte d'amitié et d'attachement, mon cher président, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Tâchez, mon cher président, de me renvoyer par l'abbé Duval le Sextus Empiricus

J'ai bien des compliments à faire à Clancy

Montesquieu à Sarrau De Boynet

Paris, mars 1727.

J'ai vu quelquefois M De Morville, mon très cher confrère, qui m'a paru très bien porté pour l'académie, et j'ai tout lieu de croire qu'il répondra à nos vues et nous rendra service dans l'occasion, soit pour le logement ou autres choses

Je n'ai pourtant pas jugé à propos de fondre encore la cloche et de lui parler de nos besoins; j'espère que l'occasion m'en viendra bientôt

Je vous parlerai par le prochain de ce que j'aurai fait touchant m le duc de La Force

Je demandai, suivant votre lettre, des lettres

pour l'horloger, que vous avez reçu agrégé. M De Morville fit une difficulté qui me paraît très bonne: c'est qu'il faut qu'il ait un extrait de la délibération qui élit, afin que là-dessus il puisse donner ses lettres. Ainsi ayez la bonté d'envoyer l'extrait de la dite

[p. 190]

délibération par le prochain à M Hardion, son secrétaire en cette partie. Je crois même qu'il convient que pour ces choses, qui sont pour ainsi dire du courant, vous ayez la bonté de vous adresser directement à M Hardion ou même dans les affaires de plus grande importance à M De Morville; vous savez mieux que moi ce qui est convenable à cet égard pour les cas où il vaut mieux s'adresser au secrétaire ou au maître. Il serait peut être bon que cet Hardion, qui est homme de lettres et de l'académie des inscriptions, fût de notre académie. Si vous le croyez ainsi, mandez-le-moi; je verrai à faire réussir cela sans compromettre l'académie et peut-être par M De Morville même; c'est que, dans ce cas nous pourrons mettre Hardion dans la négociation.

Je suis, mon cher confrère, beaucoup plus à vous qu'à moi-même.

Montesquieu

Montesquieu à Sarrau De Boynet

À Paris, ce 20 mars 1727

Monsieur mon cher confrère, j'ai vu l'homme de m le duc de La Force qui me paraît avoir changé beaucoup de ton et n'être plus

[p. 191]

si traitable depuis qu'il lui a parlé. Cependant je crois, sauf le meilleur avis de l'académie, que le meilleur moyen pour mettre à la raison le dit duc est de faire quelque diligence, par exemple une opposition aux scellés. Si l'académie veut m'envoyer une procuration, passée par-devant notaire, pour poursuivre cette affaire, j'espère faire peur au dit duc et il serait bon de commencer avant qu'il ne se soit accommodé avec tous les créanciers; de plus vous remarquerez qu'une opposition aux scellés n'est qu'un acte conservatoire.

Si vous me jugez donc en état de vous servir à cet égard, envoyez-moi une procuration spéciale, pour poursuivre l'affaire que l'académie a contre m le duc de La Force, avec laquelle cependant je ne ferai rien, aux actes conservatoires près, sans votre ordre et sans que vous ayez pris votre résolution.

Je vous embrasse, mon cher confrère, de tout mon coeur, et vous prie de m'accorder toujours un peu de part dans votre amitié que je regarde comme la chose du monde qui me doit être la plus précieuse

Montesquieu.

Mes compliments très humbles, je vous prie, à M De Caupos et à m votre frère

Je crois qu'il ne faut pas s'étonner des difficultés du duc de La Force, parce qu'il en agit de même avec tous les créanciers et ne va qu'à mesure qu'on le cogne. Je verrai, aujourd'hui, la duchesse veuve, afin de tâcher de découvrir ce que c'est que cette substitution.

[p. 192]

Montesquieu à Sarrau De Boynet

Ce 20 mars 1727.

J'ai eu aujourd'hui, monsieur mon très cher confrère, une grande conversation avec m le duc et mme la duchesse de La Force. Après bien des propos inutiles qu'il est hors d'oeuvre de rapporter ici, il a été résolu que nous nous rassemblerions, parce que nous avons été interrompus

Je vois clairement que nous finirons, ce que je ne ferai pourtant pas sans me réserver l'avis et le pouvoir de l'académie. Je vois que les propositions seront que l'académie abandonne l'hypothèque éternelle de la terre de Caumont, qu'elle accepte le remboursement de deux mille écus de capital dans des termes dont nous conviendrons, et, dans ce cas, l'académie doit exiger que madame son épouse s'oblige avec lui au paiement des termes convenus

Ayez la bonté d'assembler l'académie là-dessus

Pour moi, je pense que les propositions sont bonnes: 1 parce que la donation n'est pas insinuée, ce qui n'a pas été relevé; 2 parce qu'il nous serait toujours bien désagréable de plaider contre qui que ce soit et encore plus contre un homme appelé La Force. Ne m'envoyez point de procuration pour faire opposition aux scellés, mais, quand nous serons convenus et que ce que j'aurai réglé avec lui vous aura convenu, vous m'enverrez le pouvoir nécessaire. Je pense que nous perdrons aussi les deux médailles dues, comme la mienne, que le feu duc fit fondre pour en faire faire une pour l'académie. Vous verrez

[p. 193]

ensuite si le prix sera suspendu jusques à ce que le capital nous rapporte, ou si nous ferons un effort pour le continuer.

Vous recevrez par l'extraordinaire ou par ce courrier même une lettre de moi à laquelle vous ne devez avoir aucun égard.

Je reçois actuellement les provisions pour l'horloger. M Hardion croit, et M De Morville, que, quand vous demandez des provisions, il est plus régulier d'envoyer au protecteur l'extrait du registre où est la réception, signé de vous, parce que c'est la pièce fondamentale; je crois qu'il a raison, et, quoique cela ne soit pas peut-être l'usage, je crois que nous ferons bien d'en agir ainsi.

Adieu, mon cher confrère, je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

J'ai promis à M Hardion un exemplaire des statuts pour lui. Ayez la bonté de le lui envoyer

Comme par cet accommodement il faudra que le prix demeure quelque temps suspendu, si l'académie juge (bon) de remplir le vide sur ses fonds, j'y contribuerai pour la part qu'elle voudra m'y mettre.

Montesquieu à Sarrau De Boynet

À Paris, le 22 avril 1727

J'ai reçu, mon cher confrère, en arrivant de la campagne votre lettre. Il est bien bon que nous

[p. 194]

ayons distribué le prix. Je ne doute pas que vous n'ayez écrit vous-même à M De Morville et ne lui en ayez envoyé un exemplaire, je crois que vous pouvez fort bien en adresser deux à M Hardion et le charger de m'en remettre un. Si j'étais à Versailles, je vous aurais dit la chose positivement; si vous croyez que la chose puisse faire quelque difficulté vous n'avez qu'à l'en prévenir par une lettre. Je crois que, dans les affaires de l'académie qui seront de quelque importance ou qui en vaudront la peine, vous devez toujours écrire à M De Morville même, et il est bon que vous soyez en quelque façon en relation avec lui, et je crois voir d'avance que cela sera utile à l'académie, parce qu'il y aura peut-être telle chose à demander qu'il faudra peut-être que vous commenciez à demander en droiture.

Je vis, avant de partir, la nouvelle duchesse de La Force, le duc n'y étant pas. Il me paraît qu'ils sont tous les deux en disposition de finir; elle me dit qu'à son retour de La Boulaye, et moi de ma campagne, nous parlerions d'affaires et terminerions. Je vois qu'il serait bon que cette affaire fût finie, pensant comme vous que de là dépendent les résolutions que l'on pourra prendre touchant le prix, et je remets à ce temps-là à vous donner l'avis de Melon et de moi, que vous avez eu la bonté de nous demander

Adieu, mon cher confrère, je vous embrasse bien tendrement et je souhaiterais fort d'être aimé de vous autant que je vous aime.

Montesquieu.

[p. 195]

Montesquieu à Sarrau De Boynet

À Paris, le 23 avril 1727

Vous pouvez, mon cher confrère, annoncer le prix pour l'année prochaine, ainsi qu'il a été fait

par le passé. M le duc de La Force m'a chargé de vous le mander et m'a dit que, dans le temps, il passerait avec moi au louvre pour ordonner la médaille. Cependant nous aurons le temps pour régler l'affaire; il attend pour cela que les inventaires soient faits et que lui et la veuve aient pris qualité. Je vous honore, mon cher confrère, et vous assure de l'amitié du monde la plus tendre.

Montesquieu

Je vois que vous pouvez compter le prix en sûreté. Vous devriez bien augmenter le nombre des ordinaires, bons ou mauvais.

Montesquieu à Sarrau De Boynet

À Paris, ce 23 mai 1727

J'ai eu, du depuis, mon cher confrère, une très longue conférence avec M De Morville. Nous parlâmes beaucoup académie. Il me redit qu'il

[p. 196]

fallait donner un ouvrage, le dédier au roi ou au cardinal. Je lui répondis que l'ouvrage était à lui, que l'académie ne pouvait le dédier qu'à lui, mais, qu'après le lui avoir offert, elle le dédierait à qui il voudrait. Il me parla qu'il ne fallait pas négliger les belles-lettres, me demanda quels sujets nous avions pour cela. Je crois qu'il en voulait venir à M Hardion, que Melon lui avait demandé pour l'académie; moi, j'eus l'esprit si bouché que je ne le sentis pas, et ce ne fut qu'après être sorti de chez lui que j'ouvris les yeux, ce qui fit que je lui écrivis que, puisqu'il m'avait parlé d'encouragement des belles-lettres, il pouvait bien nous donner un bon sujet pour cela, qui était M Hardion. Il m'a répondu qu'il avait parlé à Hardion qu'il demanderait une place à l'académie; ainsi je crois que vous ferez honneur aux négociations de Melon et de moi

J'ai proposé les trois objets de demande parce qu'ils me sont d'abord venus dans l'esprit; vous en trouverez sans doute d'autres et pour lors vous écrirez directement à M De Morville, sans parler de moi, mais motu proprio ainsi que j'ai eu l'honneur de vous écrire.

Quand je vous ai mandé qu'il fallait donner un volume, c'est que j'en voyais la nécessité quant au moment présent, et c'est cette nécessité présente qui m'avait fait imaginer trois, quatre ou cinq commissaires. Vous voyez même d'un coup d'oeil que de là dépend toute la réputation, ce n'est pas tout, tout le succès des demandes de l'académie; car, quant à présent, M De Morville ne pourra être que notre avocat et non pas le maître, le cardinal refusant tout et n'accordant presque rien

Je sais

[p. 197]

que le pouvoir du secrétaire d'état est grand, mais souvent il ne réussit pas à tout ce qu'il entreprend

D'ailleurs, si la chose flatte l'homme en question, s'il est bien aise que l'académie dédie au roi ou à m le cardinal, pouvons-nous lui refuser cette satisfaction? J'ai parlé à Melon, qui est bien de cet avis et promet toute sorte de secours

Différer ces sortes de choses, quant à l'effet, est la même chose que de ne les pas vouloir

Quoique le but en soit différent, la chose en est la même. Je croirais donc, mon cher confrère, que dans ces circonstances-ci il faudrait que la porte fût ouverte ou fermée, que l'on nommât quelqu'un là-bas pour le faire et qui le fît, ou que l'on distribuât l'ouvrage à plusieurs; il faudrait un an pour cela et pas davantage; je vous prie de raisonner de cela avec mm de l'académie

Adieu, mon cher confrère, je vous honore et vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Mes compliments bien tendres, s'il vous plaît, à m votre frère, Mm De Caupos, Barbot et De Gascq.

Montesquieu à Sarrau De Boynet

Paris, juin 1727.

Je parlai hier, mon cher confrère, d'affaires académiques avec M Hardion. Il est d'avis, et moi aussi, que vous envoyiez un mémoire au protecteur, au nom de l'académie, avec une lettre; que dans ce mémoire il soit exposé que depuis le fondement

[p. 198]

de l'académie elle s'est employée avec soin à faire fleurir les sciences dans la ville de Bordeaux; que dans une ville maritime comme celle-là, qui est celle où est à présent le commerce avec les étrangers le plus étendu, où il arrive et d'où il part un si grand nombre de vaisseaux, on ne saurait trop encourager les mathématiques, surtout les parties qui ont rapport à la navigation; que c'est le moyen même de former de bons pilotes; que le commerce des îles étant considérablement augmenté à Bordeaux et se faisant tout avec des vaisseaux des négociants de la dite ville, l'art de la navigation et les sciences qui y ont rapport n'y sauraient être trop protégés; que l'établissement de l'académie n'a pas peu contribué à donner du goût pour les sciences à plusieurs particuliers de la dite ville; que la compagnie, sans avoir eu encore aucune libéralité du roi et sans avoir ressenti les marques de sa protection, qu'il accorde à tant d'autres académies de son royaume, n'a pas laissé jusques ici de faire de grands progrès et que les particuliers ont fait pour cela de grandes dépenses; que la situation de la ville et le grand abord des étrangers l'a mise en correspondance avec les savants des pays les plus éloignés, et que les prix qu'elle distribue tous les ans sur des sujets de physique et mathématiques et qui lui font recevoir des ouvrages des étrangers lui ont beaucoup facilité cette liaison; que cependant l'académie n'est point logée, qu'elle n'a point de fonds pour les dépenses où ses travaux l'engagent, excepté ceux que la fortune de quelques-uns de ses membres les engage à faire tous les ans, ce qui ne saurait être ni considérable ni perpétuel; partant elle supplie monseigneur

[p. 199]

son protecteur de vouloir bien représenter à sa majesté sa situation, etc. Je broche ici, en courant, des idées qui seront mises en oeuvre par vous, mon cher confrère, aussi bien qu'elles sont ici mal.

À l'égard de ce qu'il faut demander au roi; primo soyez sûr que le roi ne donnera aucun argent, pension ou chose semblable, parce que le premier ministre est d'une parcimonie à toute épreuve et qu'on ne donne précisément rien

Il faut donc proposer quelque chose qui ne cause aucune dépense au roi. Je reviens fortement à l'avis de demander les abus? Et si l'objet n'est pas considérable, de demander les futurs avec, comme pendant les trente premières années; ou bien, s'il y a des îles quelque part, d'en demander le don; que si vous ne pouvez demander ni l'un ni l'autre, ne pourriez-vous pas demander quelques justices royales pour vendre? Ne pourriez-vous pas demander un bois, comme par exemple une partie de la forêt de Créon? Hardion m'a dit que Monsieur De Morville avait fait obtenir un bois à l'académie de Pau. Enfin demandez quelque objet certain et qui ne charge pas les finances du roi. Mais j'aimerais demander une de plusieurs choses, parce que l'intendant se déterminerait sur une de toutes

Enfin il faut profiter du temps que le premier ministre est en place. Hardion me paraît de bonne volonté et moi je suivrai de près la chose

Il sera inutile de parler de moi dans la lettre ni dans le mémoire, mais je suis sûr que m le protecteur m'en parlera d'abord, sinon je lui en parlerai et le suivrai de près.

[p. 200]

Ne pourriez-vous pas dans la lettre à Hardion lui glisser un mot, comme de votre chef, que l'académie, instruite de son goût pour les lettres, lui aurait déjà marqué le désir qu'elle aurait de le voir parmi elle si ses statuts ne s'opposaient à ces démarches? Melon l'a déjà demandé à M De Morville qui reçut son compliment très bien. Je n'ai point vu depuis M De Morville et je ne crus pas devoir en parler à Hardion avant d'avoir vu M De Morville

Je crois que vous feriez bien, dans la lettre à M De Morville, de lui marquer que l'académie a

quelque honte de lui demander des grâces, que les académiciens qui ont fait jusques ici les fonds pour l'entretien de l'académie n'ont là-dessus aucune lassitude, mais que, comme les choses pourraient changer dans la suite, elle a cru qu'un corps qui a l'honneur de l'avoir pour protecteur devait être établi sur des fondements plus solides, qu'elle a même été instruite de la protection qu'il avait accordée à l'académie de Pau pour lui faire obtenir une grâce du roi quoiqu'elle n'eût pas l'honneur de lui appartenir.

Je vous demande bien des excuses, si je m'ingère à vous donner des modèles de ce que vous devez écrire. Comme je suis sur les lieux, je sais mieux que vous, qui n'y êtes pas, l'air du bureau et ce qui peut flatter et persuader

Adieu, mon cher confrère, je vous embrasse de tout mon coeur. Je donnai avant-hier à dîner à Hardion; lorsque votre mémoire sera arrivé, je lui en donnerai un autre avec Melon et quelques académiciens qui sont ici.

Vous avez reçu ma lettre sur le duc de La Force, qui veut continuer le prix, et j'attends des nouvelles

[p. 201]

de la publication. Adressez les dissertations dont vous m'avez parlé dans ma précédente, à M De Morville, avec une lettre dedans à M De Morville; pour la destination, je vous manderai une autre fois ce qu'il faut faire pour avoir un privilège, et comment et avec quelles restrictions vous pourrez l'obtenir. Je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

J'embrasse de toute mon âme Mm De Caupos et Barbot et m votre frère à qui je vous prie de faire mes compliments bien tendres et à m le président De Gascq. Il ne faut pas parler de moi dans tout ceci à cause de M Boucher; il y a raison pour cela.

Montesquieu à Sarrau De Boynet

Paris, juin 1727.

Vous me devez, mon cher confrère, réponse sur deux lettres: la première sur celle où je vous mandais de la part du duc de La Force de publier un programme, la seconde sur celle où je vous disais mon sentiment et étais d'avis que vous écrivissiez au protecteur pour demander quelque fonds pour l'académie.

J'ai été aujourd'hui à Versailles où j'ai vu bien

[p. 202]

à mon aise m le protecteur. Il m'a dit qu'il était fortement d'avis que l'académie donnât un volume

J'ai eu le plaisir que tout est venu de lui et rien de moi, de manière que cette idée est entièrement sienne. Je lui ai dit ce que j'ai cru le plus convenable dans la conjoncture présente: qu'un conseil pareil de sa part était un ordre, que nous avions des matériaux en quantité et bons, et que j'étais persuadé que vous seriez portés à les mettre en oeuvre. Il est d'avis qu'il ne faut y mettre rien que de bon, et qu'il vaut mieux que le volume soit moins gros; enfin il m'a paru prendre beaucoup de part à l'académie et je n'ai pas manqué de lui en dire des merveilles

Cela m'a fait penser que nous ferions bien de nous mettre au grand jour, et, dans ce cas, comme cette démarche est délicate et de grande importance, (et) qu'il faut la faire le mieux qu'il sera possible et que chacun se prête au bien de la chose, (et) voici ce que je pense: il faudrait que deux ou trois académiciens fussent nommés pour cet ouvrage, que les gens choisis renonçassent à tout amour-propre dans ce travail et que ceux qui ne sont pas choisis renonçassent aussi entièrement au leur et donnassent un droit de sabrer, retrancher, ôter les pièces de qui que ce fût, qui ne seraient pas assez bonnes ou peu convenables. Et au reste, je vous dis nuement et ingénûment que si vous avez besoin de mon service, j'offre d'y entrer en part, c'est-à-dire que mon idée est, qu'étant sur les lieux, je puisse consulter les savants sur chaque pièce, afin de vous procurer les secours et les lumières de la capitale; par exemple, sur les dissertations de médecine de consulter ici

[p. 203]

d'habiles gens dans cet art et de prendre leur avis, et d'en envoyer les résultats, et sic de ceteris; comme aussi de montrer au protecteur les progrès de cet ouvrage, de l'en entretenir et de le faire naître devant lui. Au reste, je n'offre de prendre de cet ouvrage que la part qui peut flatter le moins la vanité, le nom d'auteur étant devenu pour moi très insipide. Si Barbot voulait travailler, je le crois infiniment propre à être un des commissaires; mais en vérité il faudrait qu'il travaillât, afin que l'ouvrage pût aller un peu vite. M le protecteur est d'avis de mettre une grande variété dans l'ouvrage, conformément aux différentes vues de notre institution

Voyez ceci, mon cher confrère, et consultez l'académie, et ne faites attention à ce que je vous ai mandé qu'autant que vous le croirez utile au bien de la chose; car quant à moi, je m'en rapporte entièrement (à vous), ce qui fait que je dis toujours tout ce que je pense. Je ne serais pas fâché que nous donnassions un bon ouvrage, afin que M De Morville vît que nous ne sommes pas des cuistres et que messieurs des académies d'ici ne nous regardassent plus comme des avortons. Car ces messieurs ont une opinion bien grande de leurs lumières et bien petite des nôtres

Je ne vous ai pas parlé du principal sujet de ma visite à M De Morville, qui est notre nouveau confrère, le président D'Augeard. Il m'a montré des paquets qu'il n'avait pas encore ouverts, où étaient vos lettres et j'ai dit ce que j'ai su de notre nouveau confrère, c'est-à-dire que j'ai dit beaucoup. Je vous

[p. 204]

prie de vouloir bien l'embrasser de ma part et de lui dire que la nouvelle m'en a fait une joie extrême et qu'il y a longtemps que je soupirais après lui

Puisque vous êtes en train, ne pourriez-vous pas engager encore Mm La Tresne et Lalanne, même moins que cela? Je suis persuadé qu'il faudrait élargir la porte à l'égard des ordinaires. Voyez ce que font les académies de Paris: elles se remplissent, de quelque façon que ce soit

Adieu, mon cher confrère; je n'ai point cru devoir parler encore à M De Morville de demande de fonds; il vaut mieux que cela commence par votre lettre et il me parlera, sinon je lui parlerai

J'ai ouï parler de M Séris comme d'un très bon médecin et propre à être associé

Si vous jugez à propos d'entreprendre l'ouvrage, il faudra, je crois, en écrire à M De Morville que sur ce que je vous ai mandé qu'il souhaitait que l'on mît au jour quelque chose, l'académie..

Montesquieu à Sarrau De Boynet.

Paris, juin 1727

M l'intendant de Bordeaux porte à Paris un projet qu'il a fort à coeur de faire réussir: c'est un quai qu'on propose de bâtir depuis la porte du chapeau-rouge jusqu'à la porte des salinières; ce quai doit

[p. 205]

être orné d'une suite de maisons d'une symétrie égale, qui ferait face d'un côté à la rivière et de l'autre à une rue qui sera formée par ces maisons et par celles qui sont déjà bâties entre les deux portes de la ville dont on a parlé.

M l'intendant favorise une compagnie qui offre de construire ce quai et les maisons qui doivent y être bâties, à condition qu'on lui laisse la libre disposition des places. Cette compagnie offre encore dix mille écus d'argent pour la ville, une pistole de rente pour chaque maison, et les lods et ventes sur le pied de la coutume de Bordeaux, toutes les fois que les maisons entreront en commerce

Les jurats sont fort opposés à ce dessein par plusieurs raisons qu'il serait inutile de détailler ici; cependant, comme ils prévoient bien que m l'intendant pourrait employer le secours de l'autorité royale, ils se sont bornés dans ce cas à demander la préférence pour l'entreprise de la construction du quai et des maisons, prétendant que la compagnie qui voulait l'entreprendre gagnerait quarante mille écus

sur ce marché, et qu'il était plus convenable de tourner ce profit à l'avantage de la ville.

Si ce projet réussit dans l'un ou dans l'autre de ces deux cas, on ne voit pas qu'il soit possible de refuser à m le protecteur une maison pour loger l'académie. On ne peut trouver aucun prétexte plausible pour s'en défendre. Quand on a proposé jusqu'ici à la ville de donner un logement, elle s'est toujours défendue sur la difficulté de trouver une place et des fonds pour la bâtir; toutes ces difficultés cessent par les faits qui viennent d'être établis; et d'ailleurs jamais disposition ne fut plus favorable,

[p. 206]

pour engager m l'intendant et les jurats à ne rien refuser à m le protecteur, de qui ils attendent tout pour le succès de leurs vues particulières

Il n'est donc question que de faire connaître à m le protecteur l'état des choses et de lui insinuer adroitement le dessein de profiter d'une occasion si favorable à l'académie, et qu'on ne retrouvera peut-être jamais; on peut dire que la durée et le succès de cet établissement dépendent de la réussite de ce projet. On ne dit rien ici des raisons qui empêchent l'académie de s'adresser directement à m le protecteur pour obtenir une chose qui lui est si avantageuse, parce que ces raisons se présentent naturellement, et que ceux qui liront ce mémoire s'apercevront bien que l'académie ne peut pas importuner M De Morville dans ces premiers moments, ni lui faire sentir si tôt ses besoins.

Voilà des matériaux informes, mon cher confrère; si vous croyez en pouvoir tirer parti, donnez-leur une forme convenable, sinon jetez-les au feu et prenez que je n'ai rien dit.

1728 T. 1

[p. 207]

Montesquieu à Navarre

À Paris, ce 22 janvier 1728

Je ne saurais assez vous remercier, mon cher Navarre, de la bonté que vous avez eue de vous intéresser à la place que j'ai obtenue à l'académie;

[p. 208]

je crois devoir cela et à l'amitié que vous avez pour moi et à celle que je vous ai vouée. Je vous prie de n'oublier point les absents. Ne viendrez-vous point faire un tour à Paris? Je parlais de vous l'autre jour avec le père Desmolets qui voudrait bien que vous vous y déterminassiez

Adieu, mon cher Navarre, donnez-moi la permission de vous embrasser de toute mon âme

Montesquieu.

[p. 210]

Montesquieu au père Desmolets

S d.

Le p Desmolets est prié par m le président De Montesquieu de lui sacrifier une demi-page d'in-folio

[p. 211]

pour lui chercher un dictionnaire italien, un dictionnaire latin, un Ovide non châtré et in naturalibus , au moins les métamorphoses , une histoire du concile de Trente de Fra Paolo en italien, un Tite Live et un autre volume du Plutarque de M Dacier, un Virgile; ou, au moins, partie des dits livres. Quant à présent, M De Montesquieu rachète les livres perdus et le p Desmolets a sujet d'être content de son exactitude, comme il est sûr de son amitié et attachement.

Envoyez tous les livres ci-dessus. Le Tite Live est au p Gaichiès.

Montesquieu à Mme *

S d.

Vous me mandez que vous m'aimez un peu. S'il vous a fallu un an pour m'aimer un peu, combien vous en faudra-t-il pour m'aimer

beaucoup? Montesquieu à Mme *.

S d

Je te proteste par la divinité que je t'adore; tu connais mon idolâtrie.

[p. 212]

Montesquieu à Mme *

S d.

Vous avez beau faire, je ne vous haïrai jamais

Vous pouvez m'affliger, mais il vous est impossible de me déplaire.

Montesquieu à Mme *

S d.

Vous me quittez donc et vous me quittez pour un homme sans mérite. Malheureux que je suis, que pouvait-il m'arriver de plus triste que de me voir obligé à rougir de vous avoir aimée? Ordinairement, quand on cesse de s'aimer, il reste toujours dans l'esprit un souvenir agréable des douceurs passées

Mais ici le présent fait la honte et le passé désespère.

Montesquieu à Mme *

S d.

Vous connaissez bien le pouvoir que vous avez sur moi. Vous jouissez de votre ascendant ordinaire. Je veux bien me raccommoder.

[p. 213]

Montesquieu à Mme *

S d.

Vous venez de perdre votre mari, vous ne m'aimerez plus.

Montesquieu à Mme *

S d.

Je vous envoie ce que vous me demandez. Quelque grande que soit la perte, je ne vous reprocherai jamais des sottises que je pourrai réparer

Montesquieu à Mme *.

S d

Peut-être trouverez-vous autant de plaisir à recevoir ces lettres que vous en avez eu à les écrire

Montesquieu à Mlle *.

S d

Vous ne pouvez mieux faire que de vous marier

Mariez-vous donc vite.

[p. 214]

Montesquieu à Mlle *

Que la haine que vous avez pour le mariage est juste! La raison vous a fait sentir ce que l'expérience seule peut faire connaître aux autres

Lorsque par des noeuds solennels deux fidèles amants, que même ardeur anime, vont s'unir l'un à l'autre aux yeux des immortels, l'amour est toujours la victime qu'on immole sur les autels

Vous savez bien qu'autrefois les gens du bel air ne se mariaient point.

Vous connaissez Coriolan, Amadis, Roger et Roland

Quoique amoureux, quoique fidèles, ils détestaient le sacrement, et, contents de plaire à leurs belles, ils n'épousaient que leurs querelles

Vous voyez, mademoiselle, qu'il ne faut point confondre les chaînes de l'hymen avec celles de l'amour. Il ne faut point se marier, mais il faut aimer, et tout le monde doit être là-dessus de même religion.

Iris, ne soyez point sévère

Aimez, soupirez nuit et jour

Le plus adorable mystère est le mystère de l'amour

Point de salut hors de Cythère.

[p. 215]

Aimez, sur ma parole, mademoiselle; je sais ce qui en est.

Goûtez ce plaisir extrême; c'est la seule félicité

Il fait le bonheur des dieux même et leur ôte l'ennui de l'immortalité

Montesquieu à Mme *.

S d

Il me semble que les grâces vous ont envoyée pour nous apprendre ce qu'elles disent et ce qu'elles font. Ne prenez point cette lettre pour une déclaration d'amour, mais comme la seule manière qu'il y ait de vous écrire. Il me semble que c'est un discours ordinaire et que je n'ai fait que parler de vous.

Montesquieu à Mme De Lambert

À Paris, le 30 avril 1728

Je ferai sans vous, madame, un voyage très agréable. L'idée des mardis, celle du plaisir que j'avais de vous voir tous les jours m'occupe trop; du reste il y a ici très bonne compagnie et on y a l'avantage de la trouver toute rassemblée de manière que, dans huit jours, on peut connaître tout ce qu'il y a de mieux, gens du pays ou étrangers, dont le nombre est ici très-grand. Mais quand M De Richelieu sera parti, je crois que je resterai le seul français.

[p. 216]

Épargnez-moi, je vous prie, le malheur de votre oubli. Je ne parle pas de Mme De Sainte-Aulaire, car je suis sûr d'elle, c'est-à-dire de son indifférence, et, parce qu'on ne s'appelle pas Tircis, on n'est bon à rien. Dispensez-moi de vous parler de Mme De Beuvron: la première fois que je la vis, je me préparai à une fidélité éternelle; j'en ai été pour mon étalage, et le cruel comte, ce mari continuel, s'est fait aimer

Il n'y a personne à Paris qui ne sache la raison de cet amour. On pardonne aux femmes une faiblesse dans le coeur, mais une pareille fragilité déshonore: elle est sue. Ici elle serait la seule femme qui mît du rouge. Je serais bien aise de lui voir un petit ridicule. Je ne saurais assez, madame, vous demander la continuation de votre amitié. Ce serait une chose triste pour moi que vous crussiez que les sentiments tendres que j'ai pour vous fussent l'effet de ma reconnaissance

C'est le goût seul qui me détermine à vous aimer et vos bontés n'ajoutent rien. J'ai l'honneur, madame, de vous saluer très respectueusement

Montesquieu.

Parlez de moi aux mardis, c'est-à-dire aux amis les plus chers que j'aie au monde; parlez-en aux mercredis, ce jour n'est pas moins heureux que l'autre quand on peut en jouir. Si vous me faites réponse, il vous en coûtera le port de Paris à Strasbourg.

[p. 217]

Montesquieu à l'abbé d'Olivet

Vienne, 10 mai 1728

Je vous écris, monsieur mon cher et illustre abbé, et je voudrais fort que ce fût un moyen de me conserver votre amitié, que je cultiverai toute ma vie autant qu'il me sera possible, parce qu'elle est pour moi d'un prix infini. Je suis assez content du séjour de Vienne: les connaissances y sont très aisées à faire, les grands seigneurs et les ministres très accessibles: la cour y est mêlée avec la ville; le nombre des étrangers y est si grand, qu'on y est en même temps étranger et citoyen; notre langue y est si universelle qu'elle y est presque la seule chez les honnêtes gens, et l'italien y est presque inutile. Je suis persuadé que le français gagnera tous les jours dans les pays étrangers.

La communication des peuples y est si grande qu'ils ont absolument besoin d'une langue commune, et on choisira toujours notre français

Il serait aisé de deviner, si on interceptait cette lettre, que c'est un académicien qui parle à un académicien.

M De Richelieu est parti d'ici, adoré des femmes et très estimé des gens sensés. Les deux plus grands hommes de lettres qu'il y ait à Vienne sont le prince Eugène et le général Stahremberg. Si vous pouvez

[p. 218]

m'envoyer deux exemplaires des conseils de Mme De Lambert, et deux autres des éloges du czar et de M Newton, vous me ferez plaisir. Je voudrais leur faire voir ces ouvrages, et je serais bien aise de leur donner bonne opinion de notre France. Il faudra les remettre à M Robinson, qui aura, j'espère, la bonté de les envoyer par le premier courrier d'Angleterre à Vienne. Je vous demande pardon si je vous prie de faire pour moi cette petite avance; mais vous aurez peut-être besoin que j'en fasse pour vous, et que je vous achète quelque chose en Allemagne et en Italie.

Vous ne sauriez croire dans quelle vénération m le cardinal est dans le pays étranger. Agréez, de plus, que je vous demande une grâce. Il y a quelques jours que j'écrivais à m le cardinal et à M De Chauvelin, que je serais bien aise d'être employé dans les cours étrangères, et que j'avais beaucoup travaillé pour m'en rendre capable. Vous me feriez bien plaisir de voir là-dessus M Chauvelin; de tâcher de pénétrer dans quels sentiments il est à cet égard. Je n'ai jamais eu occasion de le connaître pendant qu'il a été particulier, et, depuis, je n'ai pas voulu lui donner assez mauvaise opinion de moi pour qu'il pût croire que je cherchais la fortune. Cependant, je voudrais savoir si je suis un sujet agréable, ou si je dois m'ôter cette idée de la tête, ce qui sera bientôt fait. Les raisons pour qu'on jette les yeux sur moi sont que je ne suis pas plus bête qu'un autre, que j'ai ma fortune faite, et que

[p. 219]

je travaille pour l'honneur et non pas pour vivre, que je suis assez sociable et assez curieux pour être instruit dans quelque pays que j'aille

Adieu, mon cher abbé; je suis plus à vous qu'à moi-même.

Montesquieu

Je crois que ceci doit être secret

Montesquieu à Richelieu

Vienne, mai 1728

Vous me dites en partant, monsieur mon illustre duc: " prenez bien soin d'Ariane. "Je la trouvai dans les larmes, ces larmes allemandes qui ne sont point feintes, mais à la fin il faudra bien se consoler. Toutes les dames me demandent pourquoi vous n'écrivez point. Est-ce à moi, dis-je, à répondre de tous les torts que m le duc de Richelieu a avec les femmes? Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde de si mauvaise cause à défendre

Mme De Badiani me chargea hier de vous mander qu'elle était très en colère contre vous de ce que vous l'aviez oubliée. "Bon, dit un grand homme, il ne se souviendra pas plus de ce pays-ci que s'il n'y avait jamais été. "Voilà, monsieur le duc, l'état de vos affaires au juste

L'empereur doit partir le vingt pour Gratz et Trieste. On compte que ce voyage sera d'environ trois mois et demi; cela m'a déterminé à aller voir une partie de la Hongrie et je partirai au

[p. 220]

commencement de la semaine prochaine pour Presbourg, pour voir la diète.

Agréez, je vous supplie, monsieur le duc, que je me félicite du bonheur que j'ai eu d'être connu de vous; c'est une idée qui me fait toujours plaisir lorsque je me la rappelle. J'ai l'honneur d'être..

j'ai écrit à la cour pour l'affaire à laquelle vous avez eu la bonté de m'intéresser. Faites-moi la grâce de me mander ce qu'on en pense, afin que

je prenne mon parti, car si je ne suis pas capable de remplir un poste à présent, je ne le serai pas davantage lorsque je l'aurai demandé vingt fois et que j'aurai fait bien des démarches pour l'obtenir.

[p. 223]

Montesquieu à Waldegrave

Presbourg, juin 1728

Celle-ci est, milord, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous m'avez honoré, que je n'oublierai qu'avec ma vie

Je suis arrivé à Presbourg en bonne santé; j'ai été d'abord aux conversations. Vous devriez bien venir. Cela mérite votre curiosité

Je suis bien content de l'acquisition que j'ai faite d'un laquais hongrois, qui me traite à tous les instants d' illustris et de superillustris , qui m'apaise quand je le gronde par le titre de celsissimus , et me porte une méchante soupe avec le titre de magnificus . Je ne compte pas aller plus loin que Bude.

J'ai l'honneur, milord, de vous embrasser et de vous saluer avec tout le respect possible

Montesquieu.

Je vous prie de faire faire la réponse de cette lettre par M Harris. Je mettrai au bas Harris fecit .

[p. 224]

Montesquieu à Mme Lefranc de Brunpré

Vienne, juin 1728.

J'ai reçu, madame, avec un vrai plaisir, votre lettre, à mon retour de Hongrie où j'ai fait un voyage de trois semaines où j'ai beaucoup parlé latin avec les hongrois et bu beaucoup de vin de Hongrie. À présent je vais à Gratz, et de là à Venise, où je vous prie d'adresser votre lettre, si vous me régalez d'une réponse.

Je suis bien heureux d'avoir choisi pour mon voyage le temps que vous n'êtes pas à Paris

J'accepte, avec bien du plaisir, la continuation de la chambre de Baillon, ce sera pour lors que je serai bonne compagnie et mme votre tante ne dira plus qu'elle ne sait que me dire, car elle aura mille questions à me faire sur les belles choses que j'ai vues, et je conterai tout au long, quoique je sache combien les conteurs sont ennuyeux. Je vous dirai

[p. 225]

comment une dame allemande commence, mène et finit une galanterie, comment un gentilhomme allemand est si occupé à boire qu'il ne voit rien et cent autres choses toutes plus belles les unes que les autres.

M De Duchy m'a écrit une lettre toute pleine de vous, madame, et il paraît enchanté du plaisir qu'il se promet de vous voir en faisant un certain voyage: je le lui envie bien. Accordez-moi toujours quelque place dans votre souvenir; personne ne le mérite plus que moi, par mon attachement sincère, par mon respect et par cette amitié qu'on peut fort difficilement retenir dans ses bornes.

Je vous salue de tout mon coeur. Mes compliments à M Le Franc; saluez aussi de ma part Mme De Constantin.

Montesquieu à Berwick

Vienne, 2 juillet 1728

Monseigneur, j'ai reçu à mon retour de Hongrie, où j'ai resté pendant près d'un mois, une lettre dont vous m'avez honoré, qui m'apprend deux nouvelles qui m'ont fait bien du plaisir: l'une que votre santé est bonne, l'autre que Mme De Renel est dame du palais. Comme je sais la répugnance qu'elle a, toute sa vie, eue pour cette place, je n'ose hasarder mon compliment.

[p. 226]

Je suis persuadé qu'il n'a pas fallu moins que votre autorité pour l'obliger à l'accepter. Je crois avoir eu l'honneur de vous mander combien m le maréchal Starhemberg avait été sensible aux compliments que je lui ai faits de votre part; il me paraît pénétré d'estime pour

vous. Milord Waldegrave part demain pour Gratz; j'irai aussi et je compte y passer dix ou douze jours, après quoi j'irai à Venise, passant par Trieste et Fiume, car je m'imagine qu'il va être beaucoup parlé de ces lieux.

Je ne saurais vous dire combien milord Waldegrave est du goût des ministres allemands et étrangers

J'ai été douze jours à Presbourg, où j'ai vu la diète et tous les seigneurs hongrois, et où j'ai bien bu du vin de Hongrie. Le second jour de mon arrivée, un évêque de Belgrade nommé Nadasti me prit si fort en affection chez m le palatin, qu'à force de me porter des santés excellentissimo domino nous nous enivrâmes mutuellement et il me disait toujours: veni mecum belgradium,... etc. , et moi je lui répondais: vestra reverentia... etc. . J'ai été ensuite voir les mines de Kremnitz. Vienne est devenu un désert depuis le départ de l'empereur.

[p. 227]

J'oubliais de vous féliciter sur l'abbaye de saint-Victor donnée à m l'abbé de Fitz-James; en vérité la mauvaise chère qu'il a faite à saint-Sulpice méritait bien quelque récompense

J'aurai l'honneur de vous dire, monseigneur, qu'ayant pris du goût pour les pays étrangers, j'écrivis il y a un mois à m le cardinal que je souhaiterais fort d'être employé dans les affaires étrangères, que je ne lui demandais point un emploi utile, mais seulement honorable, que d'ailleurs ma fortune était faite et que je ne désirais point l'augmenter. Il a eu la bonté de me répondre qu'il n'y avait pas à présent de place vacante et que, quand il y en aurait une, il me proposerait au roi

Si l'occasion se présente de l'en faire souvenir, ou seulement de lui tenir quelque discours favorable, vous m'obligeriez infiniment. J'ose dire qu'il trouvera peu de gens comme moi, qui serai content des petits appointements comme des grands et qui désire d'embrasser ce métier uniquement par goût et sans aucune vue de fortune.

J'ai l'honneur d'être, monseigneur...

[p. 229]

Montesquieu à Richelieu

Le 7 juillet 1728, de Vienne

Je crois, monseigneur, que vous êtes à présent arrivé à Paris et je souhaite que ce soit en bonne santé. Mme De Badiani est la seule à qui vous ayez écrit de Milan. Tout le monde, du reste, se plaint de vous.

J'ai fait mon voyage de Hongrie qui a été de près d'un mois. Vienne est très désert et on y manque surtout d'hommes. On dit que l'impératrice s'ennuie si fort à Gratz, qu'elle reviendra ici pendant le voyage que l'empereur fera à Trieste

Je compte aller passer quelques jours à Gratz, après quoi, je continuerai ma route jusqu'à Venise, quoique je ne sois plus assez jeune pour cette ville-là. On est ici des trois et quatre jours sans voir d'assemblées. Mme De Rofrano me demande toujours si vous avez pris à Paris un nouvel engagement. Je lui dis que vous n'êtes point encore arrivé.

Je suis avec toute sorte de respect, monseigneur, votre très humble...

[p. 231]

Montesquieu à l'abbé d'Olivet

Juillet 1728.

J'ai, monsieur mon très cher abbé, reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en réponse, avec les trois petits ouvrages qui ont fait ici grande fortune. Je vous remercie de la bonté que vous voulez bien avoir de parler à M Chauvelin dans l'occasion. J'ai déjà écrit à m le cardinal et à M Chauvelin; m le cardinal m'a répondu d'une manière très favorable. J'allai il y a quelques jours avec m l'envoyé de Danemark voir m le comte de Wurmbrand, président du conseil aulique, qui est le plus savant homme de l'Allemagne sur les affaires et la constitution de l'empire. Je lui parlai du dessein que vous aviez d'écrire l'histoire d'Allemagne depuis le règne de Ferdinand second; il me dit que ce dessein

était plein de difficultés parce qu'il n'y avait que peu d'auteurs qui eussent écrit les guerres du règne des Ferdinand, que l'on n'avait presque rien dit des guerres des suédois dans la Bohême, la Moravie, l'Autriche, que l'on trouvait quelque chose dans le theatrum europoeum , qu'il fallait avoir lundorpii acta publica , et il se plaint de ce que les gens de guerre allemands n'écrivent

[p. 232]

point leurs mémoires, comme les gens de guerre et même les ministres de France. Il y a encore deux volumes in-folio de Chemnitius, le premier est latin et le second est allemand, imprimé à Stockholm

Il a beaucoup pris des archives de Stockholm et écrivait par ordre; il y a aussi asterii examen comitiorum rastisbonensium , il a aussi écrit sur la paix de Prague. Vous connaissez le soldat suédois , imprimé à Rouen. Il y a encore un grand nombre de pièces volantes. Il y a encore meditationes ad pacem westphalicam ; il y avait un manuscrit qui contenait toutes les dépêches du second plénipotentiaire de l'empereur à Münster, que le comte de Wackerbarth avait et qui a été brûlé dernièrement dans sa maison à Dresde. Je lui demanderai, demain, si ce manuscrit était unique.

Comme je pars le 1 er d'août pour l'Italie, où je serai six mois, j'ai parlé à m l'envoyé de Danemark afin que vous puissiez être en correspondance avec lui, ce qu'il a accepté avec plaisir. Ainsi si vous voulez lui écrire, il est en état de vous donner toutes sortes de secours, soit par lui-même, car il est très savant, surtout dans l'histoire d'Allemagne et il a une grande bibliothèque, et d'ailleurs il peut consulter le comte de Wurmbrand et vous mettre, s'il le faut, en relation avec lui. Il m'a fait faire une observation: c'est qu'il y a deux sortes d'auteurs allemands, les

[p. 233]

uns donnent tout à l'empereur, les autres lui ôtent tout. Or, il convient à un français d'être entièrement impartial et cela seul peut rendre son ouvrage d'un grand prix. Il m'a prêté un livre de Pufendorf, appelé monzambano qui me paraît être excellent pour mettre au fait de l'état de l'empire.

Je vous écris des choses que vous saviez déjà et vous indique des sources que vous connaissez, mais n'importe, j'ai voulu bien faire

Adieu, mon cher et aimable abbé, je vous honore plus que je ne saurais vous dire

Montesquieu à Bulkeley

Gratz, juillet 1728

J'ai reçu, mon cher milord, avec un extrême plaisir votre lettre et j'ai tombé dans l'accident de la lire devant deux ou trois personnes qui ont vu un article que je n'aurais pas lu si j'avais pu le deviner, quoiqu'il me fasse beaucoup d'honneur

Ainsi vous voulez bien répandre par tout l'univers mes conquêtes. J'ai été ravi d'apprendre la fortune de Mme De Renel et de m l'abbé de Fitz-James; il n'y a plus que vous à placer; c'est, je crois, une chose destinée à M D'Angervilliers. Je reçus hier une lettre de m le duc de Liria qui me fait une peinture de la

[p. 234]

Moscovie comme des îles Fortunées, mais moi je ne saurais croire que ce soit sa faute s'il s'y ennuie tant. Il dit que je suis à la porte de Moscou et m'invite à le venir voir. J'ai été bien glorieux quand j'ai vu Laxembourg; ce qu'il y a de mieux, ce sont les fossés et ils ne sont pas si beaux que ceux de La Brède que vous connaissez.

Il n'y a point de nouvelles dans ce pays-ci, mais que peut-on mander à un homme qui est si près de Soissons, et d'ailleurs l'honneur que l'on fait ordinairement ici aux étrangers d'ouvrir leurs lettres m'empêcherait de vous mander rien de bien intéressant. On s'ennuie si fort à Gratz que la plupart des étrangers vont passer ce temps-là à Venise, et j'irai, quoique je sois déjà trop vieux pour cette ville.

Adieu, mon cher Bulkeley. Vous n'avez personne qui vous soit plus tendrement, plus sincèrement et plus respectueusement attaché

que moi

Quand vous verrez Mme D'Harcourt, je vous prie de vouloir bien lui parler de moi

Montesquieu à Berwick

Gratz, juillet 1728

J'ai, monseigneur, l'honneur de vous écrire de Gratz avant de partir pour Venise, où je serai le

[p. 235]

deux du mois prochain. Je quitte milord Waldegrave pour six mois, que j'emploierai à voir l'Italie, après quoi je reviendrai à Vienne par Munich et de là je verrai le reste de l'Allemagne. Je serai à Rome aussitôt que la saison me permettra d'y entrer; si vous y avez encore quelque connaissance, vous me ferez bien du plaisir de me la donner

Le séjour de Gratz est charmant; on y est à la ville et à la campagne, on y vit avec plus de liberté qu'à Vienne et les dames y sont plus belles. C'est une chose admirable que les chemins que l'empereur a fait faire dans ces pays-ci: ce sont des ouvrages des romains; l'on marche dans les montagnes comme sur la levée de la Loire; c'est bien autre chose d'ici à Trieste et de Carlstadt à un autre port de la mer Adriatique nommé Boucharitz, où l'on va en carrosse dans des lieux où l'on ne pouvait pas aller à cheval

Le comte de Windischgraetz partira dans peu pour Soissons. Si le roi de France prend des cerfs, l'empereur en prend beaucoup aussi

Je crois, monseigneur, que vous êtes à présent à Fitz-James; j'envie à ceux qui sont avec vous le plaisir d'y être et de vous voir et mme la maréchale. Je l'admirais beaucoup avant que je partisse de Paris, mais je l'admire encore davantage depuis que j'ai reconnu que dans les disputes que j'ai eues avec elle sur la politique j'avais entièrement tort, et j'avoue qu'elle a découvert par la seule force de son esprit ce que je n'ai pu reconnaître que par la fréquentation des plus consommés politiques.

[p. 236]

Je laisse ici milord Waldegrave dans le grand monde; sa maison est toujours si pleine qu'il n'a pas le temps de respirer; il se porte à merveille et me charge de vous saluer bien fort

J'ai l'honneur d'être, monseigneur..

Montesquieu à Mme De Lambert

Gratz, juillet 1728

Vous êtes regardée ici, madame, comme le plus grand auteur du dix-huitième siècle. Votre livre y a eu un succès étonnant. M De Berkentin, envoyé de Danemark à Vienne, me dit hier qu'il voulait le traduire en allemand; il n'est embarrassé que de certains noms qui n'ont pas dans la langue allemande une signification si étendue que dans la française, comme bienséance, homme de mérite et autres. Je lui ai conseillé de se servir des mots qu'il trouvera et de mettre une note à la marge. Il doit l'envoyer à une dame de l'impératrice, à Vienne, pour le faire lire à l'impératrice Amélie. Enfin, madame, votre morale est bonne et tout le monde l'adopte. Pour M De Fontenelle, il est si fort connu dans les pays étrangers qu'on ne juge plus de ses ouvrages que par sa réputation. On les applaudit

[p. 237]

avant de les avoir lus. Il serait à souhaiter que tous les préjugés fussent aussi raisonnables. Son éloge du czar a été à la portée de plus de gens que celui de Newton.

Je pars pour Venise le 1 er août et je compte rester six mois en Italie, puis (de) revenir à Vienne par Munich, et de là voir le reste de l'Allemagne. Je quitte avec chagrin ce pays-ci; vous ne sauriez croire quelle peine c'est, dans les pays étrangers, que de penser qu'on se lie à des gens que l'on doit bientôt ne plus revoir et souvent avec qui on serait bien aise de vivre. Il me semble que le coeur est trop étroit pour tous les honnêtes gens que l'on pourrait aimer. Accordez-moi toujours, madame, la continuation de vos bontés. Je n'acquiers ici que des amitiés passagères; je serais bien malheureux de perdre celles qui pourraient être durables

Je suis avec un respect infini et l'attachement le plus tendre, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu à Waldegrave

À Venise, ce 18 août 1728

Voici, milord, la première ligne que j'écris depuis mon arrivée à Venise, qui fut lundi matin

L'immobile M Jacob a volé sur les ailes de l'amour, depuis Gratz jusques ici, sans se reposer un moment.

[p. 238]

Il a fait le premier jour son entrée publique, et le beau sexe lui a tellement fait les honneurs de la ville qu'il songe déjà à y établir sa demeure. Pour moi, qui suis convaincu que je trouverai des catins d'un bout de la terre à l'autre, et que je ne puis manquer que de besoins, je quitterai Venise dans une quinzaine de jours; et je vous avoue que je suis dans une véritable colère contre les barqueroles qui, trompés sans doute par mon air robuste, veulent m'arrêter à toutes les portes où il y a des putains et branlent la tête lorsque je les fais passer plus avant, comme si c'était ma faute

M l'ambassadeur de France est le seul ministre qui tienne table à Venise, et il fait, dit-on, cet honneur à son maître à très bon marché

J'ai l'honneur de vous saluer, milord. J'ai peur que le plaisir que j'ai eu avec vous ne me fasse tort pour le reste de mon voyage. Je vous demande toujours la continuation et l'honneur de votre amitié, et d'agréer le respect et l'attachement avec lequel je serai toute ma vie, milord, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Agréez, milord, que j'assure ici de mes respects la quadruple alliance et Mm De Breille et De Solar. Je compte écrire à M De Breille par ce courrier, ou le prochain. Je voudrais bien aussi que vous eussiez la

[p. 239]

bonté de parler de moi à m le comte de Taroca, s'il est arrivé.

Je vous supplie, milord, de vouloir bien envoyer à la poste à Gratz savoir s'il y a des lettres pour moi et de faire aussi envoyer à la poste de Vienne.

Montesquieu au comte de Linden

À Venise, ce 19 août 1728

Voici, mon cher comte, un mémoire auquel je vous prie de vouloir bien faire honneur. Le pauvre feu comte d'Estrades était mon parent et je voudrais bien contribuer à rendre à sa famille le service qu'elle demande.

Je vous serais donc bien obligé si vous vouliez nous faire venir l'extrait mortuaire en question et la faveur sera entière, si vous voulez vous employer auprès du grand prince que vous aimez, pour qu'il donne l'attestation demandée. Il est dans une telle situation qu'il peut donner de la gloire à qui il veut.

Mille excuses de mon importunité, il me semble qu'il y a des gens à qui on est bien aise d'avoir de l'obligation. Vous êtes, mon cher comte, de ce nombre-là. Je suis, etc.

[p. 241]

Montesquieu à Waldegrave

Ce 3 septembre 1728

Milord, je désire à votre excellence une parfaite santé

J'ai reçu de vos nouvelles par un comte modénois qui a passé ici, qui m'a parlé de vos nouveaux succès au pharaon. Si j'avais été à Gratz, je n'aurais pas fait comme m le marquis Bartholommei et je me serais mis en part avec vous.

Je quitterai Venise dans quelques jours pour aller à Padoue, Vérone, Milan. J'aurai l'honneur de vous mander mon départ. Il est assez extraordinaire que, n'ayant point gagné

d'indigestion chez vous, j'en aie attrapé une à Venise; cela est pourtant

[p. 242]

et j'en suis malade comme un chien. J'ai été assez heureux pour trouver ici l'abbé Conti, qui m'a fait très bien les honneurs de la ville. Quoique je n'espère pas de vous voir ici, je ne partirai point sans avoir reçu de vos nouvelles. Je vis ici sous les lois d'une belle qui me dit toujours ah! caro ; et, comme elle m'a usé tous mes condoms, je vais la répudier en faveur de M Jacob.

Vous savez que, quoique les vénitiens aient préparé deux galères pour aller complimenter l'empereur, ils y iront cependant par terre. Je crois qu'ils ont peur de violer quelque article de leur contrat de mariage avec la mer Adriatique

J'ai l'honneur d'être.

[p. 244]

Montesquieu à Mme De Lambert

À Venise, ce 15 septembre 1728

Je me sens, madame, si fort intéressé à n'être point oublié de vous que je vous écris de tous les endroits où je suis et je ne cesserai jamais de vous demander la continuation de vos bontés et d'une amitié qui honore autant que la vôtre

J'ai été très heureux de trouver ici l'abbé Conti, qui m'a fait voir des vénitiens et c'est précisément ce qu'il faut voir à Venise, non ailleurs; mais au contraire les étrangers ne voient ordinairement ici que des ambassadeurs et des demoiselles

J'ai ouï parler ici, avec bien du respect, du livre de M De Fontenelle sur les infinis

Je pars dans deux jours pour Milan. Si je vous suis bon à quelque chose, mon adresse est chez M Leblond, consul de France.

J'ai pris l'Italie à l'envers parce que je n'ose pas entrer à Rome dans les grandes chaleurs. J'ai vu ici des dames très aimables et qui ont beaucoup d'esprit. Il y a une Mme Memo, nièce du doge, très philosophe, et que vous aimeriez; je crois la louer beaucoup.

Mais rien de ce que j'ai vu, rien de ce que je verrai ne me consolera des mardis. Je les salue, ces heureux mardis; je les voyais autrefois avec plaisir, à présent c'est avec jalousie. J'ai presque pensé

[p. 245]

vous écrire que je voudrais qu'on commençât à s'y ennuyer un peu et que M De La Motte ne pût plus trouver un seul vers pour l'objet qu'il aime

J'espère pour M De Saint-Aulaire et pour vous qu'il sera de retour à Paris. Je ne puis vous dire autre chose de Venise si ce n'est que c'est un lieu où la débauche s'appelle liberté

J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de respect et une vraie reconnaissance, madame..

Montesquieu à Mme D'Herbigny

À Venise, ce 15 septembre 1728

Je souhaite, madame, que cette lettre vous trouve en bonne santé; je suis inquiet de vos indispositions éternelles et je voudrais bien que cela fût fini.

J'aurais fait un assez sot voyage à Venise sans l'abbé Conti qui m'a fait voir des vénitiens, car ordinairement les étrangers n'y voient que des ambassadeurs ou des demoiselles

Le comte de Linden me mande que, dès que l'empereur sera de retour de Trieste, il aura soin de faire expédier par la chancellerie de l'empereur le certificat le plus authentique, et le latin en sera si beau que m l'abbé Muret en sera content. Comme il y a apparence que le voyage impérial sera abrégé, vous l'aurez plus tôt. Milord Waldegrave me mande que

[p. 246]

le prince Eugène lui avait dit qu'il m'enverrait le certificat en question et qu'il lui avait parlé de m le comte d'Estrades comme d'un homme d'un rare mérite et qu'il avait fort regretté. Il n'a pas fait assez longtemps honneur à la

France, il m'a paru qu'il avait acquis dans ce pays-là l'estime universelle et j'en ai ouï parlé avec toute sorte d'éloges à des officiers qui ne savaient pas que j'y prisse tant d'intérêt

Adieu, madame.

Montesquieu à Berwick

À Venise, ce 15 septembre 1728

Monseigneur, j'ai l'honneur de vous écrire de toutes les villes où je suis parce que j'ai toujours la même chose à vous demander, qui est la continuation de vos bontés.

Je pars de Venise dans deux jours. C'est une ville qui ne conserve plus que son nom: plus de forces, de commerce, de richesses, de lois; seulement la débauche s'y appelle liberté. J'aurai quelque jour un grand chapitre à vous faire de cette ville aussi bien que de la cour où j'ai été précédemment.

Je vais droit à Milan et prends l'Italie par le revers parce que je n'ose pas rentrer à Rome avant le milieu d'octobre, de façon que, dans l'intervalle, je verrai Milan, Turin, Gênes et Florence. Il ne faut

[p. 247]

pas que vous preniez la peine de m'envoyer des lettres pour Rome, parce que j'en ai abondamment et dans l'Italie, les gens d'une ville vous adressent à ceux de l'autre. Milord Waldegrave me mande qu'on se divertit toujours bien à Gratz et qu'il se tenait tous les jours conseil chez lui

Ce conseil est un gros jeu où il gagnait, de mon temps, tout ce qu'il voulait

J'ai ici beaucoup raisonné système avec M Law

C'est s'y prendre tard que d'avoir fait connaissance en 1728.

J'ai l'honneur d'être..

Montesquieu à Bonneval

Milan, ce 29 septembre 1728

J'ai vu M et Mme De Trivulce qui m'ont fait bien des civilités et m'ont bien fait sentir qu'ils n'examinent pas les gens que vous leur recommandez

J'ai déjà vu l'opéra ce soir, devenu presque tout à fait lombard.

Hier, comme je lisais l'affaire de Temesvar, il me vint un regret horrible de ne vous avoir pas escroqué

[p. 248]

Belgrade. Se pourrait-il que, travaillant avec la facilité que vous faites, vous ne voulussiez pas vous donner cette satisfaction à vous-même? La peine est pour M De Châteauvieux et non pas pour vous. Vous devriez bien me faire ce plaisir

Voulez-vous qu'on vous en aille prier à Venise? Montesquieu à l'abbé Conti.

À Milan, ce 29 septembre 1728

J'aurais eu l'honneur de vous remercier plus tôt, monsieur mon illustre abbé, des bontés dont vous m'avez comblé à Venise, si je n'avais pensé de vous donner en même temps des nouvelles de Milan

Mme la comtesse Borromée, sur votre lettre, m'a reçu comme si j'étais descendu du mont Parnasse, dont j'ai été bien honteux; me disant toujours que j'étais un homme savant, puisque vous le lui aviez mandé. Je suis étonné de sa prodigieuse érudition

Rien n'est capable de nous brouiller qu'un certain loup-cervier qu'elle aime beaucoup et qu'elle va flatter et caresser, et moi, qui crains toujours que ma physionomie ne le choque, je n'ose me familiariser avec ses griffes et ma philosophie n'a pas encore été au point de me rendre si respectable aux bêtes féroces qu'elles viennent me lécher les pieds comme à Pythagore.

[p. 249]

Je vous supplie de faire ma cour à Mme Memo, je suis très fâché, à présent, d'avoir fait

connaissance avec elle; je n'en ai que les regrets

Continuez à cultiver son esprit, et, en la rendant plus habile que nous autres hommes, détruisez vous-même vos principes. J'ai été à l'opéra qui est très charmant parce qu'on y joue, mange, fait des visites et qu'on ne l'entend point

Je suis..

je salue le charmant B; je lui recommande Euclide et la religieuse.

[p. 253]

Montesquieu à la princesse Trivulce

Seconde semaine d'octobre 1728

Je suis, ma chère princesse, dans la situation du monde la plus cruelle: il me semble qu'il m'est impossible de vivre sans vous, et je sens que je vais vous perdre. Hélas! Si vous saviez combien cette réflexion est triste pour moi

Votre départ va déterminer le mien. Car que ferais-je ici, privé de la seule personne qui m'y attache? Tout ce que je verrais ne ferait qu'augmenter mon désespoir

Je vous jure, ma petite, qu'en quelque lieu que je sois, un mot de votre part me rappellera toujours à vous et que je trouverai un vrai plaisir à sacrifier tout pour suivre aveuglément le penchant invincible qui m'entraîne vers vous, que je serai toujours charmé d'apprendre que vous êtes heureuse, que je serai dans la douleur si je sais que vous ne l'êtes pas, que, si le destin l'avait permis, j'aurais mis toute mon ambition à vous plaire. Il me semble que ma passion est différente de toutes celles que j'ai eues en ma vie: je vous ai vue, et soudain j'ai senti du plaisir à vous aimer. Ma chère petite, je crois que si je te tenais, je mourrais dans tes bras.

[p. 254]

Montesquieu à la comtesse Borromée

À Milan, ce 14 octobre 1728

Je ne pardonnerai ni à la vie ni à la mort au marquis d'Ara Coeli de ne m'avoir pas dit que votre excellence devait partir pour la campagne

Elle était à peine hors de la ville que j'arrivais chez elle et dès ce moment je me jugeai seul à Milan; aussi en pars-je demain

Je ne saurais assez remercier votre excellence de ce qu'elle a voulu que je connusse la femme la plus admirable de l'univers; je me souviendrai toute ma vie avec plaisir des jours que j'ai passés avec elle, et je jure que je ne passerai jamais à cinquante lieues de Milan sans me détourner de mon chemin pour aller la voir et l'entendre

Voici au juste l'état de ses affaires: elle me prêta six volumes; je lui en renvoie deux avec cette lettre, elle a voulu que je reçusse d'elle le D'Aviler; j'en ai encore deux autres à elle que je lui renverrai de Turin.

Je la supplie de m'honorer de ses commandements

Montesquieu à la princesse Trivulce

Novare 19 octobre 1728

Je ne saurais vous dire, mon cher coeur, avec quel

[p. 255]

regret je vous quittai: rien n'approche de l'affreux désespoir où j'étais. Mon esprit se perdait, et quand vous me demandâtes si vous pouviez me rendre service en quelque chose: " à rien, " vous dis-je

Et qu'auriez-vous pu faire pour moi lorsque vous me priviez de votre présence et du plus cher objet de mon coeur, ma chère petite? Il me semblait qu'en vous perdant je m'anéantissais, et ce misérable moine qui vint chez moi me devint un objet important parce qu'il me parlait de vous

Imaginez-vous quelle a été ma vie depuis ce temps-là. Je suis parti accablé de chagrin, et j'ai béni le ciel de ce que je ne voyais rien qui pût m'empêcher de penser à vous. J'ai demeuré deux jours dans une auberge auprès du lac Majeur, sans pouvoir ni avancer ni reculer;

enfin j'ai vu ces îles si renommées, j'en ai été enchanté. Hélas, si je pouvais passer quelques jours avec vous, si je pouvais y vivre avec ma chère petite princesse! Je dois écrire une grande lettre au prince lorsque je serai arrivé à Turin. Je suis à présent à Novare, retenu par la pluie, et je ne sais quand je pourrai arriver à Turin. Aime-moi, je t'en prie, mon adorable princesse, et crois que je t'aimerai jusqu'au dernier soupir.

Adieu; quand pourrai-je te revoir? Je crois que si je puis jamais t'embrasser, je mourrai dans tes bras. Adieu encore une fois.

[p. 256]

Montesquieu à Mme *

1728?

Je suis désolé. Figure-toi que je suis encore dans l'horrible état où nous étions quand nous nous séparâmes. T'en souviens-tu bien, ma chère enfant? Ton trouble te permit-il de t'apercevoir de tout le mien? Je ne te parle plus de ce jour que nous passâmes dans les larmes, mais de ce cruel moment où on nous arracha et la douceur de pleurer et la consolation de nous plaindre. Te souviens-tu de cette Junon qui nous étudiait sans cesse et cherchait nos soupirs jusque dans notre coeur? Te souviens-tu de ce corsaire qui portait la cruauté jusqu'à vouloir nous réjouir? Que je souffris! Encore, si j'avais pu, en te quittant, te bien peindre mon désespoir, j'aurais trouvé de la consolation à te faire voir que je ne suis pas indigne de tout ton amour. Je crains toujours de ne t'avoir pas fait connaître tout le mien. Je t'ai dit un million de fois que je t'aime avec fureur; je crois toujours ne te l'avoir pas assez dit, et je voudrais mourir en te le disant

Montesquieu au prince Trivulce

À Turin, ce 27 octobre 1728

Mon cher prince, Dieu a fait exprès Turin pour faire faire pénitence aux étrangers du plaisir qu'ils

[p. 257]

ont eu à Milan. J'ai cependant été bien charmé de voir mme la comtesse de Mazin qui m'a fait toutes sortes d'amitiés et de politesses, c'est-à-dire qui les a faites à V E et au porteur de sa lettre

Vous êtes à présent à votre antique château entouré des gentilshommes voisins, vous êtes avec la plus aimable princesse du monde, vous exécutez de point en point ce qui a été écrit la veille et vous n'êtes jamais un moment en repos. Comme un voyage à Parme a fait échouer la vertu de dom Guido, un voyage à Turin lui rendra son innocence

Au reste, je déclare à m le prince de Trivulce que, quoique l'on soit mouillé comme un canard, quoique l'on reste deux jours seul, dans une auberge, exposé aux quatre vents, on doit être fort aise de voir les îles Borromées et que tout allemand qui aura un gouverneur habile ne doit jamais retourner dans son pays sans les avoir vues

En foi de quoi j'ai signé le présent certificat

Montesquieu.

Agréez que je présente mes très humbles respects à mme la princesse et que je l'assure de mon attachement inviolable. Je la supplie de se préparer à partir.

[p. 258]

Montesquieu à la comtesse Borromée

Ce 28 octobre 1728, de Turin

C'est un grand malheur d'avoir connu votre excellence; elle fait des politesses aux gens qui sont auprès d'elle, et elle n'accorde que son oubli à ceux qui n'y sont plus. Si j'étais un anglais, je serais moins touché de ses rigueurs, mais si j'étais un anglais, elle n'en aurait point pour moi. Je la supplie de penser qu'elle et moi sommes dans une telle situation que je perds tout en perdant ses complaisances.

De deux livres que j'ai encore à elle, j'en ai remis un au père Roma pour le faire tenir à V E, et, si je n'ai pas achevé de lire l'autre lorsque je partirai de Turin, je l'emporterai à Gênes et le

lui renverrai de là par un gentilhomme français qui aura l'honneur de lui présenter ses respects et les miens. Elle m'avait promis des lettres pour Turin, Rome et Gênes, je n'en ai pas besoin pour les deux premières, mais je lui en demande une pour Gênes: que V E ait la bonté de se promener et de dicter au marquis d'Ara Coeli trois mots pour moi; c'est un grand honneur pour moi d'être avoué d'elle.

Au reste, je la félicite du plaisir qu'elle a de posséder les îles Borromées. Je les ai vues: c'est une chose dont la beauté est comme les plaisirs du paradis des poètes, qu'ils ne peuvent exprimer

[p. 259]

ni faire sentir; il n'y manque que sa présence

Je suis avec un profond respect..

qu'elle agrée que j'assure le marquis d'Ara Coeli de mon souvenir et que je présente mes respects au petit loup et le remercie de ce qu'il ne l'a pas encore mordue.

Montesquieu à Le Pelletier Des Forts

À Gênes, ce 9 novembre 1728

Je vous prie, monseigneur, de permettre que je vous félicite du bel arrêt que vous venez de rendre en faveur des rentes sur l'hôtel de ville. Il me semble que c'est la plus belle chose qui ait jamais été faite en fait de finance et je vous assure que les gens de l'académie française admirent beaucoup ceux de l'académie des sciences

J'étais à Turin et à la vénerie le jour que l'arrêt y parut; le roi me demanda qui est-ce qui avait fait ce projet. Je lui répondis que ce ne pouvait être que vous, monsieur, qui aviez pris les finances en grand désordre et les aviez rétablies

La plupart des

[p. 260]

gens qui étaient là n'entendaient guère cet arrêt, quelque simple qu'il soit.

Je suis persuadé, monsieur, que, laissant comme vous faites les espèces comme elles sont sans les tourmenter sans cesse, comme faisaient mm vos prédécesseurs, vous aurez le grand honneur de rendre notre royaume puissant et heureux. Si je puis vous être bon à quelque chose dans ce pays-ci, faites-moi la grâce de m'employer. Je serai à Rome au 15 décembre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, monseigneur..

Montesquieu à Mme De Lambert

À Gênes, ce 9 novembre 1728

Eh! Mon dieu, madame, qu'est ceci? Le roi, la petite vérole! Dieu nous préserve d'un plus grand événement!

Nous ne savons ici chose au monde. Je voudrais bien pourtant savoir des nouvelles de votre santé et je vous assure que ma grande peine est d'être attaché à des personnes qui sont si loin

J'arrivai hier à Gênes et je compte être au 15 décembre à Rome; si je vous y suis bon à quelque chose, je vous prie de disposer de moi

J'ai vu tant de choses et j'en ai tant appris qu'il ne tiendra qu'à moi d'être le plus ennuyeux conteur

[p. 261]

de la terre. Ainsi, madame, prenez garde à vous les quinze premiers jours de mon arrivée

J'ai lu dans les gazettes des choses admirables de Mme De Beuvron.

J'ai l'honneur d'être avec le respect et l'attachement le plus tendre, madame..

Montesquieu à Mme D'Herbigny et à son fils

À Gênes, ce 9 novembre 1728

Mon dieu, madame, que je suis en peine de la santé du roi. Il n'a jamais fait de mal et il y a bien peu de ses camarades qui puissent se

vanter de pareille chose.

Je ne saurais assez vous féliciter et assez féliciter M De Briçonnet de l'heureuse affaire que mme votre fille et vous ont faite. Je vous assure que, quand je serai à Paris, je donnerai de bons conseils à m votre gendre; je lui dirai bien de ne pas se laisser gouverner par M D'Herbigny: s'il l'en croit, il sera toujours au lit avec sa femme ou au palais; mais un jeune homme qui veut voir le monde a bien d'autres choses à faire

J'ai été à Turin trois semaines. La première chose que le roi me dit ce fut: " monsieur, êtes-vous parent de m l'abbé De Montesquieu qui était ici avec

[p. 262]

m l'abbé D'Estrades? - Sire, lui dis-je, c'était mon oncle.-Il y a bien longtemps de cela, me dit-il, c'était du temps de la régence de mme ma mère.-Sire, lui dis-je, v m est comme César qui n'avait jamais oublié aucun nom. "Toute la vieille cour ne m'a parlé que de feu m l'abbé D'Estrades et de l'abbé Montesquieu. Quant à votre étoffe, je l'achèterai, mais vous devriez bien me mander à quel prix vous la trouveriez chère et à quel prix vous la trouveriez à bon marché

Montesquieu au marquis Mari.

À Gênes, ce 11 novembre 1728

Je suis encore dans la première admiration où l'on est à l'arrivée dans cette belle ville. J'étais déjà très prévenu et vous m'aviez d'abord rendu gênois.

Je lui souhaite toutes sortes de plaisirs et qu'elle soit, là où elle est, aussi favorisée des dames qu'elle l'est des princes.

[p. 265]

Montesquieu à Mme De Lambert

À Florence, le 26 décembre 1728

Je vous présente, madame, mes très humbles respects, et vous demande la continuation de ma fortune, c'est-à-dire de votre amitié et de vos bontés.

C'est une belle ville que Florence. On n'y parle du prince ni en blanc ni en noir; les ministres vont à pied, et, quand il pleut, ils ont un parapluie bien ciré; il n'y a que les dames qui ont un bon carrosse, parce que tout honneur leur est dû.

Nous nous retirons le soir avec une petite lanterne, grande comme la main, où nous mettons un bout de bougie. Le matin, je prends mon chapeau de paille dont je couvre ma tête, et je me sers de mon castor d'Angleterre lorsque je sors

Le soir, nous allons dans les maisons, où nous trouvons deux lampes sur la table, autour de laquelle il y a des dames très jolies, très gaies, et qui ont beaucoup d'esprit. Ce sont des palais où il y a pour quarante ou cinquante mille écus de tableaux et de statues.

Un soir qu'il pleuvait bien fort, je me retirais avec mon parapluie et ma petite lanterne: "Messieurs,

[p. 266]

dis-je, voilà comme se retirait le grand Cosme, quand il venait de chez sa voisine. " Il y a ici bien de la politesse, de l'esprit et même du savoir. Les manières y sont simples, et non pas les esprits. On a peine à distinguer un homme d'un autre qui a cinquante mille livres de rentes de plus. Une perruque mal mise ne met personne mal avec le public; on fait grâce des petits ridicules, on n'est puni que des grands

Tout le monde vit dans l'aisance: comme le nécessaire est peu de chose, le superflu est beaucoup. Cela met dans la maison une paix et une joie continuelles, au lieu que la nôtre est toujours troublée par l'importunité de nos créanciers.

Les femmes y sont aussi libres qu'en France, mais il ne paraît pas qu'elles le soient tant, et elles n'ont point encore acquis cet air de mépris pour leur état qui n'est bon à rien

Au reste, on n'y peut lever les yeux sans voir

quelque chef-d'oeuvre de sculpture, peinture, architecture. Il y a eu ici de grands ouvriers, et plusieurs princes qui aimaient les arts. On voit partout le grand goût de Michel-Ange naître peu à peu dans ceux qui l'ont précédé, et se soutenir dans ceux qui l'ont suivi. La galerie du grand-duc est non seulement une belle chose, mais aussi une chose unique. Il y a des gens qui la voient en un quart d'heure, et il y a un mois que j'y vais tous les matins et je n'en ai encore vu qu'une partie. Là, et

[p. 267]

au palais Pitti, est un amas immense de statues antiques et de tableaux des plus grands maîtres

Il y a une chambre qui contient tous les portraits des peintres qui ont quelque réputation, faits par eux-mêmes. Outre le plaisir de voir une chose qui ne se trouve que là, on a encore celui de comparer les manières. Depuis que je suis en Italie, j'ai ouvert les yeux sur des arts dont je n'avais aucune idée; c'est un pays entièrement nouveau pour moi.

À mesure que les goûts dominants commencent à s'affaiblir, on se dédommage par un grand nombre de petits goûts; c'est un échange qu'on fait malgré soi; il ne faut pas examiner si on y perd ou si on y gagne. Florence et Rome m'apprendront à voir Paris, car je ne l'ai point encore vu

Je vous ai ennuyée, madame, en vous parlant de Florence. Nous nous imaginons que les choses qui nous frappent doivent frapper tout le monde de même. Je suis..

j'oubliais de vous dire que j'ai été huit jours à Gênes; je m'y suis ennuyé à la mort: c'est la Narbonne de l'Italie. Il n'y a rien à y voir qu'un très

[p. 268]

beau et très mauvais port, des maisons bâties de marbre, parce que la pierre est trop chère, et des juifs qui vont à la messe. J'ai rapporté la moitié de mes lettres de recommandation sans avoir voulu les rendre.

Montesquieu à Berthelot De Duchy

À Rome, ce 28 janvier 1729

Je vous souhaite la bonne année, monsieur, accordez-moi un peu de part dans votre souvenir.

Je suis ici à Rome où je me damne le carnaval, en attendant que je me sauve la semaine sainte

J'ai fait connaissance ici avec un des hommes des plus aimables que j'aie vus de ma vie et qui est l'idole de Rome, je veux dire m le cardinal De Polignac.

Je ne vous mande rien d'ici, vous ne vous souciez pas de savoir la maladie ou la mort d'un vieux cardinal, ou la bénédiction de quelque autel de la main du pape à qui je baiserai la pantoufle pour moi et pour vous. Adieu.

Si vous êtes joliment dans l'esprit de Mme Lefranc, faites-lui bien mes compliments.

[p. 269]

Montesquieu à Waldegrave

Janvier 1729.

Il y a un siècle, milord, que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'ai trouvé en arrivant ici M Jacob qui ne m'en a donné aucune, de manière que je crains que vous n'ayez oublié vos deux acolytes. J'ai fait un long séjour à Florence qui me paraît une ville admirable. Je n'ai resté que dix jours à Gênes où l'ennui souffle de toutes parts et où l'on est entièrement insociable, non pas par vanité mais par avarice.

Turin est une ville bien jolie: il n'y a pas de grands plaisirs, mais des gens fort aimables. Il y avait là le marquis Mari, noble gênois, qui y avait été envoyé à l'occasion de l'affaire d'Oneille, car vous saurez qu'il y a toujours quelque noble gênois en chemin pour aller demander pardon à quelque prince des sottises que la république a faites.

J'ai fait ici connaissance avec m le cardinal De Polignac qui me semble bien digne de sa grande

réputation, tant il est plein de savoir, de politesse et d'esprit.

Quand pourrai-je, milord, avoir le plaisir de vous revoir? Je regarderai ce jour comme un des plus heureux de ma vie.

Je n'ai point de nouvelles du certificat de mort du comte d'Estrades. Je joins ici une lettre pour M Harris, avec un mémoire, vous suppliant de

[p. 270]

vouloir bien, s'il le faut, y jeter les yeux. C'est afin que M Harris ait la bonté de parler à m le comte de Linden, s'il le faut, que j'avais prié d'avoir la bonté d'en parler à m le prince Eugène.

Je vous demande, milord, un peu de part dans votre souvenir, dans vos bontés, dans votre amitié; je la chérirai et cultiverai toute ma vie, comme une chose qui m'est infiniment précieuse

J'ai l'honneur d'être avec toute sorte d'attachement et de respect, milord, de votre excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu au cardinal De Polignac

À Bologne, ce 16 juillet 1729

Je supplie bien fort votre éminence d'agréer que je lui fasse mes très humbles remerciements des bontés dont elle m'a honoré dans mon séjour à Rome et des belles choses qu'elle m'a fait entendre pendant le temps que j'ai étudié ses conversations. J'allai hier avec mgr Lanti voir l'institut; en voyant ce grand nombre de machines et d'instruments et ces amas de curiosités naturelles, nous convînmes tous que v e nous manquait. Ce qui me déplut beaucoup, c'est l'assurance d'un professeur qui me vint montrer un livre chinois pour me

[p. 271]

faire voir qu'il était écrit de haut en bas, à moi qui sortais des mains de mgr Fouquet, ce qui fit que j'élevai la voix et que je l'instruisis lui-même et lui appris que, depuis deux mois, la monarchie chinoise n'avait plus que quatre cents ans avant Jésus-Christ d'antiquité. Il fut fort étonné d'un changement si subit, et toute la compagnie aussi. L'institut perd tout ce qu'il pouvait perdre par l'absence du général Marsigli, qui, sur quelque pique, s'est retiré à Marseille, mais amantium irae amoris redintegratio est

Il y a ici une des plus sottes choses qu'il y ait en Italie: c'est un portique de trois milles, d'assez mauvais goût, que l'on a fait pour aller quand il pleut à la madona di San Luca sans se mouiller, comme si la véritable dévotion était arrêtée par le soleil ou la pluie. Je supplie v e d'agréer mon attachement inviolable et le respect..

Montesquieu au prince Trivulce

4 août 1729, à Munich

J'ai été, mon cher prince, bien fâché d'apprendre que je ne vous retrouverai pas à Milan à mon retour de Rome. J'ai vu à Bologne mgr Lanti avec lequel j'ai bien parlé de m le prince et

[p. 272]

de mme la princesse Trivulce. Il m'a dit avoir contracté grande amitié avec vous et je trouve qu'il a bien fait, quoique vous ne soyez pas général des armées sardinoises et que vous n'ayez pas cet ordre de chevalerie qui couvrirait la plus large poitrine qu'il y ait en Allemagne

Vous êtes en vérité très aimable avec les plaisanteries que vous avez faites avec mgr Lanti sur mon compte. Se peut-il que je coure le risque de ne jamais plus vous revoir et mme la princesse? Cette idée est véritablement affligeante pour moi, et je me sauve dans l'espérance. Je vous prie de m'accorder l'un et l'autre quelque part dans votre souvenir

Donnez-moi quelque occasion de vous servir, je regarderai ce jour comme le plus beau de ma vie

Je suis, de votre excellence..

Montesquieu à Mme D'Herbigny

Munich, 4 août 1729

Je ne puis, madame ma belle cousine, rester plus longtemps sans recevoir de vos nouvelles. J'ai besoin de penser à vous pour m'animer dans le pays allemand où je suis. Je crains que toutes les traverses que vous avez eues cette année n'aient altéré votre santé qui était déjà dans une situation si triste; il est inutile de vous recommander de la

[p. 273]

ménager. Vous avez plus de raison que les personnes qui n'ont que de la raison.

J'ai fait une bien pénible marche de Rome à Munich, la moitié du chemin dans un chaud excessif, une autre partie dans un froid mortel, au mois d'août, dans les montagnes du Tyrol

Cependant je me suis tiré d'affaire à merveille, et, effectivement pour la santé, la meilleure ordonnance que les médecins puissent donner, c'est le cheval de poste, et je pourrai prouver à mes risques qu'il fait mieux circuler le sang que la saignée. Je ne puis vous rien dire du pays où je suis, n'étant arrivé que de ce matin, et je vous ai fait la galanterie de mettre d'abord la plume à la main pour vous dire combien je suis occupé de vous. Je suis..

Montesquieu à *.

Septembre 1729

Le roi (d'Angleterre) a furieusement décrédité le roi de Prusse en Allemagne et a bien fait baisser ses actions: il est également aimé de ses sujets anglais et allemands.

[p. 274]

Montesquieu au baron de Stain

À Amsterdam, ce 17 octobre 1729

Je ne saurais assez vous exprimer, monsieur, le regret que j'ai eu de vous quitter. Les montagnes du Harz sont un lieu délicieux quand vous y êtes

J'ai fait mon voyage fort heureusement, c'est-à-dire fort vite. Je goûte à Amsterdam cette satisfaction que l'on a lorsqu'on voit de belles choses qui sont nouvelles; on y jouit d'un repos qui n'est point interrompu par les grands plaisirs. Je vais tous les matins me promener sur le port; c'est un beau spectacle que de voir toute la ville qui travaille: hommes, femmes et enfants portent ou traînent des fardeaux. Il semble que ce sont ces fourmis que Jupiter changea autrefois en hommes pour peupler l'île d'Égine.

Je me souviens de vous avoir ouï dire qu'il y avait eu autrefois un système en Europe qui faisait qu'on la regardait comme une espèce de république dont l'empereur ou le pape était le chef; que M De Leibniz avait mal prouvé cela, mais que cela était pourtant vrai. Faites-moi la grâce de me dire quelles sont les raisons de M De Leibniz et ce que l'on y pourrait ajouter. J'ai toujours regardé cette idée

[p. 275]

de M De Leibniz comme une chimère d'un homme dont l'esprit accoutumé aux systèmes en trouve partout, et même dans les choses qui en sont le moins susceptibles, à peu près comme les graveurs voient des figures sur toutes les murailles

Il est vrai que pendant plusieurs siècles on regarda le pape comme chef de la république chrétienne, car celui qui pouvait déposer les princes était nécessairement leur chef, et il fallait bien qu'il fût leur chef, puisqu'il était réellement leur maître; mais, pour l'empereur, il était confondu avec les autres rois dans la sujétion, et même, comme il avait plus d'intérêts, de choses à démêler avec le saint-siège, à cause de la dispute sur la puissance en Italie, le joug était plus appesanti sur sa tête que sur celle des autres rois. Il me semble même que dans ces temps de barbarie les disputes sur les rangs étaient assez inconnues entre les princes. Il n'était jamais question que de savoir si un prince relevait d'un autre ou non. La mouvance faisait son infériorité, mais, dès que deux princes ne relevaient de personne, ils étaient égaux en dignité et ne

différaient qu'en puissance. L'empereur et les rois de France, d'Angleterre et de Castille ne pouvaient donc entrer en concurrence sur les rangs.

C'est le moyen-âge qui a établi ces différences; c'est le punto des italiens et des espagnols

Pour lors l'empereur étant un prince électif, sa prééminence ne blessait aucune maison régnante et la maison de France, qui demanda et eut effectivement le rang immédiatement après l'empereur, se trouva nettement la première maison de l'Europe.

[p. 276]

Voici un barbouillage inédit digne de l'auberge où il est écrit.

Adieu, monsieur, je ne vous fais point de compliments. Il me semble, ou du moins je l'espère, que notre amitié n'en est plus là. Je vous salue très respectueusement.

À monsieur le baron de Stain, premier ministre du duc de Brunswick

Agréez que je salue mme la baronne de Stain, qui est toujours pour moi le modèle que je voudrais proposer aux dames françaises. Je finis cette lettre par où j'aurais dû la commencer, en vous rendant mille grâces des bontés et amitiés dont vous m'avez honoré à Brunswick et à Zellerfeld

On ne voit à Amsterdam que de grands hommes avec de petits habits qui se promènent par les rues et s'enrôlent pour aller aux Indes; ce sont des déserteurs du roi de Prusse qui vont augmenter la taille des peuples de Bantam et de Java.

[p. 277]

Montesquieu au baron de Stain

Amsterdam, ce 20 octobre 1729

... je ne sais pas comment la conscience des gens de notre conseil de France peut jamais aller bien

Notre intérêt est d'empêcher qu'on ne détruise les protestants, les turcs et les corsaires de Barbarie. Si l'empereur envahissait le pays des turcs, il y établirait des manufactures qui détruiraient notre commerce du levant. Sans les corsaires de Barbarie, les hambourgeois et autres villes hanséatiques iraient faire le commerce du levant. Nous sommes catholiques et chrétiens, et nous avons à maintenir les plus mortels ennemis des uns et des autres. Nous avons une religion qui a un chef visible, et nos intérêts sont toujours directement opposés aux siens

Il est vrai que, sous Louis XIII, nous fîmes la guerre aux huguenots; mais je ne crois pas que Dieu nous pardonne jamais d'avoir voulu lui faire accroire que nous soutenions sa cause par zèle, et non pas pour prendre La Rochelle et Montauban.

Que si Louis XIV a chassé les huguenots de la France, on n'ignore point là-haut que ce fut par sottise et par une intrigue de cour que ce prince le fit: car, s'il avait cru perdre ses manufactures, il aimait trop l'argent pour faire une chose comme cela.

Je suis, monsieur,..

Montesquieu.

[p. 278]

Montesquieu au père Cerati

De Londres, le 21 décembre 1729

J'eus l'honneur de vous écrire par le courrier passé, mon révérend père; je vous écris encore par celui-ci. Je prends du plaisir à faire tout ce qui peut vous rappeler une amitié qui m'est si chère. J'ajoute à ce que je vous mandais sur l'affaire, que si mgr Fouquet exige au delà de la somme que j'ai paru vous fixer, vous pouvez vous étendre et donner plus, et faire, par rapport aux autres conditions, tout ce qui ne sera pas visiblement déraisonnable. Je connais ici le chevalier Lambert, banquier fameux, qui m'a dit être en correspondance avec Belloni. Je ferai remettre sur-le-champ par lui l'argent dont vous serez convenu; car il me paraît que les volontés de M Fouquet sont si ambulatoires,

qu'il ne vaut pas la peine de rien faire avant qu'elles ne soient fixées

Je suis ici dans un pays qui ne ressemble guère au reste de l'Europe. Nous n'avons pas encore su le contenu du traité d'Espagne; on croit simplement qu'il ne change rien à la quadruple alliance, si ce

[p. 279]

n'est que les six mille hommes qui iront en Italie pour faire leur cour à don Carlos seront espagnols, et non pas neutres

Il court ici tous les jours, comme vous savez, toutes sortes de papiers très libres et très indiscrets. Il y en avait un, il y a deux ou trois semaines, dont j'ai été très en colère

Il disait que m le cardinal De Rohan avait fait venir d'Allemagne avec grand soin, pour l'usage de ses diocésains, une machine tellement faite, que l'on pouvait jouer aux dés, les mêler, les pousser, sans qu'ils reçussent aucune impression de la main du joueur, lequel pouvait auparavant, par un art illicite, flatter ou brusquer les dés selon l'occasion; ce qui établissait la friponnerie dans des choses qui ne sont établies que pour récréer l'esprit. Je vous avoue qu'il faut être bien hérétique et janséniste pour faire de ces mauvaises plaisanteries-là

S'il s'imprime dans l'Italie quelque ouvrage qui mérite d'être lu, je vous prie de me le faire savoir. J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de tendresse et d'amitié.

1730 T. 1

[p. 280]

Montesquieu à Chauvelin

À Londres, 12 février 1730, v s 23 février

Monseigneur, il y a deux ans que je suis dans les pays étrangers

En cas que vous me jugiez propre à y remplir quelque place honorable, vous ne pouvez jeter les yeux sur personne qui ait plus d'envie de faire son devoir, de servir le roi et de mériter votre estime et votre protection. On est aisément porté, monseigneur, à chercher à servir sous un ministre tel que vous.

J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de respect, monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Si vous m'honorez d'une réponse, M De Broglie ou M Chammorel pourront me la remettre

Montesquieu au père Cerati

De Londres, le 1 mars 1730

Père Cerati, vous êtes mon bienfaiteur; vous êtes comme Orphée qui faites suivre les rochers.

[p. 281]

Je mande à l'abbé Duval que je n'entends pas qu'il abuse de l'honnêteté de M Fouquet, mais qu'il poursuive, et que ce qui reviendra soit partagé à l'amiable entre monseigneur et lui

Enfin Rome est délivrée de la basse tyrannie de Bénévent, et les rênes du pontificat ne sont plus tenues par ces viles mains. Tous ces faquins, sainte-Marie à leur tête, sont retournés, dans les chaumières où ils sont nés, entretenir leurs parents de leur ancienne insolence. Coscia n'aura plus pour lui que son argent, sa goutte et sa vérole

On pendra tous les bénéventins qui ont volé, afin que la prophétie s'accomplisse sur Bénévent

Donnez-nous un pape qui ait un glaive comme saint Paul, non pas un rosaire comme saint Dominique, ou une besace comme saint François

Sortez de votre léthargie: exoriare aliquis... . N'avez-vous point de honte de nous montrer cette vieille chaire de saint Pierre avec le dos rompu, et pleine de vermoulure? Voulez-vous qu'on regarde votre coffre, où sont tant de richesses spirituelles, comme une boîte

d'orviétan ou de mithridate? En vérité, vous faites un Bel usage de votre infaillibilité! Vous vous

[p. 282]

en servez pour prouver que le livre de Quesnel ne vaut rien, et vous ne vous en servez pas pour décider que les prétentions de l'empereur sur Parme et Plaisance sont mauvaises! Votre triple couronne ressemble à cette couronne de laurier que mettait César, pour empêcher qu'on ne vît qu'il était chauve.

Mes adorations à m le cardinal De Polignac. Je fus reçu, il y a trois jours, membre de la société royale de Londres. On y parla d'une lettre de M Thomas Derham à son frère, qui demandait le sentiment de la société sur les découvertes astronomiques de M Bianchini

Embrassez, s'il vous plaît, de ma part, l'abbé, le cher abbé Niccolini.

Je vous salue, cher père, de tout mon coeur.

[p. 290]

1731 T. 1

Montesquieu à Maignol

À La Brède, ce 10 août 1731

J'ai, monsieur, l'honneur de vous envoyer le mémoire au sujet des contestations que je puis avoir avec mm les maire et jurats au sujet des limites de nos terres, et j'espère que vous rendrez à l'hôtel

[p. 291]

de ville et à moi le grand service de nous accommoder; mais, comme M Roquete, qui se transporta, il y a quelques temps, sur les lieux, gâta tout par son incapacité et fit un plantement de bornes plus encore contre le sens commun que contre mes intérêts, je vous supplie d'agréer que, pour la conservation de mes droits qu'il a estropiés, aussi bien que ceux de l'hôtel de ville, je fasse un acte à mm les jurats qui puisse me mettre à l'abri du procès-verbal qu'il en a fait, afin qu'on ne puisse pas l'employer dans la suite comme une pièce authentique

Je vous parlerais, monsieur, de mon attachement parfait, si vous pouviez ignorer à quel point je suis, monsieur, votre très humble, très obéissant serviteur.

Montesquieu.

1732 T. 1

[p. 292]

Montesquieu à Maignol

À La Brède, 12 février 1732

Comme il m'est revenu, monsieur, que M De Licterie et les gens qu'il souffle, et qu'il a engagés au plantement de bornes dont je me plains préparent grand nombre de mauvais raisonnements à vous débiter sur les lieux, entre autres qu'il y a une autre lagune, d'un nom approchant de du Brei, du Beroy, du Brou, je crois devoir aller au-devant de tout, en vous disant que, si l'écriture du dénombrement pouvait faire difficulté, les sept assises que je vous ai produites disent toutes la lagune du Brei, comme

[p. 293]

vous verrez par les originaux que M De Pichard vous produira; que, de plus, j'en ai une du 20 septembre 1654, que je vous porterai à mon premier voyage ou vous enverrai, qui dit que cette lagune du Brei est à côté du chemin qui va de Saucats à Léognan, et que les officiers de l'île saint-Georges ont tenu leurs assises au côté du midi de cette lagune; ainsi voilà ma lagune du Brei nommée et placée.

On est malheureux avec des gens qui ne cherchent pas la vérité, qui parlent sans savoir ce qu'ils disent et agissent sans savoir ce qu'ils font. Je serais bien aise que vos affaires vous permissent de vous transporter bientôt sur les lieux, afin que je sache ce que je dois faire; car je suis las de griffonner du papier timbré avec un homme qui n'est point ma partie, avec qui je ne puis jamais avancer ni reculer, et qui, sans intérêt, se fait champion de l'hôtel de ville

contre moi

Je vous prie de me faire communiquer l'acte d'anoblissement des cent journaux, fait en faveur de M Licterie l'avocat, aussi bien que le procès-verbal du plantement de bornes, fait par M Roquete; il serait bon que je l'eusse, afin que sur les lieux je pusse le débattre

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec toute sorte de considération et d'attachement, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 294]

1733 T. 1

Montesquieu à Maignol

La Brède, ce 27 mars 1733

Je vous fais faire, monsieur, le seul acte que je sois capable de vous faire, c'est-à-dire ratione officii ; mon conseil était d'avis de faire un arrêt de querelle; j'ai préféré le parti de faire simplement un acte conservatoire à mm les jurats.

Je vous souhaite une bonne santé, monsieur, et vous prie de me conserver l'honneur de votre amitié. Je suis avec le plus parfait attachement, monsieur, votre très humble, très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 298]

Montesquieu à lady Hervey

Ce 28 septembre 1733

J'ai, madame, reçu votre lettre avec un plaisir extrême. Vous vous portez bien, vous courez le monde, vous êtes avec mme la duchesse de Richmond; voilà trois bonnes nouvelles.

La reine est transportée de joie depuis que son père a fait fortune. Je fus il y a deux jours à Versailles; je n'ai jamais vu tant de monde, quoique la foule fût déjà bien diminuée. Ou cette affaire est finie ou elle n'est que le commencement d'une guerre épouvantable. Nos officiers partent toujours pour l'armée du Rhin, où le maréchal De Berwick a cent mille hommes et pas une compagnie d'infanterie contre lui

M le comte de Clermont a fait un échange avec le petit Sourdis: il a cédé au prince la Camargo et le prince lui a cédé la duchesse de Bouillon. Bernard vient de donner une fête, à l'occasion du mariage de sa petite-fille avec m le président De Molé, dont la magnificence a été jusqu'à l'extravagance. Tout le monde a été voir un salon bâti exprès pour la noce, et M De Guise, qui était des priés, a été

[p. 299]

tellement méconnu et accablé dans la foule que des gardes lui ont donné des bourrades, ce qui me rappelle, très en petit, le grand duc de Guise qu'on appelait le balafré.

L'abbé Pellegrin, qui a passé soixante ans de sa vie à faire des vers détestables, vient de donner une tragédie, qui a eu un grand succès, intitulée la Pélopée .

Je suis en peine de la santé de Mme De Marlborough, il n'est pas étonnant que vous ne viviez plus dans la même liaison; on peut s'estimer après avoir cessé de s'aimer. Faites-moi la grâce de dire à m le duc de Richmond qu'il me doit pour le moins deux lettres. Après toutes ses bontés pour moi, je ne souffrirai pas patiemment des marques de son oubli.

Vous allez voir paraître un ouvrage de moi qui s'imprime actuellement en Hollande. Je voulais me cacher, comme autrefois, mais mon secret a transpiré. Vous me ferez plaisir de m'en dire votre sentiment, car je ne me trouve incapable (ni) de faire un bon ouvrage ni d'en faire un mauvais. Il est intitulé: considérations sur les causes de l'agrandissement des romains et de leur décadence .

Je suis avec respect..

agréez que je présente mes respects à milord Hervey. J'ai bien envie de l'aller écouter.

[p. 300]

1734 T. 1

Montesquieu à Grenoilleau

Mars 1734.

J'ai reçu, monsieur, le mémoire admirable que vous avez eu la bonté de faire. Je ne vois pas qu'il y ait rien à y changer. Tout y est court, clair et net, de façon que l'avocat n'a, me semble, qu'à rectifier le sujet de l'intervention, parce que vous n'étiez pas instruit que les jurats ne sont intervenus qu'au pétitoire, n'ayant pas le procès

La lecture de votre requête m'a fait naître quelques réflexions que je vais vous communiquer ici, parce qu'elles pourront vous faire naître des vues, soit pour ajouter à cette requête, soit pour les faire mettre dans une autre

Quand les jurats disent qu'ils n'ont point de lettres, cela veut dire seulement, comme vous l'avez remarqué, qu'ils n'en ont point de favorables à leurs prétentions, car je me souviens que M Maignol, étant sur les lieux, me montra trois ou quatre dénombrements qui ne disent absolument rien. Or, que peuvent-ils avoir pour la justice d'une lande rase que des dénombrements et des baillettes des concessions qu'ils ont faites à des vassaux ou tenanciers? Ils ont fait deux concessions: l'une au sieur De La Roque ou ses auteurs, l'autre au sieur De Licterie et ils les ont toutes les deux.

[p. 301]

S'ils avaient eu des limites aussi constantes qu'ils le disent, pourquoi leur dénombrement n'en aurait-il pas parlé? Je soupçonne qu'ils ont eu des raisons pour ne point fixer ces limites dans un dénombrement.

La philippine recule de bien loin leurs prétentions et les borne à l'eau blanche, une demi-lieue plus bas. Ils n'ont pas voulu marquer de limites dans leurs dénombrements, parce qu'elles auraient été contradictoires à celles de leur philippine. Et n'y a-t-il pas d'apparence que, dans une lande rase et de nulle valeur, les bourguis ont peu à peu défriché et se sont toujours avancés sur les vacants de l'isle-saint-Georges. Il me semble que le procureur syndic, traitant sans cesse mes auteurs de fripons, il ne serait pas mal de rétorquer, dans l'occasion, l'argument contre les jurats

Du reste, je n'ai pas examiné cette philippine, mais elle est dans mes archives

Il y a une assise entre les autres, qui désigne et constate le lieu où est la lagune du Brey, sur le grand chemin romain. Si nous avons cette assise en forme, ne faudra-t-il pas s'en servir nommément, pour faire tomber l'équivoque de l'orthographe des noms?

Vous avez très bien fait d'avouer la borne de Méjelane, cela retranche tout discours et toutes les questions inutiles et vous avez aussi bien fait d'avouer le mémoire et de ne point nier même que la borne de Méjelane n'ait pu être plantée à l'occasion du procès. Il est certain que ces bornes ont

[p. 302]

donné naissance au procès ou qu'elles l'ont terminé: on ne sait certainement lequel des deux; pour couper court, il vaut mieux les avouer

Si je rapporte les assises faites à la lagune du Brey, par la dame de Saucats, les jurats diront: Saucats ne peut pas aller à la lagune du Brey si Martillac va à Méjelane et à la lagune du Brey

Car, ajouteront-ils, Saucats sera arrêté par Mareuil et Méjelane dont les assises ne peuvent pas se soutenir.

Ne pourrai-je pas répondre que dans ces temps-là les limites entre Saucats et Martillac étaient incertaines, qu'elles n'ont été fixées que depuis un an et que la dame de Saucats, pour conserver ses droits de Saucats, faisait valoir en général les droits des seigneurs de l'isle-saint-Georges dont Saucats et Martillac faisaient partie? Comme elle agissait en conformité des anciens titres, il n'y a que le seigneur de Martillac qui eût pu s'en plaindre.

[p. 314]

Montesquieu à Mme De Tencin

Mai 1734.

J'ai été chez ce faquin de Rouillé qui m'a reçu comme un libraire. Je suis si neuf à ces façons-là, et d'un homme de cette espèce, que je ne vous en ai rien dit, à cause des liaisons que vous pouvez avoir avec lui. Voilà un étrange homme: j'ai été pour le remercier d'une chose qu'il n'a point faite, et que je me soucie encore moins qu'il fasse; je trouve ce seigneur-là

Je vous prie de me laisser démêler mes fusées tout seul et je les démêlerai bien. Quoiqu'il n'y ait rien dans mon livre, mon livre est sous la main de ces gens-là; ma personne n'y est pas

Ainsi parler de cela ne ferait que gâter tout

Cependant, madame, les paroles de votre lettre sont comme une douce harmonie qui calme les transports. Je serais obligé de vous adorer si je ne vous aimais pas.

[p. 316]

Montesquieu à *

À Paris, ce 4 août 1734

L'honneur que j'ai d'être membre de la société royale et les bontés dont vous m'avez honoré, monsieur, dans mon séjour en Angleterre, me font prendre la liberté de vous adresser trois exemplaires de mon livre sur la grandeur des romains, un pour vous et l'autre pour m le secrétaire. Vous connaîtrez, monsieur, l'excès de l'envie que j'ai de plaire à la société royale et à vous, puisque je prends une si petite occasion pour vous témoigner mon respect

J'ai l'honneur d'être très parfaitement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Montesquieu à Bulkeley

À La Brède, ce 24 octobre 1734

Je vous dirai, mon cher lord, que je suis depuis quinze jours à La Brède, où je plante des choux

Je voudrais bien que vous y vinssiez tuer des canards. J'ai passé par La Rochelle; j'y ai fait quatre très

[p. 317]

bons dîners et quatre très bons soupers chez m le commandant des trois provinces, qui y vit très dignement et en très grand seigneur. Pour votre serviteur, il est occupé à dépêcher son vin dans le royaume d'Irlande, aux habitants duquel il prie Dieu d'augmenter la soif. Vos lettres, mon cher lord, sont charmantes; elles ont un sel que tout le monde aime. Mandez-moi, je vous supplie, de vos nouvelles et ayez pitié d'un homme qui ne vit jamais qu'avec des arbres et qui ne tient à l'univers que par vous. On parle de création de ducs et de maréchaux de France; cela est très confus dans ma tête. Je ne saurais assez vous témoigner jusques où vont des sentiments si tendres.

[p. 320]

1735 T. 1

Montesquieu à Chicoyneau

Juin 1735.

Monsieur Grégoire est dans une telle considération dans Bordeaux que vous ne sauriez le mortifier sans mortifier tous les honnêtes gens de la ville..., et je ne sais plus qui protégerait le mérite si ce n'était pas un homme comme vous

Montesquieu à *.

À Paris, ce 16 novembre 1735

Je laisse, monseigneur, à votre porte l'arrêt dont j'ai eu l'honneur de vous parler; s'il est utile à votre altesse, je lui en ferai avoir l'original.

[p. 322]

J'ai l'honneur d'être, avec toute sorte de

respect, monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

1736 T. 1

Montesquieu aux frères Sarrau

À Paris, ce 7 mai 1736

C'est ce matin lundi que nous avons été remercier m le cardinal De Polignac de l'honneur qu'il a fait à l'académie d'accepter la place de son protecteur. Melon a porté la parole, accompagné de Mm De Montesquieu, Mairan, Bellet père, Mazières et de Secondat, suivant l'ordre de leur réception. Melon a fait un très joli discours d'environ une page de lecture. Je n'ai jamais vu d'action, qui se soit si bien passée de part et d'autre, nous avons dîné avec lui et nous nous sommes retirés extrêmement contents

Si vous voulez charger M Melon, M De Mairan et moi de travailler à un volume de notre académie sous les yeux de son éminence, nous nous en chargerons, et j'y ferai travailler mon fils avec nous, si cela nous peut soulager. Pour cela, il faudra faire transcrire tout ce que vous avez de bon ou de mauvais et nous l'envoyer; quand il n'y aurait pas assez de matières, nous mettrons toujours en oeuvre ce qu'il y en a, nous commencerons et, comme dit le proverbe italien que Paul III avait toujours à la bouche: cosa fatta capo ha . Que si vous pouvez faire mieux chez vous, faites, et nous en serons plus contents: mais il faudrait bien faire voir au public, et encore plus au duc de La Force, que nous sommes

[p. 323]

un corps existant; m le président Barbot a fait copier une infinité de nos dissertations, il pourrait suppléer à ce qui manque à vos archives

Adieu, messieurs, je vous salue, embrasse et honore de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à Sarrau De Boynet

À Paris, ce 2 juin 1736

J'ai reçu, mon cher confrère, votre lettre du 19 mai. Je suis bien aise que vous soyez content de votre protecteur; c'est en vérité de toutes façons une bonne acquisition. Je le vis hier et lui dis, comme Melon et moi en étions convenus, de vouloir bien nous nommer un de ses secrétaires avec lequel nous puissions correspondre pour les affaires qui ne mériteraient pas d'aller d'abord directement à lui. Il fit beaucoup de politesses, disant qu'il voulait que l'on lui fît part de tout et qu'il trouverait tout important, et enfin il nomma l'abbé Cossoni; ainsi, quand vous ne jugerez pas que la chose vaille la peine d'aller directement à son éminence, vous ferez bien d'écrire à l'abbé Cossoni, chez m le cardinal De Polignac; vous aurez par là une expédition plus aisée et plus prompte.

La Bourgogne, la Champagne, l'Île-De-France, enfin tout ce qui n'est pas au midi, est entièrement

[p. 324]

gelé; je l'ai vu propriis oculis , arrivant de l'extrémité de l'Île-De-France où j'ai vu toutes les vignes grillées. C'est un malheur affligeant, mais dont nous tirerons un peu parti, car il faudra boire à Paris du vin de Languedoc et du Rhône. Nous nommerons aujourd'hui à l'académie française deux académiciens, m l'évêque de Mirepoix et M De La Chaussée, connu par des comédies qui ont réussi. J'ai bien envie de vous venir voir. Je compte être à La Brède au commencement de mars.

Je vous salue et embrasse mille fois, monsieur mon très cher confrère.

Montesquieu

Mes embrassements bien tendres à m votre frère; je suis en peine de ne recevoir de lettres de lui ni de Bel.

Montesquieu à Sarrau De Boynet

À Paris, ce 10 juin 1736

Je déclare que je donne ma voix à M Bel, pour être reçu à l'académie, et je vous prie, monsieur mon très honoré confrère, de faire part de cette

[p. 325]

lettre à la compagnie et de mon respect. Je vous salue et embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

Montesquieu à Sarrau De Boynet

Juin 1736.

Je vous dirai, monsieur mon très cher confrère, que ce n'est plus l'abbé Cossoni, secrétaire de m le cardinal, pour l'italien, avec lequel vous correspondrez, c'est-à-dire qui sera votre Bernard, mais M De Lironcourt, qu'il en a chargé. C'est un jeune homme qui a infiniment de l'esprit, et que m le cardinal aime fort.

J'espère que nous recevrons bientôt nouvelle que Bel est reçu. Dites-lui, je vous prie, que je lui demande en grâce de me juger le plus tôt qu'il pourra et de se défaire de moi, j'entends qu'il s'en défasse comme client.

[p. 326]

Je dînai hier avec Melon, qui se porte très bien, et vous, mon cher confrère, ayez de la joie et de la santé que je vous désire. Amen.

Bien des compliments à votre frère

Montesquieu à Sarrau De Boynet

S d.

Vous n'êtes point, comme vous dites, un simple laboureur de la république des sciences (observateur), à moins que ce ne soit comme autrefois où les rois étaient laboureurs et bergers

Montesquieu au président Barbot.

À Paris, ce 2 juillet 1736

Voici qui s'adresse à vous, monsieur mon très cher confrère. Le savant M Astruc désirerait avoir les éclaircissements qu'il vous demande. Il me semble que vous vous êtes appliqué aux antiquités de

[p. 327]

Bordeaux; ainsi je vous prie de nous communiquer là-dessus vos lumières; peut-être que Mm Baritault et Bellet ont quelque chose de particulier là-dessus: je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à Bulkeley

18 juillet 1736, Paris

Vous nous avez échappé bien vite, monsieur; il est vrai que j'en approuve et que j'en aime la cause; je parle de loin, ainsi n'en soyez point jaloux. Vous savez tous les passages du saint-esprit sur m le chancelier, sur m le garde des sceaux, d'où il s'arrête sur le petit M De Saint-Florentin. Votre pauvre D'Angervilliers est tout stupéfait de ne trouver rien sur son justaucorps, mais dans la paix le ministre de la guerre est réformé comme les guerriers; il croyait pourtant que le cardinal ne le passerait pas. On montrait il y a quelques jours à M De Rislau le portrait de l'abbé de Pomponne, chancelier de l'ordre: " oui, oui, dit-il, je le connais, c'est le chancelier Ponpon. " Rambure est allé dans ses terres. Vous aurez

[p. 328]

m le comte de Matignon bientôt, car, sans doute, il s'arrêtera devant ses anciennes, ses perfides et ses infidèles amours. Mme la duchesse fit une chute hier au soir et se démit le pied. On l'a saignée deux fois; on ne croit pas pourtant que cela avance l'accouchement; mais, quand cela serait, elle est à son neuvième mois. Je suis toujours accablé de faim et d'indigestion. Mme De Renel est arrivée dans sa maison rue saint-Honoré; je la verrai aujourd'hui, j'espère. On dit qu'elle n'est pas mieux. Le chevalier Chaub est arrivé

Je ne sais rien de plus à vous mander. Faites ma cour à Mme De Cantillon. Le roi a fait mille

choses galantes pour Mlle De Clermont. On dit que le marquis speciem magis... etc.

Adieu, je vous embrasse, en vérité, de tout mon coeur et vous honore infiniment, monsieur.

1737 T. 1

Montesquieu à Grégoire

À La Brède, ce 11 mars 1737

Vous êtes, monsieur, un homme admirable

Mme De Montesquieu me mande que mon affaire en retrait va être jugée. Cependant, comme M Martiens m'a paru en disposition de s'accommoder et

[p. 329]

que même j'ai des raisons à ajouter à mon affaire, je vous prie de suspendre jusqu'à mon retour à Bordeaux, qui sera à peu près à la fin de cette semaine.

Je suis, monsieur, avec toute sorte de considération, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 330]

Montesquieu à Mairan

À Paris, ce 27 juin 1737

J'ai, monsieur, une suite de microscopes et je voudrais savoir de combien ils grossissent relativement les uns aux autres. Je ne sais d'autre façon que de considérer un corps long comme un bout d'aiguille, de voir combien il paraît au microscope le moins fin plus long qu'à la vue ordinaire. S'il paraît une autre fois plus long, je dis 2 fois 2 font 4; 2 fois 4 font 8; je dis donc: ce microscope grossit huit fois

Je vois ensuite l'aiguille à la seconde lentille, qui allonge trois fois plus que la première: je dis 3 fois 8 font 24; 3 fois 24 font 72; et je dis que cette seconde grossit soixante-douze fois plus qu'à la vue simple. Ainsi de suite

Tout cela n'est que par estime. Y a-t-il une manière plus exacte de donner combien chaque microscope agrandit les objets, soit

[p. 331]

par le diamètre de la convexité ou la distance du foyer, et cette manière peut-elle être aisément pratiquée par autres que par les ouvriers? Et dans les observations que l'on fait avec le microscope, la première manière, qui n'est fondée que sur une supposition qui ne peut jamais être exactement juste suffit-elle? Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me donner quelque éclaircissement là-dessus. Comme je mets en état les petits ouvrages que j'ai autrefois donnés à l'académie de Bordeaux, et que j'ai un mémoire de quelques observations faites avec mes microscopes, je voudrais mettre au fait le lecteur, lorsque je dis que j'ai vu à la première, à la seconde, à la troisième lentille. Mille pardons, monsieur, de ce que je vous détourne de vos grandes et belles occupations. M Faret me dit les bontés que vous aviez eues pour lui et pour moi, dont j'ai l'honneur de vous remercier très humblement et vous supplier de me continuer toujours quelque part dans l'honneur de votre amitié.

Je suis, avec toute sorte d'attachement le plus tendre, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 332]

1738 T. 1

Montesquieu à Moncrif

Ce 26 avril 1738

J'oubliai d'avoir l'honneur de vous dire, monsieur, que si le sieur Prault, dans l'édition de ce petit roman, allait mettre quelque chose qui directement ou indirectement pût faire penser que j'en suis l'auteur, il me désobligerait beaucoup. Je suis, à l'égard des ouvrages qu'on m'a attribués comme la fontaine-Martel était pour les ridicules: on me les donne, je ne les prends point. Mille excuses, monsieur, et faites-

moi l'honneur de me croire, monsieur, plus que je ne saurais vous dire, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu à Martin Ffolkes.

À Paris, ce 19 d'août 1738

J'ai, monsieur, reçu votre lettre du premier de juillet. Quand j'entends parler de vous, quand j'en parle, quand je reçois de vos lettres, il me semble

[p. 333]

que mon coeur est toujours également flatté. J'avais espéré que milord Waldegrave nous amènerait ici; et je comptais, malgré la vie tumultueuse que l'on mène ici, ne penser qu'au plaisir d'être avec vous

Je vois que vos affaires nous ont dérobé ce plaisir. J'espère de venir vous rendre visite l'année prochaine; je compte y mener mon fils qui s'applique aux sciences, et qui y fait même quelque progrès. Je crois pouvoir vous dire cela, car quand on parle à son ami on parle à soi-même

J'aurai un grand plaisir d'avoir l'honneur de vous le présenter et de vous demander vos avis sur la route qu'il a prise. Je vous supplie, en envoyant le Ridley, de vouloir bien y mettre le prix; cette petite exactitude est nécessaire entre nous, sans quoi je serais gêné pour de pareilles commissions que votre amitié me permet de prendre la liberté de vous donner. Je remettrai cette petite somme à M Turner, ou à autre qui partira pour l'Angleterre. À l'égard des observations de Naples, je vous avoue que je n'ai pas eu, depuis le retour de mes voyages, le temps de jeter les yeux sur ce que j'ai fait, et cela même n'en vaut guère la peine. Je commence à perdre la force de travailler; par bonheur je n'en perds pas le goût. Je dînai hier chez M Turner; nous parlons toujours de vous quand nous sommes ensemble.

Adieu, monsieur, je vous honore plus que personne dans le monde, et suis, avec les sentiments les plus tendres et les plus respectueux, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 335]

Quand vous verrez milords ducs de Richmond et de Montagu, M Mitchell, et nos autres amis, faites-moi le plaisir de leur faire bien des compliments respectueux de ma part.

1739 T. 1

Montesquieu à *

Au château de La Brède, ce 11 janvier 1739

Voici, monsieur, une recrue de trois procureurs que je vous prie de vouloir bien recevoir. Je vous désire une bonne santé, et suis avec toute la

[p. 336]

considération possible, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

J'ai, monsieur, par les lettres que j'ai accordées aux sieurs Latapie et Boireau, révoqué les sieurs Giraudeau et Chanterre, chose qu'il y a longtemps que je devais avoir fait.

Montesquieu à Macarty, curé de Saint-Morillon

À Bordeaux, ce 21 janvier 1739

Monsieur, mon honneur et ma conscience m'obligent à dénoncer Giraudeau au procureur général. Si vous savez quelque chose sur le testament de cet imbécile, je vous prie, monsieur, de le communiquer à m le procureur d'office, que je vous envoie pour avoir l'honneur de vous voir. S'il n'y a pas de preuves pour cette affaire, ce ne sera plus ma faute et j'attendrai ou quelque autre concussion ou changement de vie.

Je vous embrasse de tout mon coeur

Signé de Monsieur De Montesquieu... et au dos est écrit: à monsieur, Monsieur Macarty, curé de Saint-Morillon .

[p. 337]

Montesquieu à l'abbé Venuti

De Paris, ce 17 mars 1739

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec beaucoup plus de joie que je n'aurais cru, parce que je ne savais pas que m l'abbé de Clairac, que j'honorais déjà beaucoup, fût le frère de m le chevalier Venuti, avec qui j'ai eu l'honneur de contracter amitié à Florence et qui m'a procuré l'honneur d'une place dans l'académie de Cortone. Je vous supplie, monsieur, d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'a eues m votre frère.

M Campagne m'a écrit le beau présent que vous lui aviez remis pour moi, dont je vous suis infiniment

[p. 338]

obligé. M Baritaut m'avait déjà fait lire une partie de cet ouvrage; et ce qui m'a touché dans vos dissertations, c'est qu'on y voit un savant qui a de l'esprit, ce qui ne se trouve pas toujours.

Vous êtes cause, monsieur, que l'académie de Bordeaux me presse l'épée dans les reins pour obtenir un arrêt du conseil pour la création de vingt associés au lieu de vingt élèves. L'envie qu'elle a de vous avoir et la difficulté, d'autre part, que toutes les places d'associés sont remplies fait qu'elle désire de voir de nouvelles places créées. Les affaires de m le cardinal De Polignac et d'autres font que cet arrêt n'est pas encore obtenu. J'écris à nos messieurs que cela ne doit pas empêcher et que vous méritez, si la porte est fermée, que l'on fasse une brèche pour vous faire entrer.

J'espère, monsieur, que l'année prochaine, si je vais en province, j'aurai l'honneur de vous voir à Clairac et de vous inviter à venir à Bordeaux. Je chérirai tout ce qui pourra faire et augmenter notre connaissance. Personne n'est au monde plus que moi et avec plus de respect.

P-s.-Quand vous écrirez à m le chevalier Venuti, ayez la bonté, monsieur, de lui dire mille choses de ma part: ses belles qualités me sont encore présentes.

[p. 339]

Montesquieu au père François Chabrol

Mars 1739.

C'est avec bien de la joie, mon révérend père, que l'académie vous voit aujourd'hui prendre la place d'académicien associé que le roi lui permet de donner à un religieux de chaque ordre. La connaissance profonde que vous avez acquise des principales parties des mathématiques est parvenue jusqu'à nous. Vos talents n'ont pu être cachés ni par votre retraite, ni par votre modestie

Parfaitement instruits de tout ce que vous valiez, nous n'avons eu qu'une voix quand vous nous avez été proposé et nous nous sommes portés à satisfaire le désir que vous avez marqué d'entrer parmi nous, avec un empressement égal au vôtre. Des dispositions favorables nous assurent que le zèle que vous avez témoigné pour cette compagnie ne vous abandonnera jamais et que vous travaillerez de plus en plus à étendre vos connaissances dans des sciences si vastes et si nécessaires; elles doivent nous assurer aussi que notre estime augmentera à mesure que nous vous verrons de plus près et que nous vous

[p. 340]

connaîtrons davantage. Poursuivez donc, monsieur, poursuivez une carrière où vous êtes déjà si avancé. Observez avec exactitude et application le cours des cieux: c'est une étude digne d'un homme. Ils annoncent la gloire de Dieu et vous fourniront une ample matière à des méditations conformes à votre état et à des observations qui enrichiront cette académie. Accoutumé par votre profession à remplir avec exactitude vos devoirs les plus relevés sans négliger ceux qui paraissent moins importants, nous avons lieu d'espérer que vous saurez mieux que personne connaître et remplir ceux que la place où vous venez d'être admis vous impose et que vous mériterez autant par vos travaux les suffrages unanimes de toute la

compagnie et l'approbation de notre illustre protecteur, comme vous les avez déjà mérités par vos talents et votre réputation.

Montesquieu à Bienassis

À Paris, ce 1 er avril 1739

Madame De Montesquieu se préparant à aller sur les lieux, monsieur, je lui ai envoyé votre lettre, afin qu'elle termine avec vous l'affaire dont vous me faites l'honneur de parler. Je désire de tout mon coeur qu'elle puisse vous donner, monsieur, toute

[p. 341]

la satisfaction que vous méritez et vous convaincre, monsieur, de la parfaite estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à Martin Ffolkes

À Paris, ce 13 de juillet 1739

Votre lettre m'apprend, monsieur, que vous êtes arrivé en bonne santé; je vous prie de la conserver pour vous et pour moi; elle m'est infiniment chère, et le séjour que vous avez fait en ce pays-ci n'a fait qu'augmenter l'amitié que je vous avais vouée et que je vous prie de me conserver jusques à la mort. Faites bien mes compliments bien tendres à mm les ducs de Richmond et de Montagu; on ne sait si on doit les respecter ou les aimer davantage

Nous venons de perdre le pauvre Dufay; je commençais à le connaître et je suis sûr que nous aurions été amis. Ce garçon-là avait de très bonnes qualités et savait un grand nombre de toutes sortes de choses.

M le cardinal De Polignac et Madame De Ranezin

[p. 342]

m'ont parlé mille fois de vous. Celle-ci voulait écrire à Calais au commandeur de Canilly de vous en faire les honneurs; elle apprit que vous étiez parti et que vous aviez pris une autre route. M le cardinal De Polignac me demande toujours de vos nouvelles, et si vous ne reviendrez point en France, et qu'il voudrait être de vos amis.

Adieu, monsieur, conservez-moi toujours cette amitié que j'adore; j'ai l'honneur de vous embrasser mille fois.

Montesquieu

Faites-moi le plaisir de faire savoir à M Coste que j'ai fait sa commission; que son libraire a envoyé les exemplaires ordonnés en Hollande et ailleurs, et qu'il lui enverra incessamment ceux d'Angleterre. Je lui ai représenté qu'il était honteux que, pour une bagatelle, il obligeât un honnête homme de lui faire parler si souvent

S'il n'envoie pas, dites à M Coste que j'irai lui parler de la bonne façon et qu'il ait la bonté de me le faire savoir.

[p. 346]

Montesquieu à l'abbé Niccolini

À Paris, le 4 d'octobre 1739

J'espère, monsieur mon illustre abbé, que vous ne m'aurez pas oublié. Pour moi, je me souviendrai toute ma vie des moments enchanteurs que j'ai passés avec vous, qui avez plus d'esprit en un quart d'heure que toutes ces grosses têtes n'en ont en tout un jour.

Monsieur le chevalier Dashwood est un homme de lettres que je vous présente, et je le présente à un homme de lettres; il vous estimera autant que je fais, mais il ne vous aimera pas tant

Je vous prie de lui rendre le séjour de votre ville agréable.

Je parle quelquefois avec m le cardinal De Polignac de notre cher abbé Niccolini, que je voudrais voir, que je voudrais embrasser, que je voudrais entendre.

Je suis avec bien du respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Bien des amitiés bien tendres à monseigneur Cerati. Pardonnez la rature s'il vous plaît.

[p. 347]

Voudrais entendre.

[p. 347]

Montesquieu à Martin Ffolkes

Paris, ce 17 février 1740

Je ne reçus qu'hier, monsieur mon illustre ami, les livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, dont la facture se monte à 2 liv sterl 6 sh 6 sous

Vous trouverez au bas de cette lettre ce que j'aurai fait pour vous en faire la remise. Je souhaite que votre santé soit bonne et que vous puissiez l'employer à nous revenir voir. Pour moi, je pars pour Bordeaux, où je serai trois ou quatre mois; si je vous suis bon à quelque chose, je suis à vous comme dans les autres pays

Si ce que disait Pompée est vrai, que celui qui est le maître de la mer est maître de la terre, les espagnols perdront leur procès. Il paraît qu'ils n'emploieront pour se défendre que la peste, les déserts, les vents, le scorbut, et même la vérole si on les fâche. On parle pourtant aujourd'hui d'une guerre en Portugal, et cette guerre, vous ne la ferez pas à bon marché.

Il paraît ici un livre très bien fait, intitulé examen désintéressé des ouvrages faits sur la figure de la terre . L'auteur paraît être un homme sage et réservé, ne dit pas de sottises, et enfin il semble qu'il est plus fort que son ouvrage même. Vous en jugerez.

[p. 348]

Je vous prie de me faire l'amitié de faire rendre cette lettre à m le docteur Stuart, de la société royale.

Adieu, mon cher monsieur, je vous salue, honore, et embrasse de tout mon coeur, et suis avec respect, et l'amitié la plus tendre, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Vous trouverez ci-jointe une lettre de change de 2 liv 6 sh 6 sous, auquel se monte le mémoire de ces livres, lequel m'a été remis par mon fils. Je comptais que le libraire était chargé de recevoir cet argent, et je ne voulais pas le lui remettre sans les livres, parce que je connais les libraires, mais... m'a dit qu'il n'avait aucun ordre de le recevoir.

Montesquieu à l'abbé Niccolini

De Bordeaux, le 6 mars 1740

J'ai reçu, cher et illustre abbé, avec une véritable joie la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous êtes un de ces hommes que l'on n'oublie point, et qui frappez une cervelle de votre souvenir. Mon coeur, mon esprit sont tout à vous, mon cher abbé.

Vous m'apprenez deux choses bien agréables: l'une que nous verrons monseigneur Cerati en

[p. 349]

France; l'autre, que mme la marquise Ferroni se souvient encore de moi. Je vous prie de cimenter auprès de l'un et de l'autre cette amitié que je voudrais tant mériter. Une des choses dont je prétends me vanter, c'est que moi, habitant d'au delà des Alpes, aie été aussi enchanté d'elle que vous tous.

Je suis à Bordeaux depuis un mois et j'y dois rester trois ou quatre mois encore. Je serais inconsolable si cela me faisait perdre le plaisir de voir le cher Cerati. Si cela était, je prétendrais bien qu'il vînt me voir à Bordeaux

Il verrait son ami; mais il verrait mieux la France, où il n'y a que Paris et les provinces éloignées qui soient quelque chose, parce que Paris n'a pas encore pu les dévorer. Il ferait les deux côtés du carré, au lieu de faire la diagonale, et verrait les belles provinces qui sont voisines de l'océan, et celles qui le sont de la Méditerranée.

Que dites-vous des anglais? Voyez comme ils couvrent toutes les mers. C'est une grande baleine

La reine d'Espagne a appris à l'Europe un grand secret: c'est que les Indes, qu'on croyait attachées à l'Espagne par cent mille chaînes, ne tiennent qu'à un fil.

[p. 350]

Adieu, mon cher et illustre abbé; accordez-moi les sentiments que j'ai pour vous. Je suis avec toute sorte de respect.

Montesquieu à Cerati

Mars 1740.

J'ai reçu votre lettre bien tard, monseigneur, car elle est datée du 10 janvier, et je ne l'ai reçue que le 5 de mai à Bordeaux, où je suis depuis un mois, et où je resterai trois ou quatre autres

Promettez-moi, protestez-moi et jurez-moi que, si je ne suis pas à Paris quand vous y passerez, vous viendrez me voir à Bordeaux, et vous prendrez cette route en retournant en Italie

Je l'ai mandé à Niccolini. Il ne s'agit que de faire les deux côtés du parallélogramme au lieu de la diagonale, et vous verrez la France; au lieu que, si vous traversez par le milieu du royaume, vous ne verrez que Paris et vous ne verrez pas votre ami. Mais je dis tout cela en cas que je ne sois pas à Paris. Quand vous y serez, je vous en ferai les honneurs, soit que j'y sois, ou que je n'y sois pas, et je vous introduirai sur le mont Parnasse. Si vous passez en Angleterre, mandez-le moi, afin que je vous donne des lettres pour mes amis. Enfin, j'espère que vous voudrez bien m'écrire pendant votre voyage, et me donner des nouvelles de votre

[p. 351]

marche. Mon adresse est à Bordeaux, ou à Paris, rue saint-Dominique.

Vous allez faire le voyage le plus agréable que l'on puisse faire. À l'égard des finances, si je suis à Paris, je serai votre mentor. Vous y trouverez à pied une infinité de gens de mérite, et la plupart des carrosses pleins de faquins

M le cardinal De Polignac a fort bien fait de n'aller pas au conclave, et de laisser cette affaire à d'autres. Il se porte très bien; et c'est la plus grande de ses affaires. Vous le trouverez aussi aimable, quoiqu'il ne soit pas à la mode.

Adieu, monseigneur, j'ai et j'aurai pour vous, toute ma vie, les sentiments du monde les plus tendres: autant que tout le monde vous estime, autant moi je vous aime; et, en quelque lieu du monde que vous soyez, vous serez toujours présent à mon esprit. J'ai l'honneur d'être, avec toute sorte de respect et de tendresse

Montesquieu à Abraham Gradis

À Bordeaux, ce 19 mars 1740

Mon cher Abraham, j'aurais besoin d'une lettre de change de 250 liv à l'ordre de M Corald à Paris. Mandez-moi ce qu'il

[p. 352]

faut que je vous envoie d'argent pour cela: je ne sais à quel prix est le change. J'enverrai l'argent que vous me marquerez et vous me donnerez la lettre.

Je vous salue et embrasse de tout mon coeur. Mes compliments chez vous; j'ai l'honneur de vous saluer de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à lady Hervey

À Paris mai-juin 1740

Je ne puis m'empêcher, madame, de vous faire un compliment sur m votre fils que j'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui, ayant couru chez lui sitôt que je l'ai su à Paris. Il a une figure charmante, de l'esprit, et m'a paru très aimable. Je suis presque fâché que vous ayez un si grand nombre d'amis à Paris, que je ne lui sois bon en rien

Nous nous sommes entretenus sans fin de vous, et vous ne sauriez croire combien nous vous aimons l'un et l'autre.

Je l'ai félicité sur la régence de milord Hervey dont le règne commence avec tant de gloire par la prise de Carthagène, mais nous comptons beaucoup sur la modération de mm les régents. Vous

[p. 353]

nous avez renvoyé Mme Bulkeley en bonne santé

Ne voulez-vous pas venir faire un tour en France? Si vous devez être admirée partout où vous êtes, la France est votre véritable patrie. Je vous prie de m'accorder quelque part dans votre souvenir et de faire ma cour à milord Hervey

J'ai l'honneur d'être, madame, avec toute sorte de respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

1741 T. 1

Montesquieu à sa fille Denise

S d.

Écris toi-même, ma chère fille; j'aime mieux tes petites niaiseries que tous les traits d'esprit que ces dames peuvent te fournir

Montesquieu à sa fille Denise

Paris, ce 4 novembre 1741

Je vous envoie chercher, ma chère fille, et je crois que vous aurez bien de la peine de quitter Madame

[p. 354]

De Prouillan et Mademoiselle De Coudenasse; mais il faut obéir à votre père qui vous demande, qui veut vous mettre dans un couvent à Paris, et qui ne cherche qu'à vous donner la meilleure éducation qu'il lui sera possible; au moins ne manquerez-vous d'aucun secours pour cela. Je suis si content de la manière dont vous avez été élevée jusqu'ici que je voudrais que vous le fussiez encore mieux, s'il était possible. Vous ne trouverez personne à Paris comme Madame De Prouillan, mais vous trouverez des maîtres que vous n'avez point à Prouillan; enfin vous profiterez des avantages de la capitale. Si je ne vous aimais pas, il me serait fort indifférent que vous vinssiez ici, mais je crois devoir vous procurer le plus grand bien que l'on puisse recevoir, qui est toute la perfection dont vous pouvez être capable.

Adieu, ma fille, je vous aime et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu au président Barbot

Paris, ce 20 novembre 1741

Le cardinal De Polignac est mort ce matin, mon cher confrère; j'en suis en vérité bien affligé

Le pauvre De Lironcourt, qui en est inconsolable,

[p. 355]

quoique peut-être cette mort fera le commencement de sa fortune, a cru que vous deviez recevoir cette nouvelle par lui et par moi. J'écrivais tout à l'heure que jamais grand seigneur n'avait si peu donné en mourant à ses domestiques et que jamais grand seigneur n'en avait été tant aimé et tant regretté. Il est mort avec toute la douceur et toute la sérénité de sa vie. L'abbé de Rothelin est chargé d'être l'éditeur de son anti-Lucrèce et Lironcourt m'a dit qu'il y en aurait un exemplaire pour l'académie. Il me semble que l'académie doit faire quelque chose pour la mémoire d'un protecteur si illustre et qu'il conviendra qu'il y ait une oraison funèbre

Voilà, mon cher président, ce que j'ai à vous mander là-dessus. Je suis très fâché de voir que je perds tous les jours mes amis

Adieu, mon cher président, j'ai l'honneur de vous saluer et de vous embrasser.

Montesquieu

À l'égard du protecteur futur, l'académie a, me semble, tous les interrègnes qu'elle voudra mettre et je crois qu'elle doit être fort difficile sur son choix. Pour moi au moins, je ne connais personne à qui l'académie convienne, ni qui convienne à l'académie.

[p. 356]

Montesquieu au président Barbot

Paris, le 23 novembre 1741

Vous m'avez souvent chargé, monsieur le président, d'engager M Silva à être de l'académie de Bordeaux. Je l'ai trouvé dans mon chemin, je l'ai engagé à cela; il l'a accepté et je suis chargé de sa part de faire à cet égard toutes les cérémonies qu'il faut. Je vous prie donc de le proposer et de m'envoyer les lettres, afin que je puisse les lui porter. J'espère que vous voudrez bien ne pas perdre cette affaire de vue, parce que je me suis en quelque façon engagé par votre zèle et le mien. Si vous m'envoyez les lettres, je les irai porter.

Vous m'aviez aussi parlé du p Castel. Je ne lui ai rien dit; mais si vous persistez dans votre opinion et que vous croyez que ce soit celle de l'académie, je lui parlerai. Voilà, monsieur, mon très cher confrère, tout ce que je puis vous dire sur cela.

Notre cardinal est mort plus riche qu'on ne croyait. Il a cinquante mille écus de dettes; il lui est dû deux cent mille francs d'arrérages; il a ses meubles qui sont fort considérables. Les réparations de ses bénéfices ne vont pas si loin qu'on croyait; les moines sont chargés de celles de l'abbaye d'Archin; il y a des fonds considérables pour l'archevêché

[p. 357]

d'Auch et le reste ne va pas à vingt mille écus

On a même lieu d'espérer que la cour entrera dans des mesures pour cela. Il avait payé pour sa famille depuis son retour quatre à cinq cent mille francs, sans compter le maintien ordinaire, et il s'est trouvé un grand ordre dans ses affaires, ce qu'on n'aurait guère pensé de lui

On n'est pas content des nouvelles d'Allemagne et la campagne commence fort mal. M De Neipperg a fait un crochet avec six mille chevaux et, parti d'Iglau, il a fait un crochet et est allé vers le Danube et s'est joint avec quelque mille chevaux que le duc de Lorraine lui amène; il a pris Freistadt, d'où M D'Aubigné ne faisait que sortir; il y a trouvé beaucoup de provisions de bouche et de guerre des nôtres. M De Gassion écrit au roi des lettres qui ne sont pas bonnes: il dit qu'il craint que M De Neipperg ne tombe sur le corps de M De Leuville qui amène un grand convoi. Il y a un post-scriptum: j'apprends actuellement que quatre compagnies franches sont enlevées. Vous savez les cinq cents chevaux qui ont été pris. Ce commencement de campagne au milieu de novembre n'est pas bon et il est à craindre que nous, qui ne saurions être défaits par la force, ne soyons lassés et fatigués et défaits par une guerre d'hiver dans laquelle toutes les forces deviennent égales. Tout consiste à savoir qui est-ce

[p. 358]

qui aura Prague. Voilà bien de la politique. M le cardinal se porte mieux.

Adieu, mon cher président, je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu au président Barbot

Paris, ce 20 décembre 1741

Mon cher président, je goûte tout à fait le projet pour les expériences, et je crois que cela est non seulement à propos mais nécessaire.

Le p François m'a toujours paru un bon esprit et c'est beaucoup d'avoir un homme à la tête de cela. Habile, il aura bien moins de difficultés à vaincre que l'abbé Nollet qui était, comme vous savez, un homme sans éducation

Pour revenir au projet en lui-même, l'académie le doit au public et elle se le doit à elle-même; en effet, il est très indécent que nous ayons reçu deux ou trois légats très considérables, surtout celui de M Bel, et que le public ne voie rien

sortir de votre boutique. Si même l'académie venait à avoir un procès, quelle meilleure raison pour prouver son

[p. 359]

inutilité et la singularité des légats que de voir qu'ils ne procurent aucun avantage? Je suis donc fortement d'avis que vous ouvriez boutique de machines le plus tôt qu'il sera possible

Et cela me conduit à vous dire qu'il faut que ce soit gratuitement, sans quoi il vaudrait mieux ne rien faire; la décence et la justice le demandent également, et de plus comment oserions-nous, après les sommes que nous avons reçues, montrer la corde ainsi? Et ne croyez pas que cela vous ruine: cela est peut-être capable de vous faire donner beaucoup d'argent, quand on verra que vous employez utilement et honorablement celui que vous avez reçu. Attendez plutôt à nommer votre bibliothécaire. Les corps qui ont des fonds ne périssent pas plus que les couvents de moines. Mais vous userez vos machines? - Ne sont-ce pas les machines du public, etc. Il faut que les écoliers de Guyenne viennent là et ceux des jésuites aussi; c'est une école et cela est fait pour être cela; c'est par là que la société royale a propagé la physique. Je n'en dis pas davantage

Vous, auteur du projet, vous sentez tout, mais exécutez-le avec noblesse et avec la hauteur de l'âme qui convient si fort à une société indépendante.

Je me souviens que vous m'avez dit que vous avez travaillé sur les langues. Il vient de paraître un petit écrit, que l'on attribue à Maupertuis, sur le

[p. 360]

même sujet, où il y a, dit-on, des vues; si je puis l'avoir, je vous l'enverrai

À l'égard de mes lois , j'y travaille huit heures par jour. L'ouvrage est immense et je crois avoir perdu tout le temps où je travaille à quelque autre chose qu'à cela. Il y aura quatre volumes in-12 en vingt-quatre livres. Il me tarde fort que je sois en état de vous le montrer. J'en suis extrêmement enthousiasmé; je suis mon premier admirateur; je ne sais si je serai le dernier. Je ne vous le montrerai que lorsque je n'aurai plus rien à y faire, ce qui, je crois, sera à la première vue; mais j'exigerai que vous ne m'en disiez rien que vous ne l'ayez lu tout entier, si vous voulez le lire, et j'ose vous dire que je ne crois pas qu'on y perde son temps par l'abondance des choses.

On dit que le jeune Crébillon est l'auteur des confessions .

Si nous avons deux jésuites, il semble qu'il y en ait assez. Vous ferez là-dessus ce qui vous plaira et je suivrai vos ordres.

Adieu, mon cher président, je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu.

[p. 361]

1742 T. 1

Montesquieu au président Barbot

Paris, ce 4 janvier 1742

Mon cher président, je vous souhaite une bonne année. Il me semble que vous avez bien fait de décerner tous ces honneurs à la mémoire de m le cardinal De Polignac. Vous ne sauriez croire combien cela a bon air ici, et combien ce pauvre homme est regretté, désiré, chéri et admiré depuis sa mort; il semble que l'on veuille faire une pénitence publique de n'en avoir pas assez fait de cas les dernières années de sa vie. Vous m'embarrassez beaucoup pour les faits: j'ai oublié la dispute dans le concile romain, mais il y parut avec beaucoup d'éclat; pour les amours avec Mme De Hautefeuille, cela n'a point été sérieux et n'a été que dans la tête extravagante de cette créature. Vous entendez d'ailleurs que ces choses ne doivent point entrer dans un éloge historique et ne pourraient avoir de place que dans une satire. Mais M De Lironcourt vous a envoyé un petit mémoire qui a paru ici, qui me semble charmant: tous les faits y sont. Je crois même que le dit De Lironcourt voudrait que cela lui tînt lieu de son pensum, n'ayant rien encore envoyé à l'académie; mais je crois

qu'à présent qu'il a du

[p. 362]

loisir, il enverra. Ce garçon a du mérite et il en a tous les jours plus.

Quand vous m'enverrez les lettres de M Silva, je les lui rendrai. Je ne fais aucun doute que, n'y ayant point de protecteur, le directeur ne puisse faire la fonction de protecteur. Je me hâte de vous dire que j'accepterais fort l'évêque de Bazas et l'abbé de Monville; vous pouvez leur dire dans le temps et à l'académie. De plus en recevoir un c'est les recevoir tous les deux, car personne ne connaît plus le mérite de l'évêque de Bazas que l'abbé de Monville et personne ne connaît plus celui de l'abbé de Monville que l'évêque de Bazas. Dans le sérieux, je serais très d'avis de recevoir et l'un et l'autre et je recevrais l'abbé de Monville sans différer un moment.

Notre armée de Bohême a grand froid; le pain y est mauvais et nos soldats y meurent beaucoup

M De Belle-Isle a écrit une lettre au médecin Boyer, qu'il débite dans tout Paris, par laquelle il lui mande qu'il a fait tous les arrangements et qu'il ne laisse à M De Broglie que le soin de battre les ennemis. Il court aussi une lettre de M De Belle-Isle à son jardinier, datée de Dresde, par laquelle il lui mande de planter, transporter de certains arbres d'un lieu à un autre et remplie de quatre pages d'autres ordres pareils; ce qui doit bien faire voir que ce grand homme, au milieu de la grandeur des affaires, a encore du temps de reste pour penser à des bagatelles.

[p. 363]

Fargis a aussi une lettre dans le même goût, qu'il débite partout.

Adieu, mon cher président, je vous salue et honore de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à l'abbé Venuti

Paris, ce 11 janvier 1742

J'ai différé, monsieur, de répondre à tant de bonté et tant de politesse de votre part jusques à ce que j'eusse vu ce que je pouvais vous mander sur les vues que vous avez. Soyez sûr qu'auprès de nos princes rien ne vous convient ici; je les connais bien, ayant vécu très longtemps avec eux

Il y a à Paris un nombre innombrable de petits abbés, les uns sans mérite, les autres avec un très médiocre; ces gens-là se présentent pour toutes les places. Comptez qu'il n'y a aucun de nos princes qui sente ou qui veuille sentir l'infinie distance qu'il y a de ces gens-là à vous. Soyez sûr que le poste que vous occupez vaut cent fois mieux que celui que vous désirez

Ces princes ne connaissent que deux places, le précepteur et le gouverneur; ils n'ont ni bibliothécaires ni bibliothèques. Le gouverneur est un homme d'épée, le précepteur ordinairement un ecclésiastique, mais toujours infimi ordinis

Je parle

[p. 364]

des princes de l'éducation desquels il s'agit. Le duc d'Orléans pourrait faire mieux, mais c'est un père de la trappe qui ne pense qu'à la discipline et aux aumônes, et n'a d'ailleurs aucun projet dans la tête. Quoi qu'il en soit, si le hasard fait présenter quelque occasion, je vous assure que je ne la négligerai pas; mais croyez-moi, jouissez sans vous impatienter de votre belle vue. Je me suis informé pour la maison de Condé. M De Charolais prend pour précepteur et gouverneur des gens qui lui sont recommandés par mme la duchesse: mais ces emplois ne vous conviendraient pas, car on n'a pas un moment à soi. Si j'apprends quelque chose de nouveau, j'aurai l'honneur de vous le mander

Je vous prie de me conserver toujours un peu de part dans votre amitié et de croire à tout le respect et l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Je vous prie d'avoir la bonté d'excuser mes ratures

Je n'ai pas le temps de recopier. Agréez, monsieur, que je fasse ici mes compliments à M Bertrand

Montesquieu au président Barbot

Paris, le 2 février 1742

Le marchand contre qui Pierre Balguerie plaide

[p. 365]

est M De La Fore et j'approuve bien, mon cher président, que vous ne sollicitiez pas contre lui

La grande objection contre le projet d'attacher le protectorat à une place, c'est que par là il devient nul pour et n'existe plus que contre; c'est pour lors un simple attribut de charge, et par conséquent une grièvance , comme disaient nos anciens français, sur ceux sur qui porte cet attribut. Félicitez, je vous prie, de ma part m le président Loret sur le succès de son ouverture.

À mon égard, mon ouvrage augmente à mesure que mes forces diminuent. J'en ai pourtant dix-huit livres à peu près de faits et huit qu'il faut arranger. Si je n'en étais pas fou, je n'en ferais pas une ligne. Mais ce qui me désole, c'est de voir les belles choses que je pourrais faire si j'avais des yeux. Quand je serai à Bordeaux, je vous montrerai mon affaire et profiterai de vos conseils. Comme je dirige toutes mes études et tout mon travail sur cela, cela ne laisse pas que d'avancer

Nos affaires de Bavière sont désespérées. Nous sommes à présent, pour celles de Bohême, entre les mains du plus grand fou qui fût jamais; il est parti du bal, car il part toujours du bal; il a été en Saxe, il a été à Dresde pour que l'électeur lui donnât le commandement; de là il s'est mis dans son chariot de poste, est arrivé dans une auberge à Prague, et

[p. 366]

cela pour demander à l'intendant Sechel qu'il lui fournît du pain pour ses troupes, de façon que nous en sommes pour cent mille écus par mois, pour donner du pain de munition à ce roi. Quand la France et l'Angleterre auraient tous les trésors de l'univers, ces gueux d'allemands les leur tireraient. Et moi je ne puis assez admirer la démence qui nous fait envoyer cent millions et quatre-vingt mille hommes hors de chez nous, dont la moitié n'a presque plus de vie, pour exécuter le projet qui tourmentait la tête d'un homme que le diable berce depuis qu'il est au monde.

Adieu, mon cher président, je vous parle comme un bon français et comme un français qui n'est point ivre.

Montesquieu

J'ai oublié le principal sujet de ma lettre: il n'y a eu que dix ou douze exemplaires du livre sur l'origine des langues imprimés. Ce n'est point Maupertuis, à ce que je crois, qui l'a fait; on soupçonnait un autre homme dont le nom se terminait à peu près de même; le fait est que l'auteur n'est pas connu. Le sujet du livre n'a aucun rapport avec le titre; il s'agit de la plus haute métaphysique: il croit que ce sont les langues qui ont créé la plupart des êtres, ce qui fait que l'on n'est pas sûr de leur existence.

[p. 367]

Montesquieu à Guasco

De Paris, février-mars 1742

Je suis fort aise, mon cher ami, que la lettre que je vous ai donnée pour notre ambassadeur vous ait procuré quelques agréments à Turin, et un peu dédommagé des duretés du marquis d'Orméa

J'étais bien sûr que M et Mme De Senecterre se feraient un plaisir de vous connaître et, dès qu'ils vous connaîtraient, qu'ils vous recevraient à bras ouverts. Je vous charge de leur témoigner combien je suis sensible aux égards qu'ils ont eus à ma recommandation. Je vous félicite du plaisir que vous avez eu de faire le voyage avec m le comte d'Egmont: il est effectivement fort de mes amis, et un des seigneurs pour lequel j'ai le plus d'estime

J'accepte l'appointement de souper chez lui avec vous à son retour de Naples; mais je crains bien que, si la guerre continue, je ne sois forcé d'aller planter des choux à La Brède

Notre commerce de Guyenne

[p. 368]

sera bientôt aux abois; nos vins nous resteront sur les bras, et vous savez que c'est toute notre richesse. Je prévois que le traité provisionnel de la cour de Turin avec celle de Vienne nous enlèvera le commandeur de Solar; et, en ce cas, je regretterai moins Paris. Dites mille choses pour moi à m le marquis de Breille. L'humanité lui devra beaucoup pour la bonne éducation qu'il a donnée à m le duc de Savoie, dont j'entends dire de très belles choses. J'avoue que je me sens un peu de vanité de voir que je me formai une juste idée de ce grand homme, lorsque j'eus l'honneur de le connaître à Vienne.

Je voudrais bien que vous fussiez de retour à Paris avant que j'en parte; et je me réserve de vous dire alors le secret du temple de Gnide . Tâchez d'arranger vos intérêts domestiques le mieux que vous pourrez, et abandonnez à un avenir plus favorable la réparation des torts du ministère contre votre maison; c'est dans vos principes, vos occupations et votre conduite que vous devez chercher, quant à présent, des armes, des consolations et des ressources. Le marquis d'Orméa n'est pas un homme à reculer; et, dans les circonstances où l'on se trouve à votre cour, on fera peu d'attention à vos représentations. L'ambassadeur vous salue

Il commence à ouvrir

[p. 369]

les yeux sur son amie; j'y ai un peu contribué, et je m'en félicite, parce qu'elle lui faisait faire mauvaise figure. Adieu.

Montesquieu à l'abbé Venuti

De Paris, le 17 avril 1742

Je n'ai que le temps de vous écrire un mot, monsieur. Quelques-uns de vos amis m'ont demandé de parler à Mme De Tencin sur des lettres qu'on écrit contre vous. Comme je ne sais rien de tout ceci, et ignore si ce sont les premières lettres ou de nouvelles, je vous prie de m'éclaircir sur ce que je dois dire au cardinal qui va arriver, et de croire que personne ne prend plus la liberté de vous aimer, ni d'être avec plus de respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

[p. 370]

Montesquieu au président Barbot

Paris, le 9 juillet 1742

Mon cher confrère

L'abbé de Clairac me mande qu'on lui envoie un successeur. Je l'ai connu à Clairac, où je l'ai vu opérer dans son emploi: je n'ai jamais vu un si honnête homme, ni si simple. On lui a fait un crime, je crois, de ce qu'il était trop aimé dans le pays par des gens qui n'aiment pas son maître.

Cet homme aime la France, il ne respire que l'étude, c'est un homme de condition connu dans toute l'Europe, jeune et capable de tout. Faisons en notre bibliothécaire; qu'en pensez-vous? Cette idée me vient, elle me rit; voyez si cela vous plaira de même. Je lui ai écrit pour le sonder, sans commettre l'académie. Mandez-moi votre sentiment et ce que vous croyez de l'esprit général. Pour moi, qui estime beaucoup cet homme, surtout du côté de l'érudition, qui l'y ai vu remporter le prix sur le temple de Janus à l'académie des inscriptions sans qu'il eût un seul livre, je crois que cet homme pourra devenir un des plus célèbres de l'Europe. Voilà, mon cher président, mes idées, que je soumets entièrement aux vôtres.

[p. 371]

Je ne serais pas fâché à mon particulier, quand je serai à Bordeaux, de pouvoir mener un tel homme à La Brède deux ou trois jours, et d'y causer avec vous; mais vous êtes encore plus rare et plus difficile à avoir qu'un abbé romain

Adieu, mon cher président, je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Le système belle-islien est au d. Celui-ci est en guerre comme Law en finance. Je ne vois pas comment nous pourrons nous retirer de Prague; je ne vois pas plus comment nous pourrons nous retirer de Nieder-Altach. Je suis au désespoir en général et je suis désespéré de la maladie dangereuse du pauvre Bulkeley. Oh! Que les esprits faux sont dangereux pour les grands empires. Adieu.

Montesquieu à l'abbé Venuti

À Paris, ce 24 juillet 1742

Sur les lettres que je reçois, monsieur, de Bordeaux en réponse, je vois qu'il ne tiendra qu'à vous d'avoir la place de bibliothécaire

Je ne vois pas que cette place soit au-dessous d'un gentilhomme, surtout

[p. 372]

quand il est de l'académie, et est par conséquent son bibliothécaire à lui-même, et d'ailleurs vous prendriez une place actuellement possédée par le président Barbot. J'ai d'ailleurs ouï dire que sur le mont Parnasse toutes les places étaient honorables, depuis le sommet jusqu'à la colline

Voilà, me semble, ce qui pourrait vous rendre ce poste acceptable. Je comprends même que le dessein de l'académie sera toujours de faire toutes les choses de sa part que demandera la décence. Réfléchissez à cela, monsieur. Pour moi, j'y aurais l'avantage de voir mon pays orné d'un homme de mérite tel que vous et d'avoir le plaisir de me promener avec vous quelquefois dans mes jardins de La Brède.

Adieu, monsieur, j'ai l'honneur d'être très respectueusement votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Je vous dirai même que, dans les circonstances où vous vous trouvez, on regardera en Italie comme une chose honorable que, dans le temps que vos ennemis vous ont déplacé, ceux du pays vous aient retenu. Il est bien certain du moins qu'on n'en fera pas tant pour votre successeur.

[p. 373]

Montesquieu au président Barbot

À Paris, ce 3 septembre 1742

Votre lettre m'a fait un très grand plaisir, mon cher président, par la nouvelle des sujets qui se présentent, parmi lesquels je distingue beaucoup et m l'évêque d'Agen, par la manière de protection que cela donne, et l'anatomiste dont vous parlez, à cause de la réalité de la chose. Je vous assure qu'avec de la bonne volonté et de la conduite on fera quelque chose de cette académie

Il serait fâcheux que l'affaire de l'abbé de Clairac manquât. M De Sarrau m'en a écrit de manière à me persuader qu'il pense comme nous

J'ai envoyé chez l'abbé de Grave pour ce livre avec 24 ll. On n'a pas voulu le donner à moins de dix écus. Votre ordre précis m'a empêché de le prendre à ce prix.

On m'a promis de m'envoyer la note du journal de Trévoux ; je crois que vous ferez bien de ne pas vous arrêter à cela et de faire vous-même l'extrait pour votre éloge, comme si l'on ne l'avait pas fait. Je vous enverrai toujours le Trévoux dès que je

[p. 374]

saurai lequel. Je parlerai à mon retour de la campagne pour avoir des mémoires de la famille de Silva.

J'espère, mon cher président, que nous ferons de bon vin cette année. Je vous souhaite une bonne santé. Vous ne m'avez point envoyé votre éloge du cardinal De Polignac. Mandez-moi à l'oreille si je pourrais vous envoyer un temple de Gnide , bien relié en maroquin vert, pour en faire un hommage à Madame Duplessy

Vous ne me parlez pas de me renvoyer la dissertation anglaise, qui est arrivée trop tard, sur l'électricité, que je vous avais prié de tirer

du coche; je crois, mon cher président, que vous devez me la renvoyer par la première occasion, afin que je la fasse remettre

Je vous dirai que mademoiselle m'obligea il y a quelque temps que j'étais chez elle à Madrid, à faire un petit roman. Je voudrais bien vous l'envoyer, pour savoir ce que vous en pensez au juste et que vous m'écrivissiez un long jugement, afin que je le corrigeasse. Il faudra que le jugement portât sur le tout et sur les parties, même sur les fautes de style. Mme De Mirepoix, à qui je le montrai il y a quelques jours, et qui a prodigieusement de

[p. 375]

goût, me fit quatre ou cinq critiques très bonnes, et dont je profitai. Il faudrait donc, si vous voulez que je vous l'envoie, que vous me jugeassiez sans flatterie, car je sais bien que vous ne me jugerez pas avec sévérité, que votre coeur sera pour, mais je voudrais que votre esprit fût contre; enfin ce serait pour moi un petit spectacle de savoir au juste ce que vous en pensez; je vous le ferais tenir et vous me le renverriez.

Adieu, mon cher président, je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à Martin Ffolkes

À Paris, ce 27 septembre 1742

Le pauvre capitaine Norden est mort, monsieur, j'en suis très fâché; c'était un homme de mérite, et nous comptions beaucoup son esprit et son savoir. Le pauvre homme a eu une fin très heureuse; il ne se jugeait perdu qu'une heure avant que de l'être. Il nous reste le comte Danneskjold dont je vous remercie de m'avoir procuré la connaissance. Mme De Tencin, à qui je devais le (re) présenter de votre part,

[p. 376]

n'est arrivée que depuis deux ou trois jours de Lyon; je l'ai déjà prévenue, et je le lui mènerai ces jours-ci.

Comment vous portez-vous, monsieur? C'est la chose du monde qui m'intéresse le plus. Votre amitié est un bien qui a fait longtemps les délices de ma vie, et qui en fait encore les regrets. Je ne vous félicite point de votre place à l'académie des sciences; c'est elle qu'il faut féliciter. À propos de sciences, vous ferez un grand plaisir à Maupertuis et à moi, si vous voulez envoyer à Maupertuis et à moi une douzaine de... et nous vous enverrons en revanche les premiers livres qui s'imprimeront dans ce pays-ci; et il est bien certain que la marchandise anglaise vaudra mieux que la française. Je m'en rapporte à la décision du président de votre société royale

Adieu, monsieur mon cher illustre ami, personne ne vous aime, respecte et honore plus que moi

Montesquieu.

Montesquieu à Martin Ffolkes

À Paris, ce 10 novembre 1742

J'ai reçu, monsieur, votre lettre avec le petit paquet qui était dedans. M De Maupertuis a reçu de

[p. 377]

moi son contingent avec fidélité, car je connais aussi bien que personne l'importance de la chose, et j'ai cru devoir par déférence lui envoyer la superbe et grande machine; et sans vouloir vous fâcher, je vous avouerai que je ne crois pas que le modèle en soit en Angleterre; mais qu'on en a pris la peine en Irlande.

M De Maupertuis m'a chargé de vous envoyer un petit paquet de livres que vous recevrez par Mme De Bulkeley; j'en ai ajouté un petit que je me fais l'honneur de vous présenter

À présent que la reine de Hongrie quitte la Bavière; les français, la Bohême; l'Espagne, la Savoie; que le roi d'Angleterre ne passe pas la mer, il me semble que voilà des acheminements à la paix. J'aime cette paix pour bien des raisons; je voudrais surtout que rien ne m'empêchât d'aller dans les lieux où vous êtes, et ne m'ôtât l'espérance de vous voir dans les

lieux où je suis. Je ne saurais vous dire à quel prix je le désirerais.

Nous parlons souvent de vous, mgr Cerati et moi

Il y a quatre mois qu'il est en France, et il compte bien vous aller voir en Angleterre

Je vous prie, parlez un peu de moi à mm les ducs de Richmond et de Montagu; le temps que j'ai passé à leur faire ma cour a été le plus heureux de ma vie.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments de l'amitié la plus tendre, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

[p. 381]

Montesquieu au comte de Guasco

En 1742.

J'ai été enchanté, monsieur le comte, de recevoir une marque de votre souvenir, par la lettre que m'a envoyée m votre frère. Mme De Tencin et les autres personnes auxquelles j'ai fait vos compliments me chargent de vous témoigner aussi leur sensibilité et leur reconnaissance. Je suis fâché de ne pouvoir satisfaire votre curiosité touchant les ouvrages de notre amie. C'est un secret que j'ai promis de ne point révéler

La confiance dont vous m'honorez exige que je vous parle à coeur ouvert sur ce qui fait le sujet intéressant de votre lettre. Je ne dois point vous cacher que je l'ai communiquée à m le commandeur de Solar, qui est de vos amis, et nous nous sommes trouvés d'accord, que les offres que vous fait M De Belle-Isle pour vous attacher, vous et m votre frère, au service de France, ne sont point acceptables. Après tout le bien que les lettres de M De La Chétardie lui ont dit de vous, il est inconcevable qu'il ait pu se flatter de vous retenir en vous proposant des grades au-dessous de ceux que vous avez. Je ne sais sur quoi ils fondent que l'on ne considère pas tout à fait en France les grades du service étranger comme ceux de nos troupes. Cette maxime ne serait ni juste ni obligeante, et nous priverait de fort bons officiers. Je pense que vous avez très bien fait de ne point vous engager dans son expédition, avant que d'avoir de bonnes

[p. 382]

assurances de la cour sur les conditions qui vous conviennent; mais puisqu'il paraît que vous êtes déjà décidé pour le refus, il est inutile de vous présenter ici d'autres réflexions

Les propositions du ministre de Prusse pour la levée d'un régiment étranger méritent sans doute plus d'attention, dès qu'elles peuvent se combiner avec vos finances. Mais il faut calculer pour l'avenir: quelle assurance qu'à la paix le régiment ne soit point réformé? Et, en ce cas, quel dédommagement pour les avances que vous seriez obligé de faire? En matière d'intérêt, il faut bien stipuler avec cette cour. Je doute d'ailleurs que le génie italien s'accommode avec l'esprit du service prussien: j'aurais bien des choses à vous dire là-dessus; mais vous êtes trop clairvoyant.

À l'égard des avantages que l'on vous fait entrevoir au service du nouvel empereur, vous êtes plus à portée que moi de juger de leur solidité, et trop sage pour vous laisser éblouir. Pour moi, qui ne suis pas encore bien persuadé de la stabilité du nouveau système politique d'Allemagne, je ne fonderais pas mes espérances sur une fortune précaire et peut-être passagère. Par ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous sentez que je ne puis qu'approuver la préférence que vous donneriez à des engagements pour le service d'Autriche. Outre que c'est là votre première inclination, l'exemple de nombre de vos compatriotes vous prouve que c'est le service naturel de votre nation. Quels que soient les revers actuels de la cour de Vienne, je ne les

[p. 383]

regarde que comme des disgrâces passagères; car une grande et ancienne puissance, qui a des forces naturelles et intrinsèques, ne saurait tomber tout à coup. En supposant même quelques échecs, le service y sera toujours plus solide que celui d'une puissance naissante. Il y a tout à parier que la cour de Turin, dans la guerre présente, fera cause commune avec celle

de Vienne; par conséquent, les raisons qui vous détournèrent, en quittant le Piémont, de passer au service autrichien, cessent dans les circonstances présentes; je ne vois pas même de meilleur moyen de vous moquer de l'inimitié du marquis d'Orméa que de servir une cour alliée à laquelle, en considérant ce qui s'est passé autrefois, il ne doit pas avoir beaucoup de crédit. Vous êtes prudent et sage; ainsi je soumets à votre jugement des conjectures auxquelles le désir sincère de

[p. 384]

vos avantages a peut-être autant de part que la raison. J'apprendrai avec bien du plaisir le parti que vous avez pris, et j'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.

Montesquieu au président Barbot

1742.

Je reçois, mon cher confrère, votre lettre au sujet de l'abbé De Grave. Je ne saurais m'empêcher d'approuver ce qu'a fait l'académie dans cette occasion, et effectivement les raisons pour l'exclusion sont si bonnes qu'il est impossible de ne pas s'y rendre. Les Réaumur et les Mairan regardent à peu près les sciences comme un sous-fermier sa place et je vous avoue que je suis piqué de voir un homme qui a de la réputation à perdre venir donner froidement une attestation comme quoi un homme sait la géométrie lorsqu'il est notoire à Bordeaux qu'il n'en sait pas un mot, comme vous me faites l'honneur de me le mander; ce qui ne peut prouver que deux choses: qu'il ne se soucie pas que nous découvrions qu'il nous a pris pour dupes, ou qu'il nous croit si ignorants que nous n'en découvrirons jamais rien, et je

[p. 385]

suis bien aise que l'on fasse voir à ces grands génies que l'on n'est pas des bêtes

J'ai écrit une lettre à M De Sarrau, par laquelle je lui mandais que l'on avait découvert en Italie un homme qui pourrait être astronome. Je n'ai pas le temps de vous redire tout cela; vous le verrez dans ma lettre à M De Sarrau. Je persiste toujours à croire que l'académie ferait très bien d'envoyer à Paris le p François ou bien M Thésis pour apprendre l'astronomie et à tenir un observatoire. Ce n'est que par là que vous pourrez avoir de bons sujets: il faut les faire vous-même. Le p François me paraît une bonne caboche; je le connais pourtant très peu. Un moine marche à peu de frais, et en tout cas l'argent serait bien employé. Souvenez-vous que l'abbé Nollet était un laquais de M De Réaumur avant d'être l'oracle des dames de Bordeaux. Si un homme comme le p François ou autre qui eût de l'intelligence pour apprendre était ici, il serait facile de lui procurer des connaissances et des secours. Voilà comme font les anglais: ils envoient des jeunes gens voyager.

Pour l'abbé De Grave, il serait ridicule, me semble, de faire réchauffer cette affaire. Si M De Mairan m'en parle, je vous assure que je lui dirai bien que, quoiqu'on eût d'abord cru aveuglément son suffrage sur la géométrie de l'abbé, on avait trouvé dans un moment qu'il n'en savait pas un mot, ce qui avait

[p. 386]

fait penser à l'académie que lui, Mairan, l'avait légèrement examiné.

Briasson est fort cher, et je vous conseille d'attendre que le dixième soit ôté avant de reprendre votre commerce avec lui. Le dit dixième souffrira, à ce qu'on dit, des remontrances, parce que la cour ne l'a pas limité

J'ai fort avancé l'ouvrage que vous savez. Il y en a dix-neuf livres qui sont à peu près faits et, si j'étais à Bordeaux, je serais en état de vous les faire voir. Si l'ouvrage était mauvais, j'aurais bien regret à ma peine. Je crois que Loyac, vous et moi sommes les meilleurs juges de cela que qui que ce soit, vous surtout, qui avez une érudition si variée. Je suis enfoncé.

[p. 388]

1743 T. 1

Montesquieu à Martin Ffolkes

Paris, ce 21 janvier 1743

La magnificence et la qualité de vos présents, monsieur et très cher ami, surpassent tout ce qu'on aurait dû attendre si justice m'avait été faite. Je crois que vous voulez vous défaire de mes importunités pour tout le reste de ma vie, et c'est un fond d'amortissement que vous m'avez envoyé.

Quoi qu'il en soit de moi, pauvre, chétif et misérable, je m'évertue autant que je puis. Nous buvons souvent à votre santé, M Cerati et moi

C'est un bon, digne et excellent homme, et je m'estimerais heureux si je pouvais faire avec lui le voyage en Angleterre. Il a quitté la théologie pour la philosophie naturelle. Un homme que la première science n'a point gâté est par la nature de son esprit très propre à l'autre

Ne ferons-nous jamais la paix et faut-il que les deux plus puissantes nations du monde deviennent tributaires de toutes celles qui ont besoin d'argent, et se rendent plus pauvres qu'elles? L'esprit de philosophie a gagné l'esprit, mais il a laissé le caractère et les moeurs. Je voudrais bien savoir ce que nous fait l'Allemagne, si on la regarde autrement que comme un objet de commerce

Je vous avouerai que j'ai toujours eu une vraie horreur pour cette

[p. 389]

guerre-ci, et je n'en trouve pas de plus stupide dans toutes les histoires.

Je vous supplie, monsieur, de nous permettre de vous aimer, et je crois que je vous aimerais quand même vous n'auriez rien fait pour cela

Adieu, monsieur, j'ai l'honneur d'être avec le respect et les sentiments du monde les plus tendres, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 390]

Montesquieu à Martin Ffolkes

À Paris, ce 22 mai 1743

Je vous recommande, monsieur, mon très illustre ami, m le médecin Bunon, qui est un homme de mérite qui va en Angleterre, comme les philosophes allaient autrefois en Égypte. Vous me ferez plaisir si vous voulez bien lui accorder la même part dans votre amitié que vous lui donnerez dans votre estime.

M Cerati part pour l'Angleterre, c'est-à-dire presque vraiment pour vous aller voir. Il restera si peu de temps qu'il n'acquerra guère autre chose que l'envie de retourner; mais il vous verra et je sens que c'est beaucoup. Continuez-moi, monsieur, votre amitié.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments du monde les plus tendres, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Ne ferons-nous jamais la paix? Je voudrais qu'on renvoyât tous les politiques, et qu'on fît la paix au jugement de la société royale.

[p. 391]

Montesquieu à Cadet

À Paris, ce 1 er juin 1743

Après avoir bien réfléchi, monsieur, et avoir consulté mes amis, il faut changer de batterie: acceptez les deux nouvelles assises des jurats, quoique du même jour que les deux autres que j'ai produites. Si vous les examinez bien, vous verrez clairement qu'elles ont été faites dans un objet différent: celles des jurats sont pour la borne de Rochemorin seule, les miennes pour toutes les limites; celles des jurats sont faites dans l'objet de fixer la maison de Rochemorin, dont les fonds et dépendances étaient dans deux diverses juridictions, les miennes sont plus étendues et sont faites dans l'objet de conserver les vacants et droits de pacage; enfin celles des jurats ont pour objet de défigurer le lieu particulier où l'on tenait la cour et les plaids, en conséquence de quoi on appelle les causes, et les miennes ont un autre objet, qui est d'établir les limites. Ajoutez à cela que ces nouvelles assises ne me sont point

préjudiciables et qu'elles parlent le langage de toutes les autres, en sorte qu'au lieu de sept j'en ai neuf. Cela est, monsieur, absolument nécessaire pour ôter tous les soupçons et toutes les idées fâcheuses qui naîtraient dans l'esprit des juges contre les autres assises, et il y a bien de l'apparence que c'est la vérité. Ayez la bonté de les lire et de tourner

[p. 392]

cela avec votre habileté ordinaire. Voici un petit mémoire qu'un homme qui a pris une idée de cette affaire a griffonné, dont vous ferez l'usage que vous voudrez.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une amitié parfaite, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à sa fille Denise

Ce mardi matin 1743? Mon secrétaire, je ne puis venir vous prendre que vendredi vers les cinq ou six heures du soir. Je vous donne le bonjour.

Montesquieu

Montesquieu à sa fille Denise

À La Brède, ce 25 septembre 1743

Ma chère fille, j'ai reçu avec bien du plaisir votre lettre. Mon voyage a été très heureux. Votre mère ne se porte pas trop bien. Le petit chat m'a fait enrager pendant tout le voyage dans ma chaise, mais je l'ai attaché

[p. 393]

par le cou avec un ruban et quand il s'est vu cinq ou six fois pendu il a resté en repos

Je vous remercie du petit chien; ne manquez pas de l'appeller Edward, et vous le pouvez hardiment à cause de ses ancêtres, mais il sera bien étonné s'il vient ici, car il s'en faut bien qu'il y trouve des camarades si nobles. J'écrirai à Mme Morand de s'informer au coche si quelqu'un de connaissance qui partirait pour Bordeaux voudrait s'en charger.

J'approuve fort que M Capron voie vos dents, mais n'envoyez point le tailleur à Mme Geoffrin; dites-lui seulement de faire son mémoire au plus juste et envoyez-le moi; je mettrai ordre en même temps aux maîtres à chanter et à danser, car depuis que j'ai gagné mon procès vous ne courez plus de risque d'être religieuse. Faites votre cour et la mienne à mme notre abbesse; cultivez l'amitié dont vous honorent Mlle D'Urfé, et Mlle Thomé, et aimez-moi, ma chère fille

Montesquieu.

Montesquieu à sa fille Denise

À La Brède, ce 4 décembre 1743

Ma petite fille, je me porte bien. J'irai dans quelques jours à Bordeaux, afin de vous envoyer de l'argent et mettre

[p. 394]

ordre à nos dettes. J'écrirai à mme l'abbesse

Il n'est pas temps encore d'ordonner votre corps dans un temps aussi mauvais que celui-ci. Il ne faut pas faire de dépenses inutiles. Votre mère vous fait bien des compliments. Votre chat est fort joli, et vous aussi, ma chère fille que j'aime et que j'embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

1744 T. 1

Montesquieu à Mme Dupin

À Bordeaux, ce 4 janvier 1744

Je suis fâché, madame, de ne devoir qu'à mon vin la jolie lettre, et de ne devoir vous répondre autre chose si ce n'est que vos ordres seront exécutés. J'ai un grand désir de vous revoir; je suis dégoûté de tout ce qui n'est point rendu agréable par votre présence, et cependant je vieillis et vous embellissez

J'ai l'honneur de vous prédire une année charmante, et d'être, avec toute sorte de

respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Ayez la bonté de parler de moi à M Dupin. Vous savez combien j'aime à l'entendre. Le pauvre

[p. 395]

commandeur est derrière les Alpes, qui vous regarde et vous lorgne. Je serai fâché de ne le plus trouver à Paris. Avez-vous vu mgr Cerati? J'ai peur qu'il ne soit malade

Montesquieu à Martin Ffolkes

À Bordeaux, ce 14 février 1744

J'embrasse, monsieur, toutes les occasions qui peuvent me procurer le plaisir de vous parler et de ma parfaite estime et de ma tendre amitié. Vous êtes la personne du monde dont le souvenir m'est plus cher, et avec qui je voudrais le plus vivre; et vivre avec vous, c'est vous aimer. Je suis actuellement à Bordeaux où je jouis des douceurs de mes amis et de ma patrie. M le président Barbot, secrétaire de notre académie, est un des hommes du monde que j'aime le plus. Il s'est toujours appliqué aux sciences, mais comme un gentilhomme. Il sait comme les savants, et a de l'ardeur comme les mécènes. Vous méritez l'un et l'autre d'être amis, quoique éloignés, parce que s'il était à Londres et vous à Bordeaux, vous vous chercheriez sans cesse. Je vous envoie un mémoire auquel je vous supplie de vouloir bien répondre. Ayez la bonté de lui faire réponse à son adresse: à

[p. 396]

m le président Barbot, secrétaire de l'académie des belles-lettres, sciences et arts de Bordeaux .

Notre académie de Bordeaux ne laisse pas que de commencer à fleurir, soit par un grand nombre de personnes distinguées qui en sont, soit par les bienfaits et les dons que quelques membres de cette société lui ont faits, qui la mettent en état d'encourager les sciences. J'y ai presque tous les amis que j'ai dans ce pays-ci, et il me semble que je serais charmé si je vous voyais en augmenter le nombre, et si une place vous convenait, M Barbot et moi nous ferions un grand honneur de vous en faire ouvrir les portes à deux battants; il ne faudrait pour cela qu'écrire à lui et à moi.

Souvenez-vous que vous nous avez promis m votre fils pour un an à Bordeaux; nous le mettrons en bonne compagnie et nous ferons tout ce qui sera en nous pour qu'il ressemble un jour à son père

Peut-être qu'une des grandes villes de province qu'il y ait en France, pour un jeune homme qui trouve bonne compagnie d'honnêtes gens et des amis, vaut mieux que Paris même. Je vous réponds que j'aurai les yeux sur lui et qu'il ne sera libertin que comme le doit être un galant homme, et que je serai son mentor.

Adieu, monsieur, je suis, avec l'amitié du monde la plus tendre, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 397]

Montesquieu à Mme Dupin

À Bordeaux, ce 25 février 1744

J'ai reçu une lettre aussi jolie que vous, madame; c'est celle que vous avez eu la bonté de m'écrire

Je ferai avec une exactitude surprenante votre commission sur le vin, et je vous prie d'agréer que je remercie M Dupin de la préférence qu'il donne au mien; il aura à soutenir bien des thèses sur cela, mais il saura bien défendre son bout. J'ai une envie démesurée de vous voir et de venir vous demander à souper, d'entendre votre concert et vous. Je suis en commerce de lettres avec le commandeur; depuis quelque temps, je lui trouve une gaîté qui me fait croire qu'il a réparé ce qu'il a perdu à Paris

Je suis bien aise que vous goûtiez mgr Cerati: c'est un excellent homme; on peut être son ami vingt ans sans que son amitié vous pèse un quart d'heure.

Quand aurai-je le plaisir de vous revoir? C'est une de ces délices que je mets à la tête des charmes de la ville de Paris

J'ai l'honneur, madame, de vous présenter des sentiments d'admiration et de respect

Montesquieu.

[p. 398]

Montesquieu à Mme Dupin

Mars 1744.

Je vous supplie de croire que ce n'est que parce que vous êtes une très jolie femme et très aimable, que je vous écris; car d'ailleurs je n'ai aucune affaire à vous, la perte de ce vin ne vous concernant point, n'ayant jamais mis dans mon arrangement qu'il pût être au risque de M Dupin. Je vous supplie, n'en parlons plus; s'il y en a de bon cette année, je lui en écrirai et je m'arrangerai avec lui ou avec vous, pour vous en envoyer, madame.

Je suis bien fâché que mon voyage de Chenonceaux se retarde tous les jours. Ce serait un grand plaisir pour moi de vous y rendre une longue visite, et de vous suivre dans vos tournées, comme faisait le pauvre abbé de saint-Pierre, qui n'a jamais eu dans sa vie des regrets que de vous quitter, c'est-à-dire de mourir

Nous apprenons toujours ici de belles nouvelles des victoires du roi, et cependant nous ne voyons rien de M De Voltaire. On nous a dit qu'il était historiographe de France; cela est-il vrai? L'histoire ne serait plate ni de la part du héros, ni de la part de l'écrivain. J'ai reçu une lettre de Maupertuis datée de Rouen; c'est un adieu qu'il me donne. Il me mande qu'il s'embarquera dans le plus petit vaisseau du monde pour Hambourg; il vaudrait

[p. 399]

autant être noyé: un homme qui s'ennuie à Paris doit s'ennuyer ailleurs.

Je vous prie, quand vous verrez mmes les duchesses de Boufflers et de Luxembourg, de leur dire mille choses de ma part; si vous les dites, elles seront charmantes.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à sa fille Denise

À Bordeaux, ce 14 de mars 1744

Ma petite fille, je vous aime beaucoup et, quoique je ne vous aie pas écrit, comptez que ce sont mes affaires qui me tournent la tête. Vous pouvez vous faire faire un corps comme vous me le demandez. Faites bien ma cour à mme l'abbesse.

Adieu ma fille; aimez-moi un peu, donnez-moi de vos nouvelles. Je vous aime de tout mon coeur

Montesquieu.

[p. 400]

Montesquieu à sa fille Denise

S d.

Que vous êtes injuste, petite Denise! Il semble que vous affectiez de me gronder dans le temps que vous avez plus sujet de vous louer de moi. C'est précisément quand je vous aime le plus que vous me faites plus de reproches, comme si c'était à vous de me punir de ce que j'ai pour vous trop de tendresse et d'amour.

Croyez que je vous aime, et à cette condition je croirai que vous m'aimez. Je ne vous demande pas de vous aveugler, mais seulement d'ouvrir les yeux.

[p. 401]

Montesquieu à sa fille Denise

À La Brède, ce 20 de mai 1744

Je crois, ma fille, que j'aurai une occasion de vous faire revenir bientôt auprès de moi et

qu'une dame très respectable voudra bien se charger de vous pendant le voyage. Vous ferez un paquet de tous vos habits et linge, et vous en viendrez gaîment à La Brède; vous n'y goûterez pas les plaisirs de Paris, mais vous y serez très bien reçue. Je ne joins point

[p. 402]

une lettre pour mme l'abbesse, parce que j'en ai écrit une qui ne sera rendue qu'en cas que l'occasion se trouve pour vous faire partir

Adieu, ma chère fille; j'ai bien de l'impatience de vous revoir, et vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

Montesquieu à *

À La Brède, le 20 juillet 1744

Je prends, monsieur, la liberté de vous demander la grâce de vouloir bien laisser passer mon foin du Brassau par votre allée. Je compte que ce sera la dernière fois que je vous importunerai, parce que je vais travailler à faire en sorte que tous les divers particuliers du Brassau et moi fassions raccommoder le chemin et j'ai déjà donné ordre qu'on fît reculer la mer d'eau dans mes possessions. J'espère donc, monsieur, que vous voudrez bien me tirer d'embarras pour cette année et je serai très sensible à vos bontés que je chercherai toujours à mériter

J'ai l'honneur d'être, avec tout le respect possible, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 403]

Montesquieu à Guasco

De Bordeaux, 1 août 1744

L'abbé Venuti m'a fait part, mon cher abbé, de l'affliction que vous a causée la mort de votre ami le prince Cantimir, et du projet que vous avez formé de faire un voyage dans nos provinces méridionales pour rétablir votre santé. Vous trouverez partout des amis pour remplacer celui que vous avez perdu; mais la Russie ne remplacera pas si aisément un ambassadeur du mérite du prince Cantimir. Or je me joins à l'abbé Venuti pour vous presser d'exécuter votre projet: l'air, les raisins, le vin des bords de la Garonne et l'humeur des gascons, sont d'excellents antidotes contre la mélancolie

Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de La Brède, où vous trouverez un château, gothique à la vérité, mais orné de dehors charmants dont j'ai pris l'idée en Angleterre

Comme vous avez du goût, je vous consulterai sur les choses que j'entends ajouter à ce qui est déjà fait. Mais je vous consulterai surtout sur mon grand ouvrage, qui avance à pas de géant depuis que je ne suis plus dissipé par les dîners et les soupers de Paris. Mon estomac s'en trouve aussi mieux; et j'espère que la sobriété avec

[p. 404]

laquelle vous vivrez chez moi sera le meilleur spécifique contre vos incommodités. Je vous attends donc cet automne, très empressé de vous embrasser.

Montesquieu à Rastet

À La Brède, ce 16 août 1744

Je vous supplie d'agréer, monsieur, que j'aie l'honneur de vous communiquer la lettre que le sieur Chaubinet m'a écrite et que j'aie celui de vous recommander encore son affaire et de me dire très respectueusement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Montesquieu à Chaubinet

À La Brède, ce 16 août 1744

J'ai, monsieur, écrit et envoyé votre lettre à M De Rastet; je crois qu'il serait bon que vous

[p. 405]

présentassiez une petite requête où vous mettriez que, si les lettres de grâce faisaient quelques difficultés, vous suppliez m l'intendant de vouloir bien faire ouïr devant lui ceux qui étaient présents à l'action et qu'on a affecté de ne point faire déposer. Je pars pour Clairac et si vous avez quelque chose à me mander, écrivez-le moi à Clairac

Je vous salue de tout mon coeur

Montesquieu.

Montesquieu à Guasco

De Bordeaux, le 30 septembre 1744

Nous partirons lundi, docte abbé, et je compte sur vous. Je ne pourrai pas vous donner une place dans ma chaise de poste, parce que je mène Mme De Montesquieu; mais je vous donnerai des chevaux. Vous en aurez un qui sera comme un bateau sur un canal tranquille, et comme une gondole de Venise, et comme un oiseau qui plane dans les airs. La voiture du cheval est très bonne pour la poitrine; M De Sydenham la conseille sur tout; et nous avons eu un grand médecin qui prétendait que c'était un si bon remède, qu'il est mort à cheval.

[p. 406]

Nous séjournerons à La Brède jusqu'à la saint-Martin; nous y étudierons, nous nous promènerons, nous planterons des bois, et ferons des prairies.

Adieu, mon cher abbé; je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À Bordeaux, ce 28 de décembre 1744

Monsieur le doyen de saint-Seurin m'a dit, monsieur mon très cher cousin, que vous m'aviez fait l'honneur d'accepter la proposition que je vous ai faite d'une chose qui peut rétablir notre famille qui tombe. Cela m'a fait un grand plaisir, et quand j'aurai reçu de vos nouvelles là-dessus, je vous

[p. 407]

enverrai un homme de confiance pour mettre la main à cette affaire avec vous.

Mme De Montesquieu vous fait bien des compliments et moi je vous embrasse. Je suis, avec bien de la tendresse, monsieur mon très cher cousin, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

1745 T. 1

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À La Brède, ce 15 janvier 1745

J'envoie devers vous, mon cher cousin, M Latapie, mon juge de La Brède qui a ma confiance et qui réglera de concert avec vous une affaire qui me touche le coeur de très près. Quand l'affaire sera réglée, je vous dirai que vous aurez une femme qui a un caractère doux et que je vous prierai d'aimer.

Je vous salue et embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

Mme De Montesquieu vous fait bien des compliments.

[p. 408]

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À Bordeaux, le 24 de janvier 1745

Mon cher cousin, Latapie m'a porté les articles. Je travaille actuellement à faire mieux vos affaires que vous ne les avez faites, et je consulte pour ôter s'il est possible la clause de renonciation quelconque, comme aussi nous mettrons sur la donation de 5000 livres, pour plus amples bagues et joyaux, la clause que cette donation vous soit réversible, en cas de prédécès, ce que j'avais dit à Latapie de mettre en votre faveur, et qu'il a oublié.

Mlle De Montesquieu vous remercie de la lettre

que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire, et je suis chargé d'être son secrétaire.

Mme De Montesquieu et moi vous demandons de ne faire aucune dépense dans le mariage; nous exigeâmes la même chose de M D'Armajan, dans un temps moins abominable que celui-ci

Nous comptons que le mariage se fera avant le carême. Nous partirons pour Clairac où la noce se fera plus commodément qu'à Montesquieu. Nous passerons le contrat, et m le doyen qui doit faire le mariage, nous apportera les dispenses de bans. Je vous manderai des nouvelles à mesure que nous avancerons. Nous n'avons encore rien dit; dès que nous en parlerons à la famille d'ici, je vous le

[p. 409]

manderai, afin que vous puissiez en parler à la famille de là-bas.

Je vous embrasse, mon cher cousin, de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À Bordeaux, ce 3 de février 1745

J'ai, mon cher cousin, fait dresser le contrat de manière que vous verrez. Je suis un bon homme d'affaires: la renonciation a été ôtée, l'immobilisation de la dot a été ôtée aussi, et les 5000 livres de plus amples bagues et joyaux sont réversibles en cas que votre femme prédécède. Latapie avait dans ses instructions ces deux derniers articles, mais il n'y a pas fait d'attention. On a mis mot pour mot toutes les autres clauses et conditions après y avoir mûrement pensé.

Nous avons jugé qu'il était impossible de faire le mariage avant le carnaval; nous avons remis au 15 de mars, huit jours plus haut ou plus bas; ce sera en carême, mais nous aurons des dispenses que le doyen nous apportera. Le mariage se fera à Clairac, où nous serons plus à notre aise qu'à Montesquieu. Pendant ce temps-là nous préparerons tout. Nous ne communiquerons l'affaire que quelques jours avant de partir, et je vous ferai savoir le tout.

[p. 410]

Adieu, mon cher cousin, je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Je ne vous dis rien des dames, parce qu'elles sont à la campagne.

Montesquieu à Guasco

De La Brède, le 10 février 1745

Je serai en ville après-demain. Ne vous engagez pas à dîner, mon cher abbé, pour vendredi; vous êtes invité chez le président Barbot. Il faudra y être arrivé à 10 heures précises du matin, pour commencer la lecture du grand ouvrage que vous savez; on lira aussi après dîner: il n'y aura que vous, avec le président et mon fils; vous y aurez pleine liberté de juger et de critiquer

Je viens d'envoyer votre anacréontique à ma fille; c'est une pièce charmante, dont elle sera fort flattée. J'ai aussi lu votre étrenne ou épître pétrarquesque à Mme De Pontac; elle est pleine d'idées agréables. L'abbé, vous êtes poète, et on dirait que vous ne vous en doutez pas. Adieu.

[p. 411]

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À La Brède, ce 19 de février 1745

C'est pour vous dire, mon cher cousin, que nous partirons pour Clairac, le mercredi des cendres, et que nous avons la même impatience que vous de terminer l'affaire. Les dames vous saluent, et moi je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À La Brède, ce 4 mars 1745

Mon cher cousin, c'est pour vous donner avis que nous sommes sur notre départ. Nous vous donnerons avis de notre arrivée. Nous arriverons par la poste jusqu'à Tonneins, et de là nous irons à Clairac comme il plaira à Dieu, car je juge les chemins effroyables. Madame De Montesquieu vous mande qu'elle n'a même pas de domestique pour sa fille, parce qu'elle croit qu'il conviendra mieux que vous les preniez vous-même à Agen, dans le temps.

[p. 412]

Je vous désire une bonne santé; j'ai un grand désir de vous voir. Nous vous saluons tous, et je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À Clairac, dans la maison de Vivens, le 10 de mars 1745.

J'arrivai hier au soir mardi, mon cher cousin, avec Mme et Mlle De Montesquieu; tout le monde vous fait mille compliments. J'ai grand désir de vous voir. Il serait bien bon que ce fût demain jeudi, afin que je puisse envoyer vendredi à Bordeaux au doyen de saint-Seurin qui se chargerait de la publication des bans et dispenses, etc., et nous apporterait le tout; et vous, vous pourriez vous en retourner à Agen faire la même opération, afin que la chose pût se terminer au plus tôt. Si nous pouvons signer le contrat jeudi ou vendredi matin, on pourra publier les bans à La Brède le dimanche

Adieu, mon cher cousin, je vous salue et embrasse de tout mon coeur et ces dames vous font bien des compliments.

Montesquieu.

[p. 413]

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À Clairac, ce samedi matin 13 mars 1745

Je ne vous ai point dit que j'ai nippé ma fille de tout; ainsi vous n'avez rien à lui envoyer. Je lui ai donné pour un millier d'écus de droguets et habits. Ainsi vous n'aurez qu'à apporter une bague d'or et quelques rubans pour les livrées, le tout au plus simple et j'en préviendrai ma fille

Je vous embrasse de tout mon coeur, mon cher cousin.

Montesquieu

Montesquieu à sa fille Denise

À Clairac, ce 6 d'avril 1745

Je suis bien aise, ma chère cousine, que vous soyez contente; vous ferez plus de cabrioles en un mois à Agen que dans dix ans à Bordeaux. Faites mes compliments à votre mari; je compte que vous me ferez connaître m votre beau-frère. Je ne sais comment vous avez fait, mais le doyen est revenu crevé; vous me l'aurez tué. Je pars après-demain pour Bordeaux; dites à votre mari que je songerai à ses

[p. 414]

affaires. Je crois qu'on lui a trop pris pour le contrôle. Faites-lui lire ma lettre, car vous n'entendez rien à tout cela.

Adieu, ma chère cousine, je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Votre mère et votre oncle vous saluent; mes compliments pour tous.

Montesquieu à sa fille Denise

À Vivens, le lundi matin

Ma chère fille, j'arrivai hier au soir, j'ai bien de l'impatience de vous voir; mandez-moi comment vous viendrez ou plutôt portez-moi vous-même la nouvelle. Mes compliments à votre mari. Si vous ne trouvez pas de chaise qui vous conduise jusqu'à Clairac, je pourrai vous envoyer la mienne à Tonneins. Je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

Votre mère vous salue et l'abbé Guasco aussi.

[p. 415]

Montesquieu à la comtesse de Pontac

De Clairac, 1745.

Vous êtes bien aimable, madame, de m'avoir écrit sur le mariage de ma fille; elle et moi vous sommes très dévoués; et nous vous demandons tous deux l'honneur de vos bontés.

J'apprends que les jurats ont envoyé une bourse de jetons, de velours brodé, à l'abbé Venuti: je croyais qu'ils ne sauraient pas faire cela même. Le présent n'est pas important; mais c'est le présent d'une grande cité; et ce régal aurait encore très bon air en Italie: mais là il n'a pas besoin de bon air, parce que l'abbé y est si connu, qu'on ne peut rien ajouter à sa considération

Dites, je vous prie, à l'abbé de Guasco que je ne puis comprendre comment les échos ont pu porter à monsieur le mercure de Paris des vers faits dans

[p. 416]

le bois de La Brède. Je suis fort fâché de ne l'avoir pas su plus tôt, parce que j'aurais donné ce sonnet en dot à ma fille

J'ai l'honneur d'être, madame, avec toute sorte de respect.

Montesquieu au chevalier Marc-Antoine De Secondat.

Bordeaux, ce 11 avril 1745

Je reçois, mon cher cousin, avec bien du plaisir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire

Je serais bien charmé de faire connaissance avec vous et, de la manière dont j'ai ouï parler, j'ai là une bonne connaissance à faire. Ma fille ne me parle que de la satisfaction qu'elle a auprès de m votre frère et du plaisir qu'elle a de vous voir. Je vous demande, mon cher cousin, votre amitié et suis, avec la plus parfaite estime, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 417]

Montesquieu à Cerati

De Bordeaux, le 16 juin 1745

J'apprends, monseigneur, par votre lettre, que vous êtes arrivé heureusement à Pise. Comme vous ne me dites rien de vos yeux, j'espère qu'ils se seront fortifiés. Je le souhaite bien, et que vous puissiez jouir agréablement de la vie pour vous et pour les délices de vos amis. Vous m'exhortez à publier; je vous exhorte fort vous-même à nous donner une relation des belles réflexions que vous avez faites dans les divers pays que vous avez vus. Il y a beaucoup de gens qui paient les chevaux de poste; mais il y a peu de voyageurs, et il n'y en a aucun comme vous. Dites à l'abbé Niccolini qu'il nous doit un voyage en France, et je vous prie de l'assurer de l'amitié la plus tendre.

Je voudrais bien pouvoir vous tenir tous deux dans la terre de Brède, et là y avoir de ces conversations que l'ineptie ou la folie de Paris rendent rares. J'ai dit à m l'abbé Venuti que ses médailles étaient vendues. Nous avons ici l'abbé de Guasco, qui me tient fidèle compagnie à La Brède. Il me charge de vous faire bien des compliments.

Il faut avouer que l'Italie est une belle chose, car tout le monde veut l'avoir. Voilà cinq armées qui vont se la disputer. Pour notre Guyenne, ce ne sont que des armées de gens d'affaires qui en veulent faire

[p. 418]

la conquête, et ils la font plus sûrement que le comte de Gages. Je crois qu'à présent, il se fait bien des réflexions sous la grande perruque du marquis d'Orméa.

Je n'irai à Paris d'un an tout au plus tôt. Je n'ai pas un sou pour aller dans cette ville, qui dévore les provinces, et que l'on prétend donner des plaisirs, parce qu'elle fait oublier la vie. Depuis deux ans que je suis ici, j'ai

continuellement travaillé à la chose dont vous me parlez; mais ma vie avance, et l'ouvrage recule à cause de son immensité: vous pouvez être bien sûr que vous en aurez d'abord des nouvelles.

On m'avertit que mon papier finit. Je vous embrasse mille fois.

Montesquieu à Tourny

À Bordeaux, ce 3 d'août 1745

M Stoup, vient d'être porté, monsieur, pour la jurade dans l'ordre des avocats, et il a eu les trente

[p. 419]

voix, ce qui est une chose bien rare. Il y a longtemps qu'il aurait été question de lui si M Cazalet, son beau-frère, pendant les trois ans qu'il a été porté, et deux ans qu'il a été jurat, ne lui avait point été un obstacle. Il a été syndic des anciens en 1741; j'ai écrit pour lui à m le marquis d'Argenson; je vous serais bien obligé, monsieur, si vous vouliez bien rendre service, vous dont on écoute tant la voix, à mon dit sieur Stoup auprès de ce ministre

Vous parlerez pour un bon sujet, pour un homme qui a bien de la considération; il est mon ami, et je serais bien flatté si cette qualité ajoutait quelque chose à celles que je viens de dire.

Ne reviendrez-vous donc jamais? J'ai une véritable impatience d'avoir l'honneur de vous voir. J'ai envie de faire querelle à mme la duchesse d'Aiguillon de votre long séjour; mais les femmes vous amusent et ne vous retiennent pas.

J'ai l'honneur d'être, avec des sentiments très respectueux, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

1746 T. 1

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À Bordeaux, ce 15 de janvier 1745 corr 1746

Mon cher cousin, l'état terrible où sont actuellement les affaires à Bordeaux fait que je ne puis vous être bon à rien dans cette affaire. Tout le monde est ici au désespoir

[p. 420]

pour ce moment et on craint beaucoup pour l'avenir; ainsi, il n'est point question ici d'emprunt

Je crois que si vous faites un enfant à votre femme, vous aurez de plus belles terres que toutes celles que vous pourrez acheter

Adieu, mon cher cousin, je vous embrasse, et ma fille de tout mon coeur.

Montesquieu

Vous recevrez de l'argent de moi au commencement du mois prochain.

Montesquieu à *

À Bordeaux, ce samedi soir 1745-1746? J'ai l'honneur, monseigneur de vous envoyer la copie de ma lettre à M Demons De Saint-Pauly

Je voudrais ne pas donner matière à de nouvelles plaintes. Je n'ai jamais exigé rien de M De Saint-Pauly, mais il me semble qu'il exige beaucoup de

[p. 421]

moi. Tout ce qui me fâche, c'est que je vous romps continuellement la tête et que nous commençons par vous faire connaître la misérable tracasserie de province.

J'ai l'honneur d'être avec un respect infini, monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à Trudaine

À Bordeaux, ce 6 août 1746

Vous avez eu la bonté de m'écrire, monsieur, et tous mes petits chagrins sont dissipés. J'ai l'honneur de vous envoyer et de vous présenter ma requête. Il pourrait être qu'il y aurait quelque hérésie dans mon dernier mémoire, mais elle n'est point de coeur; me voyant sur les bras une affaire avec les trésoriers, je me suis mis à feuilleter des livres, et j'y ai mis tout ce que j'y ai trouvé. J'aurai l'honneur de vous voir, monsieur, au mois de septembre, et je voudrais pouvoir vous exprimer ce que je sens au moment que je vous le dis

Je vois qu'il faut que je remette à ce temps-là à vous parler de ma justice de saint-Morillon

Je ferai

[p. 422]

demander à M De Ségur son arrêt que j'aurai l'honneur de vous apporter, et vous aurez la bonté de voir ce qui se peut faire, ou si l'on peut faire quelque chose sans choquer les règles.

J'ai l'honneur d'être avec un respect infini, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à Guasco

De Paris, en août 1746

Je ne sais quel tour a fait la lettre que vous m'avez écrite de Barèges; elle ne m'est parvenue que depuis peu de jours. J'ai été très scandalisé de la tracasserie de m le chevalier d'Apcher

C'est un plaisant homme que ce prétendu gouverneur de Barèges: il faut que le cordon bleu lui ait tourné la tête. Quand je le verrai à Paris, je ne manquerai pas de lui demander si vous avez fait bien des progrès en politique par la lecture de ses gazettes. J'ai conté ici la querelle d'allemand qu'il vous a faite, faisant bien remarquer qu'il est fort singulier qu'un homme né dans les états du roi de Sardaigne soit inquiet de la petite vérole de ce monarque; et que, tenant par deux frères à la

[p. 423]

cour de Vienne, il montre d'être fâché de ses échecs. Sachez, mon cher ami, qu'il y a des seigneurs avec qui il ne faut jamais disputer après dîner. Vous avez agi très prudemment en lui écrivant après son réveil. Votre lettre est digne de vous, et je suis enchanté qu'elle l'ait désarmé. Vous devez être glorieux d'avoir triomphé, le jour de Saint Louis, d'un de nos lieutenants généraux, sans que personne vous ait aidé

Mandez-moi si vous accompagnerez Mme De Montesquieu à Clairac; car mon ouvrage avance et, si vous prenez la route opposée, il faut que je sache où vous faire tenir la partie qui va être prête. Je souhaite que votre voyage sur le pic du Midi soit plus heureux que la chasse d'amiante et la pêche des truites du lac des Pyrénées. Mon ami, je vois que les choses difficiles ont de grands attraits pour vous, et que vous suivez plus votre curiosité que vous ne consultez vos forces. Souvenez-vous que vos yeux ne valent guère mieux que les miens: laissez que mon fils, qui en a de bons, grimpe sur les montagnes et y aille faire des recherches sur l'histoire naturelle; mais gardez les vôtres pour les choses nécessaires. Si l'on vous a regardé comme un politique dangereux, parce que vous aimez à lire les gazettes, vous courez risque que l'on vous fasse passer pour un sorcier, si vous allez grimpant sur des rochers escarpés. Adieu.

[p. 424]

Montesquieu à Maupertuis

Paris, 25 novembre 1746

Monsieur mon très cher et très illustre confrère, vous aurez reçu une lettre de moi, datée de Paris

J'en reçus une de vous, datée de Potsdam; comme vous l'aviez adressée à Bordeaux, elle a resté plus d'un mois en chemin, ce qui m'a privé très longtemps du véritable plaisir que je ressens toujours lorsque je reçois des marques de votre souvenir. Je ne me console point de ne vous avoir point trouvé ici, et mon coeur et mon esprit vous y cherchent toujours

Je ne saurais vous dire avec quel respect, avec quels sentiments de reconnaissance et, si j'ose le dire, avec quelle joie j'apprends par votre lettre la nouvelle que l'académie m'a fait l'honneur de me nommer un de ses membres: il n'y a que votre amitié qui ait pu lui persuader que je pouvais aspirer à cette place. Cela va me donner de l'émulation pour valoir mieux que je ne vaux; et il y a longtemps que vous auriez vu mon ambition, si je n'avais craint de tourmenter votre amitié en la faisant paraître

Il faut à présent que vous acheviez votre ouvrage et que vous me

[p. 425]

marquiez ce que je dois faire en cette occasion, à qui et comment il faut que j'aie l'honneur d'écrire, et comment il faut que je fasse mes remerciements. Conduisez-moi, et je serai bien conduit. Si vous pouvez dans quelque conversation parler au roi de ma reconnaissance, et que cela soit à propos, je vous prie de le faire. Je ne puis offrir à ce grand prince que de l'admiration, et en cela même je n'ai rien qui puisse presque me distinguer des autres hommes

Je suis bien fâché de voir par votre lettre que vous n'êtes pas encore consolé de la mort de m votre père. J'en suis vivement touché moi-même; c'est une raison de moins pour nous pour espérer de vous revoir.

Pour moi, je ne sais si c'est une chose que je dois à mon être physique ou à mon être moral, mais mon âme se prend à tout. Je me trouvais heureux dans mes terres, où je ne voyais que des arbres; et je me trouve heureux à Paris, au milieu de ce nombre d'hommes qui égale les sables de la mer: je ne demande autre chose à la terre que de continuer à tourner sur son centre; je ne voudrais pourtant pas faire avec elle d'aussi petits cercles que ceux que vous faisiez à Torneo.

Adieu, mon cher et illustre ami; je vous embrasse un million de fois.

[p. 426]

Montesquieu à Guasco

De Paris, 1746 fin 1746

Vous avez bien deviné et, depuis trois jours, j'ai fait l'ouvrage de trois mois; de sorte que, si vous êtes ici au mois d'avril, je pourrai vous donner la commission dont vous voulez bien vous charger pour la Hollande, suivant le plan que nous avons fait. Je sais à cette heure tout ce que j'ai à faire. De trente points je vous en donnerai vingt-six: or, pendant que vous travaillerez de votre côté, je vous enverrai les quatre autres.

Le p Desmolets m'a dit qu'il avait trouvé un libraire pour votre manuscrit des satires , mais que personne ne veut de votre savante dissertation, parce qu'on est sûr du débit de ce qui porte le nom de satires et très peu des dissertations savantes. Votre censeur est mort; mais je m'en console, puisque l'auteur est encore en vie.

Vous avez bien tort de me reprocher de ne pas vous écrire des nouvelles, vous qui ne m'avez rien dit sur le mariage de Mlle Mimi, ni sur mes

[p. 427]

vendanges de Clairac, qui ne seront sûrement pas si bonnes qu'elles l'auraient été, par la consommation de raisins que vous avez faite dans mes vignes.

On ne croit pas que les affaires de milord Morton soient aussi mauvaises qu'on l'a cru dans le public, aigri par la guerre contre les anglais

Le p Desmolets n'a point eu de tracasseries dans sa congrégation, d'autant plus qu'il ne porte point de perruque; mais il dit que vous lui donnez trop de commissions. Je vous donne la devise du porc-épic, cominus eminus

Le p Desmolets dit que vous avez plus d'affaires que si vous alliez faire la conquête de la Provence...: remarquez que c'est le p Desmolets qui dit cela. Pendant que vous serez à Clairac, prenez bien garde à trois choses: à vos yeux, aux galanteries de M De La Mire, et aux citations de saint Augustin dans vos disputes de controverse. J'envie à Mme De Montesquieu le

plaisir qu'elle aura de vous revoir

Adieu; je vous embrasse.

[p. 428]

Montesquieu à Guasco

De Paris, le 6 décembre 17451746

Mon cher abbé, je vous ai dit jusqu'ici des choses vagues et en voici de précises. Je désire de donner mon ouvrage le plus tôt qu'il se pourra

Je commencerai demain à donner la dernière main au premier volume, c'est-à-dire aux treize premiers livres; et je compte que vous pourrez les recevoir dans cinq à six semaines

Comme j'ai des raisons très fortes pour ne point tâter de la Hollande, et encore moins de l'Angleterre, je vous prie de me dire si vous comptez toujours de faire le tour de la Suisse avant le voyage des deux autres pays. En ce cas, il faut que vous quittiez sur-le-champ les délices du Languedoc: et j'enverrai le paquet à Lyon, où vous le trouverez à votre passage

Je vous laisse le choix entre Genève, Soleure et Bâle. Pendant que vous feriez le voyage et que l'on commencerait à travailler sur le premier volume, je travaillerai au second et j'aurai soin de vous le faire tenir aussitôt que vous me le marquerez; celui-ci sera de dix livres, et le troisième de sept: ce sont des volumes in-quarto

J'attends votre réponse là-dessus; et, si je puis compter que vous partirez sur-le-champ, sans vous arrêter ni à droite ni à gauche, je souhaite ardemment que mon ouvrage ait un parrain tel que vous.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse.

[p. 429]

Montesquieu à Guasco

De Paris, 24 décembre 1746

Ma lettre, à laquelle vous venez de répondre, a fait un effet bien différent que je n'attendais: elle vous a fait partir; et moi je comptais qu'elle vous ferait rester jusqu'à ce que vous eussiez reçu des nouvelles du départ de mon manuscrit; au moins était-ce le sens littéral et spirituel de ma lettre. Depuis ce temps, ayant appris le passage du Var, je fis réflexion que vous étiez piémontais, et qu'il était désagréable pour un homme qui ne songe qu'à ses études et à ses livres, et point aux affaires des princes, de se trouver dans un pays étranger dans des conjonctures pareilles à celles-ci: de sorte que vous prendriez peut-être le parti de retourner dans votre pays, surtout s'il est vrai que votre bon ami, le marquis d'Orméa, est mort ou n'a plus de crédit, comme le bruit en court. Je parlai à notre ami Gendron de la situation désagréable dans laquelle cela vous mettait et il pense comme moi. Mais nous espérons qu'à la paix vous pourrez jouir tranquillement de l'aménité de la France, que vous aimez, et où l'on vous aime. Peut-être, mon cher ami, ai-je

[p. 430]

porté mes scrupules trop loin; sur cela vous êtes prudent et sage.

Du reste, dans la situation présente, je ne crois pas qu'il me convienne d'envoyer mon livre pour le faire imprimer, d'autant moins que je suis incertain du parti que vous prendrez. Si vous croyez devoir rester en France, je ne doute pas que vous ne revoyiez la Garonne, et que vous ne travailliez à une autre dissertation, pour remporter encore un prix à l'académie des inscriptions. Vous imiterez en cela l'abbé Lebeuf; mais vous ne serez pas si boeuf que lui.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu à Guasco.

De Paris, en 1746

J'ai lu, docte abbé, votre dissertation avec plaisir; et je suis sûr que je vous mettrai sur la tête un second laurier de mon jardin, si vous êtes à La Brède, comme je l'espère, lorsqu'il vous aura été décerné par l'académie

Le sujet est beau, vaste, intéressant, et vous l'avez fort bien traité. Je suis bien aise de vous

voir, vous, chasser sur mes terres. Il y a deux choses dans votre dissertation que je

[p. 431]

voudrais que vous éclaircissiez: la première, c'est qu'on pourrait croire que vous mettez Carthage, après la seconde guerre punique, au rang des villes autonomes soumises à l'empire romain; vous savez qu'elle continua d'être un état libre et absolument indépendant; la seconde remarque regarde ce que vous dites du titre d' éleuthérie

Vous n'indiquez point de différence entre les villes qui prenaient ce titre et celles qui prenaient celui d' autonomes . Vous n'avez fait que toucher ce point, et il méritait d'être éclairci. Vous savez qu'on dispute là-dessus, et que des savants prétendent que l' éleuthérie disait quelque chose de plus que l' autonomie

Je vous conseille d'examiner un peu la chose, et de faire à ce sujet une addition à votre dissertation.

J'ai fait faire une berline, afin que je vous mène plus commodément à Clairac, que vous aimez tant

Nous ne disputerons plus sur l'usure, et vous gagnerez deux heures par jour. Mes prés ont besoin de vous. L'Éveillé ne cesse de dire: " oh! Si m l'abbat étoit ici! "Je vous promets qu'il sera docile à vos instructions: il fera tant de rigoles que vous voudrez. Mandez-moi si je puis me flatter que

[p. 432]

vous prendrez la route de la Garonne, parce qu'en ce cas je profiterai d'une occasion qui se présente pour envoyer directement mon manuscrit à l'imprimeur. Pour vous avoir, je vous dégage de votre parole. Aussi bien l'impression ne doit point en être faite en Hollande, encore moins en Angleterre, qui est une ennemie avec laquelle il ne faut avoir de commerce qu'à coups de canon

Il n'en est pas de même des piémontais, car il s'en faut bien que nous soyons en guerre avec eux; ce n'est que par manière d'acquit que nous assiégeons leurs places, et qu'ils prennent prisonniers tant de nos bataillons: vous n'avez donc point de raisons de nous quitter; vous serez toujours reçu comme ami en Guienne. Nous nous piquerons de ne pas céder au Languedoc et à la Provence. Je vous remercie d'avoir parlé de moi al serenissimo , très flatté qu'il se soit souvenu que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Modène. Je vous enverrai mon livre que vous me demandez pour lui.

Vous trouverez ci-joints les éclaircissements peu éclaircissants que vous envoie le chapitre de Comminges. L'abbé, vous êtes bien simple de vous figurer que des gens de chapitre se donnent la peine de faire des recherches littéraires; ce n'est pas moi, c'est mon frère, qui est doyen d'un chapitre, qui vous dit de vous mieux adresser. Que cela ne vous fasse cependant pas suspendre votre histoire de

[p. 433]

Clément V; vous l'avez promise à notre académie

Revenez, et vous y travaillerez plus à l'aise sur le tombeau de ce pape. Je prétends que vous ne laissiez l'article de Brunissende, car je crains que vous ne soyez trop timoré pour nous en parler; je ne vous demande que de mettre une note. Vos recherches vous feront lire des savants, et un trait de galanterie vous fera lire de ceux qui ne le sont pas.

J'ai envoyé votre médaille à Bordeaux, avec ordre de la remettre à M De Tourny, pour la remettre à m l'intendant du Languedoc. Mon cher abbé, il y a deux choses difficiles: d'attraper la médaille, et que la médaille vous attrape.

Adieu; je vous attends, je vous désire, et vous embrasse de tout mon coeur.

1747 T. 2

Montesquieu à Guasco

De Paris, 17 juillet 1747

J'ai eu l'honneur de vous mander, mon cher abbé, que votre lettre ne me disant rien que de

très vrai, et ne me parlant que des difficultés que vous trouveriez dans cette affaire, et d'un nombre infini de voyages commencés, projetés ou à achever, j'ai pris le parti d'une occasion très favorable qui s'est offerte, et qui vous délivre d'une grande peine.

Je vous dirai que j'ai jugé à propos de retrancher, quant à présent, le chapitre sur le stathoudérat;

[p. 7]

dans les circonstances présentes il aurait peut-être été mal reçu en France, et je veux éviter toute occasion de chicane. Cela n'empêchera pas que je ne vous donne dans la suite ce chapitre pour la traduction italienne que vous avez entreprise. Dès que mon livre sera imprimé, j'aurai soin que vous en ayez un des premiers exemplaires; et vous traduirez plus commodément sur l'imprimé que sur le manuscrit

J'ai été comblé de bontés et d'honneurs à la cour de Lorraine, et j'ai passé des moments délicieux avec le roi Stanislas. Il y a grande apparence que je serai à Bordeaux avant la fin du mois d'août

En attendant mon retour, vous devriez bien aller trouver Mme De Montesquieu à Clairac. Je ne manquerai pas de vous envoyer les deux exemplaires de la nouvelle édition de mes romains que je vous ai promis pour S A S, et pour M Le Nain

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu à Mussard.

À Paris, ce 24 août 1747

Monsieur, ce diable de M Saladin, à qui j'ai communiqué la première partie de mon ouvrage, me dit qu'il y a quelques endroits scabreux qu'il faut changer,

[p. 8]

et hier, lui et moi commençâmes à lire pour procéder à l'examen. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans trois ou quatre jours les corrections qu'il y aura à faire dans ce qui sera imprimé: il faudra mettre des cartons, et cela à mes dépens, comme il est très juste. Ainsi je vous prie, monsieur, de vouloir bien, à la réception de ma lettre, obtenir de M Barrillot qu'il suspende quelques jours, c'est-à-dire une semaine tout au plus, son édition. J'ai donné à notre ami la quatrième partie, qu'il enverra par la première occasion, et j'enverrai la cinquième à peu près dans le temps que vous me marquerez, et pendant ce temps-là je l'augmenterai de quelques livres des choses que je voulais mettre dans la sixième, ce qui diminuera considérablement mon travail sans que mon ouvrage, je crois, ni même le public y perdent rien. J'attends la réponse de M Vernet pour savoir si je puis me mettre en correspondance avec lui et comment. Je vous prie de me conserver toujours, monsieur, vos bontés et l'amitié du monde qui m'est le plus précieuse, ayant, monsieur, été porté par un véritable penchant naturel vers votre personne, et il faudra bien que vous me gardiez, car vous ne pourrez pas vous défaire de moi.

J'ai l'honneur d'être, avec des sentiments très respectueux, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Vous aurez reçu, monsieur, de moi deux lettres: l'une à l'occasion de deux observations que vous m'aviez faites et l'autre à l'occasion de quelques

[p. 9]

corrections auxquelles il y aura quelque chose à retoucher, comme M Vernet verra par les premières que j'enverrai.

Montesquieu à Guasco

De Paris, ce 19 octobre 1747

Je vous demande pardon de vous avoir donné de fausses espérances de mon retour; des affaires que j'ai ici m'ont empêché de partir comme je l'avais projeté. Je suis aussi en l'air que vous. Je serai pourtant au commencement de mars à Bordeaux

Faites, en attendant, bien ma cour à la charmante comtesse de Pontac, chez qui je crois que vous êtes à présent, et d'où j'espère que vous descendrez à Bordeaux, où nous disputerons politique et théologie.

J'enverrai le livre à M Le Nain. Je peux bien envoyer un roman à un conseiller d'état. À vous, il faut les pensées de M Pascal; quoique dix-huit ou vingt dames que le prince de Wurtemberg m'a dit que vous avez sur votre compte en Languedoc et en Provence vous auront sans doute beaucoup changé, et rendu plus croyant touchant les

[p. 10]

aventures galantes. Vous ferez comme cet hermite que le diable damna en lui montrant un petit soulier; car je vous ai toujours vu enclin aux belles passions, et je suis persuadé que dans votre dévotion vous enragiez de bon coeur. Mais il faudra vous divertir à Bordeaux, et je chargerai ma belle-fille d'avoir soin de vous

Je vis l'autre jour M De Boze, avec qui je parlai beaucoup de vous. Quand vous serez ici, vous entrerez à l'académie par la porte cochère; mais je vous conseille d'écrire encore sur le sujet du prix proposé pour l'année prochaine

Comme ce sujet tient à celui que vous avez traité, et que vous tenez le fil des règnes précédents, vous trouverez moins de difficultés dans vos nouvelles recherches. Si les mémoires sur lesquels je travaillai l' histoire de Louis XI n'avaient point été brûlés, j'aurais pu vous fournir quelque chose sur ce sujet.

[p. 11]

Si vous remportez ce troisième prix, vous n'aurez besoin de personne, et votre réception n'en sera que plus glorieuse. Vous aurez tant de loisir que vous voudrez à Clairac et à La Brède, où les voyages et les dames ne vous distrairont plus

Vous êtes en haleine dans cette carrière, et y trouverez plus de facilité qu'un autre

Adieu; je vous embrasse mille fois

Montesquieu à Jacob Vernet

Octobre 1747.

À l'égard de l' invocation aux muses , elle a contre elle que c'est une chose singulière dans cet ouvrage

[p. 12]

et qu'on n'a point encore faite. Mais quand une chose singulière est bonne en elle-même, il ne faut pas la rejeter pour sa singularité, qui devient elle-même une raison de succès, et il n'y a point d'ouvrage où il faille plus songer à délasser le lecteur que dans celui-ci, à cause de la longueur et de la pesanteur des matières.

[p. 15]

Montesquieu à sa fille Denise

À Bordeaux, ce 29 novembre 1747

Ma fille, partant pour Paris, j'ai communiqué la lettre à Mme De Montesquieu sur les titres de cet homme de Lectoure. Je crois avoir tous ceux qui concernent l'achat fait par nos auteurs de la terre de Montesquieu et par conséquent les deux dont tu me parles; s'il y en avait d'autres, il faudrait que cet honnête homme envoyât une note et s'il en avait que je n'eusse pas, je lui ferais un présent. Je t'en veux faire un d'une tabatière d'or que j'ai et j'ai chargé Mme De Montesquieu de te l'envoyer. La ciselure et la gravure en sont admirables. C'est pour tenir lieu de la bourse de jetons de l'académie, dont je n'ai pas gagné un seul pendant plus d'un an que j'ai été à Paris.

Adieu, ma chère fille, je vais mettre mes bottes; je t'aime bien tendrement.

Montesquieu

Mes compliments à mon cousin et mes cousines

1747 T. 1

Montesquieu à Jude père

À Paris, ce 14 janvier 1747

Je vous remercie de tout mon coeur, monsieur, de votre bon souvenir et je vous prie de me le

[p. 434]

continuer. Je suis bien aise que vous vous portiez bien. M Helvétius m'a paru vous estimer beaucoup

Je suis toujours très content de m votre fils: il est un très honnête garçon; mais c'est moi qui le fais trop travailler et qui suis un homme dur, car il ne peut pas seulement aller à la comédie.

Je suis, monsieur, avec une parfaite estime, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Montesquieu à Guasco

De Paris, le 30 corr : 20 février 1747

Vous m'avez bien envoyé l'extrait de ma lettre;

[p. 435]

mais il y a des points qui ne valent rien. Je vous avais mandé que je vous enverrais une partie de mon ouvrage, mais que, quand vous l'auriez reçue, vous ne vous amuseriez plus à autre chose; là-dessus vous êtes parti pour faire toutes vos courses, au lieu d'attendre mon manuscrit

Mon cher ami, quand il y aura une métempsycose, vous renaîtrez pour faire la profession de voyageur; je vous conseille de commencer à vous faire dérater. Mais venons au fait

Dans trois mois vous recevrez quinze ou vingt livres, qui n'ont besoin que d'être relus et recopiés; c'est-à-dire de cinq parties vous en recevrez trois, qui feront le premier volume; et après cela je travaillerai au second, que vous recevrez deux ou trois mois après. S'il ne vous reste plus de courses littéraires ou galantes à faire dans le Languedoc, vous ferez bien d'aller reprendre votre poste de confesseur de Mme De Montesquieu, ou celui de pénitent de m l'évêque d'Agen.

Quoi qu'il en soit, en quelque endroit que vous me marquiez, je vous enverrai à la fin d'avril le premier volume. Si vous croyez avoir besoin d'un passe-port de la cour, je serai votre pis-aller, croyant qu'il vaut mieux que vous employiez pour cela M Le Nain ou M De Tourny; ce que je ne dis point du tout pour me dispenser de faire la chose, mais parce que les intendants ont plus de crédit qu'un ex-président

Je vous embrasse de tout mon coeur.

[p. 436]

Montesquieu à Guasco

De Paris, 1 er mars 1747

J'ai parlé à M De Boze: il m'a renvoyé assez rudement et assez maussadement, et m'a dit qu'il ne se mêlait pas de ces choses-là; qu'il fallait s'adresser à M Fréret et à m le comte de Maurepas; que c'était la chimère de ceux qui avaient gagné un prix de croire qu'on les recevrait d'abord à l'académie. Je ne sais pas s'il n'aurait pas quelque autre en vue. Je parlai le même jour à M Duclos, qui me paraît d'assez bonne volonté; mais c'est un des derniers. Or vous ne pouvez avoir M De Maurepas que par la duchesse d'Aiguillon, votre muse favorite

Vous savez que je suis brouillé avec M Fréret

Vous ferez donc bien d'écrire à Mme D'Aiguillon; si je le lui propose, il est sûr et très sûr qu'elle n'en fera rien; mais, si vous écrivez, elle m'en parlera et je lui dirai des choses qui pourront l'engager. Si vous gagnez encore un prix, cela aplanira les difficultés. Le p Desmolets m'a dit que vous travailliez; moi je travaille de mon côté; mais mon travail s'appesantit

Le chevalier Caldwell m'a écrit que vous étiez tenté d'aller avec lui en Égypte; je lui ai mandé que c'était pour aller voir vos confrères les momies. Son

[p. 437]

aventure de Toulouse est bien risible; il paraît que dans cette ville-là on est aussi fanatique en

fait de politique qu'en fait de religion

Faites, je vous prie, mes respectueux compliments à m le premier président Bon: la première chose physique que j'aie vue en ma vie, c'est un écrit sur les araignées, fait par lui. Je l'ai toujours regardé comme un des plus savants personnages de France; il m'a toujours donné de l'émulation quand j'ai vu qu'il joignait tant de connaissances de son métier avec tant de lumières sur le métier des autres: remerciez-le bien des bontés qu'il me fait l'honneur de me marquer.

J'ai eu aussi l'honneur de connaître M Le Nain à La Rochelle, où j'étais allé voir m le comte de Matignon. Je vous prie de vouloir bien lui rafraîchir

[p. 438]

la mémoire de mon respect. On dit ici qu'il a chassé les ennemis de Provence par ses bonnes dispositions économiques, et que nous lui devons l'huile de Provence.

Votre lettre de change n'est point encore arrivée, mais un avis seulement. Vous voyez bien que vous êtes vif, et que vous avez envoyé M Jude à perte d'haleine pour une chose qu'il pouvait faire avec toute sa gravité.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu à Cerati.

De Paris, ce 31 mars 1747

J'ai reçu, monsieur mon illustre ami, étant à Paris, la lettre que je dois à votre amitié. Vous ne me parlez pas de votre santé, et je voudrais en avoir pour garant quelque chose de mieux que des preuves négatives. Vous avez mis dans votre lettre un article que j'ai relu bien des fois, qui est que vous désireriez venir passer deux ans à Paris, et que vous pourriez de là aller jusqu'à Bordeaux: voilà des idées bien agréables; et moi je forme le projet d'aller quelque jour à Pise, pour corriger chez vous mon ouvrage; car qui pourrait le mieux faire que vous? Et où pourrais-je trouver des jugements plus sains? La guerre m'a tellement incommodé que j'ai été obligé de passer trois ans et demi dans mes

[p. 439]

terres; de là je suis venu à Paris; et, si la guerre continue, j'irai me remettre dans ma coquille jusqu'à la paix. Il me semble que tous les princes de l'Europe demandent cette paix; ils sont donc pacifiques? Non, car il n'y a de princes pacifiques que ceux qui font des sacrifices pour avoir la paix, comme il n'y a d'homme généreux que celui qui cède de ses intérêts, ni d'homme charitable que celui qui sait donner

Discuter ses intérêts avec une très grande rigidité est l'éponge de toutes les vertus

Vous ne me parlez pas de vos yeux; les miens sont précisément dans la situation où vous les avez laissés: enfin j'ai découvert qu'une cataracte s'est formée sur le bon oeil; et mon Fabius Maximus, M Gendron, me dit qu'elle est de bonne qualité, et qu'on ouvrira le volet de la fenêtre. J'ai remis cette opération au printemps prochain, pour raison de quoi je passerai ici tout l'hiver. Du reste, notre excellent homme M Gendron se porte bien. "Avez-vous reçu des nouvelles de mgr Cerati? "Disons-nous toujours

Il est aussi gai que vous l'avez vu, et fait d'aussi bons raisonnements.

À propos, je trouvai, en arrivant, Paris délivré de la présence du fou le plus incommode et du fléau le plus terrible que j'aie vu de ma vie. Son voyage d'Angleterre m'avait permis quatre ou cinq mois de respirer à Paris, et je ne le vis que la veille de mon départ pour ne le revoir jamais. Vous entendez bien que c'est du marquis de Locmaria dont je veux

[p. 440]

parler, qui ennuie et excède à présent ceux qui sont en enfer, en purgatoire ou en paradis

L'ouvrage va paraître en cinq volumes. Il y en aura quelque jour un sixième de supplément; dès qu'il en sera question, vous en aurez des nouvelles

Je suis accablé de lassitude: je compte de me

reposer le reste de mes jours

Adieu, monseigneur; je vous prie de me conserver toujours votre souvenir: je vous garde l'amitié la plus tendre. J'ai l'honneur d'être, monseigneur, avec tout le respect possible.

Montesquieu à Guasco

De Paris, 4 mai 1747

Je vous donne avis, victorieux abbé, que vous avez remporté un second triomphe à l'académie. Je n'ai point parlé de votre affaire à Mme D'Aiguillon, parce qu'elle est partie pour Bordeaux comme un éclair; elle n'est occupée que du franc alleu: tout doit céder à cela, même ses amis

Je vous donne aussi avis qu'au commencement du mois prochain l'ouvrage en question sera fini de copier. Je suis quasi d'avis de le mettre in-12: ce que je vous enverrai formera cinq volumes, distingués dans la copie. Ayez la bonté de me mander où il faut que je vous adresse le paquet. Je

[p. 441]

compte recevoir votre réponse avant que l'on ait fini; ainsi vous ne devez pas perdre de temps à m'écrire, et à me mander où vous serez tout le mois de juin. Je suis bien aise que votre santé soit meilleure; votre esquinancie m'a alarmé

Adieu, mon cher ami.

Montesquieu à Guasco

De Paris, ce 30 mai 1747

Étant aussi en l'air que vous, mon cher ami, et prêt à partir pour la Lorraine avec Mme De Mirepoix, j'adresse ma lettre à M Le Nain

Je ne me suis pas bien expliqué sans doute dans ma lettre. Je lui ai dit qu'il y avait toutes les apparences que vous seriez de l'académie, et non pas que vous en étiez. Je ne doute pas que l'on ne vous en accorde la place en vous présentant à Paris après cette seconde victoire. Je crois vous avoir déjà mandé que j'avais remis votre seconde médaille à M Dalnet de Bordeaux

Comme M Dalnet a deux ou trois millions de bien, j'ai cru ne pouvoir pas choisir mieux pour confier votre trésor.

Votre lettre m'ayant totalement désorienté, vous voyant des entreprises pour un siècle, et ne sachant

[p. 442]

d'ailleurs où vous prendre parmi dix ou douze villes que vous me citiez, voyant de plus que dans les lieux où j'étais obligé de m'adresser pour l'impression, à cause de la guerre, vous ne trouveriez pas vos convenances, je me suis servi d'une occasion que j'ai trouvée sous ma main, et j'ai cru que cela vous convenait plus que de déranger la suite de vos voyages

Je souhaite plutôt que vous preniez la route de Bordeaux: si vous y êtes l'automne prochaine ou le printemps prochain, je vous y verrai avec un grand plaisir, et j'entends que vous preniez une chambre dans mon hôtel; mais je ne traiterai pas si familièrement un homme qui a remporté deux triomphes à l'académie.

Adieu, mon cher abbé, je vous embrasse mille fois.

Montesquieu à Chaubinet

À Paris, ce 31 mai 1747

Je me suis intéressé, monsieur, pour vous, afin que Mme D'Aguesseau présentât elle-même un

[p. 443]

mémoire à m le chancelier et qu'elle sollicitât pour vous, et pour cela j'ai fait pour elle un mémoire court de votre affaire. Si les pères jésuites ont déjà parlé, tant mieux, d'autant que le ministre à qui vous avez affaire ne s'ébranle pas aisément. J'ai cru qu'il était inutile que je les visse là-dessus; ils agiront de leur côté et moi je fais agir du mien. Je ne pourrai pas vous rendre compte du succès de votre affaire, parce que je pars dans quatre jours pour un voyage.

Je vous souhaite une bonne santé, monsieur, et

vous salue de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à Formey

À Paris, le 3 juin 1747

L'honneur infini que l'académie m'a fait, monsieur, augmente beaucoup par l'idée que c'est de vos mains que je le reçois. Je vous aurai une véritable obligation si vous voulez bien témoigner à l'académie, et ma sensibilité et ma reconnaissance

J'espère que parmi toutes les marques d'amitié que M De Maupertuis m'a toujours données, il voudra bien y ajouter celle de me procurer la vôtre; et je ne suis

[p. 444]

point assez étranger pour ignorer les choses qui doivent me la faire désirer.

Comme je voudrais fort répondre, autant qu'il est en moi, au choix qu'a fait une académie que je nommerais illustre si je n'en étais pas membre, et que je ne puis le faire qu'en envoyant quelque ouvrage, j'espère que vous, ou M De Maupertuis, aurez la bonté de me faire savoir en quel genre je dois envoyer, quoiqu'il n'y en ait qu'un dans lequel je puisse faire quelque chose qui soit digne de vous. Je ne pourrais guère donner que quelques morceaux de belles-lettres, ou quelques petites observations que j'ai faites dans mes voyages

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, monsieur, etc.

Montesquieu

Montesquieu à Maupertuis

Fin juin 1747.

J'ai reçu, mon cher et illustre confrère, votre lettre, celle de M Formey et votre programme à Lunéville et, pour vous expliquer le sujet de mon voyage, je suis venu, avec Mme De Mirepoix, faire ma cour au roi de Pologne, qui est un prince adorable et je compte y rester encore quelques mois.

Mlle De La Roche-Sur-Yon y est venue de

[p. 445]

Plombières et y a amené Mme De La Ferté-Imbault votre amie, Mme De Tournemire, le comte de Croy et le vicomte de Rohan. Mme De Lutzelbourg y arriva hier et l'évêque de Metz aussi, de sorte que je me trouve en pays de connaissance.

Il y a bien de la joie et de la gaîté ici: ce sont toujours de nouvelles parties de plaisir et de nouvelles maisons de campagne à voir, de nouvelles fêtes et surtout une très bonne musique. Vous ne sauriez croire les choses charmantes que le roi a faites dans toutes ses maisons. Il est lui-même son architecte, il a formé ses ouvriers et il n'y en a aucune où vous ne voyiez le génie de ce prince pour l'architecture; il n'y a aucune de ses maisons qui se ressemble et aucune qui ressemble à ce que l'on voit ailleurs. Ce qu'il y a, c'est que, sachant qu'il aura un successeur plus grand seigneur que lui, il ne bâtit que pour lui et qu'il n'a pas le goût des rois d'Égypte

Il a infiniment d'esprit et de bon sens et j'avoue que je suis enchanté toutes les fois que le hasard fait qu'il raconte. Tout cela est joint à une simplicité et un bon naturel admirables. J'avoue que je suis enchanté.

[p. 446]

Cette vie a été, comme vous savez, si traversée qu'il a vu bien des choses. Vous ne trouveriez point de particulier plus sensible à l'amitié. Il est dans une position singulière: il ne voit autour de lui que des gens heureux et cela vient en grande partie de ce que les gens de sa cour sont bien et n'ont pas l'espérance et par conséquent l'ambition d'être mieux. On lui reproche un défaut, mais c'est le défaut d'Henri IV; on dit qu'il n'est pas assez de temps à table, c'est une chose dont je m'accommode fort et je trouve que depuis un mois que je suis ici, ma santé se fortifie parce que je ne suis plus dans les coupe-gorge des soupers de Paris, outre que je n'ai ici ni le temps ni l'envie de travailler et que je commence à sentir que le grand travail

me tue.

J'ai, grâce à Dieu, fini les ouvrages que j'avais commencés et que je voulais absolument faire, et je sens le plaisir que l'on a quand on sort du collège. Quand je serai de retour à Paris, je profiterai de l'honneur que l'académie me fait de permettre que quelque chose de moi soit inséré parmi ses beaux ouvrages.

Il faut que je vous parle de mes yeux. Il s'est trouvé que j'en ai un sur lequel il y a une cataracte, et c'est précisément celui dont je pouvais lire, car de l'autre je n'ai jamais vu que les gros objets. Ce

[p. 447]

défaut naturel est plus commun qu'on ne pense, de voir d'un oeil mieux que d'un autre, mais on n'y fait pas d'attention. Ma cataracte est d'une bonne qualité et mon ami, M Gendron, a cru que je ferais bien d'attendre jusqu'au printemps prochain à me faire faire l'opération. Je vous prie de me mander s'il y a en Allemagne quelqu'un qui soit habile pour cela. On m'a dit qu'un nommé Chancereu, qui était le plus habile homme de Paris, est devenu fou; je serais donc aussi fou que lui si je me mettais entre ses mains

Gendron n'opère pas et le duc de Brancas a envoyé chercher un homme de Marseille pour deux cataractes qu'il a et j'attends qu'il ait guéri ou martyrisé les yeux du vieux duc pour me déterminer. Le dit duc, qui est sourd et aveugle, a pris son parti; il va partout et marche toujours et, comme il n'entend personne, il parle toujours; vous voyez qu'un homme pareil ne doit pas être fort difficile sur ceux qui doivent opérer sur lui.

Vous touchez un endroit bien tendre quand vous me proposez un voyage à Berlin. Imaginez-vous quel bonheur ce serait pour moi, qui ai eu si longtemps devant les yeux les capitaines romains, de voir Frédéric? Je crois bien que si en partant de Paris j'avais pu faire mon plan là-dessus, j'aurais eu la témérité d'entreprendre ce voyage; mais je me trouve conduit par mes arrangements mêmes. D'ailleurs, que feriez-vous d'un pauvre homme qui tombe et se heurte partout, qui ne reconnaît personne et qui ne sait jamais à qui il parle? Je suis ici au milieu de mes amis et je ne leur fais point pitié: tout le monde, jusqu'au roi de Pologne,-et il approuve fort que je le prenne pour un autre,-s'est accoutumé à mes

[p. 6]

quiproquos. Mais pourrais-je espérer à Berlin une pareille indulgence? Comment paraître devant le roi, comment me montrer devant les illustres reines? Vous voyez qu'il n'y a que mon imagination qui puisse se flatter d'un pareil voyage.

[p. 16]

Montesquieu à Maupertuis

1747.

L' anti-Lucrèce du cardinal De Polignac paraît, et il a eu un grand succès. C'est un enfant qui ressemble à son père. Il décrit agréablement et avec grâce; mais il décrit tout, et s'amuse partout. J'aurais voulu qu'on en eût retranché environ deux mille vers. Mais ces deux mille vers étaient l'objet du culte de * comme les autres; et on a mis à la tête de cela des gens qui connaissaient le latin de l' énéide , mais qui ne connaissaient point l' énéide

N est admirable: il m'a expliqué tout l' anti-Lucrèce , et je m'en trouve fort bien. Pour vous, je vous trouve encore plus extraordinaire: vous me dites de vous aimer, et vous savez que je ne puis faire autre chose.

[p. 22]

1748 T. 2

Montesquieu à Mairan

À Paris, ce 3 février 1748

Je crois toujours vous voir, monsieur, et je ne vous vois pas. Quand je vous vois, vous êtes à la tête d'un savant quadrille. Nous sommes séparés par nos études, par le quartier, par cent marchés; tout cela fait, monsieur, que je ne vous ai pas remercié plus tôt de la faveur que vous m'avez faite de m'envoyer vos admirables

éloges et de l'impression agréable que m'en a faite la lecture

On aime bien à joindre l'admiration à l'amitié

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments de la plus parfaite estime, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 27]

Montesquieu à Guasco

De Paris, 28 mars 1748

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je pars au premier jour pour Bordeaux et que, là, j'espère avoir le plaisir de vous voir. Je sais que je vous dois des remerciements pour les deux petits chiens de Bengale, de la race de l'infant don Philippe, que vous me menez; mais, comme les remerciements doivent être proportionnés à la beauté des chiens, j'attends de les avoir vus pour former les expressions de mon compliment. Ce ne seront point deux aveugles comme vous et moi qui les formeront, mais mon chasseur, qui est très habile, comme vous savez

J'ai envoyé mon roman à M Le Nain, et je trouve fort extraordinaire que ce soit un théologien qui soit le propagateur d'un ouvrage si frivole. Je vais aussi envoyer un exemplaire de la nouvelle édition de la décadence des romains au prince Édouard, qui, en m'envoyant son manifeste, me dit qu'il fallait de la correspondance entre les auteurs, et me demandait mes ouvrages

Je fais bien ici vos affaires, car j'ai parlé de vous

[p. 28]

à mme la comtesse de Senecterre, qui se dit fort de vos amies. Je n'ai pas daigné parler pour vous à la mère, car ce n'est pas des mères dont vous vous souciez. Bien des compliments à mme la comtesse de Pontac; quoi que vous puissiez dire de sa fille, je tiens pour la mère; je ne suis pas comme vous.

Dites à l'abbé Venuti que j'ai parlé à l'abbé de Saint-Cyr, et qu'il fera une nouvelle tentative auprès de m l'évêque de Mirepoix. Je n'ai jamais vu un homme qui fasse tant de cas de ceux qui administrent la religion et si peu de ceux qui la prouvent.

M Lomellini m'a conté comme, pendant votre séjour en Languedoc, vous étiez devenu citoyen de Saint-Marin et un des plus illustres sénateurs de cette république; je m'en suis beaucoup diverti

Ce n'est pas cette qualité sans doute qui donnait envie au maréchal De Belle-Isle de vous avoir sur les bords du Var: c'est qu'il vous savait bien d'un autre pays; et je crois que vous avez bien fait de ne point

[p. 29]

accepter son invitation. Dieu sait comment on aurait interprété ce voyage dans votre pays

Je souhaite ardemment de vous trouver de retour à Bordeaux quand j'y arriverai, d'autant plus que je veux que vous me disiez votre avis sur quelque chose qui me regarde personnellement

Mon fils ne veut point de la charge de président à mortier que je comptais lui donner. Il ne me reste donc que de la vendre, ou de la reprendre moi-même. C'est sur cette alternative que nous conférerons avant que je me décide; vous me direz ce que vous en pensez, après que je vous aurai expliqué le pour et le contre des deux partis à prendre: tâchez donc de ne vous pas faire attendre longtemps. Adieu.

Montesquieu à Charles-Édouard

Mars 1748?

Monseigneur, j'ai d'abord craint qu'on ne trouvât de la vanité dans la liberté que j'ai prise de vous faire part de

[p. 30]

mon ouvrage; mais à qui présenter les héros romains qu'à celui qui les fait revivre? J'ai l'honneur d'être avec un respect infini, etc

Montesquieu à Cerati.

De Paris, 28 mars 1748

J'ai reçu, monseigneur, non seulement avec du plaisir, mais avec de la joie, votre lettre par la voie de m le prince de Craon.

Comme vous ne me parlez point du tout de votre santé, et que vous écrivez, cela me fait penser qu'elle est bonne, et c'est un grand bien pour moi.

M Gendron n'est pas mort, et je compte que vous le reverrez encore à Paris, se promenant dans son jardin avec sa petite canne, très modeste admirateur des jésuites et des médecins. Pour parler sérieusement, c'est un grand bonheur que cet

[p. 31]

excellent homme vive encore, et nous aurions perdu beaucoup vous et moi. Il commence toujours avec moi ses conversations par ces mots: " avez-vous des nouvelles de M Cerati? " L'abbé De Guasco est de retour de son voyage de Languedoc ou de Provence. Vous l'avez vu un homme de bien; il s'est perdu comme David et Salomon: le prince de Wurtemberg m'a dit qu'il avait vingt et une femmes sur son compte. Il dit qu'il aime mieux qu'on lui en donne vingt et une qu'une; et il pourrait bien avoir raison. Au milieu de la galanterie vagabonde, il ne laisse pas de remporter des prix à l'académie de Paris: il a gagné le prix de l'année passée, et il vient de gagner celui de cette année. Je dois quitter Paris dans une quinzaine de jours, et passer quatre ou cinq mois dans ma province; et je mènerai l'abbé De Guasco à La Brède, faire pénitence de ses déréglements

Mme Geoffrin a toujours très bonne compagnie

[p. 32]

chez elle; elle voudrait bien fort que vous augmentassiez le cercle, et moi aussi. Vous me feriez un grand plaisir si vous vouliez faire un peu ma cour à m le prince de Craon, et lui dire combien je serais content de la fortune si elle m'avait par hasard, dans quelque moment de ma vie, approché de lui. En attendant, je fais ma cour à un homme qui le représentera bien: c'est m le prince De Beauvau; soyez sûr qu'il y a en lui plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire un grand homme. Je me pique de savoir deviner les gens qui iront à la gloire, et je ne me suis pas beaucoup trompé.

À l'égard de mon ouvrage, je vous dirai mon secret: on l'imprime dans les pays étrangers. Je continue à vous dire ceci dans un grand secret: il aura deux volumes in-4, dont il y en a un d'imprimé; mais on ne le débitera que lorsque l'autre sera fait. Sitôt qu'on le débitera, vous en aurez un, que je mettrai entre vos mains, comme l'hommage que je vous fais de mes terres. J'ai pensé me tuer depuis trois mois, afin d'achever un morceau que je veux y mettre, qui sera un livre de l'origine et des révolutions de nos lois civiles de France. Cela formera trois heures de lecture; mais je vous

[p. 33]

assure que cela m'a coûté tant de travail, que mes cheveux en sont blanchis. Il faudrait pour que mon ouvrage fût complet, que je pusse achever deux livres sur les lois féodales. Je crois avoir fait des découvertes sur une matière, la plus obscure que nous ayons, qui est pourtant une magnifique matière. Si je puis être en repos à ma campagne pendant trois mois, je compte que je donnerai la dernière main à ces deux livres; sinon mon ouvrage s'en passera. La faveur que notre ami M Hein me fait de venir souvent passer les matinées chez moi, fait un grand tort à mon ouvrage, tant par la corruption de son français que par la longueur de ses détails: il vient me demander de vos nouvelles; il se plaint beaucoup d'une ancienne dysurie que M Le Dran a beaucoup de peine à vaincre, et il ne me paraît guère plus content du stathouder

Je vous prie de me conserver toujours un peu de part dans votre amitié, et de ne pas oublier celui qui vous aime et vous respecte.

[p. 44]

Montesquieu à Duclos

De Bordeaux, ce 15 août 1748

La lettre, monsieur mon illustre confrère, que vous m'avez écrite en réponse au sujet de l'abbé Guasco est si obligeante que je ne peux m'empêcher de vous en faire un remerciement

J'ai une grande envie de vous revoir, mais Helvétius et Saurin vous reverront plutôt que moi. J'ai pourtant, depuis quelques jours, brisé bien des chaînes qui me retenaient ici. Les soirées de l'hôtel de Brancas reviennent toujours à ma pensée, et ces soupers qui n'en avaient pas le titre et où nous crevions. Dites, je vous prie, à Mme De Rochefort et à M et Mme De Forcalquier d'avoir quelques bontés pour un homme qui les adore. Vous devriez bien me procurer quelques-unes de ces badineries charmantes de M De Forcalquier, que nous voyions quelquefois à Paris et qui sortaient de son esprit comme un éclair.

Je suis devenu bien sage depuis que je ne vous ai vu: je ne fais et ne ferai absolument rien; et j'ai pris mon parti de n'avoir plus d'esprit à moi et de me livrer entièrement à l'agrément de celui des

[p. 45]

autres. Ne dois-je pas désirer de commencer par M De Forcalquier?

Adieu, mon très cher confrère, agréez, je vous prie, mes sentiments pleins d'estime, etc.

[p. 47]

Montesquieu au prince Charles-Édouard

À Bordeaux, le 19 d'août 1748

Monseigneur, l'honneur que votre altesse royale m'a fait de m'envoyer sa protestation est une nouvelle marque que je reçois de ses bontés. Elle est écrite avec simplicité, avec noblesse et même avec éloquence, car c'est en avoir que d'exprimer si bien ce que vous sentez pour les braves gens qui vous ont suivi dans vos victoires et dans vos malheurs. Ainsi, monseigneur, comme vous le dites très bien, vous êtes un auteur et, si vous n'étiez pas un si grand prince, mme la duchesse d'Aiguillon et moi nous serions fait (un honneur?) de vous procurer une place à l'académie française. Je demande à votre altesse royale la permission de lui parler de la part (?) que je prends aux événements de sa vie: la fortune peut l'agiter, votre gloire n'est pas dans ses sic .

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, de votre altesse royale, monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 61]

Montesquieu à Bulkeley

Ce 20 octobre 1748

Depuis la réception de votre lettre, monsieur, j'ai toujours été errant, pour tâcher de porter quelque remède à la désolation de toutes mes petites terres. Eh bien! Ne me respectez donc plus, car j'ai vendu, dieu merci, toutes mes charges, mais augmentez votre amitié, puisque je ne tiens qu'à vous.

Vous me faites bien plaisir de me dire que vous avez parlé de moi avec Mme De Mirepoix; cette seule conversation vaut la renommée. Je ne voudrais chanter que pour vous et pour les muses

Je suis bien flatté du souvenir du prince, et du grand prince qui m'honore de ses bontés; faites-lui, je vous supplie, ma cour et vous qui savez si bien dire, parlez pour moi

Je vous dirai que je n'ai pas osé prendre la liberté de présenter mes romains à mademoiselle; j'ai fait là-dessus violence à mon ambition. Dites-lui, je vous prie, que dans cette occasion il ne m'a manqué qu'un présent digne d'elle, mais, quand elle l'aurait reçu avec bonté, cela ne m'aurait pas consolé du malheur que j'ai de ne pouvoir lui faire ma cour

Cette paix qui descend du ciel descend bien lentement; j'ai toujours peur qu'il ne lui prenne fantaisie de s'en retourner dans un pays qui vaut bien mieux que le nôtre. Je trouve les préliminaires remplis de

[p. 62]

modération, c'est-à-dire de bon sens; il semble qu'on n'ait travaillé que pour le bien de la chose même. Ceux qui ont dit que cette paix ne nous procure pas d'assez grands avantages ne se connaissent guère dans les vrais avantages que les rois doivent se proposer. N'est-ce rien que de faire penser à l'Europe qu'on ne veut pas la subjuguer? La manière de penser des sujets fait la puissance intérieure des rois, la manière de penser des autres peuples fait leur force extérieure; une puissance que l'on craint est à demi abattue.

Je vous prie d'agréer mes respects et de me permettre d'avoir l'honneur de vous embrasser

Voulez-vous bien faire à Mme De Bulkeley mes compliments respectueux.

[p. 74]

Montesquieu à Mme De Tencin

Du 25 novembre 1748

Je reçois une seconde de vos lettres, madame, lorsque je faisais réponse à la première. Vous avez donc été la seule en état de me faire lire l' esprit des lois si j'avais été à Paris

C'est sur les ailes de l'amitié qu'il a volé vers vous. Vous m'en dites du bien; je crois que c'est votre coeur qui en juge. Comme je n'ai pas des relations bien étendues, vous me ferez plaisir de m'écrire un peu sur cette matière; vous m'entendez.

Je reçois votre seconde avec une lettre charmante du héros de notre temps; j'aurai bien de la peine à lui en écrire une qui soit aussi bien et il serait un peu honteux qu'il me surpassât aussi dans mon métier même; je lui pardonne pourtant de m'humilier dans mon petit coin

J'ai grièvement blessé la charité dans l'éclat de rire que j'ai fait en lisant votre article de l'empoisonnement de mme la princesse de Conti, guérie par une apoplexie et honorée de l'apoplexie de m le duc d'Aiguillon. Ne doutez point que la duchesse n'eût pardonné ces deux coups à la providence. La princesse a mangé ces champignons par air, car les princesses aiment beaucoup le petit merveilleux.

[p. 108]

Vous me dites un mot qui m'a fait plus d'impression que vos deux lettres: que vos infirmités augmentent. Au nom de Dieu, ne passez pas si vite sur un tel article; dites-moi tout, pour que mon imagination n'ajoute rien.

1749 T. 2

Montesquieu au chevalier d'Aydie

Bordeaux, ce 27 janvier 1749

Donc si j'avais fait l' esprit des lois , j'aurais acquis l'estime de mon cher chevalier, il m'en aimerait davantage. Pourquoi donc ne pas faire l' esprit des lois ? J'ai toute ma vie désiré de lui plaire; c'est pour cela que je lui ai donné une permission générale de faire les honneurs de mon imbécillité. Je vois que l'auteur de cet ouvrage doit prendre son parti et consentir à perdre l'estime de M D'Aube

Votre lettre, mon cher chevalier, est une lettre charmante: je croyais en la lisant vous entendre parler. Je suis bien aise que Mme De Mirepoix aille en Angleterre: elle y sera adorée; et j'en suis bien sûr, elle peut plaire même à ceux qui ne se soucient pas qu'on leur plaise. Je vous avertis que, lorsque le duc de Richmond sera à Paris, vous devez être de ses amis: il a tant de bonnes qualités qu'il est nécessaire que vous l'aimiez et je vous dis la raison qui fait qu'il est nécessaire qu'on vous aime

Adieu, mon cher chevalier, je vous aimerai et vous respecterai jusqu'à la fin de mes jours

Je vous prie de parler de moi à M et Mme De Mirepoix, à M De Forcalquier, à Mmes De Rochefort

[p. 116]

et De Forcalquier, à Mme Du Deffand, à M et Mme Du Chatel, à M De Bernstorff. Sachez, je vous prie, s'ils ont quelque souvenir de moi

N'oubliez pas le président.

Montesquieu à Helvétius

À Saint-Seurin, ce 11 février 1749

Mon cher, l'affaire s'est faite sans que votre nom ait été prononcé et de la meilleure grâce du monde. Je crains que vous n'ayez eu quelque peine là-dessus et je ne voudrais donner aucune peine à mon cher Helvétius, mais je suis bien aise de vous remercier des marques de votre amitié. Je vous déclare de plus que je ne vous ferai plus de compliments et, au

[p. 117]

lieu de compliments qui cachent ordinairement les sentiments qui ne sont pas, mes sentiments cacheront tous mes compliments. Faites mes compliments non compliments à notre ami Saurin

J'ai usurpé sur lui, je ne sais comment, le titre d'ami et me suis venu fourrer en tiers; si vous autres me chassez, je reviendrai: tamen usque recurret .

À l'égard de ce qu'on peut reprocher, il en est comme des vers de Crébillon: tout cela a été fait quinze ou vingt ans auparavant

Je suis un admirateur sincère de Catilina , et je ne sais comment cette pièce m'inspire du respect. La lecture m'a tellement ravi que j'ai été jusqu'au cinquième acte sans y trouver un seul défaut, ou du moins sans le sentir. Je crois bien qu'il y en a beaucoup, puisque le public y en trouve beaucoup, et de plus je n'ai pas de grandes connaissances sur les choses du théâtre

De plus il y a des coeurs qui sont faits pour certains genres de dramatique: le mien en particulier est fait pour celui de Crébillon et, comme dans ma jeunesse je devins fol de Rhadamiste , j'irai aux petites-maisons pour Catilina . Jugez si j'ai eu du plaisir quand je vous ai entendu dire que vous trouviez le caractère de Catilina peut-être le plus beau qu'il y eût au théâtre. En un mot, je ne prétends pas donner mon opinion pour les autres. Quand un sultan est dans son sérail, va-t-il choisir la plus belle? Non, il regarde et il dit: je l'aime; il la prend, etc. Voilà comment décide ce grand personnage.

[p. 127]

Mon cher Helvétius, je ne sais point si vous êtes autant au-dessus des autres que je le sens; mais je sens que vous êtes au-dessus des autres, et moi je suis au-dessus de vous par l'amitié

Montesquieu.

Montesquieu au président Hénault

Février 1749.

Mon illustre président, de grâce, par bonté, par amitié, envoyez-moi vos remarques sur l' esprit des lois . Écrivez, faites écrire objections, critiques; envoyez-moi tout cela. Si l'ouvrage est bon, il appartient à tout le monde; s'il est écrit sur des matières importantes, il convient que tous les bons esprits aident les auteurs de leurs remarques et de leurs réflexions. Les vérités que je trouve sont à vous et celles que vous trouvez sont à moi. La vérité est comme la mer, que M Locke appelle la grande commune de l'univers; ce n'est

[p. 128]

qu'avec la raison des autres qu'on devient soi-même raisonnable. Mon illustre président, ne m'abandonnez point et dites-moi beaucoup de choses. Vous m'avez dit mille choses obligeantes sur ce qu'il peut y avoir de bon dans mon livre; vous avez parlé à mon orgueil; parlez à ma modestie: je regarderai les objections que vous me ferez comme venant d'un homme qui sait au souverain degré juger et sentir, mais aussi d'un homme que la nature a formé le protecteur de la liberté des jugements des autres

Dites, je vous prie, à Mme Du Deffand que j'irai lui parler, puisqu'elle ne veut pas m'écrire, et c'est bien à moi à qui il appartient de choisir l'un préférablement à l'autre. Assurez-la, je vous supplie, d'un souvenir qui est toujours joint avec mes regrets.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus tendres et les plus respectueux...

[p. 129]

Montesquieu à Thomé

Février 1749

Monsieur, votre lettre seule est le digne prix d'un travail de vingt ans. Elle m'a donné une joie si vraie que je pardonne volontiers à l'ennui des capitulaires et j'ai remarqué que les suffrages d'un homme comme vous enorgueillissent trop; mais comme je vois que je les dois surtout aux bontés et à l'amitié dont

[p. 130]

vous m'honorez, j'aime encore mieux cette cause

Permettez-moi, monsieur, de chercher à la mériter de plus en plus; rien ne peut davantage m'approcher du mérite personnel. Je vous prie de vouloir bien faire ma cour à Mme Thomé; j'ai l'honneur de lui dédier les deux livres sur la religion.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec un attachement rempli de respect et de reconnaissance, votre très humble et très obéissant serviteur.

[p. 131]

Montesquieu à Le Franc De Brunpré

Février 1749.

Je ne saurais vous exprimer, monsieur, le plaisir que m'a fait la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Rien n'est plus flatteur pour moi que ce réveil de l'amitié. Il y a longtemps que je voulais agacer Mme Le Franc et vous, monsieur, et renouer un commerce de lettres que le temps avait

[p. 132]

interrompu. Je crois même y être en quelque façon parvenu par l'ordre que je laissai, en partant de Paris, au Sr Huart de vous faire tenir un exemplaire de la dernière édition de mes romains ; je ne sais si cet ordre a été encore exécuté

L'éloge que vous faites de l' esprit des lois est trop capable d'enorgueillir. C'est un grand bonheur d'être lu par des personnes comme vous; le nombre des gens qui savent lire, qui savent marcher avec l'auteur, le suivre, le devancer, l'arrêter, le suppléer, est plus rare qu'on ne croit. Je voudrais de tout mon coeur passer une semaine à Baillon, raisonner avec vous dans les bois de Royaumont, dussé-je prendre encore le neveu du cardinal De Fleury pour le curé de la paroisse. Je vous prie de me continuer l'honneur de votre amitié et de croire que personne dans le monde n'est avec des sentiments plus tendres, monsieur, votre très humble, etc

Je suis sûr, madame, que M Lefranc permettra que cette lettre ne soit pas toute pour lui et-tout votre mari qu'il a le bonheur d'être-il ne sera pas jaloux de l'admiration que j'ai toujours pour vous, et je suis plus d'accord avec lui en ce point que dans le jugement si avantageux qu'il fait de l' esprit des lois

Comme vous avez toujours conservé votre enjouement avec des lectures sérieuses et que vous avez été même une élève ou plutôt une des grâces de la cour de l'abbé de saint-Pierre, je vous permets la lecture de ce livre ici. Dès que les livres de l'abbé ne vous ont pas fait bâiller, j'espère tout des miens. Permettez-moi de vous

[p. 133]

conserver un souvenir respectueux et j'ose même dire tendre. Lorsque je serai à Paris, ce qui sera dans quelques mois d'ici, je prierai Mme Geoffrin de me présenter à vous à Baillon, mais je n'arriverai pas à onze heures du soir et je n'apporterai aucun livre; je jouerai au piquet avec le curé de Gouvieux

Agréez, je vous supplie, mes très humbles respects

Renouvelez-moi dans le souvenir des Melles Le Franc. Mon fils vous fait cent millions de remerciements de vos bontés et de celles de M Le Franc.

Montesquieu au chevalier d'Aydie

Bordeaux, ce 24 février 1749

Ce que j'ai le plus vu dans votre lettre, mon cher chevalier, c'est votre amitié; et il me semble qu'en la lisant je faisais plus d'usage de mon coeur que de mon esprit. Je suis bien rassuré par vous sur le bon succès de l' esprit des lois à Paris. On me mande des choses fort agréables d'Italie; je ne sais rien des autres pays

Mon cher chevalier, pourquoi les gens d'affaires se croient-ils attaqués? J'ai dit que les chevaliers à Rome, qui faisaient beaucoup mieux leurs affaires que vous autres chevaliers ne faites ici les vôtres, avaient perdu cette république; et je ne l'ai pas dit, mais je l'ai démontré. Pourquoi prennent-ils là-dedans une part que je ne leur donne pas?

[p. 134]

J'aurais grande envie de revenir; mais je serai encore ici quelques mois, occupé à rétablir une fortune honnête. Il m'en coûte le plaisir de vous voir et il me faudrait de grands dédommagements; je n'en sais point, mon cher chevalier, parce qu'il n'y a rien de comparable au bonheur de vivre avec vous. Parlez, je vous prie, de moi à tous nos amis.

Je suis bien charmé de la conversation que vous avez eue; je ne crains jamais rien là où vous êtes; M De Fontenelle a toujours eu cette qualité bien excellente pour un homme tel que lui: il loue les autres sans peine...

[p. 137]

Montesquieu au marquis de Breille

Février-mars 1749.

Monsieur mon illustre marquis, vous (vous) entendez bien à combler de joie ceux que vous honorez de votre amitié. Elle a été vive en moi, cette joie, lorsque j'ai reçu de vos nouvelles et que j'ai senti que le temps ne me faisait rien perdre auprès de vous. Je l'en défie bien, ce temps, d'affaiblir jamais les impressions qui se font dans mon esprit et les mouvements dans mon coeur, toutes les fois que j'entends prononcer votre nom.

Mais que vous vous soyez rencontré à Nice avec

[p. 138]

M De Sérilly, il me semble que j'y suis. Vous vous connaissez tous deux, vous êtes donc amis et j'en suis sûr; et qu'est-ce qui peut le savoir mieux que moi, qui vous aime tant l'un et l'autre? J'en suis le plus grand juge et le meilleur témoin

J'en tirerai cet avantage que vous aurez l'un et l'autre meilleure opinion de moi, parce que vous aurez de la confiance l'un pour l'autre

À l'égard du livre de l' esprit des lois , on doit bien craindre votre jugement; cependant j'ai reçu là-dessus une lettre de notre commandeur, qui en est content. Je crois qu'il se plaira à Rome, après qu'il aura dégorgé tout le cérémonial.

Monsieur mon illustre marquis, soyez sûr que, si au lieu d'être sur les bords de la Garonne j'étais sur ceux du Rhône, vous m'auriez vu arriver à Nice et que j'aurais été vous demander cette amitié et ces bontés que vous m'avez accordées.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, monsieur, etc.

Montesquieu à Sérilly

Février-mars 1749

Monsieur, c'est, en vérité, un rêve pour moi de vous savoir à Nice avec m le marquis de Breille, les deux

[p. 139]

hommes du monde que j'honore et que j'ose dire que j'aime le plus, les deux hommes du monde les plus faits l'un pour l'autre, deux hommes qui, parce qu'ils se sont vus, s'aimeront toujours

C'est bien un effet de mon bonheur de jouir des bontés de l'un et de l'autre

Je combine à présent et je m'imagine que le

temps où vous serez à Paris pourra bien s'ajuster à celui où j'y serai; je vous demande de vous y voir sans cesse.

Je reçus, le courrier passé, une lettre de Mme De Tencin; elle me mande qu'elle est vieille et infirme; j'en suis très fâché

Je vous prie, quand vous écrirez à m le procureur général, de lui faire un peu ma cour. J'eus l'honneur de passer une ou deux heures bien délicieuses avec lui chez M Gendron; je me trouvais près du grand homme dont la renommée m'avait tant parlé. J'ai eu, pendant quelques jours, l'idée de lui faire un petit présent, j'ai jugé ensuite que cela n'était pas à propos

Vous saurez que cette première présidente ne met plus de blanc, parce qu'elle est devenue dévote; elle n'emploie plus que du rouge, elle croit que cela fera des impressions plus modérées

Permettez-moi de vous embrasser

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, monsieur, etc.

[p. 140]

Montesquieu à Domville

À Bordeaux, ce 4 mars 1749

J'espère, monsieur, que vous n'avez point oublié les bontés que vous aviez pour moi lorsque nous étions à Paris et l'amitié que je vous avais vouée et, quoique je dusse principalement à M De Bulkeley l'amitié d'un homme tel que vous, j'en étais flatté comme si je la tenais de la première main. M De Bulkeley vous a fait tenir des errata de l' esprit des lois , au nombre de deux à trois cents. Je vous les ai envoyés sur ce que vous avez marqué qu'on voulait faire l'honneur à l'auteur de le traduire en anglais

Cela étant, je ne serais pas fâché de paraître à un si beau et si grand jour avec deux ou trois cents fautes de moins. Vous remarquerez que cet errata se rapporte à la première édition de Genève seulement et point aux autres, je crois

Je joins à cette lettre un autre petit errata , que je vous prie de communiquer aussi. Tout ceci dans la supposition que vos libraires n'aient pas changé d'avis, ce qui dépendra du bon ou du mauvais succès que ce livre aura en Angleterre, qui est, en fait de raisonnement, le grand tribunal de l'Europe.

Quand vous verrez Milord Chesterfield assurez-le,

[p. 141]

je vous prie, de mes respects; remerciez-le des bontés qu'il a eues pour mes amis; dites-lui combien j'en suis orgueilleux et demandez-lui pour moi la continuation de son souvenir

Je voudrais bien que m le duc de Richmond partît pour la France et que je pusse lui faire ma cour à Paris.

Nos négociants nous disent ici que vos négociations avec l'Espagne ne vont pas fort bien; je n'en suis point du tout surpris, avec votre Gibraltar qui, je m'imagine, est un crible par où passent en Espagne les hérétiques, les juifs et les maures. Ce lieu, qui était autrefois la contrée où l'on plaçait les champs-élysées, est aujourd'hui un lieu infernal.

Ne reviendrez-vous point à Paris? Faudra-t-il aller en Angleterre pour vous revoir? J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer et de vous présenter mes respects.

[p. 145]

Montesquieu à Solar

Ce 7 mars 1749

Monsieur mon illustre commandeur, votre lettre a mis la paix dans mon âme, qui était barbouillée d'une infinité de petites affaires que j'ai ici. Si j'étais à Rome avec vous, je n'aurais que des plaisirs et des douceurs, et je mettrais même au nombre des douceurs toutes les persécutions que vous me feriez

Je vous assure bien que si le destin me fait entreprendre de nouveaux voyages, j'irai à

Rome, je vous sommerai de votre parole et je vous demanderai une chambre chez vous. Rome antica e moderna m'a toujours enchanté; et quel plaisir que celui de trouver ses amis dans Rome!

Je vous dirai que le marquis de Breille s'est souvenu de moi. Il s'est trouvé à Nice avec M De Sérilly; ils m'ont écrit tous deux une lettre charmante. Jugez quel plaisir j'ai eu de recevoir des marques d'amitié d'un homme que vous savez que j'adore. Je lui mande que si j'habitais le Rhône comme la Garonne, j'aurais été le voir à Nice.

Je ne suis pas surpris de voir que vous aimiez Rome et, si j'avais des yeux, j'aimerais autant habiter Rome que Paris; mais comme Rome est tout extérieure, on sent continuellement des privations lorsqu'on n'a pas des yeux

Le départ de M De Mirepoix et de m le duc de Richmond est retardé. On a dit à Paris que cela venait de ce que le roi d'Angleterre ne voulait pas

[p. 146]

envoyer un homme titré si on ne lui en envoyait un

Ce n'est pas cela: la haute naissance de M De Mirepoix le dispense de titre et le feu empereur Charles VII, qui avait pour ambassadeur m le prince de Lichtenstein, n'eut point cette délicatesse sur M De Mirepoix. La vraie raison est que le duc de Richmond n'est pas content de l'argent qu'on veut lui donner pour son ambassade; de plus, la duchesse de Richmond est malade et le duc, qui l'adore, ne voudrait pas la quitter et passer la mer sans elle

Nos négociants disent ici que les négociations entre l'Espagne et l'Angleterre vont fort mal; on n'est pas même convenu du point principal qui occasionna la guerre: je veux dire la manière de commercer en Amérique et les 90000 livres sterling pour le dédommagement des prises faites

De plus, on dit qu'en Espagne on fait aux vaisseaux anglais nouvellement arrivés difficultés sur difficultés. Remarquez que je vous dis de belles nouvelles pour un homme de province et que vous aurez beaucoup de peine à me payer cela en préconisations et en congrégations. Le commerce de Bordeaux se rétablit un peu et les anglais ont eu même l'ambition de boire de mon vin cette année; mais nous ne pouvons nous bien rétablir qu'avec les îles de l'Amérique, avec lesquelles nous faisons notre principal commerce

Je suis bien aise que vous soyez content de l' esprit des lois . Les éloges que la plupart des gens pourraient me donner là-dessus flatteraient ma vanité; les vôtres augmenteraient mon orgueil,

[p. 147]

parce qu'ils sont donnés par un homme dont les jugements sont toujours justes et jamais téméraires. Il est vrai que le sujet est beau et grand; je dois bien craindre qu'il n'ait été beaucoup plus grand que moi. Je puis dire que j'y ai travaillé toute ma vie: au sortir du collège on me mit dans les mains des livres de droit; j'en cherchai l'esprit, je travaillai, je ne faisais rien qui vaille. Il y a vingt ans que je découvris mes principes: ils sont très simples; un autre qui aurait autant travaillé que moi aurait fait mieux que moi. Mais j'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer; je vais me reposer, je ne travaillerai plus

Je vous trouve fort heureux d'avoir à Rome m le duc et mme la duchesse de Nivernais. Je me souviens que m le duc de Nivernais avait autrefois de la bonté pour moi. Il n'était pour lors qu'aimable; ce qui doit me piquer, c'est que j'ai perdu auprès de lui à mesure qu'il est devenu plus raisonnable. M le duc de Nivernais a auprès de lui un homme qui a beaucoup de mérite et de talents: c'est M De La Bruère. Je lui dois un remerciement; si vous le voyez chez m le duc de Nivernais, je vous prie de vouloir bien (le) lui faire pour moi.

[p. 163]

J'ai l'honneur de vous embrasser mille fois. Vous voyez bien qu'il n'est point question de votre excellence et que vous n'aurez point à me dire: que diable avec votre excellence! Montesquieu à Titon Du Tillet

À Bordeaux, ce 24 mars 1749

Puisque vous trouvez, monsieur, que j'ai habillé la raison d'un bon velours à quatre poils et d'une belle couleur et que je l'ai placée au milieu d'un cristal de roche, solide et transparent, je vous prie de vouloir bien placer dans votre bibliothèque l'exemplaire que j'aurai l'honneur de vous envoyer au pied de votre beau livre du Parnasse français , avec ce mot: et nati natorum et qui nascuntur ab illis

L'amour que vous avez pour votre patrie et les beaux-arts passera toujours de citoyen en citoyen.

J'espère, monsieur, quand je serai à Paris, avoir l'honneur de vous voir quelquefois et d'y cultiver l'amitié de mon confrère.

[p. 177]

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments de la plus vraie et de la plus parfaite estime, monsieur, votre très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à Mme Geoffrin

15 avril 1749.

Je me hâte, madame, de répondre à votre lettre du 28 mars et je vous prie de m'excuser de ce que j'ai laissé passer deux courriers sans vous répondre: j'étais à la campagne, j'y avais du monde et j'avais là-dessus quelque chose à examiner, qui était à Bordeaux

Vous ne devez nullement douter que je ne donne à mm les marquis Palavicini et Lomellini toute la satisfaction qu'ils souhaitent, que je ne fasse usage du mémoire et qu'en conséquence, dans les nouvelles éditions que je pourrai découvrir autant qu'il sera en moi..., et je vous prie de les assurer et du respect infini que j'ai pour leurs personnes et de l'envie que j'ai de conserver leurs bontés et leur amitié. Cette amitié m'est d'autant plus précieuse qu'elle nous est commune avec la vôtre et qu'elle forme pour ainsi dire un tout dont il ne faut pas ôter l'intégrité

J'ai l'honneur de vous saluer et le plaisir de vous aimer.

[p. 178]

Montesquieu à Mme De Tencin

15 avril 1749.

J'ai fait, madame, réponse à Mme Geoffrin, qui m'avait envoyé un mémoire sur l'article de Corse; ainsi je ne vous en romprai point la tête. Puisque les libraires n'ont pas cru devoir se rendre à mes raisons, qui étaient pourtant bien bonnes, je leur envoie de nouveaux errata , que j'ai déjà envoyés à ceux qui font d'autres éditions, et je vous prie de l'envoyer sur-le-champ

Je trouve toujours vos méchancetés charmantes; ce sont toujours-pour parler en style de loi-des peines afflictives contre l'amour-propre.

À l'égard de l'article de la banque de Gênes, comptez que M De Palavicini a tort, mais je ne me soucie point d'avoir raison avec lui; il me suffit que je l'aie avec vous. Voici ce que j'ai dit tome ier, pages 20 et 21: " ainsi à Gênes la banque de saint-Georges, qui est dirigée par le peuple, lui donne une certaine influence dans le gouvernement, qui en fait toute la prospérité. " J'ai trouvé que M Addison, dans son voyage d'Italie , avait fait cette remarque avant moi. Il écrivait dans des temps sains et avant toutes les

[p. 179]

disputes et les querelles. Voici ce qu'il dit; je l'ai traduit de l'anglais: " l'administration de la banque de saint-Georges est à vie et est en partie dans les mains des principaux citadins, (ce) qui leur donne une grande autorité dans l'état et une grande influence sur le peuple. On regarde cette banque comme une des grandes charges des génois et ceux qui l'administrent ont été représentés comme un second sénat, qui rompt l'uniformité du gouvernement. Il est certain que le peuple en tire quelque avantage et qu'il distribue le pouvoir à un plus grand nombre de particuliers et donne une espèce de figure aux communes; ainsi ce n'est pas une

petite bride à l'aristocratie. " Il y a environ deux mois que, sur votre lettre, j'allai chercher si je m'étais trompé, et je me suis trouvé fort consolé quand j'ai vu que M Addison-qui était l'homme du monde qui savait le mieux ce qu'il disait-passant à Gênes comme moi, avait fait cette réflexion

Mais, indépendamment de cette autorité, la chose parle d'elle-même. Une banque si considérable, qui a même en engagement une grande partie des revenus de la république, ne peut pas manquer d'avoir une très grande influence dans l'aristocratie, lorsque ceux qui ne sont pas les souverains ont une grande partie dans l'administration, c'est-à-dire les principaux citadins qui ont en même temps une grande influence sur le peuple; et il faut bien que cela ait cet effet dans d'autres gouvernements, puisque cela en a un dans l'aristocratie. Tout ce qui choque, c'est que j'ai mis par le peuple au lieu de mettre en partie par le peuple , ce que je ferai pour ôter toute difficulté,

[p. 180]

car je vois que les génois sont dans un temps de délicatesse à cet égard.

Il est vrai que je bâtis un peu; il faut bien songer à se faire un lieu, non pas pour se retirer, mais pour s'inviter soi-même à se retirer. Je compte vous voir à la fin de cet été et je puis bien vous dire que si ce terme m'attriste, la certitude où je suis de le voir finir fait le plus grand plaisir de ma vie. Il me semble toujours que j'ai un million de choses à vous dire et que, depuis que nous nous connaissons, je ne vous ai encore rien dit.

[p. 187]

Montesquieu à Maurepas

Mai 1749.

La patrie croit avoir perdu son père, chaque citoyen son ami, chaque infortuné son protecteur... si vous n'avez pas réparé tout le mal, vous avez du moins fait que ceux qui viendront après vous seront obligés de chercher à finir ce que vous avez

[p. 188]

commencé ou de renoncer à la gloire... vos grâces et vos refus étaient toujours en faveur de la patrie. Vous refusiez comme un père de famille refuse à ses enfants. Vous refusiez comme un père, et vous accordiez comme un ami.

Montesquieu à Hume

À Bordeaux, ce 19 mai 1749

J'ai reçu, monsieur, comme une chose très précieuse la belle lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet de mon ouvrage

Elle est remplie de réflexions si judicieuses et si sincères que je ne saurais vous dire à quel point j'en ai été charmé. Ce que vous dites sur la forme dont les jurés prononcent en Angleterre ou en Écosse m'a surtout fait un grand plaisir; et l'endroit de mon livre où j'ai traité de cette matière est peut-être celui qui m'a fait le plus de peine et où j'ai le plus souvent changé ce que j'avais fait, parce que je n'avais trouvé personne qui eût là-dessus des idées aussi nettes que vous avez

Mais c'est assez parler de mon livre, que j'ai l'honneur de vous présenter.

J'aime mieux vous parler d'une belle dissertation, où vous donnez une beaucoup plus grande influence aux causes morales qu'aux causes physiques; et il m'a paru-autant que je suis capable d'en juger-que ce sujet est traité à fond, quelque difficile qu'il

[p. 189]

soit à traiter, et écrit de main de maître et rempli d'idées et de réflexions très neuves.

Nous commençâmes aussi à lire, M Stuart et moi, un autre ouvrage de vous, où vous maltraitez un peu l'ordre ecclésiastique

Vous croyez bien que M Stuart et moi n'avons pas pu entièrement vous approuver; nous nous sommes contentés de vous admirer

Nous ne crûmes pas que ces mm furent tels,

mais nous trouvâmes fort bonnes les raisons que vous donnez pour qu'ils dussent être tels.

M Stuart m'a fait un grand plaisir, en me faisant espérer que je trouverai à Paris une partie de ces beaux ouvrages

J'ai l'honneur, monsieur, de vous en remercier, et d'être, avec les sentiments de la plus parfaite estime, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 199]

Montesquieu à Gratien De Secondat

À La Brède, ce 7 juin 1749

Mon cher cousin, vous aurez déjà appris la mort de M De Roquefort, et cela m'a fait une vraie peine

Il vous a nommé tuteur. Je crois, mon cher cousin, que vous pouvez très bien, sans quitter le service, accepter cette tutelle, d'autant qu'elle vous est déférée de la manière du monde la moins onéreuse et qui prouve le plus l'estime et la confiance que votre pauvre frère avait pour vous.

Mon cher cousin, les biens de vos neveux sont très aisés à régir: ils se peuvent tous affermer; vous pouvez charger les fermiers des réparations et il vous sera très facile de trouver des fermiers très solvables, en donnant les fermes à un prix raisonnable. Un honnête homme ne court jamais de risque à prendre une tutelle. Vous pourrez mettre les enfants en pension. Toute votre peine sera de retirer ou faire retirer et garder toutes les quittances. Le temps va même venir que vous pourrez appeler votre neveu auprès de vous, et il aura auprès de vous une éducation que personne n'est plus capable de lui donner, et vous savez qu'à Agen cette éducation ne serait pas bien bonne.

Je crois donc, mon cher cousin, que vous devez demander un congé à cette occasion, pour venir

[p. 200]

régler vos affaires et celles de vos neveux, et que vous pouvez à merveille faire tout cela sans quitter le service. Je vous donne, mon cher cousin, des conseils que je prendrais pour moi-même. Je n'en sais pas donner d'autres

Quelle satisfaction sera-ce pour vous, vous qui aimez votre famille et qui avez toutes sortes de bonnes qualités, de pouvoir vous rendre à vous-même témoignage que vous en êtes le restaurateur et que non seulement vous avez conservé à vos neveux leurs biens, mais que même vous les avez mis en état de se procurer leur avancement et de pouvoir travailler à acquérir de l'honneur! Les honnêtes gens, dans ce monde, ne vivent pas pour eux seuls; c'est le lot des âmes communes de ne songer qu'à soi.

Je vous prie, mon cher cousin, de croire qu'il n'y a que l'amitié qui me dicte cette lettre et que sans cette amitié vous ne l'auriez pas reçue. Je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

[p. 202]

Montesquieu au chevalier d'Aydie

Bordeaux, ce 11 juin 1749

Vous êtes adorable, mon cher chevalier; votre amitié est précieuse comme l'or; je vais m'arranger pour profiter de votre avis et être à Paris avant le départ de cet homme qui distribue la lumière. Mais, mon dieu, vous serez à Plombières et je serai bien malheureux de jouer aux barres! Vous

[p. 203]

ne me mandez point la raison qui vous détermine; je m'imagine que c'est votre asthme et j'espère que cela n'est que précaution et que vous n'en êtes pas plus fatigué qu'à l'ordinaire. Je ne compte pas trouver non plus Mme De Mirepoix à Paris; on me dit qu'elle est sur son départ.

Mon cher chevalier, je vous prie d'avoir de l'amitié pour moi; je vous la demande comme si je ne pouvais pas me vanter que vous me l'ayez accordée et, quant à la mienne, il me semble

que je vous la donne à chaque instant. Je quitte ce pays-ci sans dégoût, mais aussi sans regret

Je vous prie de vous souvenir de moi, et d'agréer les sentiments du monde les plus respectueux et les plus tendres.

[p. 205]

Montesquieu à Guasco

De Bordeaux, 2 juillet 1749

Pour vous prouver, illustre abbé, combien vous avez eu tort de me quitter et combien peu je puis

[p. 206]

être sans vous, je vous donne avis que je pars pour vous aller joindre à Paris; car, depuis que vous êtes parti, il me semble que je n'ai plus rien à faire ici.

Vous êtes un imbécile de n'avoir point été voir l'archevêque puisque vous vous êtes arrêté quelques jours à Tours. C'était peut-être la seule personne que vous aviez à voir et il vous aurait très bien reçu. Vous auriez aussi dû faire un demi-tour à gauche à Véretz: M et Mme D'Aiguillon vous en auraient loué

Cela valait bien mieux que votre abbaye de Marmoutiers, où vous n'aurez vu que des choses gothiques et des vieilles paperasses qui vous gâtent les yeux.

Votre irlandais de Nantes m'a beaucoup diverti

Un banquier a raison de se figurer qu'un homme qui s'adresse à lui pour chercher des académies parle de celles de jeu et non d'académies littéraires, où il n'y a rien à gagner pour lui

Le curé voit en songe le clocher et sa servante y voit la culotte.

Je savais bien que vous aviez fait vos preuves de coureur, mais je n'aurais pas cru que vous pussiez faire celles de courrier. M Stuart dit que vous l'avez mis sur les dents. Quand vous vous embarquerez une autre fois, embarquez votre chaise avec vous, car on ne remonte pas les rivières comme on les descend.

J'espère que vous ne vous presserez pas de partir pour l'Angleterre; il serait bien mal à vous de ne pas attendre quelqu'un qui fait cent cinquante lieues pour vous aller trouver. Je compte d'être à Paris

[p. 207]

vers le 17. Vous avez le temps, comme vous voyez, de vous transporter dans la rue des rosiers, car il ne faut pas que vous vous éloigniez trop de moi

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu à Domville.

22 juillet 1749

Monsieur, comment pourrai-je vous marquer ma reconnaissance de toutes les amitiés que vous me témoignez? Je vous suis infiniment obligé de la part que vous voulez bien prendre à mes misérables yeux. J'étais effectivement venu pour m'informer des succès ou des ravages de l'oculiste prussien et ce que j'ai trouvé m'a déterminé à ne point me mettre entre ses mains et votre lettre m'a beaucoup confirmé dans cette pensée. Cet homme fait très adroitement des opérations téméraires, lucratives pour lui et à la fin fatales pour les malades; il a l'art d'abattre les cataractes qui ne sont pas mûres, mais l'expérience générale de toutes ses opérations a fait voir qu'il ne faut point abattre les cataractes avant leur maturité

Je vous suis obligé de l'exemplaire de l'esprit des lois que vous avez bien voulu me faire tenir et je vous prie de vouloir bien en remercier de ma part le libraire; cette édition me paraît faite avec soin. Quand l'édition anglaise paraîtra, il me fera plaisir de m'en envoyer aussi un exemplaire. Je serai

[p. 208]

glorieux de parler dans une aussi belle langue et je suis bien aise que la personne qui traduit soit aussi intelligente que vous me le marquez

Vous me mandez que vous m'envoyez un petit écrit que Milord Bath vous a remis; je ne l'ai point trouvé dans votre lettre et j'en suis bien fâché: l'approbation de Milord Bath est la meilleure pièce de mon sac. Si vous trouvez l'occasion de lui faire ma cour et de lui marquer combien une si haute approbation me touche, vous me ferez bien plaisir. Je vous donnerai, s'il vous plaît, la même commission pour Milord Granville et Milord Chesterfield; j'aurais bien envie de me donner l'honneur de leur écrire, mais je crains qu'il n'y ait trop de vanité à cela.

Ne vous verrons-nous jamais dans ce pays ici? Nous en parlions encore hier, Mme De Bulkeley et moi. Mme De Mirepoix part aujourd'hui 22; elle trouvera à Compiègne M De Mirepoix et ils continueront leur route. Je lui ai dit qu'elle devait chercher à vous connaître et je vous dis la même chose; en vérité nous vous envoyons tout ce qu'il y a de mieux dans ce pays ici, je parle des deux.

Vous me demandez ce que j'augure sur votre gouvernement. Je ne suis pas assez téméraire pour hasarder mon sentiment. Je crois pourtant que dans l'Europe le dernier soupir de la liberté sera poussé par un anglais; je crois même que vous retarderez la promptitude de la chute entière des autres nations. Ce que vous dites des formes est en vérité bien sensé,

[p. 209]

aussi bien que la difficulté de substituer un autre système; cela seul serait capable d'arrêter ceux à qui ce système paraîtrait incommode, sans compter que votre liberté tient à votre commerce et votre commerce en quelque façon à votre existence.

Je lis actuellement l'admirable ouvrage de Milord Anson. Il y a bien des choses dont les espagnols pourraient profiter, mais comme les moines, qui sont assez mal traités, ne seront pas bien aises qu'on les sache en Espagne, l'inquisition défendra le livre et on n'en saura rien. Je le lis et le relirai; c'est un livre plein de lumières à ce qu'il m'a paru

Je vous prie, monsieur, de me conserver toujours votre précieuse amitié; la mienne est à vous jusqu'à la mort.

Montesquieu au marquis de Breille

22 juillet 1749.

Vous avez beau parler, monsieur mon illustre marquis, des agréments de votre maison, elle ne serait point si charmante sans le maître. Je vois bien de belles terrasses ici, mais le marquis de Breille ne s'y promène pas; c'est souvent un gros financier qui, quand il dégringolerait en bas, personne

[p. 210]

n'y perdrait rien. Je suis pourtant bien aise de connaître une maison où vous devez quelque jour me donner une chambre et où je pourrai faire quelques chapitres de l' esprit des lois

Vous me ravissez quand vous me dites que son altesse royale m'a fait l'honneur de lire mon livre et qu'elle vous en a paru contente. Ceux qui sont instruits en France le sont surtout des grandes qualités de ce grand prince. Quel bonheur n'est-ce pas pour vous de lui avoir donné une si belle éducation; vous serez le bienfaiteur de votre pays et peut-être de tous les autres. C'est une grande chose pour un prince que d'aimer la lecture: les livres ne sont point des courtisans; ce sont des voix fidèles. Ajoutez que la lecture empêche l'ennui, dont les princes ne sont pas plus exempts que les autres hommes et peut-être encore moins, par la raison que l'on a toujours fait ce que l'on a pu pour les empêcher de s'ennuyer. Quel bonheur serait-ce pour moi, si je pouvais, en passant par Turin, faire ma cour à ce grand prince.

Il nous est venu d'Angleterre un bon livre: c'est le voyage et l'expédition de l'amiral Anson

Je formais d'abord le dessein de vous l'envoyer, mais, comme il a été imprimé en Hollande, j'ai pensé que vous l'auriez chez vous. C'est un composé de choses très bonnes, très utiles et très sensées, et il n'y a guère de livres plus propres à nous donner une idée juste de l'état actuel de l'Europe, par rapport au commerce et à la navigation.

Il n'y a point de nouvelles ici: M et Mme De

[p. 211]

Mirepoix partent aujourd'hui pour Londres. Je vous prie, monsieur mon illustre marquis, de me garder toujours votre amitié et d'agréer les sentiments tendres et respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble, etc

Je vous prie, quand vous écrirez au commandeur, de lui bien parler de moi; il ne rattrapera pas sa gaîté s'il ne rattrape pas sa santé

Montesquieu à l'abbé Venuti

À Paris, ce 22 juillet 1749

Il ne faut point vous flatter, mon cher abbé, que l'abbé Guasco vous écrive de sa main triomphante; mais si vous étiez ex-ministre des affaires étrangères, il irait dîner chez vous. Le pauvre homme promène son demi-oeil sur toutes les brochures, prodigue son mauvais estomac pour toutes les tables et ruine sa triste poitrine au service de son cantimir et de son Clément V ; ce qui n'empêche pas que

[p. 212]

l'on ne trouve son cantimir très froid; mais c'est la faute de feu son excellence

Il n'y a aucune apparence que j'aille en Angleterre; il y en a une beaucoup plus grande que j'irai à La Brède. J'écris une lettre de félicitation au président De Lalanne sur sa réception à l'académie Bonardi. Le président de cette académie, qui est venu me raconter tous les dîners qu'il a faits depuis son retour chez tous les beaux esprits qui dînent, avec la généalogie des dîneurs, m'a dit qu'il adresserait sa première lettre à notre nouvel associé et je pense que vous trouverez que cela est dans les règles.

Je vois que notre académie se change en société de francs-maçons, excepté qu'on n'y boit ni n'y chante; mais on y bâtit et M De Tourny est notre roi Hiram qui nous fournira les ouvriers; mais je doute qu'il nous fournisse les cèdres.

Faites, je vous prie, ma cour à Mme Duplessy;

[p. 213]

faites aussi ma cour à la comtesse. Je crois que le prince de Craon est actuellement à Vienne, mais il va arriver en Lorraine et si vous m'envoyez votre lettre, je la lui ferai tenir

Il faut bien que je vous donne des nouvelles d'Italie sur l' esprit des lois . M le duc de Nivernais en écrivit, il y a trois semaines, à M De Forcalquier, d'une manière que je ne saurais vous répéter sans rougir. Il y a deux jours qu'il en reçut une autre, dans laquelle il mande que, dès qu'il parut à Turin, le roi de Sardaigne le lut; il ne m'est pas non plus permis de répéter ce qu'il en dit; je vous dirai seulement le fait: c'est qu'il le donna pour le lire à son fils, le prince de Savoie, qui l'a lu deux fois. Le marquis de Breille me mande qu'il lui a dit qu'il voulait le lire toute sa vie

Il y a bien de la fatuité à moi de vous mander ceci, mais comme c'est un fait public, il faut autant que je le dise qu'un autre; et vous concevez bien que je dois aveuglément approuver le jugement des princes d'Italie. Le marquis de Breille me mande que s a r le duc de Savoie a un génie prodigieux, une conception et un bon sens admirables.

Huart, libraire, voudrait fort avoir la traduction en vers latins du docteur Clancy du commencement

[p. 214]

du temple de Gnide , pour en faire un corps avec la traduction italienne et l'original

Voyez lequel des deux vous pouvez faire: ou de me faire copier ces vers, ou d'obtenir de l'académie de m'envoyer l'imprimé, que je vous renverrais ensuite.

À propos, le portrait de Mme De Mirepoix a fait, à Paris et à Versailles, une grande fortune

Je n'y ai point contribué pour la ville de Bordeaux, car j'avais détaché l'abbé Guasco pour en dire du mal. Vous qui êtes l'esprit de tous les esprits, vous devriez le traduire, et j'enverrais votre traduction à Mme De

Mirepoix, à Londres. Dans ce cas, je changerais deux vers. L'un, c'est dans cet endroit-ci: et le dédain n'osa jamais pour tenter de gâter ses traits se faire voir sur son visage

Comme le dédain n'a point l'intention de gâter les traits, il faut mettre: le dédain n'osa jamais se faire voir sur son visage et semble respecter ses traits

L'autre correction est au dernier vers: l'amour pourrait le méconnaître

Il faut mettre: sans lui l'amour pourrait le méconnaître.

[p. 215]

Je n'en ai point de copie, mais le président Barbot ou Mme Dupin l'ont. Vous savez que tout ceci est une badinerie qui fut faite à Lunéville pour amuser une minute le roi de Pologne

J'oubliais de vous dire que tout est compensé dans ce monde. Je vous ai parlé des jugements de l'Italie sur l' esprit des lois ; il va paraître à Paris une ample critique, faite par M Dupin, fermier général; ainsi me voilà cité au tribunal de la maltôte, comme j'ai été cité au journal de Trévoux .

Voilà une épître à la Bonardi. Ne soyez point la dupe de la traduction, car si l'esprit ne vous en dit rien, il ne vaut pas la peine que vous y rêviez un quart d'heure.

Montesquieu à Solar

À Paris, ce 23 juillet 1749

Mon cher et illustre commandeur, car le grand prieur serait trop grave, j'ai reçu avec une

[p. 216]

véritable joie les marques de votre souvenir. Je vous prie de me les conserver, car vous ne sortirez jamais de mon esprit ni de mon coeur

Mme De Mirepoix partit hier pour l'Angleterre, au grand regret de nous tous. Le départ des deux ambassadeurs avait souffert bien des remises par divers incidents. M De Bulkeley me charge toujours de vous parler de lui et vous êtes dans la liste infiniment petite de ceux qu'il aime

Le cardinal De Rohan mourut avant-hier, il y avait longtemps qu'il se préparait à une apoplexie. Il n'a su qu'il devait mourir que lorsqu'il est arrivé dans l'autre monde. Avant son départ il avait la tête extrêmement remplie des affaires de l'église, tant pour le spirituel que pour le temporel: les spirituelles étaient le mandement de mgr de Tours; les temporelles, le vingtième. On dit ici que c'est le dernier seigneur français; on se trompe: ce sera toujours le duc d'Épernon; et le premier courtisan n'est jamais le dernier seigneur

Vous faites un très grand éloge de l' esprit des lois ; j'ai peur que vous ne le voyiez que par les yeux de l'amitié. Pour rabattre ma vanité, M Dupin, fermier général, fera paraître dans sept ou huit jours une grande critique, dans laquelle il revendique la dignité de la maltôte. D'un autre côté, Mme Dupin est furieuse de ce qu'elle prétend que

[p. 217]

j'ai dit contre les femmes; si je fais jamais l'histoire des illustres caillettes, elle en sera la reine.

Mon cher commandeur, nous avons ici une maison enchantée: c'est l'hôtel de Brancas, quoiqu'elle soit privée de la moitié de ses enchantements, m le duc et mme la duchesse de Nivernais. Mais c'est trop de désirer d'avoir tout pour nous: il faut bien que Rome et Londres aient leur part, et moi je me félicite pour ma nation des magnifiques échantillons qu'on y en voit; et en vérité ceci a de la solidité, car les hommes jugent ordinairement de ce qu'ils ne voient pas par ce qu'ils voient.

Je vous demande en grâce de leur faire ma cour à l'un et à l'autre et si vous me procurez leurs bontés, je m'imagine que je vous en aimerai davantage. Je dois, en vérité, beaucoup de reconnaissance à m le duc, et je vous assure que dans ce pays-ci mon ouvrage a beaucoup tiré son mérite de son approbation. J'ai reçu à la même occasion une lettre charmante du

marquis de Breille et, pour achever de me tourner la tête, il me flatte de l'approbation de son altesse royale mgr le duc de Savoie

Je ne devrais pas tant vous parler de moi, mais croyez que c'est sans fatuité: je ne puis m'empêcher de parler de ma reconnaissance et c'est la seule disposition de l'esprit et du coeur que j'ai l'orgueil d'avoir

Si vous trouvez quelqu'un à Rome qui ait, comme vous dites, gardé quelque souvenir de moi, je vous prie de faire en sorte de me le conserver. Je voudrais bien finir avec tout le respect, permettez que je finisse avec tout l'amour.

[p. 218]

L'abbé Guasco m'a dit que vous lui deviez une réponse. Il a été reçu, il y a trois jours, de l'académie des inscriptions.

[p. 222]

Montesquieu à David Hume

Paris, ce 3 septembre 1749

Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 16 juillet et il ne m'a été possible de la lire qu'aujourd'hui, à cause d'une grande fluxion sur les yeux et que, n'ayant point actuellement de secrétaire anglais, je ne pouvais me la faire lire. J'étais prêt à y faire réponse quand M Le Monnier est entré chez moi et m'a parlé de l'honneur qu'on veut faire à mon livre en Écosse de l'y imprimer et m'a dit ce que vous m'avez déjà appris par votre lettre. Je suis très obligé à vous, monsieur, et à M Alexandre, de la peine que vous avez prise. Je suis convenu avec M Le Monnier que je ferai faire une copie des corrections que j'ai envoyées en Angleterre et à Paris de la première édition de Genève, en deux volumes in-4, qui est très fautive, et qu'il se chargerait de les envoyer.

J'ai reçu, monsieur, les exemplaires de vos beaux ouvrages, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et j'ai lu avec un très grand plaisir l' essai sur l'esprit humain , qui ne peut partir que d'un esprit extrêmement philosophique. Tout ceci est rempli de belles idées et je vous remercie du plaisir que la lecture m'en a fait.

[p. 223]

À l'égard de la citation des lettres persanes , il vaut autant que mon nom y soit que celui des autres et cela n'est d'aucune conséquence

La réputation de m le docteur Middleton est certainement venue jusqu'à nous

Et j'espère bien me procurer l'avantage de lire les ouvrages dont vous me parlez. Je sais que M De Middleton est un homme éminent

J'ai, monsieur, l'honneur d'être, etc

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien faire mes compliments très humbles à M Stuart; il ferait bien de venir nous revoir cet automne prochain

Montesquieu à Trudaine.

À Paris, ce 5 de septembre 1749

J'ai l'honneur de vous envoyer, monsieur, la soumission de M Ausone, avocat au conseil, pour prendre à cens du roi une petite partie de terrain qui est au devant de l'académie, qui est la même et dans les mêmes confrontations que les jurats ont demandé permission d'aliéner, comme vacant de la

[p. 224]

ville. Nous espérons que vous aurez la bonté de nous accorder un arrêt en conformité de l'offre

Si vous dînez chez vous et que je ne sois pas de trop, j'aurai l'honneur de vous aller faire ma cour. J'ai celui d'être, avec un respect infini, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 227]

Montesquieu à Le Berthon

À Paris, ce 25 septembre 1749

Étant chargé, monsieur, des affaires de l'académie, j'ai été obligé de faire répondre à un mémoire de M De Tourny qui est accompagné de votre nom, et j'aurais eu l'honneur de vous en demander la

[p. 228]

permission si l'affaire n'avait requis célérité, la copie du mémoire m'ayant été communiquée par M De Trudaine. Quoi qu'il en soit, on n'a point manqué ni pu manquer dans les réponses au respect qui vous est si légitimement dû. Je suis convaincu que vous n'auriez pas signé ce mémoire si les raisons qui sont dans notre réponse vous avaient été connues et si vous aviez su que l'académie m'avait chargé de défendre cette affaire.

J'ai l'honneur d'être avec un respect infini, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé: Montesquieu

Montesquieu à Mme Dupré de Saint-Maur

Paris, 25 septembre 1749

Mais ce qui enchanta tout le monde fut un petit discours de Marivaux qui était une comparaison de Racine et de Corneille. On ne peut rien voir de plus joli.

[p. 231]

Montesquieu au duc de Nivernais

À Paris, ce 24 octobre 1749

M De Forcalquier m'a si bien tourné la tête sur l'approbation que votre excellence a donnée à mon gros livre que je prends la liberté de l'en remercier; il faut bien qu'elle nous encourage par ses louanges. Elle nous découragerait trop par son esprit.

M De Forcalquier m'a montré une petite relation des beautés de Rome, qui était dans une lettre de votre excellence, qui m'a fait voir en un moment ce que j'avais vu à Rome pendant huit mois et m'a donné des idées justes de ce que je ne connaissais plus que confusément. J'avoue que l'Apollon

[p. 232]

m'aurait séduit à Rome si je n'avais eu le bonheur de passer par Florence, où je jurai une fidélité éternelle à la Vénus de Médicis, qui est le meilleur prédicateur qu'ont jamais eu les florentins, quoique je n'en connaisse pas bien le succès. Tout ceci ne m'empêche pas de faire un grand saut pour arriver à l'église de saint-Pierre et passer du merveilleux qui plaît au merveilleux qui étonne.

J'envie fort à m l'ambassadeur de Malte le plaisir qu'il a de vous voir et je voudrais bien être aussi à portée de vous faire ma cour.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, de votre excellence, le très humble et très respectueux serviteur.

Montesquieu

J'ai vu en passant Mm De Sainte-Palaye à la campagne, qui ne nous ont entretenus que des charmes du séjour de Rome; mais nous avons démêlé qu'ils ne parlaient que de ceux du palais de France.

Montesquieu à Solar

À Paris, ce 11 novembre 1749

J'ai appris par Mm De Sainte-Palaye des nouvelles de votre excellence. Vous vous portez bien; les prélats de Rome ne vous amusent pas: cela vient de ce qu'en France vous ne vous amusiez pas avec les prélats et que vous aimiez mieux Mme Dupin que le cardinal De Tencin

À l'égard de la critique de M Dupin, je crois que

[p. 233]

j'en suis quitte, car m le contrôleur général vient de faire un ouvrage à qui il donne beaucoup moins son approbation qu'au mien: cet ouvrage consiste à faire hausser les fermes de dix millions, et je suis persuadé qu'il n'y a point de propos contre les fermiers généraux qu'il ne trouve meilleur que cela. Et je suis si

vain que je crois qu'il m'estime plus qu'un contrôleur général, parce que jamais on n'a proposé d'ôter à un homme 250000 livres tous les ans, et cela pour les donner au roi qui est le plus grand monarque de la terre.

Je vous apprendrai le mariage de m le marquis de Chenonceaux, leur fils, avec Mlle De Rochechouart. La vicomtesse, qui a touché un pot-de-vin de 60000 livres pour le paiement de certaines dettes criardes, est fort contente de cette affaire. La demoiselle, qui voulait absolument se faire religieuse, a fait de grandes difficultés pour la consommation et il a fallu la violer, comme un bacha viole la fille du grand seigneur. Cela me fait croire qu'on ne la violera plus. Votre ami Dupin est là-dessus admirable: il écrit à tous ses amis que, ses confrères ne voulant pas donner leurs filles à son fils, parce qu'ils veulent les marier à des ducs, il a été obligé de la marier avec une fille de qualité, que du reste cette fille est si neuve que Mme Dupin a été obligée de la mener à Chenonceaux, parce

[p. 234]

qu'elle ne sait où mettre ses bras. (c'est) votre passion reconnue pour Mme Dupin qui a fait que je me suis étendu sur les événements arrivés dans cette famille.

Nous avons ici m le marquis de saint-Germain, qui est un homme fort aimable. Il me paraît qu'il est ami de m le marquis de Breille et (de) vous; et j'espère qu'il aura aussi quelque amitié pour moi. Mme De Mirepoix apprend l'anglais et parle comme un ange, ou au moins comme un serin de Canarie. Quand je lui écrirai, je lui parlerai de ce que vous me dites d'elle

Je vous félicite de ce que vous avez à Rome mgr Cerati; j'aime son bon sens et son aménité. J'ai l'honneur d'écrire, par ce courrier, à m le duc de Nivernais; je vous prie de lui faire approuver la liberté que j'ai prise. Quand vous écrirez à m le marquis de Breille, ayez la bonté de l'assurer d'un souvenir bien tendre. Je vous prie de vouloir bien vous charger de cette petite lettre pour mgr Cerati et de croire que j'aimerai, chérirai et respecterai votre excellence jusqu'à la mort

Montesquieu.

Montesquieu au père Cerati

À Paris, ce 11 novembre 1749

J'ai trouvé, monseigneur, en passant à la campagne, Mm De Sainte-Palaye qui m'ont parlé de

[p. 235]

mgr Cerati. Je les ai perpétuellement interrogés sur mgr Cerati. Quelque chose me déplaisait: c'était de n'être point à Rome avec le grand homme dont ils me parlaient. Ils m'ont dit que vous vous portiez bien; j'en rends grâces à l'air de Rome et je m'en félicite avec tous vos amis.

M De Buffon vient de publier trois volumes, qui seront suivis de douze autres. Les trois premiers contiennent des idées générales, les douze autres contiendront une description des curiosités du jardin du roi. M De Buffon a parmi les savants de ce pays ici un très grand nombre d'ennemis et la voix prépondérante des savants emportera, à ce que je crains, la balance pour bien du temps

Pour moi, qui y trouve de belles choses, j'attendrai avec tranquillité et modestie la décision des savants étrangers. Je n'ai pourtant vu personne à qui je n'aie entendu dire qu'il y avait beaucoup d'utilité à le lire.

M De Maupertuis, qui a cru toute sa vie et qui peut-être a prouvé qu'il n'était point heureux, vient de publier un petit écrit sur le bonheur

C'est l'ouvrage d'un homme d'esprit et on y trouve du raisonnement et des grâces.

Quant à mon livre de l' esprit des lois , j'entends quelques frelons qui bourdonnent autour de moi, mais si les abeilles y cueillent un peu de miel, cela me suffit. Ce que vous m'en dites me fait un

[p. 236]

plaisir infini; il est bien agréable d'être approuvé des personnes que l'on aime

Agréez, je vous prie, monseigneur, mes

sentiments les plus tendres et les plus respectueux.

[p. 237]

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À Paris, ce 18 novembre 1749

Monsieur mon très cher cousin, je vous prie de vouloir bien faire remettre incessamment ce paquet à Salinères, lequel contient une procuration en blanc pour revendiquer ma juridiction dans une affaire qu'un particulier de Montesquieu a, je crois, mal à propos portée devant le maître particulier de L'Isle-En-Jourdain. Peut-être pourrez-vous faire sentir à ce particulier les dangers d'une procédure ruineuse à laquelle il s'expose; ces gens-là, par les mauvais conseils et par ignorance, font souvent des choses qui les ruinent à la fin.

Peut-être pourrait-on accommoder les parties sur le fond de leurs contestations, en leur faisant déclarer dans l'acte qu'ils passeraient que c'est à tort qu'ils ont porté l'affaire hors de ma juridiction. Tout ceci, en cas que ces gens-là ne soient pas opiniâtres et qu'ils n'aiment pas le papier timbré, car du reste c'est leur affaire, et mon unique motif est le bien de tous.

Ayez la bonté de dire à M Vidal que j'ai écrit, étant à Fontainebleau, à m l'évêque de Condom, qui était à Paris, sur la mort du chantre de Condom, mais que je ne sais pas ce que cela aura opéré, n'ayant point de réponse de monseigneur, dont le caractère est de parler beaucoup et d'écrire fort peu.

[p. 238]

Vous avez reçu une lettre de moi, dans laquelle je vous mandais de point en point ce qu'il fallait faire pour assurer la certitude de votre propriété dans votre terre de Camon, et je crois que vous ne devez rien négliger pour cela

Je serais très fâché de perdre un voisin tel que vous. Il faut regarder l'argent que vous mettrez à cela comme un reste de loyaux coûts, et ne point hasarder une affaire d'une très grande importance pour une petite épargne

Mes compliments, mon cher cousin, à ma fille et à mes enfants. Mandez-moi si ma fille se porte bien et si ses couches continuent à être heureuses. Je vous salue, mon cher cousin, et vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Mes compliments à ma soeur

Montesquieu au chevalier d'Aydie

À Paris, ce 24 novembre 1749

Mon cher chevalier, comment vous portez-vous? Ne voulez-vous point revenir de votre Périgord? On ne peut aller là que pour manger des truffes. Vous nous laissez ici; nous vous aimons; vous êtes un philosophe insupportable.

[p. 239]

Je reçois quelquefois des nouvelles de Mme De Mirepoix, qui me dit toujours de vous faire ses compliments. Il y a ici une grande stérilité en fait de nouvelles. Je ne puis vous dire autre chose si ce n'est que les opéras et comédies de Mme De Pompadour vont commencer, et qu'ainsi m le duc de La Vallière va être un des premiers hommes de son siècle; et comme on ne parle ici que de comédie et de bal, Voltaire a-t-il une attention particulière, et on prétend que, le jour qu'il doit donner son Catilina , au lieu de donner un Catilina il donnera une électre ; j'y consens. Les Du Châtel sont ici. M De Forcalquier se porte en général très bien.

Je vous prie de me conserver toujours votre amitié que j'adore et d'agréer mon respect infini.

Montesquieu.

[p. 242]

Montesquieu à sa fille Denise

À Paris, ce 16 décembre 1749

Ma chère fille, votre mari a fait un grand coup de payer le droit d'ensaisinement. Il faut à présent que, sans différer, il aille rendre sa foi et hommage, et à l'égard de la quittance je vous

apprendrai au premier jour ce qui en est. En voici un autre: je conçois que vous ne pouvez pas garder vos deux mille écus oisifs; ainsi je chercherai l'homme que vous m'indiquez; peut-être aurez-vous trouvé là-bas quelque autre emploi solvable. Je conçois que le projet de M De Secondat doit être d'avoir son argent à point nommé quand il fera quelque acquisition; je puis vous rendre ce service et prendre ces deux mille écus pour vous les remettre à la première acquisition que vous ferez, de sorte que je ne ferai pas un contrat, mais un billet pour le capital et un ordre à Salinères de payer tous les ans cent écus pour les intérêts. Cela, ma chère fille, je le ferai de bon coeur pour vous faire plaisir et à votre mari, mais si vous trouvez

[p. 243]

ailleurs, je l'aime mieux; si vous ne trouvez pas ailleurs, je le ferai.

Ma fille, je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Je préviens Mme De Montesquieu de ceci; ainsi, dans le cas, vous pourrez vous adresser à elle.

[p. 245]

Montesquieu à Guasco

De Paris, en 1749

M D'Estouteville, mon cher abbé, me persécute pour que je vous engage de lui accorder une heure

[p. 246]

fixe tous les soirs, pour achever la lecture et la correction de sa traduction de Dante

Il promet de s'en rapporter à vous pour tous les changements que vous jugerez à propos qu'il fasse et il ne vous demande grâce que pour sa préface. Vous savez qu'il a son style particulier, auquel il ne renonce pas, même quand il parle aux ministres. Marquez-moi ce que je dois lui répondre; il viendra chez vous tous les soirs, jusqu'à ce que la lecture soit terminée. Bonsoir.

[p. 247]

Particulier, auquel il ne renonce pas, même**[p. 246]**

Montesquieu à *

1749-1750? Monsieur mon très cher ami, que dites-vous du free Briton qui me dit des injures comme si j'étais

[p. 247]

M Pultney? J'ai admiré comment un homme pouvait avoir assez peu de sens pour parler si longtemps d'un passage qu'il n'entend pas, sans s'en apercevoir. Je ne sais si je me trompe, mais je m'imagine que l'auteur est quelque ecclésiastique anglais qui n'a point d'éducation

Montesquieu à l'abbé Venuti

De Paris, ce 17 janvier 1750

Je dois vous remercier, mon cher abbé, du beau livre dont m le marquis de Venuti m'a fait présent

Je ne l'ai pas encore lu, parce qu'il est chez mon relieur; mais je ne doute pas qu'il ne soit digne du nom qu'il porte. Je vous souhaite une très bonne année; et si vous n'êtes pas à Bordeaux quand j'y reviendrai, je serai bien fâché, et je croirai que l'académie aura perdu son esprit et son savoir

Faites bien mes compliments très humbles à la comtesse; je lui demande la permission de l'embrasser; et je vous embrasse aussi, vous, qui n'êtes pas si aimable.

[p. 248]

Montesquieu au duc de Nivernais

Paris, ce 26 de janvier 1750

J'importunerai donc encore votre excellence: il m'est revenu que les tracasseries qui m'ont été faites à Paris ont été portées à Rome et qu'on y parle de faire mettre mon livre à l'index. Je vais avoir l'honneur d'exposer à votre excellence les

raisons qui doivent empêcher cela

Il parut, il y a environ un an, une lettre dans le journal de Trévoux , par laquelle on prétendait prouver qu'il y avait dans le livre de l' esprit des lois des choses qui intéressaient la religion; comme les objections ne me paraissaient pas fondées, je crus qu'il était plus sage de ne pas répondre. Depuis ce temps, les nouvelles ecclésiastiques ont fait, sur le même livre, une terrible sortie; j'ai fait une réponse qui paraîtra dans quatre jours d'ici; j'y détruis si bien toutes les objections qu'on m'a faites, qu'il ne reste pas pierre sur pierre et, comme les deux ouvrages critiques ne contiennent que les mêmes objections, la réponse qui fait tomber l'un fait tomber tous les deux. Votre excellence la recevra par le courier prochain

Si l'on demande comment il se peut faire que mon livre ait trouvé des critiques dans les deux partis

[p. 249]

qui combattent en France, cela est aisé à expliquer

J'ai eu occasion dans mon quatrième livre, chapitre 6, de parler du Paraguay: j'ai absous les jésuites des imputations mauvaises qu'on leur fait là-dessus; cela a déplu à l'auteur des nouvelles ecclésiastiques . D'un autre côté j'ai employé quelques expressions, dans cet endroit, qui n'ont pas paru aux auteurs du journal assez respectueuses pour les jésuites; il n'en a pas fallu davantage et je me suis trouvé comme celui qui habite le second étage d'une maison, qui était incommodé, disait le grand Cosme De Médicis, par la fumée d'en bas et par le bruit d'en haut

Cela supposé, je dois espérer de la sagesse reconnue de cette cour, et surtout du gouvernement présent, qu'on ne s'y déterminera pas à rien décider sur cette affaire avant d'avoir vu si mes réponses sont satisfaisantes.

Il y a toutes les apparences du monde que, dans quatre jours d'ici, il n'y aura pas un homme à Paris qui ne dise que ceux qui m'ont attaqué ont tort: serait-il convenable que, dans le même temps que le bruit cessera à Paris, on le recommençât à Rome? Il y a vingt-deux éditions de mon ouvrage répandues dans toute l'Europe; les gens les plus savants et les plus éclairés ont jugé que le livre était bon: cela ne doit-il pas engager les ministres ou les officiers de cette cour à ne prononcer qu'en grande connaissance de cause?

Je travaille à une édition dans laquelle j'ôterai jusqu'aux prétextes qu'on a pris pour faire des

[p. 250]

objections qui ne sont jamais fondées sur le sens, mais sur des mots; or, ne vaut-il pas mieux que j'ôte moi-même tout prétexte de me condamner, que si on me condamnait?

Mon livre n'est, ni dans le fait ni dans l'intention, un livre de théologie; je n'y enseigne rien sur la théologie et ne décide nulle part sur ces matières qui sont bien au-dessus de ma portée; je n'y fais autre chose que rendre raison des lois politiques et civiles des divers peuples de la terre; si on l'examine bien, on n'y trouvera que de l'amour pour le bien, pour la paix et pour le bonheur de tous les hommes; j'y détruis ou combats les systèmes dangereux: doit-on y aller chercher, sur quelques paroles prises à contresens, de la théologie qui n'y est pas et que je n'ai pas voulu y mettre? Voilà les raisons que j'ai l'honneur de représenter à votre excellence et que je la supplie de vouloir bien représenter là où elle est: ce n'est que du cuivre, elle le changera en or. Comme je n'ai eu que de bonnes intentions, je suis plus sensible quand elles sont soupçonnées. Du reste, je lui demande la continuation de ses bontés et ses bontés honorent tant, qu'elles ne sont jamais différentes de sa protection.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, de votre excellence, le très humble, etc

Montesquieu.

Il paraîtrait bien extraordinaire que, dans un temps où nous avons un pontife qui, outre ses qualités éminentes est encore (ce qui est une chose

[p. 260]

singulière) distingué des gens de lettres par l'art d'écrire, dans un temps où vivent à Rome les cardinaux Valenti et Passionéi on flétrit sur des sophismes qui ont été détruits, un ouvrage qui a eu tant d'approbateurs.

Montesquieu à Guasco

De Paris, 12 mars 1750

J'avais déjà appris par milord Albermale, mon cher comte, que vous ne vous étiez point noyé en traversant de Calais à Douvres et la bonne réception qu'on vous a faite à Londres. Vous serez toujours plus content de vos liaisons avec le duc de Richmond, milord Chesterfield et milord Granville. Je suis sûr que, de leur côté, ils chercheront de vous avoir le plus qu'ils pourront

Parlez-leur beaucoup de moi; mais je n'exige point que vous toastiez si souvent, quand vous dînerez chez le duc de Richmond. Dites à milord Chesterfield que rien ne me flatte tant que son approbation; mais que, puisqu'il me lit pour la troisième fois, il ne sera que plus en état de me dire ce qu'il y a à corriger et à rectifier dans mon ouvrage. Rien ne m'instruirait mieux que ses observations et sa critique.

Vous devez être bien glorieux d'avoir été lu par le roi et qu'il ait approuvé ce que vous avez dit sur l'Angleterre; moi, je ne suis pas sûr de si hauts suffrages et les rois seront peut-être les derniers qui me liront; peut-être même ne me liront-ils point du tout. Je sais cependant qu'il en est un dans le

[p. 261]

monde qui m'a lu et M De Maupertuis m'a mandé qu'il avait trouvé des choses où il n'était pas de mon avis. Je lui ai répondu que je parierais bien que je mettrais le doigt sur ces choses. Je vous dirai aussi que le duc de Savoie a commencé une seconde lecture de mon livre. Je suis très flatté de tout ce que vous me dites de l'approbation des anglais; et je me flatte que le traducteur de l' esprit des lois me rendra aussi bien que le traducteur des lettres persanes

Vous avez bien fait, malgré le conseil de Mlle Pitt, de rendre les lettres de recommandation de milord Bath. Vous n'avez que faire d'entrer dans les querelles du parti; on sait bien qu'un étranger n'en prend aucun et voit tout le monde. Je ne suis point surpris des amitiés que vous recevez de ceux que vous avez connus à Paris et suis sûr que, plus vous resterez à Londres, plus vous en recevrez; mais j'espère que les amitiés des anglais ne vous feront point négliger vos amis de France, à la tête desquels vous savez que je suis. Pour vous faire bien recevoir à votre tour, j'aurai soin de faire voir l'article de votre lettre, où vous dites qu'en Angleterre les hommes sont plus hommes et les femmes moins femmes qu'ailleurs. Puisque le prince de Galles me fait l'honneur de se souvenir de moi, si l'occasion se présente, je vous prie de me mettre à ses pieds.

Je vous embrasse.

[p. 263]

Montesquieu à Grosley

8 avril 1750.

Je suis bien touché, monsieur, de l'approbation que vous donnez à mon livre et encore plus de ce que vous l'avez lu la plume à la main. Vos doutes sont ceux d'une personne très intelligente. Voici en courant quelques réponses, et telles que le peu de temps que j'ai m'a permis de les faire

" de l'esclavage, livre 15, chapitre 2, et chapitre 20, livre 18. Il est du droit des gens, chez les tartares, de venger par le sang des vaincus celui que leur coûtent leurs expéditions. Chez les tartares, au moins, l'esclavage n'est-il pas du droit des gens et ne devrait-il pas son origine à la pitié? " L'esclavage qui serait introduit à l'occasion du droit des gens d'une nation qui passerait tout au fil de l'épée, serait peut-être moins cruel que la mort; mais il ne serait point conforme à la pitié

De deux

[p. 264]

choses contraires à l'humanité, il peut y en

avoir une qui y soit plus contraire que l'autre: j'ai prouvé ailleurs que le droit des gens tiré de la nature ne permet de tuer qu'en cas de nécessité

Or, dès qu'on fait un homme esclave, il n'y a pas eu de nécessité de le tuer.

"Un homme libre ne peut se vendre, parce que la liberté a un prix pour celui qui l'achète et qu'elle n'en a point pour celui qui la vend; mais dans le cas du débiteur qui se vend à son créancier, n'y a-t-il pas un prix de la part du débiteur qui se vend? " C'est une mauvaise vente que celle du débiteur insolvable qui se vend: il donne une chose inestimable pour une chose de néant

"Les esclaves du chapitre 6, livre 15, ressemblent moins aux esclaves qu'aux clients des romains, ou aux anciens vassaux et arrière-vassaux. " Je n'ai point cherché, au chapitre 6 du livre 15, l'origine de l'esclavage qui a été, mais l'origine de l'esclavage qui peut ou doit être.

"Il aurait fallu examiner (livre 15, chapitre 18) s'il n'est pas plus aisé d'entreprendre et d'exécuter de grandes constructions avec des esclaves qu'avec des ouvriers à la journée. " Il vaut mieux des gens payés à la journée que des esclaves: quoi qu'on dise des pyramides et des ouvrages immenses que ceux-ci ont élevés, nous en avons fait d'aussi grands sans esclaves

Pour bien juger de l'esclavage, il ne faut pas examiner si les esclaves seraient utiles à la petite partie riche et voluptueuse de chaque nation; sans doute qu'ils lui seraient utiles; mais il faut prendre

[p. 265]

un autre point de vue, et supposer que dans chaque nation, dans chaque ville, dans chaque village, on tirât au sort pour que la dixième partie qui aurait les billets blancs fût libre et que les neuf dixièmes qui auraient les billets noirs fussent soumis à l'esclavage de l'autre et lui donnassent un droit de vie et de mort et la propriété de tous leurs biens. Ceux qui parlent le plus en faveur de l'esclavage seraient ceux qui l'auraient le plus en horreur, et les plus misérables l'auraient en horreur encore. Le cri pour l'esclavage est donc le cri des richesses et de la volupté et non pas celui du bien général des hommes ou celui des sociétés particulières.

Qui peut douter que chaque homme ne soit pas bien content d'être le maître d'un autre? Cela est ainsi dans l'état politique, par des raisons de nécessité: cela est intolérable dans l'état civil

J'ai fait sentir que nous sommes libres dans l'état politique, par la raison que nous ne sommes point égaux. Ce qui rend certains articles du livre en question obscurs et ambigus, c'est qu'ils sont souvent éloignés d'autres qui les expliquent et que les chaînons de la chaîne que vous avez remarquée sont très souvent éloignés les uns des autres

"Livre 19, chapitre 9. L'orgueil est un dangereux ressort pour un gouvernement. La paresse, la pauvreté, l'abandon de tout, en sont les suites et les effets. Mais l'orgueil n'était-il pas le principal ressort du gouvernement romain? N'est-ce pas l'orgueil, la hauteur, la fierté qui a soumis l'univers aux romains?

[p. 266]

Il semble que l'orgueil porte aux grandes choses et que la vanité se concentre dans les petites

Livre 19, chapitre 27. Les nations libres sont fières et superbes, les autres peuvent plus aisément être vaines. " Quant à la contradiction du livre 19, chapitre 9, avec le livre 19, chapitre 27, elle ne vient que de ce que les êtres moraux ont des effets différents, selon qu'ils sont unis à d'autres. L'orgueil, joint à une vaste ambition et à la grandeur des idées, produisit de certains effets chez les romains; l'orgueil, joint à une grande oisiveté avec la faiblesse de l'esprit, avec l'amour des commodités de la vie en produit d'autres chez d'autres nations

Celui qui a formé les doutes a beaucoup plus de lumières qu'il n'en faut pour bien sentir ces différences et faire les réflexions que je n'ai pas le temps de faire ici.

Il n'y a qu'à considérer les divers genres de supériorité que les hommes, suivant diverses circonstances, sont portés à se donner les uns

sur les autres.

"Livre 19, chapitre 22. Quand un peuple n'est pas religieux, on ne peut faire usage du serment que quand celui qui jure est sans intérêt, comme le juge et les témoins. " Sur le doute du chapitre 22, livre 19, il est très honorable à un magistrat qui le forme; mais il est toujours vrai qu'il y a des intérêts plus prochains et plus éloignés.

"Ne pourrait-on pas objecter contre les effets différents que les différents climats produisent, dans le système de l'auteur, que les lions, tigres, léopards, etc., sont plus vifs et plus indomptables que nos ours, nos sangliers, etc.? "

[p. 267]

sur le doute du livre 24, chapitre 2, cela dépend de la nature des espèces particulières des animaux

"Livre 23, chapitre 15. Imaginons que tous les moulins périssent en un jour, sans qu'il soit possible de les rétablir. Où prendrait-on en France des bras pour y suppléer? Tous les bras que cela ôterait aux arts, aux manufactures, seraient autant de bras perdus pour eux, si les moulins n'existaient pas

À l'égard des machines en général, qui simplifient les manufactures en diminuant le prix, elles indemnisent le manufacturier par la consommation qu'elles augmentent; et si elles ont pour objet une matière que produit le pays, elles en augmentent la consommation. " à l'égard des moulins, ils sont très utiles, surtout dans l'état présent. On ne peut entrer dans le détail; ce qu'on en a dit dépend de ce principe qui est presque toujours vrai: plus il y a de bras employés aux arts, plus il y en a d'employés nécessairement à l'agriculture. Je parle de l'état présent de la plupart des nations; toutes ces choses demandent beaucoup de distinctions, limitations, etc

"Livre 26, chapitre 3. La loi de Henri II, pour obliger de déclarer les grossesses au magistrat, n'est point contre la défense naturelle. Cette déclaration est une espèce de confession. La confession est-elle contraire à la défense naturelle? Et le magistrat obligé au secret en est un meilleur dépositaire qu'une parente dont l'auteur propose l'expédient. " Quant à la loi qui oblige les filles de révéler, la défense de la pudeur naturelle dans une fille est aussi conforme à la nature que la défense de sa vie; et l'éducation a augmenté l'idée de la défense de

[p. 268]

sa pudeur et a diminué l'idée de la crainte de perdre la vie.

"Livre 19, chapitre 14. Il y est parlé des changements que le climat fait dans les lois des peuples. Les femmes, qui avaient beaucoup de liberté parmi les germains et wisigoths d'origine, furent resserrées étroitement par ces derniers, lorsqu'ils furent établis en Espagne. L'imagination des législateurs s'échauffa à mesure que celle du peuple s'alluma. En rapprochant cela des chapitres 9 et 10 du livre 16 sur la nécessité de la clôture des femmes dans les pays chauds, ne sera-t-on pas étonné que ces mêmes wisigoths qui redoutaient les femmes, leurs intrigues, leurs indiscrétions, leurs goûts, leurs dégoûts, leurs passions grandes et petites, n'aient point craint de leur laisser la bride, en les déclarant (livre 18, chapitre 22) capables de succéder à la couronne, abandonnant l'exemple des germains et le leur même? Le climat ne devait-il pas au contraire éloigner les femmes du trône? " Sur les doutes du livre 14, chapitre 14, et du livre 18, chapitre 22, l'un et l'autre sont des faits dont on ne peut douter; s'ils paraissent contraires, c'est qu'ils tiennent à des causes particulières

"Livre 30, chapitre 5, 6, 7 et 8. Abandonnez aux francs les terres des domaines; ils auront des terres, et les gaulois ne seront point dépouillés. " Livre 30, chapitre 5, 6, 7 et 8. Cela peut être et que le patrimoine public ait suffi pour former les fiefs. L'histoire ne prouve autre chose, si ce n'est qu'il y a eu un partage et les monuments prouvent que le partage ne fut pas du total

Voilà, monsieur, les éclaircissements que vous

[p. 269]

m'avez paru souhaiter; et comme votre lettre

fait voir une personne très au fait de ces matières et qui joint au savoir beaucoup d'intelligence, j'ai écrit tout ceci très rapidement. Du reste, l'édition la plus exacte est la dernière édition imprimée en 3 volumes in-12, à Paris, chez Huart, libraire, rue saint-Jacques, près la fontaine saint-Séverin

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec des sentiments remplis d'estime, votre très humble et très obéissant serviteur.

[p. 279]

Montesquieu à l'abbé Venuti

De Paris, ce 18 mai 1750

Je suis bien fâché, mon cher abbé, que vous partiez pour l'Italie et encore plus que vous ne soyez pas content de nous. Je vois pourtant, sur ce qui m'est revenu, qu'on n'a pas pensé à manquer à la considération qui vous est due si légitimement

Je souhaite bien que vous ayez satisfaction dans votre voyage d'Italie et je souhaiterais bien qu'après ce temps de pèlerinage, vous passassiez dans une plus heureuse transmigration, et telle que votre mérite personnel le demande. Si vous pouvez retirer votre dissertation de chez le président Barbot, qui la garde comme des livres sibyllins, j'en ferai usage ici à votre profit: mais votre lettre ne le fait pas espérer. Faites, je vous prie, mes compliments

[p. 280]

à notre comtesse et à Mme Duplessy. Si vous faites votre voyage entièrement par terre, vous verrez à Turin le commandeur de Solar, qui y viendra de Rome.

Adieu, mon cher abbé: conservez-moi de l'amitié, et croyez qu'en quelque lieu du monde que je sois, vous aurez un ami fidèle.

Montesquieu au marquis de Stainville

De Paris, le 27 mai 1750

Les bontés dont votre excellence m'a toujours honoré et l'attachement respectueux que j'ai toujours eu pour elle font que je prends la liberté de

[p. 281]

m'ouvrir à elle sur une chose qui me touche beaucoup. Je viens d'apprendre que les jésuites sont parvenus à faire défendre à Vienne le débit du livre de l' esprit des lois .

Dès que le livre parut, je trouvai que, sans le savoir, j'avais également offensé les jansénistes et les jésuites. J'ai justifié les jésuites au chap... sur les imputations que les jansénistes leur faisaient, sur l'affaire du Paraguay. Cela a rendu les jansénistes furieux contre moi. D'un autre côté, les jésuites prétendent que je n'ai pas parlé d'eux avec assez de respect sur les motifs de leurs missions: ils ont été furieux de même. Ainsi j'ai eu le destin de tous ceux qui sont neutres, que le grand Cosme De Médicis comparait à ceux qui occupent le second

[p. 282]

étage des maisons, qui sont incommodés par le bruit d'en haut et la fumée d'en bas. Ici, l'inimitié des deux partis est le prix que j'ai remporté de ma modération. Les jésuites commencèrent par m'attaquer dans leur journal de Trévoux , les jansénistes en firent de même dans leurs nouvelles ecclésiastiques et, quoique le public ne fît que rire des sottes choses qu'ils disaient, je ne crus pas devoir en rire moi-même et je fis ma défense qui, quoiqu'elle ne parût regarder que les jansénistes, regardait de même les jésuites, parce que les imputations étaient les mêmes

De vous dire que cette défense eut un succès prodigieux, qu'il n'y eut qu'un cri général, à la cour et à la ville, que j'avais raison et que mes adversaires avaient tort, je puis vous le dire sans offenser la

[p. 283]

modestie, parce que vous le savez et que cela s'est passé sous vos yeux. Je croyais être tranquille, lorsque j'ai appris que les jésuites ont été porter à Vienne les querelles qu'ils se sont faites à Paris et qu'ils y ont eu le crédit de

faire défendre mon livre, sachant bien que je n'y étais pas pour dire mes raisons. Tout cela n'est fait que pour pouvoir, dans six mois, venir dire ici que ce livre est bien pernicieux, puisqu'il a été défendu à Vienne, se prévaloir de l'autorité d'une si grande cour, et se couvrir du respect et de cette espèce de culte que toute l'Europe rend à une si grande impératrice. Je ne veux point prévenir les réflexions de votre excellence; mais peut-être pensera-t-elle qu'un ouvrage dont on a fait, dans deux ans de temps, vingt-deux éditions et qui, par conséquent,

[p. 284]

est connu dans toute l'Europe peut bien mériter que l'on écoute les raisons de l'auteur

Je joins à cette lettre un exemplaire de ma défense : j'ai l'honneur d'être, etc

Montesquieu au cardinal Passionéi

À Paris, ce 2 juin 1750

Monseigneur, ceux qui m'ont attaqué m'ont fait le plus grand honneur que je puisse recevoir, puisqu'ils m'ont attiré la protection de votre éminence; de sorte que je ne sais si leur inimitié est pour moi un trait de la bonne ou de la mauvaise fortune. La réputation de votre éminence dans le monde chrétien, celle qu'elle a dans le monde littéraire, me font regarder ses bontés comme la récompense de mes travaux; et il est glorieux pour moi d'avoir obtenu la protection de celui dont j'avais tant l'ambition d'obtenir l'estime.

Son excellence m le duc de Nivernais m'a dit, monseigneur, tout ce que je vous devais et je me suis senti flatté en lisant sa lettre.

[p. 285]

J'ai l'honneur de lui envoyer quelques réflexions que j'ai faites sur celles de mgr Bottari et votre éminence verra que, s'il a trouvé quelquefois des termes qui n'exprimaient pas assez, ou qui exprimaient trop, ou des endroits qui n'étaient pas assez développés, je suis cependant presque toujours d'accord avec cet illustre prélat sur le fond des

[p. 286]

choses; et telle est la disposition de mon esprit et de mon coeur qu'en m'en remettant toujours entièrement à vous et à lui, je respecterai toujours de si grandes lumières et, si je désire que l'on soit content de moi dans les autres pays, ce désir est infiniment plus ardent à l'égard de Rome, par la raison qu'il n'arrive point que l'on veuille offenser ce qu'on aime.

Je supplie votre éminence de m'accorder la continuation de ses bontés et, parmi tant de personnes qui en connaissent le prix, je puis dire que je tiens un rang distingué.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect plein de la plus parfaite admiration, monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 289]

Montesquieu à J Vernet

26 juin 1750.

Si je ne suis pas trop présomptueux, monsieur, pour répondre à une question qui n'est que très incidemment de mon ressort, je vous dirai que je suis très fortement de votre avis et qu'il ne faut point, dans une traduction de la bible, employer le terme de vous au singulier. Vos raisons me paraissent extrêmement solides

1 je pense qu'une version de l'écriture n'est point une affaire de mode, ni même une affaire d'urbanité.

2 il me semble que l'esprit de la religion protestante a toujours été de ramener les traductions de l'écriture à l'original. Il ne faut donc point, en traduisant, faire attention aux délicatesses modernes. Ces délicatesses mêmes ne sont point tant des délicatesses, puisqu'elles nous viennent de la barbarie.

3 le style de l'écriture est plus ordinairement

[p. 290]

poétique, et nous avons très souvent gardé le

toi pour la poésie: grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire; ce qui est bien autrement noble, que si Despréaux avait dit: grand roi, cessez de vaincre

4 dans votre religion protestante, quoique vous ayez voulu lire votre bible en langue vulgaire, vous avez eu pourtant l'idée d'en conserver le caractère original et vous vous êtes éloignés des façons de parler vulgaires. Une preuve de cela, c'est que vous avez traduit la poésie par la poésie

5 notre vous étant un défaut des langues modernes, il ne faut point choquer la nature en général et l'esprit de l'ouvrage en particulier, pour suivre ce défaut. Je crois que ces remarques auraient lieu dans quelque livre sacré de quelque religion quelconque, comme l' alcoran , les livres religieux des guèbres, etc. Comme la nature de ces livres est de devoir être respectés, il sera toujours bon de leur faire garder leur caractère original et de ne leur donner jamais des tours d'expressions populaires. L'exemple de nos traducteurs, qui ont affecté le plus beau langage, ne doit pas plus être suivi que celui du prédicateur du spectateur anglais , qui disait que, s'il ne craignait pas de manquer à la politesse et aux égards qu'il devait avoir pour ses auditeurs, il prendrait la liberté de leur dire que leurs déportements les mèneraient tout droit en enfer.

[p. 291]

Ainsi je crois, monsieur, que si l'on veut faire à Genève une traduction de l'écriture, qui soit mâle et forte, il faut s'éloigner, autant qu'on pourra, des nouvelles affectations. Elles déplurent même parmi nous dès le commencement; et l'on sait combien le père Bouhours se rendit là-dessus ridicule, lorsqu'il voulut traduire le nouveau testament. Conservez-y l'air et l'habit antiques; peignez comme Michel-Ange peignait; et quand vous descendrez aux choses moins grandes, peignez comme Raphaël a peint, dans les loges du vatican, les héros de l'ancien testament, avec sa simplicité et sa pureté.

J'ai l'honneur d'être, etc

Montesquieu à sa fille Denise

Juillet-août 1750

J'ai été, ma chère fille, sensiblement touché de la perte de ce petit-enfant qui me semblait promettre beaucoup, mais Dieu est le maître et il sait mieux ce qu'il nous faut que nous.

Je vous ai acheté un paquet de livres que je vous enverrai par la première commodité, ou tout à la fois ou en détail.

M De Secondat fera très bien de rendre son hommage; aussi bien faut-il toujours passer par là et

[p. 292]

vous remplissez la condition de la donation et vous mettez en toute sûreté votre acquisition. Vous ne m'avez pas mandé si vous étiez en pleine jouissance et aviez pris possession et si vous aviez quelque discussion avec le comte de Brie

Quant à ce qui me regarde, ma chère fille, et les acquisitions que je veux faire, je vous dirai que je ne m'attache pas à un seul objet. Il est certain que si Lasfosses se vendait dans la suite, et avec sûreté, et que je me trouvasse pour lors en état de l'acquérir, je l'acquerrais si le prix me convenait; sinon j'en recevrais les lods et ventes

Mais dès qu'il y a des difficultés, cela ne vaut pas la peine et une bonne acquisition dans Montesquieu ou hors de Montesquieu, cela m'est égal à peu près, quoique je préférasse toujours ce qui serait le plus à la bienséance du régisseur ou du fermier. Je n'ai écrit à votre cousin que sur ce qu'on m'avait dit que Lasfosses était en vente; elle n'est point en vente, puisqu'elle ne peut pas se vendre.

Vous voyez donc, ma fille, par la manière dont je pense, que je suis bien éloigné de désirer votre baronnie de Camon. Elle est à moi dès qu'elle est à vous; c'est une jolie pièce que je conseille beaucoup à votre cousin de garder; votre voisinage me vaut une propriété.

Vous voyez que dans ces dispositions la terre

de Moncassin me conviendrait, ou toute autre terre

[p. 293]

dans ce pays-là, qui fût d'une bonne nature de bien et pût s'affermer. Ainsi je prie votre cousin de suivre..

Montesquieu à Godefroy De Secondat

À Paris, ce 18 août 1750

Mon cher cousin, j'ai parlé à M De Saint-Florentin: vous aurez du roi le droit de prélation; ainsi songez surtout à finir votre affaire irrévocablement et à retirer votre contre-lettre. Vous sentez bien qu'ayant présenté à m le comte de Saint-Florentin votre contrat, qui est pur et simple, s'il se trouvait une contre-lettre, M De Saint-Florentin pourrait croire que j'ai voulu lui en imposer, ce qui ne peut certainement être mon intention; ainsi, il serait bon que vous prissiez les détails tels que les demande le comte de Brie, à quoi vous m'avez marqué que vous étiez résolu. Je vous prêterais de l'argent, en ayant par occasion, mais je fais moi-même une acquisition

Adieu, mon cher cousin, je vous salue et embrasse de tout mon coeur, ma fille et mes petits-enfants

Montesquieu.

[p. 294]

Montesquieu à Godefroy De Secondat

Août-septembre 1750.

Monsieur, la grâce du roi est accordée, mais pour dresser les lettres, il faut savoir de quel fief de dignité ou de seigneurie appartenant au roi relève la baronnie de Montagnac. Nous serons furieusement barons dans notre famille, car j'achète aussi une baronnie.

Adieu, mon cher cousin, j'attends de vos nouvelles; mandez-moi comment vous avez fait avec le comte de Brie.

Montesquieu

Montesquieu à La Beaumelle

Ce samedi, 5 septembre 1750

M De Montesquieu a l'honneur de saluer très humblement M De La Beaumelle; il le prie de lui faire l'honneur de venir dîner, demain dimanche, chez lui, et de lui donner cette marque de son amitié; il lui demande la permission de l'embrasser.

[p. 298]

Montesquieu à sa fille Denise

À Paris, ce 19 septembre 1750

Ma chère fille, le don du roi n'est pas encore signé; il le sera incessamment. J'avais déjà jugé qu'il était inutile de

[p. 299]

parler d'aucun engagement, par la raison que si vous n'étiez qu'engagiste le don du roi serait toujours bon comme si vous étiez propriétaire, et que, comme dans votre contrat il n'est point parlé d'engagement et que m le comte de Brie a vendu comme propriétaire, vous auriez pu lui demander une indemnité là-dessus

Quand le don du roi me sera envoyé, il faudra que je le donne à un secrétaire du roi, pour le faire sceller par m le chancelier, et je vous l'enverrai pour le faire enregistrer à la chambre des comptes de Pau. Il faut garder le secret pour éviter que le comte de Brie ne fasse opposition, et je ne sais pas si les femmes sont capables de secret.

Je crois, ma fille, que vous devez être tranquille sur ce que pourrait faire m le comte de Brie, ayant le don de retrait féodal du roi. Je souhaite bien fort que vous soyez contente; je vois que cette affaire vous tient à coeur et à votre mari aussi

Je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu.

Montesquieu à sa fille Denise

À Paris, ce 21 septembre 1750

Ma chère fille, j'ai reçu le don du roi fait en votre faveur; il est bien. Je l'ai envoyé à M Sainson, secrétaire du roi, qui le fera signer par m le contrôleur général et

[p. 300]

sceller par m le chancelier: ces deux choses sont des formalités qui ne peuvent apporter à votre affaire aucun obstacle. Cela ne sera fait de quinze jours, mais vous y pouvez compter

Adieu, ma chère fille, je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu.

[p. 302]

Montesquieu à sa fille Denise

À Paris, ce 7 octobre 1750

Ma fille, j'ai actuellement en main votre don du roi du retrait féodal de la terre de Montagnac; je ne vous

[p. 303]

l'enverrai par la poste qu'en cas que je ne trouve pas quelqu'un qui parte par la poste lui-même pour Bordeaux, afin de vous épargner dix ou douze francs

Les droits du contrôle et du sceau ont coûté 43 ll 10 s, dont je vous fais présent pour avoir une coiffure. Je ne sais pas si mm de la chambre des comptes de Pau, où vous ferez enregistrer les-dites lettres, seront aussi galants que moi

Adieu, ma fille; faites mes compliments à M De Secondat, mon voisin; j'espère que vous vivrez bien ensemble avec moi comme de bons voisins et que nous n'entrerons point en procès pour les droits de notaire et baronnie.

Adieu, ma fille, je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Si vous ne voyez aucune apparence que l'on retire, vous pourrez peut-être vous épargner l'enregistrement à Pau.

Montesquieu à mgr De Fitz-James

À Paris, ce 8 e d'octobre 1750

J'ai reçu, monseigneur, la lettre charmante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et je vous

[p. 304]

prie de permettre à mon coeur de commencer par vous remercier des bontés et de l'amitié dont elle est pleine.

Vous convertiriez plus de gens, monseigneur, dans un quart d'heure que tous les grands harangueurs dans cent ans, parce qu'ils pensent à eux et jamais aux autres.

L'article des stoïciens vous a frappé et vous soupçonnez que là, par respect humain pour les beaux esprits de nos jours, je n'ai pas parlé de la religion chrétienne. Voici naïvement le fait: il y a environ trente ans que je formai le projet de faire un ouvrage sur les devoirs. Le traité des offices de Cicéron m'avait enchanté et je le prenais pour mon modèle; et comme vous savez que Cicéron a copié pour ainsi dire Panaetius, qui était stoïcien, et que les stoïciens ont été ceux qui ont mieux traité cette matière des devoirs, je lus les principaux livres des stoïciens et entre autres les réflexions morales de Marc-Antonin, qui me paraît le chef-d'oeuvre de l'antiquité. J'avoue que cette morale me frappa et que j'aurais volontiers, comme M Dacier, fait de Marc-Antonin un saint; et ce qui me toucha le plus fut de voir que cette morale était pratique et que trois ou quatre empereurs qui eurent cette morale furent des princes admirables, tandis que ceux qui ne l'avaient pas furent des monstres

Cela fit que je mis dans ma préface, ou au commencement de mon traité des devoirs que j'avais ébauché, cet éloge des stoïciens et de leur philosophie. Je lus des morceaux

[p. 305]

de mon traité à l'académie de Bordeaux; on fit des extraits de partie de cet ouvrage dans les journaux; ces morceaux et, entre autres, cet éloge furent reçus avec applaudissement et personne ne pensa que la religion pût le moins du monde être attaquée dans mon éloge. Dans la suite, je trouvai qu'il me serait très difficile de faire un bon ouvrage sur les devoirs, que la division de Cicéron, qui est celle des stoïciens, était trop vague; surtout je craignais un rival tel que Cicéron et il me semblait que mon esprit tombait devant le sien. J'abandonnai donc le projet et, lorsque j'entrepris mon ouvrage sur les lois, ayant trouvé que j'avais un morceau tout fait sur les stoïciens, je le copiai pour l'y mettre; cela n'est pas plus fin que ce que je dis

Mais, en vérité, si j'ai voulu parler dans mon livre d'une manière à décréditer la religion chrétienne, il faut que je sois une grande bête. Tout le monde convient en Angleterre que personne n'a plus ni mieux combattu Hobbes que moi et Spinoza aussi

On convient en Allemagne que j'ai mieux terrassé Bayle, dans deux chapitres, que n'ont fait M Basnage et autres théologiens dans des livres faits exprès. J'ai, dans toutes les occasions que mon sujet m'a pu présenter, relevé l'excellence de la

[p. 306]

religion chrétienne: je ne me suis pas contenté de la louer en général; j'ai fait sentir ses avantages dans chaque occasion particulière

Assurément, si j'ai voulu décréditer la religion chrétienne, j'ai tourné le dos à mon projet

Si vous avez lu ma défense , monseigneur, vous aurez vu que l'on m'a attaqué parce que l'on ne m'a pas entendu; ils ont donc combattu contre leur propre ignorance et non pas contre moi

Ils se plaignent de ce que je n'ai pas suivi les routes battues. Eh! Quel est le bon écrivain qui suit les routes battues? M Bossuet, M Nicole, M Pascal (je ne prétends pas me comparer à eux) suivaient-ils les routes battues? Et quand j'aurais suivi les routes battues, ils ne m'auraient pas plus entendu, parce que je n'écrivais pas un livre en théologie.

Mes amis ont exigé de moi que je ne répondrais plus rien, quelque chose qu'on puisse me dire. Les secondes nouvelles ecclésiastiques ont été telles que l'auteur me montrait tellement le flanc que je pouvais le rendre un objet de pitié. J'ai gardé le silence et, en cela, j'ai respecté la théologie, si je ne respectais pas les théologiens

On a beau dire, rien ne fait plus de tort à la théologie que les mauvais théologiens. Que des ecclésiastiques ignorants aient tort contre moi, que je fasse voir leur bêtise, cela ne devrait naturellement produire d'autre effet, si ce n'est qu'ils sont convaincus d'être ignorants; pardonnez-moi, chez les gens du monde cela prouve que la religion a tort.

Voilà, monseigneur, une longue lettre; la vôtre, pleine d'esprit, de religion, d'humanité, de raison, demandait que je m'expliquasse avec vous: c'est le

[p. 307]

coeur qui parle au coeur; en vous parlant, monseigneur, je crois parler à la raison même

J'ai l'honneur d'être avec un respect infini, monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Je reviens à la sorbonne et je veux qu'elle condamne mon livre, ce que je ne crois pas pourtant qu'elle fasse. Qu'en arrivera-t-il? Mon livre est écrit sur des matières que la plupart des théologiens ne connaissent pas. Ce sera un très grand préjugé pour le public que le livre a été condamné sans être entendu. De plus, mon livre ne peut être attaqué que sur des arguties théologiques; il arrivera qu'on dira que les arguments ne viennent pas au fait. Enfin, je serai défendu; et il y a apparence que je serai le plus fort. Cela ne servira qu'à décréditer ceux qui m'auront attaqué et à diminuer le respect qu'on doit avoir pour eux

À quoi bon donc faire tant de bruit pour rien? Montesquieu au duc de Nivernais

De Paris, le 8 octobre 1750

J'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré et je la supplie d'agréer que je la remercie encore de ses bontés infinies, qui seront dans mon coeur toute ma vie.

Il me semble que l'affaire prend un mauvais train.

[p. 308]

M le cardinal de Tencin m'a dit, il y a quelque temps, que lorsqu'un livre était dénoncé à la congrégation de l'indice, cela n'était rien; mais que lorsqu'il y était porté, il était comme condamné. Or, il me paraît, par la lettre de votre excellence, que mon livre y a été porté, puisque l'on a jugé, à la pluralité des voix, d'accorder un délai pour en parler. De plus, votre excellence me fait l'honneur de me marquer que, selon toutes les apparences, la congrégation de l'indice condamnera les premières éditions; ainsi je n'ai fait jusqu'ici que travailler contre moi.

Sur ce pied-là, je vois que les gens qui, se déterminant par la bonté de leur coeur, désirent de plaire à tout le monde et de ne déplaire à personne ne font guère fortune dans ce monde

Sur la nouvelle qui me vint que quelques gens avaient dénoncé mon livre à la congrégation de l'indice, je pensai que, quand cette congrégation connaîtrait le sens dans lequel j'ai dit des choses qu'on me reproche, quand elle verrait que ceux qui ont attaqué mon livre en France ne se sont attiré que de l'indignation et du mépris, on me laisserait en repos à Rome et que moi, de mon côté, dans les éditions que je ferais, je changerais les expressions qui ont pu faire quelque peine aux gens simples: ce qui est une chose à laquelle je suis naturellement porté. De sorte que, quand mgr Bottari m'a envoyé des objections, j'y ai toujours aveuglément adhéré, et ai mis sous mes pieds toute sorte d'amour-propre à cet égard; or, à présent je vois qu'on se sert de ma déférence même pour opérer une condamnation.

[p. 309]

Votre excellence remarquera que, si mes premières éditions contenaient quelques hérésies, j'avoue que des explications dans une édition suivante ne devraient pas empêcher la condamnation des premières. Mais ici ce n'est point du tout le cas: il est question de quelques termes qui, dans de certains pays, ne paraissent pas assez modérés, ou que des gens simples regardent comme équivoques; dans ce cas, je dis que des modifications ou éclaircissements dans une édition suivante et dans une apologie déjà faite, suffisent. Ainsi votre excellence voit que, par le tour que cette affaire prend, je me fais plus de mal que l'on ne peut m'en faire et que le mal même qu'on peut me faire cessera d'en être un sitôt que moi, jurisconsulte français, je le regarderai avec cette indifférence que mes confrères les jurisconsultes français ont regardé les procédés de la congrégation dans tous les temps.

L'on a dénoncé mon livre à l'assemblée du clergé; cette assemblée a regardé cette dénonciation comme vaine.

Que les théologiens épluchent mon livre, ils n'y trouveront rien d'hérétique que ce qu'ils n'entendront pas; et ce que je dis même de l'inquisition n'est qu'une affaire de police dans quelques pays, qui diffère selon les pays, qui peut avoir de la modération dans les uns, et dans les autres de l'excès; et moi, qui ai écrit pour tous les pays du monde, j'ai pu remarquer ce qu'il y avait de modéré dans cette pratique et ce qu'il y avait d'excès.

Je crois qu'il n'est point de l'intérêt de la cour de Rome de flétrir un livre de droit que toute l'Europe a déjà adopté; ce n'est rien de le condamner, il faut

[p. 310]

le détruire. On y a fait des objections en France; ces objections ont été jugées puériles et ce sont ces objections de l'auteur des feuilles ecclésiastiques qui ont scandalisé le public, et non pas le livre

Quant à la véhémente sortie qu'a faite contre moi le p Concina, je croirais que cet événement ne serait pas si défavorable à l'affaire qu'il paraît d'abord, parce que, ce père m'ayant

attaqué, il me met en droit de lui répondre, d'expliquer au public l'état des choses et de rendre le public juge entre le p Concina et moi. Mais comme je ne vois les choses que de très loin et que je ne sais pas si une bonne réponse au p Concina me serait utile ou nuisible, je supplie votre excellence de vouloir bien m'éclairer là-dessus et me marquer s'il est à propos que je réponde, ou non; et, en cas qu'il soit à propos de répondre, d'avoir la bonté de me dire si je pourrais avoir une copie des passages du livre du p Concina qui me concernent; si je savais de quel ordre religieux est ce père, ceux de son ordre pourraient peut-être me faire voir son livre, qu'ils auront peut-être reçu.

À l'égard de l'édition et traduction de Naples, je suis bien sûr que votre excellence l'aura arrêtée de manière qu'il ne paraisse pas que ce soit le ministère de France ou de Naples qui l'ait arrêtée; sans quoi, pour éviter un petit mal, je tomberais dans un pire, et je travaillerais pour la congrégation de l'indice et non pas pour moi

Mais je suis sûr que votre excellence, par sa lettre, n'aura laissé aucune équivoque là-dessus et je crois même que, si elle voit que mon livre sera condamné et les premières éditions défendues, elle laissera faire à ceux de Naples ce

[p. 311]

qu'ils voudront. Je lui demande pardon si je lui romps si longtemps la tête de cette affaire; ce sont ses bontés qui en sont la cause et je jouis de ces bontés.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, de votre excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Je demande encore pardon à votre excellence, si j'ajoute ce mot: il me paraît que le parti qu'elle a pris de tirer l'affaire en longueur est, sans difficulté, le meilleur et peut conduire beaucoup à faire traiter l'affaire par voie d' impegno

Et je vais avoir l'honneur de lui dire deux choses qui lui paraîtront peut-être dignes d'attention

On a dénoncé mon livre à la dernière assemblée du clergé; elle n'en a point tenu compte: c'était mon confrère, m l'archevêque de Sens, qui avait fait de grandes écritures sur ce sujet, qui roulaient principalement sur ce que je n'avais pas parlé de la révélation, en quoi il errait et dans le raisonnement et dans le fait

Depuis on a porté cette affaire en sorbonne et il y a toutes les apparences du monde que le livre n'y sera point condamné, chose que je ne dis point encore, pour ne pas augmenter l'activité de mes ennemis. Or, s'il arrive que l'affaire ait tombé dans ces tribunaux, cela ne fournit-il pas une bonne raison pour arrêter la congrégation de l'indice? Je supplie votre excellence de ne mettre à cette lettre que le degré d'attention qu'elle pourra mériter; car je l'écris comme un enfant, n'ayant presque aucune

[p. 312]

connaissance de la manière de penser ou d'agir de là-bas. Quoi qu'il en soit, sitôt que la sorbonne aura fini son opération, j'aurai l'honneur d'en instruire votre excellence, qui verra à quoi cet événement peut être bon. Je me souviens d'un endroit d'une de ses lettres auquel j'ai bien fait attention depuis: qu'il ne fallait pas mettre trop d'importance aux choses qu'on demandait dans ce pays-là. Je la supplie de me permettre de lui présenter encore mes respects.

Montesquieu à Thomas Nugent

De Paris, le 18 octobre 1750

Je ne puis m'empêcher, monsieur, de vous faire mes remerciements. Je vous les avais déjà faits, parce que vous m'aviez traduit; je vous les fais à présent, parce que vous m'avez si bien traduit

Votre traduction n'a d'autre défaut que ceux de l'original; et je dois vous être obligé de ce que vous empêchez si bien de les voir. Il semble que vous ayez voulu traduire aussi mon style et vous y avez mis cette ressemblance qualem decet esse sororum . Quand vous verrez M Domville, je vous prie de vouloir bien lui faire mes compliments.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une

parfaite reconnaissance, votre très humble et très obéissant serviteur.

[p. 315]

Montesquieu au père Cerati

De Paris, ce 23 octobre 1750

Je vous supplie, monseigneur, d'agréer que j'aie l'honneur de vous recommander M Forthis, professeur à l'université d'Édimbourg, qui est extrêmement recommandable par son savoir et ses beaux ouvrages, entre autres celui qu'il a donné sur l'éducation. M le professeur a beaucoup de bonté pour moi et m'honore de son amitié; ainsi je vous prie d'agréer que je le recommande à la vôtre. Je vous prie de faire connaître cet habile homme à l'abbé Niccolini, que j'embrasse.

Nous avons perdu cet excellent homme, M Gendron; j'en suis très affligé et je suis sûr que vous le serez aussi: c'était une bonne tête physique et morale; et je me souviens que nous trouvions qu'il en sortait de très bonnes choses

Je vous supplie de m'aimer, s'il se peut, autant que je vous aime et, s'il se peut, autant que je vous honore et que je vous admire. Notre ami, l'abbé de Guasco, devenu célèbre voyageur, est dans ma chambre, et me charge de vous faire mille compliments; il arrive d'Angleterre.

[p. 316]

Montesquieu à l'abbé Venuti

De Paris, ce 30 octobre 1750

Mon cher abbé, je ne vous ai point encore remercié de la place distinguée que vous m'avez donnée dans votre triomphe ; vous êtes Pétrarque, et moi pas grand'chose. M Tercier m'a écrit pour me prier de vous remercier de sa part de l'exemplaire que je lui ai envoyé, et de vous dire que M De Puysieulx avait reçu le sien avec toute sorte de satisfaction. Comme il n'en est venu ici que très peu d'exemplaires, je ne pourrai pas encore vous marquer le succès de l'ouvrage; mais j'en ai ouï dire du bien, et il me paraît que c'est de la belle poésie.

Et te fecere poetam pierides

Je ne puis m'accoutumer, mon cher abbé, à penser que vous n'êtes plus à Bordeaux: vous y avez laissé bien des amis qui vous regrettent beaucoup; je vous assure que je suis bien de ce nombre

Écrivez-moi quelquefois. J'exécuterai vos ordres à l'égard d'Huart, et du recueil de vos dissertations: vous vous mettez très fort à la raison et il doit sentir votre générosité

Je verrai M De La Curne: je ferai parler à l'abbé Le Beuf;

[p. 317]

et, s'il n'est point un boeuf, il verra qu'il y a très peu à corriger à votre dissertation

Le président Barbot devrait bien vous trouver la dissertation perdue, comme une épingle, dans la botte de foin de son cabinet. Effectivement il est bien ridicule d'avoir fait une incivilité à Mme De Pontac, en faisant tant valoir une augmentation de loyer que nous ne toucherons point, et d'avoir si mal fait les affaires de l'académie

Envoyez-moi ce que vous voulez ajouter aux dissertations que j'ai.

Adieu, mon cher abbé; je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu au président Barbot

Ce 30 octobre 1750.

Mon cher président, quand on baisse ou hausse une rue à Paris, que par là la porte est en l'air ou descend à une cave, le raccommodage de cela se fait aux frais du propriétaire.

[p. 318]

Quand on élargit une rue et qu'on prend une, deux, trois toises sur la façade d'une maison, on n'indemnise pas le propriétaire. Il est vrai que ceci ne se fait que sur un alignement donné par les trésoriers, qui ne devra être exécuté que lorsqu'on voudra ou qu'il faudra par vétusté

rebâtir la maison. Je n'ai point vu de gens qui m'aient instruit sur le cas où l'on ordonnerait qu'une rue fût élargie tout à coup; je m'en informerai plus amplement.

Mon fils vous aura écrit la relation de la visite que nous avons faite à Fontainebleau à M De Regemorte, par où vous verrez que les affaires vont bien et que nous pouvons raisonnablement espérer satisfaction

Adieu, mon cher président, je vous embrasse mille fois.

Montesquieu

Peut-être me verrez-vous bientôt

Montesquieu au président Barbot

À Paris, ce 31 octobre 1750

Je trouve, mon cher président, votre projet admirable pour l'académie et je ne sache rien de plus

[p. 319]

propre à lui donner du lustre. Ainsi, non seulement je consens, mais je vous exhorte. Quant à ce qui vous regarde, la bonté de votre marché dépend uniquement de votre manière de penser. Si j'étais dans les circonstances où vous êtes, j'en ferais autant et il n'est point de doute que l'académie ne doive accepter à baisemains, parce que les 400 livres qu'elle perd, ou qu'elle ne perd pas, s'emploieraient en musique ou en fadaises, au lieu que votre bibliothèque, beaucoup plus estimable par le choix que par le nombre des livres, rendra celle de l'académie une des premières de France, parce que les deux en formeront une d'une grande distinction.

Si ce projet est bon en tous temps, il est encore meilleur dans ces circonstances et je pourrais fort bien dire à M De Tourny: ceux qui s'opposent à votre projet donnent leur bibliothèque; ceux qui l'acceptent ne savent pas seulement dans quel endroit de la ville est l'académie; voulez-vous masquer un lieu qui contient un dépôt sans prix? Voulez-vous affliger nos bienfaiteurs passés, présents et à venir? Voulez-vous que les étrangers ne puissent pas aborder une chose qui n'a point d'égale dans toutes les provinces du royaume? Et puisque les autres font les normands, nous pourrons faire les gascons.

Voilà, mon cher président, ce que je pense. Quant à moi, j'aimerais, je vous assure, beaucoup mieux bâtir une maison toute neuve que s'il était dit que j'eusse porté le moindre obstacle à un projet que j'admire et l'académie voulût-elle à présent me louer sa maison pour cent écus, je vous promets que je ne l'accepterais pas. J'écris par cet ordinaire

[p. 320]

à M De Baritault et mon fils, qui pense comme moi, m'a dit qu'il écrirait aussi

Permettez, mon cher président, que je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

L'abbé Venuti m'a écrit

Montesquieu à Mme Dupré De Saint-Maur

Anet, 6 novembre 1750.

Oh! Que je me guérirais bien, madame, de la maladie de faire la cour aux princesses, puisqu'elles me retardent le plaisir d'aller participer aux charmes de celle de Montigny. J'ai voulu aller passer trois jours à Anet pour faire voir à mme la duchesse du Maine que six mois d'absence ne m'empêchaient pas de me souvenir de l'honneur qu'elle m'avait fait de m'y inviter à mon retour

Les trois jours sont passés, et huit aussi, sans que j'aie été le maître de partir; il y a une transmission d'autorité dans ce sang royal qui veut être obéi, sans quoi pas de miséricorde. Me voilà donc encore pour quelques jours dans la ruelle d'une princesse enrhumée et fébricitante, et le complaisant de trois ou quatre antiquités dont les rides sont les inscriptions qui marquent leurs dates.

J'ai vu une lettre de Voltaire à la cour du Maine,

[p. 321]

qui dit qu'il a enfin succombé à une tentation de quinze ans, qu'il s'attache à une cour où les talents sont estimés sans envie et où l'on soupe avec une reine sans étiquette; il avertit les prudes à son exemple de se défier d'elles-mêmes. Moi qui aime l'étiquette, et qui n'ai rien à craindre de l'envie, j'aimerais bien mieux nos amis de Paris que les abbayes de Silésie.

[p. 323]

Montesquieu à Navarre

À Paris, ce 2 décembre 1750

J'ai été, monsieur, avec m l'abbé de Montbalen chez M Calvel, et nous avons conféré ensemble

Je crois, monsieur, que son avis est hors de doute, et qu'il faut mettre des conclusions subsidiaires pour la prévention; car si vous demandez purement et simplement que l'arrêt soit révoqué, il est certain que vous ne l'obtiendrez pas et que, lorsque vous

[p. 324]

serez une fois débouté, vous ne serez plus écouté sur la prévention et sur les défenses d'entrer dans les maisons des chanoines. J'avoue que cela est bien dur pour le chapitre et que les jurats font là un grand pas pour obtenir toute la police majeure; mais M Calvel dit fort bien qu'il vaut mieux perdre un bras que deux et que, ne pouvant tout sauver, il faut se conserver ce qu'on peut se conserver

Vous entendez bien que M De Saint-Florentin, qui a fait donner un arrêt du propre mouvement du roi, et qu'il croit être juste puisqu'il est conforme à ce qui se pratique à Paris, dont la police est pour le conseil la règle de toutes les polices, n'ira point dire au conseil qu'il a fait une sottise et demander qu'on révoque un arrêt qu'il a fait donner et qu'il croit ou qu'il sait être dans les règles.

En un mot, monsieur, les temps sont changés et je crois qu'il faut tirer le meilleur parti que l'on peut de ces temps malheureux. Voilà ce que vous dit celui qui voudrait vous dire des choses plus agréables. Sur quoi, messieurs, vous êtes sages et éclairés; vous prendrez le parti que vous croirez le plus convenable; quel qu'il soit, je ferai de mon mieux, mais je vous avoue qu'il me paraît indubitable que M Calvel a raison

Adieu, monsieur, j'ai l'honneur d'être avec les sentiments de la plus parfaite estime votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 325]

Montesquieu à Guasco

À Paris, ce 5 décembre 1750

Mon cher abbé, il est bon d'avoir l'esprit bien fait, mais il ne faut pas être la dupe de l'esprit des autres. M l'intendant peut dire ce qui lui plaît: il ne saurait se justifier d'avoir manqué de parole à l'académie et de l'avoir induite en erreur par de fausses promesses. Je ne suis pas surpris que, sentant ses torts, il cherche à se justifier; mais vous, qui avez été témoin de tout, ne devez point vous laisser surprendre par des excuses qui ne valent pas mieux que ses promesses. Je me trouve trop bien de lui avoir rendu son amitié, pour en vouloir encore. À quoi bon l'amitié d'un homme en place, qui est toujours dans la méfiance, qui ne trouve juste que ce qui est dans son système, qui ne sait jamais faire le plus petit plaisir, ni rendre aucun service? Je me trouverai mieux d'être hors de portée de lui en demander, ni pour les autres, ni pour moi; car je serai délivré par là de bien des importunités.

Il faut éviter une coquette qui n'est que coquette et ne donne que de fausses espérances. Voilà mon

[p. 326]

dernier mot. Je me flatte que notre duchesse entrera dans mes raisons; son franc alleu n'en ira ni plus ni moins.

Je suis très flatté du souvenir de m l'abbé Oliva

Je me rappelle toujours avec délices les moments que je passai dans la société littéraire

de cet italien éclairé, qui a su s'élever au-dessus des préjugés de sa nation. Il ne fallut pas moins que le despotisme et les tracasseries d'un père Tournemine pour me faire quitter une société dont j'aurais voulu profiter. C'est une vraie perte pour les gens de lettres que la dissolution de ces sortes de petites académies libres, et il est fâcheux pour vous que celle du père Desmolets soit aussi culbutée.

J'exige que vous m'écriviez encore avant votre départ pour Turin, et je vous somme d'une lettre dès que vous y serez arrivé.

Adieu.

[p. 327]

Montesquieu à sa fille Denise

À Paris, le 6 décembre 1750

Ma chère fille, j'ai écrit sur-le-champ à m le marquis de Flamarens et, à l'égard de cette tentative, vous pouvez être tranquille. Vous voyez que quand on est une grande dame de terre on a des tracasseries; je conseille à vous et à votre mari de ne point vous piquer de tout cela et d'aller avec beaucoup de sang-froid votre chemin avec m le comte de Brie

Je crois, à vue de pays, que vous mourrez baronne de Montagnac. Vous avez reçu de moi une longue lettre sur vos affaires, mais consultez-vous, car je suis un mauvais avocat pour ces détails.

Adieu, ma fille, je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à sa fille Denise

À Paris, ce 18 décembre 1750

Ma chère fille, je trouve, comme il est marqué dans le mémoire, qu'il y a une très grande différence entre le cas où

[p. 328]

vous êtes et celui où était Mme Daure, parce qu'elle aurait dû expliquer au roi l'état et les circonstances de l'affaire, ce qu'elle n'a point fait; or on suppose que le roi n'aurait pas accordé si l'on avait tout dit, et que par conséquent le don est subreptice. Vous n'êtes point dans le cas, puisque vous avez tout dit et vous n'êtes point dans le cas, puisque votre don est accordé avant toute action en retrait lignager, supposé qu'on en fît. Mais s'il y avait un retrait lignager, il resterait une question: savoir si dans le ressort du parlement de Toulouse, et si dans l'usage du Brullois, ou du pays d'Armagnac supposé que le Brullois n'ait point des usages particuliers, il serait, dis-je, question de savoir si c'est le retrait féodal qui l'emporte sur le lignager, ou le lignager qui l'emporte sur le retrait féodal; et comme il me semble que le pays d'Armagnac est gouverné par le droit écrit, dans lequel droit le retrait lignager n'a point lieu, je ne doute pas que vous ne gagniez votre procès, s'il n'y a pas un usage, une coutume ou une jurisprudence particulière qui donne l'avantage au retrait lignager. En tout cas, si m le comte de Brie ou les siens formaient une action en retrait lignager, il faudra le laisser faire, parce qu'il y a tant de difficultés à faire ce retrait, les formalités y sont si difficiles et si essentielles qu'il arrive très rarement que l'on ne manque à quelqu'une, moyennant quoi le retrait est manqué. C'est comme la chasteté des dames, dans laquelle la moindre tache est capitale et dont on ne peut violer la moindre formalité.

[p. 329]

Vous aurez deux cordes à votre arc: l'une, la difficulté qu'aura m le comte de Brie à faire son retrait sans tomber dans aucune faute, ce qui est difficile, surtout dans un lieu où les gens de pratique sont si ignorants;-et, quant à l'autre, vous aurez à faire valoir votre don du roi. Ainsi vous laisserez faire m le comte de Brie, et suivre son action en retrait lignager sans faire aucun acte qui y donne (...)

De sang-froid ses raisons et ses opérations

Ce sera dans la suite du procès que l'on examinera l'usage que l'on pourra faire de ces coutumes. En effet, si ces coutumes ne sont pas applicables, comme je le crois, il faudra en revenir au droit féodal originaire et à la nature

des fiefs, qui donnaient toujours au seigneur la préférence et ne permettaient même au vassal de disposer de son fief que du consentement de son seigneur. Il faudra en revenir au droit romain qui ne connaissait point le retrait lignager; il faudra faire valoir les droits du roi, et le don qu'il a fait à M De Secondat; il faudra relever tous les défauts de formalité qui se trouveront dans l'action en retrait de la Demoiselle De Brouzoles; il faudra rétorquer contre elle les coutumes mêmes sur lesquelles elle s'appuiera. Ce mémoire est fait uniquement pour consulter et il faut prendre un avocat habile qui puisse bien conduire cette affaire, qui examinera ce mémoire, et verra de quelle manière M De Secondat doit se conduire

L'auteur du mémoire n'a mis ici que des idées

[p. 330]

générales; c'est au conseil à voir ce qu'il doit prendre et ce qu'il doit rejeter

Voilà, ma chère fille, les idées qui me sont venues sur votre lettre, et que vous communiquerez à vos avocats. Il serait bon que l'action en retrait de cette demoiselle empêchât d'autres parents de se présenter avant la fin de l'an et jour

Adieu, ma fille, je vous salue et je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

Il pourra arriver qu'après l'an et jour fini, vous pourriez faire quelque accommodement avec la Demoiselle De Brouzoles, en lui faisant quelque petit avantage; le temps vous dira cela. Quoi qu'il en soit, je crois que vous devez tenir bon. Vous ne devez rien craindre de M De Flamarens. Je vous manderai, quand je l'aurai vu plus positivement, ce qui en est. Écoutez beaucoup et parlez peu: vous déconcerterez plus M De Brie par le flegme et le silence.

Je vous enverrai les livres. Faites mes compliments à m votre beau-frère.

[p. 333]

Montesquieu à Navarre

À Paris, ce 27 décembre 1750

Je vois, monsieur, que vous autres avez du coeur

J'ai communiqué votre lettre à M De Montbalen, et lui ai dit que je serais toujours à ses ordres et que je partirais pour Versailles au moindre signe qu'il m'en ferait. Je suis touché de la raison que les jurats ne sont que justice patrimoniale tout comme vous; mais Mm De Saint-André vous ont coupé bras et jambes. On ne présente pas impunément des mémoires au conseil, témoin l'affaire de m le président de Gascq contre M De Tarneau

J'ai l'honneur, monsieur, de vous embrasser et d'être, avec les sentiments de la plus parfaite estime, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 334]

Montesquieu à sa fille Denise

À Paris, ce 30 décembre 1750

Je vous avais dit, ma fille, que m le marquis de Flamarens n'agirait point contre vous, ni m le comte, son frère, et j'avais raison de compter sur les bontés et l'amitié de l'un et de l'autre

Je viens de voir m le marquis de Flamarens, vous pouvez être tranquille là-dessus. Il y a trente ans que ces messieurs m'honorent de leur amitié, et j'ai l'honneur par ma mère d'être un peu de leurs parents

Je crois, ma fille, que vous garderez votre terre et que Mlle De Brouzoles n'entrera point avec vous en procès réglé; et, comme vous habitez le même château, il me semble que vous pourriez trouver de cela même des occasions de devenir amies, et d'obtenir par là la paix. M De Flamarens m'a dit qu'on ne lui avait rien écrit de là-bas sur cette affaire; ainsi, je juge que vous avez été mal informée.

Adieu, ma fille, je vous souhaite une bonne année, à votre mari et à mes enfants, et vous

embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu

J'ai reçu, ma fille, le mémoire pour la terre de M De Narbonne; elle me convient assez, mais je suis actuellement prêt à faire une autre petite affaire

[p. 335]

dans l'entre-deux-mers; on va passer le contrat et je ne voudrais pas courir deux lièvres à la fois

Ainsi je voudrais attendre quelque temps pour cette seconde affaire.

Montesquieu à Solar

Fin 1750.

Votre excellence a beau dire, je ne trouve pas les excuses que vous m'apportez de la rareté de vos lettres assez bonnes pour vous la pardonner; et c'est parce que je ne trouve pas vos raisons assez bonnes, que je vous écris en cérémonie pour me venger.

Je vous dirai pour nouvelle que l'on vient d'exiler un conseiller de notre parlement, parce qu'il a prêté sa plume à coucher les remontrances que le corps a cru devoir faire au roi; et ce qu'il y a de plus incroyable encore, est que l'exil a été ordonné sans qu'on ait même lu les remontrances.

L'abbé de Guasco est de retour de son voyage de Londres, dont il est fort content. Il se loue beaucoup de M et de Mme De Mirepoix, à qui vous

[p. 336]

l'aviez recommandé: il dit qu'ils sont fort aimés dans ce pays-là. Notre abbé, enthousiasmé des succès de l'inoculation, dont il s'est donné la peine de faire un cours à Londres, s'est avisé de la prôner un jour en présence de mme la duchesse du Maine, à Sceaux, mais il en a été traité comme les apôtres qui prêchent des vérités inconnues

Mme la duchesse se mit en fureur, et lui dit qu'on voyait bien qu'il avait contracté la férocité des anglais et qu'il était honteux qu'un homme de son caractère soutînt une thèse aussi contraire à l'humanité. Je crois que son apostolat ne fera pas fortune à Paris. En effet, comment se persuader qu'un usage asiatique qui a passé en Europe par les mains des anglais et nous est prêché par un étranger puisse être cru bon chez nous, qui avons le droit exclusif du ton et des modes?

L'abbé compte de faire un voyage en Italie au printemps prochain. Il me charge de vous dire qu'il se fait d'avance un grand plaisir de vous trouver à Turin. Je voudrais bien pouvoir me flatter de le partager avec lui; mais je crois que mon vieux château et mon cuvier me rappelleront bientôt dans ma province; car, depuis la paix, mon vin fait encore plus de fortune en Angleterre qu'en a fait mon livre.

Je vous prie de dire les choses les plus tendres de ma part à m le marquis de Breille et de me donner bientôt des nouvelles des deux personnes que j'aime et que je respecte le plus à Turin.

[p. 345]

Montesquieu à Maupertuis

1750.

Mme D'Aiguillon m'envoya demander pour vous ma défense de l'esprit des lois et, ne m'ayant donné pour cela qu'un quart d'heure, je n'ai pu vous envoyer qu'un exemplaire broché, etc.1751 T. 2

Montesquieu à La Beaumelle

1750-1751.

Je vous envoyai hier, monsieur, ma défense , que je vous prie de garder; et j'aurai l'honneur de vous envoyer ces feuilles, que je vous prie de me renvoyer.

Montesquieu à La Beaumelle

1750-1751.

Je voudrais avoir un mot de conférence avec M

La Beaumelle. Je le prie de me faire l'honneur de me mander à quelle heure je le trouverai chez lui, ou à quelle heure il veut que je me trouve chez moi.

Montesquieu à La Beaumelle

À Paris, samedi 1750-1751

Il m'est impossible de sortir; cependant j'aurais bien des choses à dire, et importantes, à M De La Beaumelle. S'il pouvait venir prendre une tasse de thé ou de café chez moi, nous pourrions parler ensemble. Je l'embrasse de tout mon coeur.

[p. 346]

Montesquieu à Jude fils

À Paris, ce 14 janvier 1751

Je vous suis bien obligé, mon cher Jude, de votre souvenir au commencement de cette année et je souhaite bien que vous soyez content et que vous mangiez vos palombes en paix et tranquillité. Je suis devenu bien paresseux depuis que nous ne sommes plus ensemble; je ne fais rien. Faites mes compliments à m votre père. Je compte que votre santé est bonne à l'un et à l'autre

Adieu, monsieur, je vous salue de bien bon coeur et vous prie de vous souvenir de moi

Montesquieu.

[p. 347]

Montesquieu au duc de Nivernais

Janvier 1751.

J'ai différé de répondre à votre excellence et à la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire du 23 décembre, jusqu'à ce que je pusse lui mander le tour que prendrait mon affaire en sorbonne: il n'y aura point de condamnation et cette affaire est tombée aussi bien que celle de mm l'abbé Du Resnel et Silhouette, qui étaient dans le même cas

Ainsi il serait très raisonnable qu'un ouvrage français, attaqué en France, et qu'on n'a pas jugé à propos d'y condamner, ne fût pas mis à l'index à Rome sur une dénonciation venue de France, d'autant plus que mon apologie répond aux difficultés qu'on m'a faites et met même le public en état de répondre lui-même à toutes les objections de même espèce qu'on pourrait faire, vu surtout la nature de l'ouvrage et son objet; outre que je travaille actuellement à une nouvelle édition, où je fais un grand usage des objections que mgr Bottari a envoyées de Rome. Enfin l'empressement que j'ai pour que mon ouvrage ne soit pas mis à l'indice doit donner bonne opinion de la catholicité d'un jurisconsulte français. Ce n'est point l'amour de la vérité qui a fait agir ceux qui m'ont dénoncé à Rome; ce sont des piques et des jalousies particulières, dans lesquelles il me semble qu'une grande cour comme celle-là ne doit point entrer; et ce n'est pas la première fois que les querelles, les haines, les jalousies, les espérances de

[p. 348]

certains esprits de parti en France ont embarrassé cette cour d'affaires qu'elle n'avait pas

La protection de mgr le cardinal Valenti, celle de votre excellence sont de grandes protections et, si l'on me maltraite d'un côté, ces protections-là feront toujours ma gloire. Votre excellence m'apprend aussi que j'ai celle de m le cardinal Quirini et rien au monde n'était plus capable de me donner une grande joie. Un suffrage si connu dans l'Europe, si respectable et si respecté me touche de la manière la plus sensible.

Je n'ose parler à votre excellence de ma reconnaissance tant il serait extraordinaire que je n'en eusse point. J'en parlerais par vanité quand je n'en parlerais pas par sentiment. J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, de votre excellence le très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu au cardinal Quirini

Janvier 1751.

J'ai appris, par m le duc de Nivernais, la

protection que votre éminence m'a accordée. Je ne pensais pas, lorsque la renommée remplissait toute l'Europe de son nom, que ce fût le nom de celui qui, quelque jour, prendrait ma défense à Rome. Que n'ont point fait mes ennemis et je pourrais peut-être dire sans trop de vanité mes envieux? Ils

[p. 349]

m'ont attaqué tout à la fois dans l'assemblée du clergé de France, dans la sorbonne, à la cour de Vienne, et à la congrégation de l'indice. Je suis heureusement sorti des trois premières affaires; la quatrième reste, mais je ne puis croire que, dans une aussi grande cour que celle de Rome, on ne voie pas ce qu'on a vu ailleurs

Je ne puis assez répéter que mon livre est le livre d'un jurisconsulte français; que j'ai expliqué dans mon apologie les vues, les motifs, l'esprit de ce livre, de manière qu'il n'est plus possible de s'y tromper; que, dans les démêlés que j'ai eus avec le gazetier ecclésiastique, il s'est couvert de ridicule, parce qu'il a paru clairement qu'il n'avait que de la malignité et aucune lumière; que non seulement je lui ai répondu, mais que j'ai mis tout homme en état de répondre aux objections de même nature; que je travaille à une nouvelle édition dans laquelle je fais un grand usage des réflexions qui m'ont été envoyées de Rome et à laquelle je joindrai mon apologie; qu'il n'est pas possible de lire mon livre sans découvrir un homme qui n'a aucune mauvaise intention; que, par la même méthode que l'on emploie contre mon livre, on pourrait attaquer de même tous les jurisconsultes français, ce qui ne serait pas une bonne méthode pour concilier les esprits; que de mettre mon livre à l'indice ne serait autre chose que de donner une espèce d'approbation au nouvelliste ecclésiastique qui m'a attaqué et faire renaître sa

[p. 350]

présomption (...). Je ne finirais point si je n'avais peur d'ennuyer votre éminence et je crois que je ferai mieux de m'en rapporter à ses lumières; elle a vu d'avance tout ce que je pourrais dire

J'ai l'honneur d'être avec, etc.

[p. 351]

Montesquieu à Duclos

De Paris, ce 4 mars 1751

Je n'ai lu que la moitié de votre ouvrage, mon cher Duclos, et vous avez bien de l'esprit et dites de bien belles choses. On dira que La Bruyère et vous connaissiez bien votre siècle que vous êtes plus philosophe que lui et que votre siècle est plus philosophe que le sien. Quoi qu'il en soit, vous êtes agréable à lire et vous faites penser. Permettez des embrassements de félicitation.

[p. 352]

Montesquieu à Stanislas Leczinski

Le 20 mars 1751.

Sire, j'appris hier chez m le maréchal de Belle-Isle que votre majesté venait d'établir une académie à Nancy et ma première idée fut de lui demander une place. Dans ce cas, il faudra qu'elle ait la bonté de répondre elle-même à son académie du mérite que je puis avoir pour cela, moyennant quoi il n'y aura personne qui ne m'en crois beaucoup

Votre majesté voit que je ne perds aucune des occasions qui peuvent un peu m'approcher d'elle et, quand je pense aux grandes qualités de votre majesté, mon admiration demande toujours de moi ce que le respect veut me défendre

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, de votre majesté le très humble et très obéissant serviteur.

Signé: Montesquieu.

[p. 355]

Montesquieu à La Beaumelle

À Paris, ce 29 mars 1751

M votre frère m'a fait l'honneur de me faire voir, monsieur, le beau programme que vous avez donné lors de l'ouverture de votre chaire:

il m'a paru rempli de belles choses et d'un tour très nouveau

J'ai vu aussi l'apologie que vous avez bien voulu faire de l' esprit des lois . J'ai l'honneur de vous en remercier. Vous m'avez vengé de beaucoup de critiques et de beaucoup de gens qui ont taillé leur plume avant de m'entendre; mais je serai leur spectateur et non pas leur adversaire

Je crois, monsieur, que vous feriez un grand bien à la république des lettres, si vous employiez les

[p. 356]

grands talents que vous avez à nous traduire les bons ouvrages qui ont été écrits dans la langue danoise, surtout ceux qui concernent l'histoire, soit ancienne, soit moderne, même l'histoire naturelle, les voyages, etc.

C'est, à cette heure, un goût répandu dans toute l'Europe de traduire tous les ouvrages des diverses nations. Outre que, par là, toutes se communiquent leurs lumières, il en arrive que les esprits et les coeurs mêmes se rapprochent. Je crois avoir remarqué que, depuis qu'on a traduit les bons ouvrages français en anglais et les bons ouvrages anglais en français, les deux nations se haïssent moins; elles se rapprochent, elles sont moins étrangères l'une à l'autre, elles tiennent à un point commun.

Je me souviens que feu m le capitaine Norden, qui mourut à Paris, il y a environ quatre ans, et qui avait fait un voyage en Égypte, payé pour cela, je crois, par votre cour, me donna des morceaux très curieux de pièces qu'il avait fait graver sur les anciens monuments d'Égypte. Je ne doute pas que ses mémoires n'aient été portés à Copenhague et qu'il n'y ait là dedans des choses très curieuses. Vous êtes dans un pays où règne un grand monarque et qui est gouverné par de grands ministres. L'Europe verrait avec plaisir les voyages du capitaine Norden. Mais il ne faut point vous encourager à travailler: vous n'êtes point homme à rester oisif.

[p. 357]

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments de la plus parfaite estime, monsieur, votre, etc

Montesquieu.

Quand vous verrez mm les comtes de Schulemburg, de Berkentin, et de Bernstorff, je vous prie de leur présenter mes respects

Montesquieu à Solignac

De Paris, le 4 avril 1751

Monsieur, je crois ne pouvoir mieux faire mes remerciements à la société littéraire qu'en payant le tribut que je lui dois, avant même qu'elle me le demande, et en faisant mon devoir d'académicien au moment de ma nomination; et comme je fais parler un monarque que ses grandes qualités élevèrent au trône de l'Asie et à qui ces mêmes qualités firent éprouver de grands revers, que je le peins comme le père de la patrie, l'amour et les délices de ses sujets, j'ai cru que cet ouvrage convenait mieux à votre société qu'à toute autre

Je vous supplie, d'ailleurs, de vouloir bien lui marquer mon extrême reconnaissance.

[p. 358]

Vous me dites, monsieur, des choses très flatteuses, quand vous me parlez d'un voyage en Lorraine; vos paroles ont réveillé en moi toute l'idée de ce bonheur que l'on trouve dans la présence de sa majesté.

Du reste, monsieur, je me félicite de ce que notre société a un secrétaire tel que vous et aussi capable d'entrer dans les grandes vues du roi et dans l'exécution des belles choses qu'il a projetées

Je vous supplie de vouloir bien me conserver l'honneur de votre amitié; il me semble que la mienne s'augmente pour l'historien de la Pologne

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec un attachement respectueux, etc.

[p. 361]

Montesquieu à Mme D'Aiguillon

À Paris, ce 5 mai 1751

J'aurais bien voulu être votre correspondant, madame, mais j'apprends que vous arrivez ici et moi je pars; j'aurais pris la route du Berry, si l'on ne m'avait dit que les chemins, après tant de pluies, étaient absolument impraticables, outre que je n'aurais pu y rester que deux ou trois jours, tant je suis pressé d'arriver à Bordeaux. Ainsi j'ai remis à l'automne prochaine, temps de mon retour, un plaisir que je partagerai peut-être avec vous

J'écrivis à Mme De Montesquieu, dès que notre affaire fut faite, de la consommer sans perdre de temps. Comme elle était déjà partie de ce pays-là, elle avait différé et, sur votre lettre je lui écris de ne pas perdre un moment

J'espère que je verrai m le duc et mme la duchesse dans leur royaume. M De Fulvy mourut hier

M De Sauvigny et l'intendant Chauvelin se présentent pour cette place, on croit que le premier l'aura. La rapidité et l'âpreté de l'autre, et son goût pour les

[p. 362]

systèmes excluront le second, mais on ne serait pas étonné de le voir intendant de Paris

On vous attend, madame, ici avec grande impatience

Je voudrais être du nombre de ceux qui iront au-devant de vous: je n'ai aucune nouvelle de l'abbé Guasco, qui fait des visites à toute la ville de Bruxelles. Je vais dans un pays où je verrai de la vivacité, mais je ne verrai pas la vôtre, ni cette gaîté qui donne de la gaîté, et qui rend heureux ceux qui vous voient.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Présentez, je vous supplie, mes respects aux personnes adorables que vous voyez.

[p. 367]

Montesquieu à Risteau

Paris, ce 19 mai 1751

Les éloges flatteurs que vous donnez à mon livre, monsieur, me consolent un peu des critiques qu'il a essuyées. Mais je ne puis penser comme vous sur le despotisme. Un gouvernement qui est tout à la fois l'état et le prince vous paraît chimérique; je pense, au contraire, qu'il est très réel et je crois l'avoir peint d'après la vérité.

Je ne sais pas si les sujets d'un despote ont des biens qui soient à eux; je sais seulement qu'ils ne peuvent avoir aucune vertu qui leur soit propre

La corruption et la misère arrivent de toutes parts dans les états où il règne.

Il y a aussi loin du despote au véritable roi que d'un démon à un ange. Il est vrai qu'il peut y avoir de grands abus dans la monarchie; mais c'est lorsqu'elle se tourne en despotisme

Je vous en dirai davantage lorsque je vous verrai à Bordeaux. Je n'ai que le temps de vous dire que je vous chéris autant que je vous estime.

[p. 368]

Montesquieu au chevalier D'Aydie

La Brède, ce 1 er juin 1751

Vous êtes, mon cher chevalier, mes éternelles amours; et il n'y a en moi d'inconstance que parce que j'aime tantôt votre esprit, tantôt votre coeur

Quant à ce pays-ci, nous sommes tous...: le riche fait pitié, le pauvre fait verser des larmes; et tout cela avec le découragement que l'on a dans une ville assiégée. Pour moi, qui ne me connais d'autre bien que l'épaisseur des murs de mon château, j'y reste, je rêve à la Suisse et je vous aime

Mes respects, je vous prie, à l'hôtel de Forcalquier, à Mme Du Châtel, à Mme Du Deffand et à nos amis

Montesquieu à Mme Du Deffand

De La Brède, 15 juin 1751

Je vous avais promis, madame, de vous écrire; mais que vous manderai-je dont vous puissiez vous soucier? Je vous offre tous les regrets que j'ai de ne plus vous voir. À présent que je n'ai que des objets tristes, je m'occupe à lire des romans; quand je serai plus heureux, je lirai de vieilles chroniques pour tempérer les biens et les maux

Mais je sens qu'il n'y a pas de lectures qui puissent remplacer un quart d'heure de ces soupers qui faisaient mes délices.

Je vous prie de parler de moi à Mme Du Châtel.

[p. 369]

J'apprends que les requêtes du palais n'ont pas été favorables à Mme De Stainville; dites-lui combien je suis sensible à tout ce qui la touche, et cette personne charmante qui n'aura jamais de rivale aux yeux de personne que mme sa mère. Parlez aussi de moi à ce président qui me touche comme les grâces et m'instruit comme Machiavel, qui ne se soucie point de moi parce qu'il se soucie de tout le monde et dont j'espère toujours d'acquérir l'estime, sans jamais pouvoir espérer les sentiments. Je n'aurais jamais fini si je voulais suivre cette phrase; mais c'est assez le désobliger pour le mal que je lui veux.

Je n'entends ici parler que de vignes, de misère et de procès, et je suis heureusement assez sot pour m'accuser de tout cela, c'est-à-dire pour m'y intéresser. Mais je ne songe pas que je vous ennuie à la mort et que la chose du monde qui vous fait le plus de mal, c'est l'ennui; et je ne dois pas vous tuer, comme font les italiens, par une lettre

Je vous supplie, madame, d'agréer mon respect

Montesquieu à Mme Du Deffand.

Clairac en Agenais, 15 juillet 1751

Vous vous moquez de moi, ce n'est pas le premier président que je crains, c'est le président; ce n'est

[p. 370]

pas celui qui croit dire tout ce que vous voulez, c'est celui qui dit tout ce qu'il veut. J'aime bien ce que vous dites, que vous n'avez suivi vos compagnes que pour tuer le temps et que vous n'avez jamais tant trouvé qu'il mérite de l'être. Eh bien! Soit, tuons-le; mais je le connais, il reviendra nous faire enrager. Je suis enchanté que vous ayez fait mon apologie; vous me couvrirez de votre égide et, ce qui sera singulier, les grâces y seront peintes. Je vous demande en grâce de me l'envoyer par le premier courrier, avec une lettre de vous, s'il se peut.

Le chevalier D'Aydie m'a mandé qu'il avait gagné son procès. Le père bénédictin dont je savais si bien le nom, et que j'ai oublié, n'avait donc évité des coups de pied dans le ventre que pour tomber dans l'infamie de perdre un procès avec lequel il tuait le temps et le chevalier. Je vous prie, madame, de vouloir bien parler de moi; c'est au chevalier.

Je vous prie de parler aussi de moi à Mme Du Châtel. Je lui sais bon gré de vous avoir inspiré de me communiquer le secret. Mais pourquoi dis-je que je lui sais bon gré de cela? Je lui sais bon gré de tout. L'abbé de Guasco me barbouille toute cette histoire: il me dit que c'est M De Révol, conseiller au parlement, qui a donné le manuscrit, qui est, dit-il, très savant. C'est depuis qu'il a une dignité dans le chapitre de Tournai qu'il ne sait ce qu'il dit

Je vous prie, madame, de vouloir bien remercier

[p. 371]

M D'Alembert de la mention qu'il a faite de moi dans sa préface. Je lui dois encore un remerciement pour avoir fait cette préface si belle: je la lirai à mon arrivée à Bordeaux.

Agréez, je vous prie, etc

Montesquieu à La Beaumelle

À Montesquieu, ce 5 d'août 1751

J'ai, monsieur, reçu la lettre dont vous m'avez honoré et je vous suis sensiblement obligé de votre souvenir. J'ai vu avec plaisir la liste du recueil que vous voulez faire imprimer: il n'y a que mes ouvrages qui y sont de trop. J'attends avec impatience l'exemplaire de votre programme et les voyages de feu mon ami le capitaine Norden. Je pourrai dans la suite vous donner quelques autres commissions pour quelques livres de chez vous; ainsi je vous prie de mettre le prix du livre du capitaine Norden à la tête de mon mémoire et de ne faire pas surtout de compliments là-dessus; cela me mettrait dans l'embarras pour d'autres commissions. J'ai ouï parler de quelque relation nouvelle de Sibérie faite par un danois; je vous prie de la joindre à mon mémoire, si elle est exacte. Je continuerai toujours à vous encourager à nous traduire les principaux livres danois, et je

[p. 372]

suis charmé que m le grand maréchal ait approuvé cette idée; je vous prie de lui présenter mes respects très humbles, aussi bien qu'à mes trois illustres amis mm le comte de Berkentin, Bernstorff et de Schulembourg

Comme je suis dans mes terres, je n'ai point vu m votre frère, à qui je dois renvoyer deux livres qu'il m'a fait l'amitié de me prêter

J'ai, monsieur, l'honneur d'être, avec les sentiments de la plus parfaite estime, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 382]

Montesquieu à Mme Dupré De Saint-Maur

La Brède, 18 octobre 1751

... je vous juge à présent à Montigny et je meurs deux fois pour y avoir été et n'y être plus; je vous prie de le dire à M De Trudaine et d'y ajouter de ma part: ce qu'il y a de plus tendre a succédé depuis longtemps à ce qu'il y a de plus respectueux. Je fais mes vendanges; imaginez-vous que toute ma fortune dépend de trois jours de beau soleil.

J'ai reçu une lettre de l'abbé de Guasco, qui me

[p. 383]

fait un détail exact de son entrée à Turin et j'ai cru y voir arriver M Titon du Tillet. Il est vrai qu'il y a été très bien reçu, et que le roi et le prince lui ont fait un excellent accueil; je m'imagine pourtant que le roi fut étonné de voir arriver un chanoine aussi maigre

Je vais passer l'hiver ici; voyez comme quoi les choses sont relatives: ce pays est très ennuyeux; si vous y étiez, il serait charmant

Montesquieu.

[p. 390]

Montesquieu à Formey

À Bordeaux, ce 30 octobre 1751

Je n'ai, monsieur, lu que très tard le bel extrait de l' esprit des lois qui est dans la bibliothèque impartiale , que j'ai fait venir de Hollande sur la seule réputation de votre nom, ayant toujours recherché vos écrits comme l'on a coutume de chercher la lumière

Il y a longtemps que je désirais l'honneur de votre amitié et ce n'était pas assez pour moi que celui d'être votre confrère.

Or, monsieur, j'ai cru voir dans cet extrait que vous aviez de la bonté pour moi; et je me suis senti flatté de l'idée que vous n'auriez pas dit tant de bien du livre si vous n'aviez pas eu quelque sentiment de bienveillance pour l'auteur

Voilà, monsieur, ce qui me détermine à vous écrire. Les grands hommes comme vous sont recherchés; on se jette à leur tête

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments de la plus parfaite estime, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 398]

Montesquieu à Guasco

De La Brède, 9 novembre 1751

J'ai reçu, monsieur le comte, à La Brède, où je suis et où je voudrais bien que vous fussiez, votre lettre datée de Turin. M le marquis de Saint-Germain, qui s'intéresse vivement à ce qui vous regarde, m'avait déjà appris la manière distinguée dont vous avez été reçu à votre cour et la justice qu'on vous y a rendue. Il est consolant de voir un roi réparer les torts que son ministre a fait essuyer et je vois avec joie qu'avec le temps le mérite est toujours reconnu par les princes éclairés, qui se donnent la peine de voir les choses par eux-mêmes. Les bons offices que m le marquis de Saint-Germain vous a rendus par ses lettres augmentent la bonne opinion que j'avais de lui

Je vous fais bien mes

[p. 399]

compliments sur l'investiture de votre comté; et si j'avais appris que vous aviez été investi d'une abbaye, ma satisfaction serait aussi complète qu'eût été la réparation. Au reste, mon cher ami, je ne voudrais point qu'il vous vînt la tentation de nous quitter: vous savez que nous vous rendons justice en France et que vous y avez des amis. Ce serait une ingratitude à vous d'y renoncer pour un peu de faveur de cour: permettez-moi de me reposer à cet égard sur la maxime qu'on n'est pas prophète dans sa patrie.

J'ai eu ici milord Hyde, qui est allé de Paris à Véretz chez notre duchesse, de là à Richelieu chez m le maréchal, de là à Bordeaux et à La Brède, de là à Aiguillon, où m le duc a mandé qu'on lui fît les honneurs de son château; de sorte qu'il trouve partout les empressements qui sont dus à sa naissance et ceux qui sont dus à son mérite personnel; milord Hyde vous aime beaucoup et aurait bien voulu aussi vous trouver à La Brède

Vous avez touché la vanité qui se réveille dans mon coeur dans l'endroit le plus sensible, lorsque vous m'avez dit que s a r avait la bonté de se ressouvenir de moi: présentez, je vous prie, mes

[p. 400]

adorations à ce grand prince; ses vertus et ses belles qualités forment pour moi un spectacle bien agréable. Aujourd'hui l'Europe est si mêlée et il y a une telle communication de ses parties qu'il est vrai de dire que celui qui fait la félicité de l'une fait encore la félicité de l'autre; de sorte que le bonheur va de proche en proche; et quand je fais des châteaux en Espagne, il me semble toujours qu'il m'arrivera de pouvoir encore aller faire ma cour à votre aimable prince. Dites au marquis de Breille et à m le grand prieur que, tant que je vivrai, je serai à eux: la première idée qui me vint, lorsque je les vis à Vienne, ce fut de chercher à obtenir leur amitié, et je l'ai obtenue

Mme De Saint-Maur me mande que vous êtes en Piémont dans une nouvelle Herculée, où, après avoir gratté huit jours la terre, vous avez trouvé une sauterelle d'airain. Vous avez donc fait deux cents lieues pour trouver une sauterelle! Vous êtes tous des charlatans, mm les antiquaires. Je n'ai point de nouvelles ni de lettres de l'abbé Venuti depuis son départ de Bordeaux: il avait quelque bonté pour moi avant que d'être prêtre et prévôt

Mandez-moi si vous retournerez à Paris: pour moi, je passerai ici l'hiver et une partie du printemps. La province est ruinée; et dans ce cas tout le monde a besoin d'être chez soi. On me mande qu'à

[p. 401]

Paris le luxe est affreux: nous avons perdu ici le nôtre et nous n'avons pas perdu grand'chose. Si vous voyiez l'état où est à présent La Brède, je crois que vous en seriez content. Vos conseils ont été suivis et les changements que j'ai faits ont tout développé: c'est un papillon qui s'est dépouillé de ses nymphes.

Adieu, mon ami, je vous salue et embrasse mille fois.

[p. 409]

Montesquieu à Guasco

De Paris 1751

Ce que vous me mandez par votre billet d'hier ne saurait me déterminer à renoncer au principe que je me suis fait. Depuis le futile de La Porte jusqu'au pesant Dupin, je ne vois rien qui ait assez de poids pour mériter que je réponde aux critiques: il me semble même que le public me venge assez, et par le mépris de celles du premier, et par l'indignation contre celles du second. Par le détail que vous me ferez à votre retour de ce que vous avez entendu des deux conseillers au parlement en question, je verrai s'il vaut la peine que je donne quelques éclaircissements sur les points qui ont paru les choquer. Je m'imagine qu'ils ne parlent que d'après le nouvelliste ecclésiastique, dont les déclamations et les fureurs ne devraient jamais faire impression sur les bons esprits.

[p. 410]

À l'égard du plan que le petit ministre de Wurtemberg voudrait que j'eusse suivi dans un ouvrage qui porte le titre d' esprit des lois , répondez-lui que mon intention a été de faire mon ouvrage, et non pas le sien.

Adieu.1752 T. 2

Montesquieu à Tourny

Bordeaux, ce 2 de janvier 1752

Je vous supplie, monsieur, d'avoir la bonté de dire au porteur si je pourrai avoir l'honneur de vous voir demain dans votre cabinet et à quelle heure. Je voudrais vous parler d'affaires importantes

Mon fils vient de me dire que vous lui aviez envoyé une lettre et que, comme elle était adressée à l'académie, il n'avait pas cru devoir l'ouvrir jusqu'à ce qu'il eût assemblé les ordinaires. Ce ne fut qu'hier qu'il en sut confusément le contenu par M De Sarrau. S'il a commis quelque faute, elle ne vient certainement que du respect qu'il a pour une lettre de vous.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous présenter une bonne année.

[p. 411]

Montesquieu au chevalier D'Aydie

Bordeaux, ce 2 janvier 1752

Mon cher chevalier, si vous venez cet été à La Brède, vous prendrez le seul moyen que vous avez d'augmenter la passion que j'ai pour vous. Et quant à ce que vous me dites, de passer par Mayac lorsque j'irai à Paris, je le ferai, et je garde votre lettre pour savoir le chemin; mais vous n'avez pas dit aux dames vos nièces à quel point celui que vous leur proposez est délabré et peu propre à remplir les grandes vues que vous avez. Je me souviens d'une pièce de vers où il y avait: j'ai soixante ans; c'est trop peu pour vos charmes.

Silva disait fort bien: " il n'y a rien de si difficile que de faire l'amour avec de l'esprit. " Et moi je dis qu'il est encore plus difficile de faire l'amour avec le coeur et avec l'esprit. Mais ceci est trop relevé pour un pauvre chasseur devant Dieu. Ainsi je ne vous parlerai que de notre misère, qui est extrême et telle qu'il me semble qu'il vaut mieux s'ennuyer que de se divertir devant des misérables. Je ne sais, ma foi, à quoi tout cela aboutira; mais je sais que tous les lendemains sont pires et que cela vise à la dépopulation. Nous serons dépopulés , mon cher

[p. 412]

chevalier, et peut-être passerons-nous devant les autres.

Vous chassez, et je plante des arbres, et je défriche des landes; il faut s'amuser comme on peut. La ville de Bordeaux est fort triste et je ne tâte guère de ce séjour. On dit que le charmant

milord est malade à Toulouse.

Agréez, je vous prie, mes sentiments les plus tendres.

Montesquieu à Chaubinet

À Bordeaux, ce 2 janvier 1752

J'écris, monsieur, par ce courrier-ci à une personne qui connaît M Sainson d'aller chez lui, et la prie de s'informer des causes de ce retardement, et, en cas que M Sainson ne fût pas en état de poursuivre cette affaire ou la négligeât, de faire en sorte de la mettre en d'autres mains (et, pour la mettre au fait, je lui envoie copie de ma lettre à M Sainson et la copie de la lettre du p Pérussault) et de mettre l'affaire en action

Je lui mande, s'il faut de l'argent, d'en faire les avances. Sur la réponse que je recevrai, je me déterminerai à écrire à M Langlois ou à m le garde des sceaux.

[p. 413]

J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer de tout mon coeur.

Montesquieu

Montesquieu à Chaubinet

À La Brède, ce 3 février 1752

J'ai reçu, monsieur, d'assez bonnes nouvelles sur votre affaire. La personne à qui je me suis adressé a parlé à M Langlois. Je vous prie de m'envoyer un placet à m le garde des sceaux, dans lequel vous expliquerez votre affaire. Il n'y aura qu'à copier un de ceux que vous avez présentés déjà; vous y ferez mention de l'avis de m l'intendant; je l'enverrai à m le garde des sceaux et ferai parler à M Langlois

J'attends votre placet et je vous salue de tout mon coeur.

Montesquieu.

[p. 415]

Montesquieu à Chaubinet

À La Brède, ce 13 février 1752

J'ai, monsieur, reçu des nouvelles de votre affaire; il n'est pas question de faire le placet que je vous avais dit. Je pars mercredi au soir pour Baron; si vous pouvez venir me voir à La Brède ou à Baron, je vous instruirai de tout. Jusques à ce temps, ne vous donnez aucun mouvement là-bas

Je vous salue, monsieur, de tout mon coeur

Montesquieu.

[p. 420]

Montesquieu à Brescon

Baron, 25 février 1752

Vous voyez, monsieur, que je ne fais pas si facilement de la prose que vous faites des vers. Il paraît que vous n'avez pas besoin d'être soutenu par votre sujet, puisque vous me louez. J'ai lu avec bien du plaisir votre lettre et je me rappelle avec non moins de plaisir l'homme d'esprit qui l'a écrite.

[p. 422]

Montesquieu à Barbot

À La Brède, le 8 mars 1752

Mon cher président, j'ai eu, il y a peu de jours, un entretien avec M Roux, médecin très estimable, qui m'a donné en communication un mémoire sur les dangers de la petite vérole. Cet homme mérite secours et protection; je lui ai conseillé de quitter la province, où rarement l'on apprécie le vrai mérite, et je lui ai promis des lettres de recommandation pour quelques amis de Paris. Rapprochez-vous de cet homme; il est de la bonne espèce, il mérite d'être connu.

J'ai lu votre dissertation sur l'esprit ; personne

[p. 423]

mieux que vous ne peut traiter cette matière. C'est un meurtre que d'enfouir les jolies choses

que vous faites; il y a longtemps que je vous le dis, cela ne vous corrige pas: vous êtes toujours le même et je ne compte plus de vous guérir de votre modestie; c'est une maladie incurable, qui privera malheureusement le public de vos bonnes productions

On dit qu'il circule à Bordeaux un petit ouvrage dirigé contre l'intendant de la province, tâchez de vous le procurer et faites-le-moi passer; ces sortes d'écrits font connaître le siècle où l'on vit: il faut les lire et les brûler.

Les braconniers chassent sur nos terres; ces vagabonds sont sans respect pour les propriétés et, malgré les précautions que l'on prend, ils dévastent et font cent fois plus de mal à nos moissons que les renards et les blaireaux; on sera bientôt obligé de tendre des pièges pour diminuer l'espèce de ces animaux bipèdes, qui mettent tout à feu et à sang

Écrivez-moi le plus tôt possible, afin d'égayer ma solitude; je suis en attendant avec l'amitié la plus sincère, etc.

Montesquieu.

[p. 424]

Montesquieu à Guasco

De La Brède, 16 mars 1752

Mon cher ami, vous volez dans les vastes régions de l'air, je ne fais que marcher et nous ne nous rencontrons pas

Dès que j'ai été libre de quitter Paris, je n'ai pas manqué de venir ici, où j'avais des affaires considérables. Je pars dans ce moment pour Clairac et j'ai avancé mon voyage d'un mois pour trouver m le

[p. 425]

duc D'Aiguillon et finir avec lui, parce que ses gens d'affaires barbouillent plus qu'ils n'ont jamais fait.

J'ai envoyé le tonneau de vin à milord Eliban, que vous m'avez demandé pour lui. Milord me le payera ce qu'il voudra; et s'il veut ajouter à l'amitié ce qu'il voudra retrancher du prix, il me fera un présent immense. Vous pouvez lui mander qu'il pourra le garder tant qu'il voudra, même quinze ans s'il veut; mais il ne faut pas qu'il le mêle avec d'autres vins et il peut être sûr qu'il l'a immédiatement comme je l'ai reçu de Dieu: il n'est pas passé par les mains des marchands

Mon cher abbé, à votre retour d'Italie, pourquoi ne passeriez-vous pas par Bordeaux et ne voudriez-vous pas voir vos amis et le château de La Brède, que j'ai si fort embelli depuis que vous ne l'avez vu?

C'est le plus beau lieu champêtre que je connaisse

Enfin, je jouis de mes prés, pour lesquels vous m'avez tant tourmenté: vos prophéties sont vérifiées; le succès est beaucoup au delà de mon attente, et l'éveillé dit: boudri bien que m l'abbé de Guasco bis aco

J'ai vu la comtesse; elle a fait un mariage déplorable et je la plains beaucoup. La grande envie d'avoir de l'argent fait qu'on n'en a point

Le chevalier Citran a aussi fait un grand mariage,

[p. 426]

dans le même goût, aux îles, qui lui a porté en dot sept barriques de sucre une fois payées. Il est vrai qu'il a fait un voyage aux îles et qu'il a pensé apparemment à vous.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu à Brescon.

À Raymond, ce 23 mars 1752

J'écris, monsieur, à m le président Barbot de vous proposer, et lui envoie l'article de votre lettre sur les faunes et les sylvains . Je crois qu'il fera avec plaisir ce que je lui demande et ce que vous lui demandez.

J'ai lu avec une véritable satisfaction le succès de votre pratique sur les maladies épidémiques de votre pays et je copie encore cet article dans

ma lettre à m le président Barbot, afin qu'il en fasse part à l'académie et que votre nom soit célébré dans cette terre comme dans la vôtre

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments de la plus parfaite estime, etc.

[p. 427]

Montesquieu à Mlle De Chaubinet

À Raymond, ce 30 mars 1752

J'ai parlé, mademoiselle, à M Bertin: il consent à prendre des arbitres, mais il a demandé du temps pour en nommer un. Vous pourrez suivre cela, et si vous voyez qu'il soit véritablement dans cette disposition, vous pourrez vous dispenser de prendre des lettres en restitution; sinon vous les prendrez

Il m'a dit que s'il était vrai qu'un marchand expert avait voulu acheter votre bois pour un certain prix, il consentait de le prendre pour le même prix. Du reste, il ne fera point couper à présent le bois, parce qu'il commence d'être en sève. Il serait bien bon que devant un arbitre commun vous puissiez terminer la chose.

Je vous salue, mademoiselle, très humblement

Montesquieu.

Montesquieu à Guasco

De La Brède, ce 27 juin 1752

Vous êtes admirable, mon cher comte: vous réunissez trois amis qui ne se sont vus depuis plusieurs

[p. 428]

années, séparés par des mers, et vous ouvrez un commerce entre eux. M Mitchel et moi ne nous étions point perdus de vue; mais M D'Ayrolles, que j'ai eu l'honneur de voir à Hanovre, m'avait entièrement oublié. Je n'ai plus de vin de l'année passée; mais je garderai un tonneau de cette année pour l'un et pour l'autre. Je vous ai déjà mandé que je comptais être à Paris au mois de septembre et, comme vous devez y être en même temps, je vous porterai la réponse du négociant à l'abbé de La Porte, qui m'a critiqué sans m'entendre

Ce n'est pas un négociant soi-disant, comme vous croyez, c'en est un bien réel et un jeune homme de notre ville, qui est l'auteur de cet écrit

Je vous dirai, mon cher abbé, que j'ai reçu des commissions considérables d'Angleterre pour du vin de cette année; et j'espère que notre province se relèvera un peu de ses malheurs; je plains bien les pauvres flamands, qui ne mangeront plus que des huîtres et point de beurre

Je crois que le système a changé à l'égard des places de la barrière et que l'Angleterre a senti qu'elles ne pouvaient servir qu'à déterminer les hollandais à se tenir en paix, pendant que les autres seront en guerre. Les anglais aussi pensent que les Pays-Bas sont plus forts, en y ajoutant douze cent mille florins de revenu, qu'ils ne le seraient

[p. 429]

par les garnisons des hollandais, qui les défendent si mal; de plus, la reine de Hongrie a éprouvé qu'on ne lui donnait la paix en Flandre que pour porter la guerre ailleurs. Je ne serais pas étonné non plus que le système de l'équilibre et des alliances changeât à la première occasion. Il y a bien des raisons de ceci; nous en parlerons à notre aise au mois de septembre ou d'octobre. J'ai reçu une belle lettre de l'abbé Venuti, qui, après m'avoir gardé un silence continuel pendant deux ans sans raison, l'a rompu aussi sans raison.

Montesquieu à Chaubinet

À La Brède, ce 2 juillet 1752

Mon cher Chaubinet, je vous dirai pour nouvelle que j'écrivis il y a un ou deux mois à m le garde des sceaux pour vous; je ne vous en ai rien mandé parce que j'attendais la réponse. Elle est venue: m le garde des sceaux a accordé que votre peine serait convertie en un bannissement; je ne sais pas précisément lequel, si ce sera de la sénéchaussée ou du ressort du parlement

Quoi qu'il en soit, votre sort est entièrement changé, parce qu'il me paraît qu'on préjuge par là qu'il n'y a point de cas prémédité, ce qui me donnera la facilité, dans la suite, d'obtenir que vous soyez rappelé

[p. 430]

du bannissement même. Comme j'avais écrit pour votre frère comme pour vous, je compte que la grâce est commune. Je crois qu'il ne faut point dire encore cela dans le pays, jusqu'à ce que vos lettres soient expédiées, chose à laquelle je vais travailler, de peur que quelque mauvais esprit ne vînt traverser notre affaire.

Je suis, mon cher Chaubinet, tout entièrement à vous et vous salue de tout mon coeur

Montesquieu.

Ne m'écrivez pas, parce que vous me verrez incessamment à Baron.

Montesquieu à Grosley

3 juillet 1752

... je serai ravi que dans la recherche de la vérité nous nous confirmions et nous convainquions l'un l'autre. Quelques objections que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer lorsque mon livre parut, me firent juger que nous devions beaucoup espérer de vos connaissances et de vos lumières sur le droit français...

[p. 431]

Montesquieu à Charles Yorke

À Bordeaux, ce 4 juillet 1752

Vous êtes venu à Paris où je n'étais pas, vous n'êtes pas venu à Bordeaux où j'étais; je me plains de ce que vous êtes venu en France. J'espère, monsieur mon très illustre ami, de vous trouver à Paris vers le mois d'août ou de septembre, et que vous me donnerez avis de votre voyage, pour que je puisse me vanter d'y être pour quelque chose

Vous me parlez de la lettre de Grotius à Heinsius; j'ai peur qu'elle ne vous ait trop frappé. Remarquez que Grotius, quand il écrivit cela, n'était pas de votre âge: une noble ambition convient aux jeunes gens, le repos à un âge plus avancé; c'est la consolation de la perte des agréments et des plaisirs

Ne négligez pas des talents qui vous sont venus avant l'âge et qui ne doivent point être contraires à votre santé, puisqu'ils sont votre nature même

Vous vous souvenez des belles choses que dit Cicéron dans son livre des offices contre les philosophes et combien il les met au-dessous de la vie active des citoyens et de ceux qui gouvernent la république; et on ne peut pas le soupçonner d'avoir eu de l'envie contre ceux qui s'attachaient à la philosophie, puisqu'il était lui-même un si grand philosophe. Le même, dans un autre endroit, appelle Archimède un petit homme; et Platon n'alla en Sicile que pour faire voir à l'univers qu'il était non seulement capable de

[p. 432]

donner des lois à une république, mais de la gouverner.

Continuez donc une profession que vous faites avec tant de gloire; continuez une profession qui fait qu'en vous regardant on se souvient toujours de votre illustre père; continuez une profession qui fait voir que, dans un âge très tendre, vous avez pu porter le poids de sa réputation sans vous courber

Faites-moi le plaisir, je vous prie, de faire remettre cette lettre à m le docteur Warburton; j'ai une véritable impatience d'apprendre qu'il donne son second volume de Julien ; c'est un bel ouvrage qui appartient à toutes les branches de la religion chrétienne. Je vous remercie de tout mon coeur de ce que vous me mandez sur les ouvrages qui ont paru en Angleterre. Y aurait-il trop de hardiesse de ma part de vous prier de me donner vos réflexions et vos jugements? Je me charge d'être de même votre correspondant à Paris.

Je vous embrasse, monsieur, et ai l'honneur d'être, avec un respectueux attachement, votre

très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu.

[p. 435]

Montesquieu à Guasco

De Raymond en Gascogne, 8 août 1752

Soyez le bien arrivé, mon cher comte; je regrette beaucoup de n'avoir pas été à Paris pour vous recevoir. On dit que ma concierge, Mlle Betti, vous a pris pour un revenant et a fait un si grand cri, en vous voyant, que tous les voisins en ont été éveillés.

[p. 436]

Je vous remercie de la manière dont vous avez reçu mon protégé. Je serai à Paris au mois de septembre; si vous êtes de retour de votre résidence avant que je sois arrivé, vous me ferez honneur de porter votre bréviaire dans mon appartement; je compte pourtant y être arrivé avant vous. Vous êtes un homme extraordinaire: à peine avez-vous bu de l'eau des citernes de Tournai, que Tournai vous envoie en députation. Jamais cela n'est arrivé à aucun chanoine.

Je vous dirai que la sorbonne, peu contente des applaudissements qu'elle recevait sur l'ouvrage de ses députés, en a nommé d'autres pour réexaminer l'affaire. Je suis là-dessus extrêmement tranquille

Ils ne peuvent dire que ce que le nouvelliste ecclésiastique a dit, et je leur dirai ce que j'ai dit au nouvelliste ecclésiastique; ils ne sont pas plus forts avec ce nouvelliste, et ce nouvelliste n'est pas plus fort avec eux. Il faut toujours en revenir à la raison: mon livre est un livre de politique, et non pas un livre de théologie; et leurs objections sont dans leurs têtes, et non pas dans mon livre.

Quant à Voltaire, il a trop d'esprit pour m'entendre: tous les livres qu'il lit, il les fait; après quoi il approuve ou critique ce qu'il a fait

Je vous remercie de la critique du père Gerdil; elle est

[p. 437]

faite par un homme qui mériterait de m'entendre, et puis de me critiquer.

Je serais bien aise, mon cher ami, de vous revoir à Paris: vous me parleriez de toute l'Europe; moi, je vous parlerais de mon village de La Brède et de mon château, qui est à présent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays

Mme De Montesquieu, m le doyen de saint-Seurin et moi sommes actuellement à Baron, qui est une maison entre deux mers, que vous n'avez point vue. Mon fils est à Clairac, que je lui ai donné pour son domaine avec Montesquieu. Je pars dans quelques jours pour Nizor, abbaye de mon frère; nous passerons par Toulouse, où je rendrai mes respects à Clémence Isaure, que vous connaissez si bien. Si vous y gagnez le prix, mandez-le-moi; je prendrai votre médaille en passant: aussi bien n'avez-vous plus la ressource des intendants. Il vous faudrait un homme uniquement occupé à recueillir les médailles que vous remportez. Si vous voulez, je ferai aussi à Toulouse une visite de votre

[p. 438]

part à votre muse, Mme De Montégut, pourvu que je ne sois pas obligé de lui parler, comme vous faites, en langage poétique.

Je vous dirai pour nouvelles que les jurats comblent, dans ce moment, les excavations qu'ils avaient faites devant l'académie. Si les hollandais avaient aussi bien défendu Berg-Op-Zoom, que m notre intendant a défendu ses fossés, nous n'aurions pas aujourd'hui la paix; c'est une terrible chose de plaider contre un intendant; mais c'est une chose bien douce que de gagner un procès contre un intendant

Si vous avez quelque relation avec M De Larrey à La Haye, parlez-lui, je vous prie, de notre tendre amitié. Je suis bien aise d'apprendre son crédit à la cour du stathouder; il mérite la confiance qu'on a en lui.

Je vous embrasse, mon cher ami, de tout mon

coeur.

[p. 440]

Montesquieu à Guasco

De La Brède, 4 octobre 1752

Votre lettre, mon cher comte, m'apprend que vous êtes à Paris; et je suis étonné moi-même de ce que je n'y suis point. Le voyage que j'ai été obligé de faire à l'abbaye de Nizor avec mon frère, qui a duré près d'un mois, a rompu toutes mes mesures, et je n'y serai qu'à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre; car je veux absolument vous voir et passer quelques semaines avec vous, avant votre départ. Mais, mon cher abbé, vous êtes un innocent, puisque vous avez deviné que je n'arriverais point sitôt, de ne pas vous mettre dans mon appartement d'en bas; et je donne ordre à la Demoiselle Betti de vous y recevoir, quoiqu'elle n'ait pas besoin d'ordre pour cela; ainsi je vous prie de vous y camper.

Vous allez à Vienne: je crois que j'y ai perdu,

[p. 441]

depuis vingt-deux ans, toutes mes connaissances

Le prince Eugène vivait alors et ce grand homme me fit passer des moments délicieux. Mm les comtes Kinskin, m le prince de Lichtenstein, m le marquis de Prié, m le comte d'Harrach et toute sa famille, que j'eus l'honneur de voir à Naples où il était vice-roi, m'ont honoré de leurs bontés: tout le reste est mort; et moi je mourrai bientôt. Si vous pouvez me rappeler dans leur souvenir, vous me ferez beaucoup de plaisir. Vous allez paraître sur un nouveau théâtre et je suis sûr que vous y figurerez aussi bien que vous avez fait ailleurs. Les allemands sont bons, mais un peu soupçonneux. Prenez garde: ils se méfient des italiens comme trop fins pour eux; mais ils savent qu'ils ne leur sont point inutiles et sont trop sages pour s'en passer.

Vous avez grand tort de n'avoir point passé par La Brède, quand vous revîntes d'Italie. Je puis dire que c'est à présent un des lieux aussi agréables qu'il y ait en France, au château près, tant la nature s'y

[p. 442]

trouve dans sa robe de chambre et au lever de son lit. J'ai reçu d'Angleterre la réponse pour le vin que vous m'avez fait envoyer à milord Eliban; il a été trouvé extrêmement bon. On me demande une commission pour quinze tonneaux, ce qui fera que je serai en état de finir ma maison rustique. Le succès que mon livre a eu dans ce pays-là contribue, à ce qu'il paraît, au succès de mon vin. Mon fils ne manquera pas d'exécuter votre commission. À l'égard de l'homme en question, il multiplie avec moi ses torts, à mesure qu'il les reconnaît; il s'aigrit tous les jours et moi je deviens sur son sujet plus tranquille: il est mort pour moi

M le doyen, qui est dans ma chambre, vous fait mille compliments, et vous êtes un des chanoines du monde qu'il honore le plus; lui, moi, ma femme et mes enfants, vous regardons et chérissons tous comme de notre famille. Je serai bien charmé de faire connaissance avec m le comte de Sartirane, quand je serai à Paris: c'est à vous à lui donner bonne opinion de moi. Je vous prie de faire bien des tendres compliments à tous ceux de mes amis que vous verrez; mais si vous allez à Montigny, c'est là qu'il faut une effusion de mon coeur. Vous autres italiens êtes pathétiques: employez-y tous les dons que la nature vous a donnés. Faites-en aussi surtout usage auprès de la duchesse D'Aiguillon et de

[p. 443]

Mme Dupré De Saint-Maur; dites surtout à celle-ci combien je lui suis attaché. Je suis de l'avis de milord Eliban, sur la vérité du portrait que vous avez fait d'elle.

Il faut que je vous consulte sur une chose, car je me suis toujours bien trouvé de vous consulter

L'auteur des nouvelles ecclésiastiques m'a attribué, dans une feuille du 4 juin, que je n'ai vue que fort tard, une brochure intitulée suite de la défense de l'esprit des lois , faite par un protestant, écrivain habile et qui a infiniment d'esprit.

L'ecclésiastique me l'attribue pour en prendre le sujet de me dire des injures atroces. Je n'ai pas jugé à propos de rien dire: 1 par mépris; 2 parce que ceux qui sont au fait de ces choses savent que je ne suis point auteur de cet ouvrage, de sorte que toute cette manoeuvre tourne contre le calomniateur. Je ne connais point l'air actuel du bureau de Paris; et si ces feuilles ont pu faire impression sur quelqu'un, c'est-à-dire si quelqu'un a cru que je fusse l'auteur de cet ouvrage, que sûrement un catholique ne peut avoir fait, serait-il à propos que je donnasse une petite réponse en une page, cum aliquo grano salis? Si cela n'est pas absolument nécessaire, j'y renonce, haïssant à la mort de faire encore parler de moi. Il faudrait que je susse aussi

[p. 444]

si cela a quelque relation avec la sorbonne. Je suis ici dans l'ignorance de tout, et cette ignorance me plaît assez.

Tout ceci entre nous et sans qu'il paraisse que je vous en aie écrit. Mon principe a été de ne point me remettre sur les rangs avec des gens méprisables. Comme je me suis bien trouvé d'avoir fait ce que vous voulûtes quand vous me poussâtes, l'épée dans les reins, à composer ma défense , je n'entreprendrai rien qu'en conséquence de votre réponse. Huart veut faire une nouvelle édition des lettres persanes ; mais il y a quelques juvenilia que je voudrais auparavant retoucher; quoiqu'il faut qu'un turc voie, pense et parle en turc, et non en chrétien: c'est à quoi bien des gens ne font point attention en lisant les lettres persanes .

Je vois que le pauvre Clément V retombera dans l'oubli et que vous allez quitter les affaires de Philippe Le Bel pour celles de ce siècle-ci

L'histoire de mon pays y perdra aussi bien que la république des lettres; mais le monde politique y gagnera. Ne manquez pas de m'écrire de Vienne et n'oubliez

[p. 445]

point de me ménager la continuation de l'amitié de m votre frère: c'est un des militaires que je regarde comme destiné à faire les plus grandes choses.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon coeur.

[p. 447]

Montesquieu à Brescon

À Lartigue, ce 3 novembre 1752

Vous trouvez, monsieur, que je fais réponse bien tard à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 octobre. J'ai toujours été à cheval depuis ce temps-là et j'aurais été bien flatté d'avoir l'honneur de vous voir.

À l'égard de la dédicace de votre ouvrage, il vous faudrait un Mécène qui valût mieux que moi; et je dois renoncer pour vous à l'honneur que vous me faites. Quoi qu'il en soit, je ne regarderai que comme une pure marque de votre amitié, l'honneur que vous voulez me faire et que je ne mérite guère, de me mettre à la tête de votre livre

Vous me surprenez beaucoup, quand vous me dites que le président Barbot n'a égaré que deux de vos dissertations; il vous en reste deux et j'admire votre bonheur. Il faut que le président ait changé, ou qu'il ait des attentions particulières pour vous; à un autre, il les aurait égarées toutes les quatre.

[p. 448]

Ce que vous dites sur les anglais est très bien et très sensé. Effectivement ils aiment les grands hommes de leur patrie; et, dans cette nation extraordinaire, il y a peu de gens qui n'aient un coin de mérite personnel.

Je compte partir pour Paris vers la fin de novembre

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments de la plus parfaite estime, etc.

Montesquieu à La Beaumelle

Novembre-décembre 1752

Je pense, monsieur, qu'étant à Paris, vous ne devez point entrer dans des querelles littéraires, ni par conséquent répondre au nouvelliste. C'est une chose finie; il ne faut pas la réveiller ni vous faire des ennemis.

Je vous donne le bonjour

Montesquieu.

Montesquieu à La Beaumelle

Novembre-décembre 1752

J'ai, monsieur, fait ce que vous avez souhaité: je vous envoie la copie de la nouvelle ecclésiastique

[p. 449]

du 4 juin, que l'on me copia dans le temps. Si vous faites quelque réponse ou quelque ouvrage là-dessus, je vous demande en grâce de faire en sorte que le nouvelliste ne vienne point me prendre au collet

Montesquieu à Brescon.

1752? Vous avez envoyé, monsieur, un bâton à un aveugle, en m'adressant votre traité des maladies de la vieillesse . Je puis dire encore avec plus de raison qu'Horace: eheu! Fugaces,... etc.

Votre livre sera le guide des vieillards et il apprendra aux jeunes gens à ne pas se préparer, par la dissolution, de nouvelles infirmités pour cet âge avant-coureur de la mort.

Montesquieu

Montesquieu à Brescon

1752?

L'ode que vous avez eu la bonté de m'envoyer, monsieur, est digne du héros et du poète. Vous êtes

[p. 450]

l'Homère d'un nouvel Achille, aussi courageux mais plus aimable que l'ancien. Continuez de cultiver les muses; elles demandent la jeunesse ainsi que les grâces. Jouissez longtemps des faveurs des unes et des autres.

Je ne vois plus votre ami, M T, et j'en suis fâché, car je l'aimais pour lui-même et par reconnaissance des avantages qu'il m'a procurés en me liant avec vous.

Montesquieu.

[p. 452]1753 T. 2

Montesquieu à Lamontaigne

À Paris, ce 23 février 1753

J'ai, monsieur, reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, avec la copie de celle que vous avez reçue de M D'Argenson. J'en ferai l'usage convenable et je commence par me féliciter de ce que nous avons pour directeur une personne comme vous, monsieur.

M votre père a beaucoup de bontés pour moi et je vous prie de m'accorder les mêmes bontés. J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

J'ai aussi reçu du président Barbot la requête des jurats. J'en communiquerai avec M Ausone. Je vous prie de dire à m le président Barbot que je l'ai reçue.

[p. 453]

Montesquieu à La Beaumelle

24 février 1753.

J'eus l'honneur de passer hier chez vous, monsieur, vous n'y étiez pas. Voici la déclaration que je veux faire au nouvelliste ecclésiastique. Je vous prie de voir s'il y a quelque mot qui puisse vous faire la moindre peine. Comment consentirais-je à vous faire de la peine, vous qui êtes un des hommes du monde à qui je voudrais le plus faire plaisir? Lorsque vous avez fait cette brochure, vous

n'avez pas pensé qu'on me l'attribuerait; et si vous aviez pensé qu'on me l'attribuerait, vous ne l'auriez pas faite. Elle est si pleine d'esprit que l'on a cru que l'auteur avait été animé par la défense de sa propre cause.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments

[p. 454]

de la plus parfaite estime, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Ayez la bonté de me renvoyer la déclaration; je n'ai que cette copie.

Montesquieu à Guasco

De Paris, 5 mars 1753

J'ai reçu, mon cher comte, votre lettre de Vienne, du 28 décembre. Je suis fâché d'avoir perdu ceux qui m'avaient fait l'honneur d'avoir de l'amitié pour moi; il me reste le prince de Lichtenstein et je vous prie de lui faire bien ma cour. J'ai reçu des marques d'amitié de M Duval, bibliothécaire de l'empereur, qui fait beaucoup d'honneur à la Lorraine, sa patrie. Dites aussi, je vous prie, quelque chose de ma part à M Van Swieten; je suis un véritable admirateur de cet illustre Esculape. Je vis hier M et Mme De Senecterre; vous savez que je ne vois plus que les pères et les mères dans toutes les familles; nous parlâmes beaucoup de vous: ils vous aiment beaucoup. J'ai fait connaissance avec (...). Tout ce que je puis vous en dire, c'est que c'est un seigneur magnifique et fort persuadé de ses lumières; mais il n'est pas notre

[p. 455]

marquis de saint-Germain; aussi n'est-il pas un ambassadeur piémontais. Bien de ces têtes diplomatiques se pressent trop de nous juger; il faudrait nous étudier un peu plus. Je serais bien curieux de voir les relations que certains ambassadeurs font à leurs cours sur nos affaires internes

J'ai appris ici que vous relevâtes fort à propos l'équivoque touchant la qualification de mauvais citoyen. Il faut pardonner à des ministres, souvent imbus des principes du pouvoir arbitraire, de n'avoir pas des notions bien justes sur certains points et de hasarder des apophtegmes.

La sorbonne cherche toujours à m'attaquer; il y a deux ans qu'elle travaille, sans savoir guère comment s'y prendre. Si elle me fait mettre à ses trousses, je crois que j'achèverai de l'ensevelir

J'en serais bien fâché, car j'aime la paix par-dessus toute chose. Il y a quinze jours que l'abbé Bonardi m'a envoyé un gros paquet pour mettre dans ma lettre pour vous; comme je sais qu'il n'y a dedans que de vieilles rapsodies que vous ne liriez point, j'ai voulu vous épargner un port considérable; ainsi je garde la lettre jusqu'à votre retour, ou jusqu'à ce que vous me mandiez de vous l'envoyer, en cas qu'il y ait autre chose que des nouvelles des rues.

[p. 456]

J'ai appris avec bien du plaisir tout ce que vous me mandez sur votre sujet; les choses obligeantes que vous a dites l'impératrice font honneur à son discernement et les effets de la bonne opinion qu'elle vous a marquée lui feront encore plus d'honneur. Nous lisons ici la réponse du roi d'Angleterre au roi de Prusse, et elle passe, dans ce pays-ci, pour une réponse sans réplique. Vous qui êtes docteur dans le droit des gens, vous jugerez cette question dans votre particulier

Vous avez très bien fait de passer par Lunéville; je juge, par la satisfaction que j'eus moi-même dans ce voyage, de celle que vous avez éprouvée par la gracieuse réception du roi Stanislas. Il exigea de moi que je lui promisse de faire un autre voyage en Lorraine. Je souhaiterais bien que nous nous y rencontrassions à votre retour d'Allemagne: l'instance que le roi vient de vous faire, par sa gracieuse lettre, d'y repasser, doit vous engager à reprendre cette route. Nous voilà donc, encore une fois, confrères en Apollon; en cette qualité recevez l'accolade.

Montesquieu à Solignac

À Paris, ce 31 mars 1753

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur, et je vous dirai que mon petit ouvrage, intitulé Lysimaque ,

[p. 457]

court en manuscrit à Paris, tellement défiguré, mutilé et estropié, qu'il me fait pitié à moi-même

Je consentirais à le faire imprimer, si cet ouvrage, ayant été présenté à votre académie, je pouvais dire qu'il fût à moi; mais je me flatte qu'il lui appartient entièrement. Je vous prie donc, monsieur, de pressentir l'académie, pour savoir si elle permet que je fasse imprimer cet ouvrage à Paris et si je puis le donner.

Si vous pouvez trouver occasion de dire quelque chose qui puisse me rappeler dans le souvenir du roi, vous me ferez bien du plaisir: je sens que si quelques ouvrages m'ont fait aujourd'hui quelque espèce d'honneur, dans la postérité ses bontés feront ma gloire.

Je vous prie, monsieur, de me conserver quelque part dans votre amitié. J'ai l'honneur d'être, avec des sentiments que je ne saurais assez vous exprimer, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Faites-moi le plaisir de voir mme la princesse de Talmont, et de lui parler continuellement de mon respect.

[p. 463]

Montesquieu au chevalier de Jaucourt

Mardi matin, 26 mai 1753

Je pars dans ce moment, mon cher chevalier, pour la campagne. Je serai ici vendredi soir. J'irai quelques jours après à Montigny, chez M Trudaine, mais je ne partirai pas sans avoir pris les ordres de mademoiselle en quelque endroit qu'elle soit

J'ai l'honneur de vous embrasser

Montesquieu.

Montesquieu à Charles Yorke

À Paris, ce 6 juin 1753

Monsieur, mon très cher et illustre ami, j'ai un paquet de mes ouvrages, bons ou mauvais, à vous envoyer; j'en serai peut-être le porteur. Il pourra arriver que j'aurai le plaisir de vous embrasser tout à mon aise. Je remets à ce temps à vous dire tout ce que je vous écrirais. Mes sentiments pour vous sont gravés dans mon coeur et dans mon esprit, d'une manière à ne s'effacer jamais.

[p. 464]

Quand vous verrez m le docteur Warburton, je vous prie de lui dire l'idée agréable que je me fais de faire plus ample connaissance avec lui, d'aller trouver la source du savoir et de voir la lumière de l'esprit. Son ouvrage sur Julien m'a enchanté, quoique je n'aie que de très mauvais lecteurs anglais, et j'ai presque oublié tout ce que j'en savais.

Je vous embrasse, monsieur, conservez-moi votre amitié, la mienne est éternelle

Montesquieu.

L'abbé Sallier et M De Fontenelle vous saluent

Montesquieu à Mme De Pompadour

Juin 1753.

Madame, comme vous êtes à Crécy où il ne m'est pas permis d'aller, j'ai l'honneur de vous écrire ce qui se passa hier à l'académie.

J'y rendis compte des ordres du roi et, comme

[p. 465]

M De Buffon avait prié ses amis de ne le point nommer dans les circonstances, la plupart des académiciens, n'ayant plus aucun sujet, se trouvèrent embarrassés et demandèrent qu'on différât l'élection jusqu'à samedi en huit.

Madame, Piron est assez puni pour les mauvais vers qu'on dit qu'il a faits; d'un autre côté, il en a fait de très bons. Il est aveugle, infirme, pauvre, marié, vieux. Le roi ne lui accorderait-il pas quelque petite pension? C'est ainsi que vous employez le crédit que vos belles qualités vous donnent et, parce que vous êtes heureuse, vous voudriez qu'il n'y eût point de malheureux. Le feu roi exclut La Fontaine d'une place à l'académie à cause de ses contes et il la lui rendit six mois après à cause de ses fables

Il voulut même qu'il fût reçu avant Despréaux qui s'était présenté depuis lui

Agréez, je vous supplie, le profond respect, etc.

[p. 472]

Montesquieu à *

À Paris, ce 9 juillet 1753

Vous êtes, mon cher *, dans un lieu séparé du reste du monde. Aussi je vais vous rendre compte

[p. 473]

de ce que les gens sensés disent sur les affaires présentes. Comme j'entends parler ceux qui aiment le parlement et ceux qui ne l'aiment pas, ceux qui aiment ou n'aiment pas le clergé et les ministres, que n'étant de rien je n'ai eu à essuyer aucune contradiction, je suis peut-être presque aussi en état de juger de ces choses que ceux qui à tous égards ont de plus grandes lumières

Le parlement doit à la nation, non pas une certaine forme dans l'administration des sacrements, non pas un certain point d'honneur entre les corps divers qui le composent, non pas une forme unique de sortir du malheureux état où il est, non pas une voie particulière à tenir, moins susceptible d'inconvénient que les autres: ce n'est pas proprement cela que vous nous devez. Vous nous devez la conservation de notre constitution. Vos craintes sur l'abus que l'on pourrait faire quelque jour des mesures que l'on pourrait prendre aujourd'hui ne sont point à propos, puisque vous devez avoir la même crainte, et une plus grande, sur un objet infiniment plus important, qui est la perte de notre constitution. Cette constitution vous a été transmise et vous devez la transmettre. C'est là ce que vous devez considérer et, en comparaison, tous les autres objets sont frivoles

Il n'est pas question de dire que l'honneur ne vous permet pas de faire de certaines choses. Cela n'a lieu que dans les cas particuliers; mais, lorsqu'il s'agit de la fortune publique, il n'est plus question

[p. 474]

de parler de votre honneur, puisqu'il n'y a pas de citoyen qui ne doive sacrifier son honneur même pour la fortune publique. Cet honneur même, vous ne le conserverez pas, vous le risquerez, vous le manquerez

Il vient de tous côtés des discours, des écrits, des marques de chaleur, des obstacles, des éloignements à la paix qui affligent tous vos amis. On dirait que vous vous livrez vous-mêmes à ceux qui veulent vous perdre.

Tout le monde désapprouve que vous demandiez pour préliminaire une réponse à vos remontrances

Une déclaration qui suit les remontrances ne serait-elle pas une réponse? Vous demandez même en cela une chose que la cour, dans le cas particulier, ne peut pas faire, parce qu'étant certain que le parlement a agi contre ses ordres, elle se démentirait tout comme vous; or ce cas particulier n'est-il pas un de ceux où la prudence veut que l'on prenne un mezzo termine et n'est-ce pas un mezzo termine bien naturel qu'une déclaration? Vous devez d'autant moins vous obstiner à peser sur vos remontrances que, quoiqu'elles soient pleines de belles choses, il y en a qui devant tout esprit impartial sont intolérables et qu'il est impossible de vous accorder. Il y a quarante ans que nous disputons sur la constitution. On l'a déclarée loi de l'église et de l'état et cette déclaration est une espèce de repos et de point de ralliement entre les citoyens

La question si la constitution est une loi de

l'église et de l'état est devenue étrangère aux affaires présentes parce que, soit que la constitution soit une loi de l'église et de l'état ou non, les ecclésiastiques n'étaient pas plus en droit de faire des innovations.

[p. 475]

Nous ne pouvons comprendre par quelle fatalité le parlement, juge naturel de ces choses, se trouve aujourd'hui partie et comment, au lieu d'être à la tête de la justice, il se trouve pour ainsi dire à la tête d'un parti. Son objet n'est-il pas qu'il n'y ait point de schisme? N'avait-il que le dépôt d'une seule loi? N'avait-il pas le dépôt de toutes? C'était un bonheur pour le parlement que la constitution fût déclarée loi de l'église et de l'état, puisqu'en vertu de ce principe il pouvait sévir contre l'un des deux partis qui troublerait l'état à l'occasion d'une constitution qui était déjà reçue comme loi de l'église et de l'état

Or le parlement n'ayant point fait cela, qu'y a-t-il de plus heureux qu'une déclaration?

On a eu tort de dire et d'écrire qu'on serait inflexible et qu'on ne reviendrait point, parce que, lorsqu'il est absolument nécessaire de se concilier, il ne faut pas dire qu'on ne reviendra pas; il faut au contraire laisser l'espérance qu'on reviendra

Lorsqu'on a le malheur d'être dans la disgrâce et que cette disgrâce est une espèce de calamité publique, ceux qui réellement la sentent le moins, c'est-à-dire ceux dont l'esprit a le plus de force, sont ceux qui doivent paraître la sentir davantage

Le titre légitime qui est le droit de remontrer demande nécessairement par sa nature qu'on ne perde pas la confiance de celui à qui on remontre et que, par conséquent, celui-ci soit convaincu que ceux qui lui parlent sont aussi exempts de passion qu'on désire qu'il le soit lui-même

Lorsqu'un corps est en partie assemblé et en partie dispersé, il ne peut par la nature de la chose se réunir que lorsque la partie dispersée confie ses

[p. 476]

intérêts et ses volontés mêmes à celle qui est réunie, et la charge en quelque façon de stipuler pour elle

Que servirait au parlement de n'avoir pas manqué les circonstances où il fallait marquer du courage, s'il manquait celle où il faut marquer de la condescendance? Pourrait-il se vanter d'avoir agi avec prudence?

Vous savez mieux que moi que l'application des principes dépend des circonstances. On compte que dans le cas présent vous n'avez à vous décider et à vous déterminer que sur ce seul principe: le salut de l'état est la suprême loi. De dire que vous ne verrez pas la perte de l'état et que vous périrez avant lui, ce n'est pas une raison, parce que votre perte est peu de chose en comparaison de celle de l'état. Pensez bien en vous-mêmes, examinez les choses: en comparaison de l'état vous n'êtes rien

Tous ceux qui disputent à présent et les sujets de ces disputes mêmes passeront. Le parlement doit être éternel. Il ne faut donc pas faire céder l'importance de cet objet à la futilité de l'autre

Depuis votre exil, vous vous êtes décrédités d'une manière étrange. Depuis le moment où l'on a vu que vous mettiez des obstacles à tous les accommodements, cela a fait comme une révolution dans les esprits; et, ce qu'il y a de triste, vous avez perdu la confiance par les mêmes moyens qui, lorsqu'ils étaient bien appliqués, vous avaient acquis tant de gloire.

Vous pouvez compter que personne n'approuve ce parti que vous prenez et que, dans le public,-je ne parle pas des gens vils et de cette partie qui est toujours nulle,-il est impossible que l'on vous

[p. 477]

défende. La raison en est naturelle: vous avez fait cesser tout exercice de justice jusqu'à ce que vous ayez terminé l'affaire qui regarde principalement l'état, et d'un autre côté vous portez des obstacles à la fin de cette affaire. Dites-moi, je vous prie, ce que vous voulez qu'il résulte de là

L'état est une grande machine dont vous n'êtes qu'un des ressorts. Vous arrêtez cette machine, et cependant il est nécessaire qu'elle aille. Que voulez-vous que nous devenions? Cet état violent de la justice interrompue et toutes les conséquences qui en suivent, les prisons pleines de criminels, etc., ne demandent-ils pas une volonté prompte et sincère de les faire cesser? N'exigent-ils pas un sacrifice de tous les petits obstacles et un désir sincère et intérieur pour la paix?

Vous croyez que, par ces inconvénients, la cour sera forcée de vous accorder ce que vous demandez, et la cour, par ces inconvénients, attend le moment où elle puisse vous abîmer sans aucun murmure

Vous vous souvenez de ce temps qui précéda l'exil du parlement. La cour paraissait tranquille. Elle attendait le moment où le public pût moins désapprouver votre exil. Cet exil vint et, depuis ce temps, la cour attend que vous soyez assez décrédités pour pouvoir vous attaquer encore.

Vous êtes comme ceux qui vont faire naufrage et qui refusent la planche qu'on leur présente parce qu'ils pourraient glisser. Vous vous imaginez peut-être que vous serez protégés par les ministres

Quels protecteurs pour le parlement!

[p. 478]

Voyez, je vous supplie, la conduite du clergé: il garde un profond silence, il paraît de sang-froid; il attend tout de vos brouilleries et de votre chaleur, il cesse pour ainsi dire de travailler à vous perdre, parce qu'il voit que vous vous perdez vous-mêmes certainement. Dans cette occasion, il ne se conduit pas mieux que vous par l'avantage des lumières; il faut donc que ce soit par l'avantage du sang-froid.

Peut-être, mon cher *, qu'en écrivant tout ceci, je n'aurai pas eu assez d'attention à mes paroles

Mais, comme je n'ai voulu louer ni blâmer, approuver ni désapprouver, mais rendre compte de la situation actuelle de mon esprit et, je crois, de la situation actuelle des choses, que l'amitié est hardie devant l'amitié, je n'ai point voulu contraindre mon style.

Je vous prie de permettre que je vous embrasse et que je vous présente mes respects

M.

P-s.-Ressouvenez-vous de ce temps de la régence. Vous étiez exilés; vous étiez tous unis; aucune chaleur; vous cherchâtes la fin et vous la trouvâtes. Personne n'a dit que le parlement ne fût sorti de son exil avec gloire.

[p. 479]

Montesquieu à Hume

Paris, ce 13 juillet 1753

J'ai, monsieur, reçu l'honneur de votre lettre, avec l'apostille qui y est jointe, et j'ai de plus reçu un

[p. 480]

exemplaire de vos excellentes compositions par la voie de milord Morton.

M De Joncourt, qui a formé le dessein de traduire l'ouvrage de M Wallace sur le nombre des peuples chez les anciennes nations, me dit hier qu'il traduirait aussi le vôtre. Cela dépendra du succès qu'aura sa traduction qui est la première qu'il ait faite. Il est certain qu'il a tous les talents qu'il faut pour s'en acquitter et je ne doute pas que le public ne l'encourage à continuer. Le public, qui admirera les deux ouvrages, n'admirera pas moins deux amis qui font céder d'une manière si noble les petits intérêts de l'esprit aux intérêts de l'amitié; et pour moi, je regarderai comme un très grand bonheur, si je puis me flatter de quelque part dans cette amitié

J'ai l'honneur d'être, etc

Montesquieu à Mme Du Deffand

Au château de La Brède, le 12 septembre 1753

Vous dites, madame, que rien n'est heureux, depuis l'ange jusqu'à l'huître: il faut distinguer.

[p. 481]

Les séraphins ne sont point heureux, ils sont trop sublimes: ils sont comme Voltaire et Maupertuis, et je suis persuadé qu'ils se font là-haut de mauvaises affaires; mais vous ne pouvez douter que les chérubins ne soient très heureux. L'huître n'est pas si malheureuse que nous, on l'avale sans qu'elle s'en doute; mais pour nous, on vient nous dire que nous allons être avalés et on nous fait toucher au doigt et à l'oeil que nous serons digérés éternellement

Je pourrais parler à vous, qui êtes gourmande, de ces créatures qui ont trois estomacs: ce serait bien le diable si, dans ces trois, il n'y en avait pas un de bon. Je reviens à l'huître: elle est malheureuse quand quelque longue maladie fait qu'elle devient perle: c'est précisément le bonheur de l'ambition

On n'est pas mieux quand on est huître verte; ce n'est pas seulement un mauvais fond de teint, c'est un corps mal constitué.

Vous dites que je n'ai point écrit à mme la duchesse de Mirepoix; j'en ai découvert deux raisons: c'est qu'elle est malade et qu'elle est dans les embarras de la cour. À l'égard de D'Alembert, j'ai plus d'envie que lui et autant d'envie que vous de le voir de l'académie; car je suis le chevalier de l'ordre du mérite. Il est vrai qu'à la dernière élection il y eut quelque espèce de composition faite, qui barbouille un peu l'élection prochaine; mais je vous parlerai de tout cela à mon retour, qui sera vers le 15 ou la fin de novembre. Je suis pourtant bien ici: mais les hommes ne quittent-ils pas sans cesse les lieux où ils savent qu'ils sont bien, pour ceux où ils espèrent d'être mieux? J'irai vous marquer ma reconnaissance des choses charmantes que vous

[p. 482]

nous dites toujours et qui nous plaisent toujours plus qu'à vous. Je vous félicite d'être chez Mme De Betz. Nous sommes dans des maisons de même goût; car je me trouve au milieu des bois que j'ai semés et de ceux que j'ai envoyés aux airs. Je vous prie de vouloir bien faire mes compliments aux maîtres de la maison et d'agréer, madame, le respect et l'amitié la plus tendre.

Montesquieu à Guasco

1753.

Je trouve, mon cher comte, vos raisons assez bonnes pour ne point vous engager légèrement; mais je crois que celles qu'on a pour vous retenir sont encore meilleures; et j'espère que votre esprit patriotique s'y rendra.

Je vois par là, avec bien de la joie, que ce que l'on m'a dit des soins qu'on prend de l'éducation des archiducs est très réel. Il ne suffit pas de mettre auprès d'eux des gens savants; il leur faut des gens qui aient des vues élevées et qui connaissent le monde; et je crois, sans blesser votre modestie, qu'à ces titres vous devriez avoir des préférences. Le

[p. 483]

département de l'étude de l'histoire est un de ceux qui importent le plus à un prince; mais il faut lui faire considérer l'histoire en philosophe et il est bien difficile qu'un régulier, ordinairement pédant et livré par état à des préjugés, la lui développe dans ce point de vue, lors surtout qu'il s'agira de temps critiques et intéressants pour l'empire. Si l'on délivre de cette épine le département que l'on vous propose, j'aime trop le bien des hommes, pour ne pas vous conseiller de passer par-dessus les autres difficultés qui s'opposent à la réussite de cette affaire.

Avec quelques précautions, le climat de Vienne ne nuira pas plus à vos yeux que celui de Flandre, à moins que vous ne préfériez la bière au vin de Tokai. Quant aux convenances d'étiquette de cour, je suis persuadé qu'on pense assez juste pour ne pas perdre un homme utile, pour de si petites choses

Je me repose là-dessus sur les vues supérieures de Marie-Thérèse. Vous voyez que je ne vous dis pas un mot des vues de fortune, parce que je sais que ce n'est pas ce qui vous touche le plus. Je vous prie de ne me pas laisser ignorer votre

résolution, ou la décision de la cour: elle m'intéresse autant pour elle que pour vous.

Si vous continuez d'être libre, je vous conseille l'entreprise dont vous me parlez. Un chanoine doit être bien plus en état qu'un profane de traiter de l' esprit des lois ecclésiastiques . Votre plan serait fort bon, mais je trouve le repos encore meilleur et j'abandonne ce champ de gloire à votre zèle infatigable.

Adieu.

[p. 484]

Montesquieu à Guasco

De La Brède, 28 septembre 1753

Mon cher ami, vos titres se multiplient tellement que je ne puis plus les retenir. Voyons... comte de Clavières, chanoine de Tournai, chevalier d'une croix impériale, membre de l'académie des inscriptions, de celle de Londres, de Berlin et de tant d'autres, jusqu'à celle de Bordeaux; vous méritez bien tous ces honneurs, et bien d'autres encore

Je suis bien aise que vous ayez eu du succès dans la négociation pour votre chapitre. Il est heureux de vous avoir et fait bien de vous députer à la cour pour ses affaires, plutôt que vous retenir pour chanter et pour boire: car je suis sûr que vous

[p. 485]

négociez aussi bien que vous chantez mal et buvez peu.

Je suis fâché que l'affaire qui vous regardait personnellement ait manqué. Vous n'êtes pas le seul qui y perdiez; et il vous reste votre liberté, qui n'est pas une petite chose. Mais l'étiquette ne dédommagera pas de l'avantage dont on s'est privé; quoique je soupçonne qu'il pourrait bien y avoir d'autres raisons que l'étiquette, que l'exemple des autres cours aurait pu faire abandonner. Quand certaines gens ont pris racine, ils savent bien trouver des moyens pour écarter les hommes éclairés; d'ailleurs vous n'êtes point un bel-esprit du pays de Liège ou de Luxembourg. Je me réserve là-dessus mes pensées.

Votre lettre m'a été rendue à La Brède, où je suis

Je me promène du matin au soir en véritable campagnard; et je fais ici de fort belles choses en dehors.

Vous voilà donc parti pour la belle Italie. Je suppose que la galerie de Florence vous arrêtera longtemps. Indépendamment de cela, de mon temps cette ville était un séjour charmant; et ce qui fut pour moi un objet des plus agréables fut de voir le premier ministre du grand-duc sur une petite chaise de bois, en casaquin et chapeau de paille, devant sa porte. Heureux pays! M'écriais-je, où le premier ministre vit dans une si grande simplicité et dans un pareil désoeuvrement. Vous verrez mme la marquise Ferroni et l'abbé Niccolini; parlez-leur de moi. Embrassez bien de ma part mgr Cerati, à Pise; et pour Turin, vous connaissez mon coeur, notre

[p. 486]

grand prieur, mm les marquis de Breille et de Saint-Germain. Si l'occasion se présente, vous ferez ma cour à son altesse royale

Si vous écrivez à m le comte de Cobenzl, à Bruxelles, je vous prie de le remercier pour moi et marquez-lui combien je me sens honoré par le jugement qu'il porte sur ce qui me regarde. Quand il y aura des ministres comme lui, on pourra espérer que le goût des lettres se ranimera dans les états autrichiens et alors vous n'entendrez plus de ces propositions erronées et malsonnantes qui vous ont scandalisé.

Je crois bien que je serai à Paris dans le temps que vous y viendrez. J'écrirai à mme la duchesse D'Aiguillon combien vous êtes sensible à son oubli; mais, mon cher abbé, les dames ne se souviennent pas de tous les chevaliers; il faut qu'ils soient paladins. Au reste, je voudrais bien vous tenir huit jours à La Brède à votre retour de Rome; nous parlerions de la belle Italie et de la forte Allemagne.

Voilà donc Voltaire qui paraît ne savoir où

reposer sa tête. Le bon esprit vaut mieux que le bel esprit.

[p. 487]

À l'égard de m le duc de Nivernais, ayez la bonté de lui faire ma cour, quand vous le verrez à Rome, et je ne crois pas que vous ayez besoin d'une lettre particulière pour lui. Vous êtes son confrère à l'académie et il vous connaît: cependant, si vous croyez que cela soit nécessaire, mandez-le-moi

Adieu.

Montesquieu à Mme Dupré De Saint-Maur

13 octobre 1753.

La prudence qui règle l'avenir vaut mieux que la sagesse qui conduit le présent, et sans elle il n'y a pas de vraie sagesse... il n'y a rien de pire que de perdre et l'amour du prince présent et peut-être des futurs... les yeux de Montesquieu l'obligent à l'oisiveté: je suis occupé ici à faire du nectar; le malheur est qu'Hébé ne le versera point dans ma coupe...

[p. 488]

Montesquieu à La Beaumelle

8 novembre 1753.

Je puis bien vous assurer, monsieur, qu'il y a longtemps que je n'ai eu de joie plus vive que celle que j'ai eue en recevant votre lettre, par laquelle vous me marquez que vous avez repassé le cocyte et que vous êtes sorti de la noire bastille. Je comprends que, quoique la grâce ne soit pas entière, cependant vous avez gagné quatre-vingt-dix pour cent sur la partie et qu'il sera plus aisé pour vos amis d'obtenir un retour. Je suis du nombre, monsieur, encore plus dans cette occasion que dans aucune autre, et quand je serai arrivé à Paris, ce qui sera au premier jour, je travaillerai à vous rendre tous les services qui dépendront de moi..

vous avez de beaux talents. Il faut songer à en gagner cinq autres et à travailler à une fortune indépendante de vos talents mêmes

Adieu, monsieur, je vous remercie des marques d'amitié que vous me donnez: je vous prie de compter sur la mienne. Je suis avec le sentiment de la plus parfaite estime, monsieur, votre, etc

Montesquieu.

[p. 489]

Montesquieu au chevalier D'Aydie

La Brède, ce 8 novembre 1753

Je bus hier, mon cher chevalier, trois verres de vin à la confusion du p de Palène; c'est une santé anglaise. Le pauvre homme aurait bien mieux aimé que vous lui eussiez donné une douzaine de coups de bâton que de signer une transaction qui met le couvent si fort à l'étroit; mais vous n'avez pas suivi son goût. Le p de Palène est le diable de l'abbé de Grécourt, à qui l'on donne une flaquée d'eau bénite.

Mon cher chevalier, je vous aime, je vous honore et vous embrasse.

[p. 491]

Montesquieu à D'Alembert

Bordeaux, le 16 novembre 1753

Vous prenez le bon parti, monsieur; en fait d'huître on ne peut faire mieux. Dites, je vous prie,

[p. 492]

à Mme Du Deffand que si je continue à écrire sur la philosophie, elle sera ma marquise

Vous avez beau vous défendre de l'académie, nous avons des matérialistes aussi; témoin l'abbé d'Olivet, qui pèse au centre et à la circonférence; au lieu que vous, vous ne pesez point du tout

Vous m'avez donné de grands plaisirs. J'ai lu et relu votre discours préliminaire , c'est une chose forte, c'est une chose charmante, c'est une chose précise; plus de pensées que de mots, du sentiment comme des pensées, et je ne finirais point

Quant à mon introduction dans l' encyclopédie , c'est un beau palais où je serais bien curieux de mettre les pieds; mais pour les deux articles démocratie et despotisme , je ne voudrais pas prendre ceux-là. J'ai tiré, sur ces articles, de mon cerveau tout ce qui y était. L'esprit que j'ai est un moule; on n'en tire jamais que les mêmes portraits: ainsi je ne vous dirais que ce que j'ai dit, et peut-être plus mal que je ne l'ai dit. Ainsi, si vous voulez de moi, laissez à mon esprit le choix de quelque article; et si vous voulez, ce choix se fera chez Mme Du Deffand avec du marasquin

Le p Castel dit qu'il ne peut pas se corriger, parce qu'en corrigeant son ouvrage il en fait un autre et moi je ne puis pas me corriger parce que je chante toujours la même chose. Il me vient dans l'esprit que je pourrai prendre peut-être goût

[p. 493]

et que je prouverai bien que difficile est proprie communia dicere .

Adieu, monsieur; agréez, je vous prie, les sentiments de la plus tendre amitié

Montesquieu à la duchesse D'Aiguillon

À La Brède, ce 3 décembre 1753

J'ai, madame, reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans le temps que je quittais La Brède pour partir pour Paris. Je resterai pourtant sept ou huit jours à Bordeaux, pour mettre en ordre un vieux procès que j'ai. Je pars donc et vous pouvez être sûre que ce n'est pas pour la sorbonne que je pars, mais pour vous. Cette sorbonne est la mouche du coche; elle croit qu'elle fait remuer tout. Je quitte La Brède avec regret, d'autant mieux que tout le monde me mande que Paris est fort triste.

Je reçus, il y a deux ou trois jours, une lettre assez originale. Elle est d'un bourgeois de Paris, qui me doit de l'argent et qui me prie de l'attendre jusqu'au retour du parlement; et je lui mande qu'il ferait bien de prendre un terme un peu plus fixe

C'est un grand fléau que cette petite vérole. C'est une nouvelle mort à ajouter à celle à laquelle nous sommes tous destinés. Les peintures riantes qu'Homère fait de ceux qui meurent, de cette fleur qui tombe sous la faux du moissonneur ou qui est

[p. 494]

cueillie par les doigts d'une bergère, ne peuvent pas s'appliquer à cette mort-là

J'aurais eu l'honneur de vous envoyer les chapitres que vous voulez bien me demander si vous ne m'aviez appris que vous n'étiez plus dans le lieu où vous voulez les faire voir. Mais je vous les apporterai et vous les corrigerez; et vous me direz: je n'aime pas cela; et vous ajouterez: il fallait dire ainsi.

Je vous prie, madame, d'avoir la bonté d'agréer les sentiments du monde les plus respectueux

Montesquieu.

Vous voulez, madame, que vos lettres partent sans enveloppe.

Montesquieu à Charles Yorke

À La Brède, près Bordeaux, ce 4 décembre 1753

J'ai, monsieur, reçu votre lettre datée de Paris du 19 octobre; ainsi vous ne vous êtes approché de moi que pour me faire du chagrin. J'aurais été bien heureux de passer quelque temps avec vous à La Brède; vous m'auriez appris à raisonner, et moi je vous aurais appris à faire du vin et à planter des chênes sous lesquels quelque druide se mettra

[p. 495]

quelque jour. Mais quand je serais aussi jeune que vous, je ne verrais point cela. Je pars dans trois ou quatre jours pour Paris, d'où l'on me mande qu'on s'ennuie beaucoup; et, en vérité, il ne vaudrait pas la peine d'aller chercher l'ennui si loin. Si vous avez vu milord Albemarle, vous avez vu un homme que nous aimons tous ici. Le mandement idiot de m l'évêque de Montauban n'a pas plu davantage en France qu'en

Angleterre: c'est le propre des gens sots d'être enchantés de leur stupidité, même quand elle fait du bruit.

Je vous répéterai toujours combien j'aurais été charmé de vous voir à Paris ou ici et d'apprendre des choses que les livres ne savent pas. Je vous prie de me recommander à votre illustre ami m le docteur Warburton; je lui aurais écrit cent fois si j'avais su où adresser ma lettre. Il m'a fait un présent qui fait mes délices; ce sont ses beaux ouvrages et son édition de Pope. Je lui enverrais bien ma nouvelle édition de l' esprit des lois quand je l'aurai faite, mais je croirais ne lui envoyer rien. Je voudrais donc lui envoyer une des choses du monde que j'aime le plus, qui est une pièce de mon vin, que je voudrais qu'il me fît l'honneur d'accepter; mais pour cela, il faudrait que vous eussiez la bonté de me faire un plaisir, qui est de me marquer à qui je dois l'adresser et vous pourrez envoyer votre lettre chez moi, rue saint-Dominique, à Paris. Ayez la bonté, je vous prie, de parler pour moi à m le colonel Yorke quand vous lui écrirez.

[p. 496]

Croyez, je vous prie, que personne ne vous aime autant que je fais.

Montesquieu

Un gentilhomme anglais, que je vis quelques jours avant mon départ, eut la bonté de se charger d'un exemplaire des différents ouvrages que j'ai faits, pour vous les remettre; j'espère que vous les avez reçus.

Montesquieu à Chaubinet

À Bordeaux, ce 17 décembre 1753

J'ai parlé, monsieur, à m l'intendant; on lui a donné des mémoires contre vous, ou plutôt contre votre frère; j'ai apaisé cela et vous pouvez être tranquille. Je vous en aurais écrit plus tôt, mais m l'intendant a eu besoin de quelque éclaircissement là-dessus; je lui ai rappelé qu'il avait déjà donné là-dessus un avis qui vous était favorable, sur l'attestation des personnes les plus considérables du canton; enfin vous en êtes quitte pour la peur, pour cette fois-ci.

Mais ne pourriez-vous pas obliger votre frère à être plus sage et à éviter toute sorte de sujet de plainte? Il est pourtant dans un état si terrible, qu'il n'y a ni chartreux ni bénédictin qui soit obligé d'être plus réservé que lui. Vous en êtes quitte pour cette fois, mais s'il continue à faire des sottises, il se

[p. 497]

perdra et vous perdra. Je vous avais tant recommandé de faire en sorte qu'on ne parlât point de vous autres. J'ai dit à m l'intendant que c'était moi qui vous avais fait revenir dans l'espérance que vous pourriez vous mettre en état et faire finir cette malheureuse affaire. Je compte recevoir une lettre de m l'intendant sur votre sujet

Adieu, monsieur, je vous salue de bon coeur

Montesquieu.

Montesquieu à Guasco

De Paris, 26 décembre 1753

J'arrivai avant-hier au soir de Bordeaux: je n'ai encore vu personne et je suis plus pressé de vous écrire que de voir qui que ce soit. Je verrai Huart, et s'il n'a pas rempli vos ordres, je les lui ferai exécuter; vous avez pourtant plus de crédit que moi auprès de lui: je ne lui donne que des phrases, et vous lui donnez de l'argent.

Je suis bien glorieux de ce que m l'auditeur Bertolini a trouvé mon livre assez bon pour le rendre meilleur et a goûté mes principes. Je vous

[p. 498]

prierai dans le temps de me procurer un exemplaire de l'ouvrage de M Bertolini; j'ai trouvé sa préface extrêmement bien: tout ce qu'il dit est juste, excepté les louanges.

Mille choses bien tendres pour moi à m l'abbé Niccolini. J'espère, mon cher abbé, que vous viendrez nous voir à Paris cet hiver et que vous viendrez joindre les titres d'Allemagne et

d'Italie à ceux de France. Si vous passez par Turin, vous savez les illustres amis que j'y ai

Je vous embrasse de tout mon coeur.1754 T. 2

Montesquieu à La Beaumelle

12 janvier 1754.

Je suis dans des circonstances où je ne dois rien imprimer... cela même est d'autant plus mal à propos que cela me ferme la bouche pour vous-même et me commet de tous côtés... si l'impression est faite, comme vous dites, je consens de tout mon coeur à dédommager le libraire des frais qu'il a faits, pourvu que l'ouvrage ne paraisse pas et que je sois tranquille là-dessus...

[p. 499]

Montesquieu à Chaubinet

À Paris, ce 5 février 1754

Je suis fâché de vous dire, mon cher Chaubinet, que votre affaire ne peut pas finir à l'entrée de m l'évêque d'Orléans, parce que le roi a restreint son privilège aux seuls crimes commis dans la ville d'Orléans et à de certains crimes légers. Je verrai si je pourrai déterminer m le garde des sceaux à vous accorder enfin des lettres de grâce. Je suis bien aise du détail que vous m'avez fait. Je vous désire une bonne santé et à mlle votre soeur aussi

Je vous embrasse, mon cher Chaubinet, de tout mon coeur.

Montesquieu.

[p. 510]

Montesquieu à Charles Bonnet

À Paris, ce 20 février 1754

Si j'avais suivi les sentiments de la reconnaissance, monsieur, j'aurais eu l'honneur de vous faire réponse sur-le-champ; mais votre lettre était accompagnée d'un livre que je voulais lire; et il est arrivé que la lettre que je voulais employer à vous remercier sera uniquement employée à vous féliciter. Votre ouvrage m'a continuellement éclairé et m'a continuellement fait plaisir, parce que vous nous menez d'observation en observation. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous dire qu'il faut que vous continuiez vos travaux sur les matières de physique, puisque ces mêmes travaux ont affaibli votre vue

Je suis fâché de ne pas savoir quelle espèce de maladie des yeux vous avez, parce que peut-être je vous aurais proposé une eau dont je me sers tous les jours depuis trente ans, tirée des simples, et qui m'a empêché d'être aveugle depuis trente ans

Avant ce temps-là j'avais essayé une multitude innombrable de remèdes; tout m'avait été entièrement contraire. Je ne suis pas en état non plus que vous de lire; il y a dix ans que j'en suis privé à cause d'une cataracte qui m'est survenue sur un oeil; quoi qu'il en soit, je vous aurais envoyé ma recette. Je suis fort touché, monsieur, de votre conformité dont vous me faites

[p. 511]

l'honneur de me parler: c'est de vos idées sur le rapport des lois. C'est un champ très vaste. La moisson est ample et n'attend que les ouvriers

J'ai, monsieur, l'honneur d'être, avec les sentiments de la plus parfaite estime, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu à Guasco.

À Paris, ce 21 février 1754

J'ai reçu votre lettre de Rome, mon cher abbé

Je voudrais bien y être, malgré tous les index du monde. J'y ai passé, pendant huit mois, le temps le plus heureux de ma vie et le temps où je me suis le plus instruit, et encore le cardinal Passionei n'y était-il pas. Je vous prie de lui présenter bien mes respects. Je ne suis pas assez rustique pour ne pas savoir combien en lui la tête honore la calotte; marquez-lui ma reconnaissance de l'honneur de son souvenir.

Il y a longtemps que j'ai écrit au commandeur

de venir ici pour décider au moins le problème s'il a la pierre ou non. Nous avons ici un frère Jacques qui est miraculeux pour cette maladie et devant qui toute la chirurgie de l'Europe est obligée de se taire

Je suis à Paris, et j'y resterai jusqu'au mois de septembre prochain, et je passerai à La Brède septembre, octobre, novembre, et ma résolution est prise d'y passer trois mois toutes les années et pas davantage.

[p. 512]

C'est ainsi que je courrai, tandis que Dieu me donnera un reste de santé au reste de ma vie. Vous feriez bien de venir voir vos amis à Bordeaux, mais qu'est-ce que Bordeaux devant Rome? Adieu, mon cher abbé, je vous salue et embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu au chevalier D'Aydie

Le 12 mars 1754.

Mon cher chevalier, Mme Du Deffand m'a fait part d'une lettre de vous qui m'a comblé de joie, parce qu'elle me fait voir que vous m'aimez beaucoup et que vous m'estimez un peu. Or, l'amitié et l'estime de mon cher chevalier, c'est mon trésor. Je voudrais bien que vous fussiez ici et vous nous manquez tous les jours; à présent que je vieillis à vue d'oeil, et surtout à la vue de mon oeil, je me retire, pour ainsi dire, dans mes amis.

Bulkeley est au comble de ses voeux; son fils, pour lequel il est aussi sot que tous les pères, vient d'avoir le régiment; j'en suis en vérité bien aise: voilà sa fortune faite. M Pelham, qui était à peu près le premier ministre d'Angleterre, est mort

C'était un ministre honnête homme, de l'aveu de

[p. 513]

tout le monde; il était désintéressé et pacifique: il voulait payer les dettes de la nation; mais il n'avait qu'une vie et il en faut plusieurs pour ces entreprises-là.

J'allai voir hier une tragédie nouvelle, intitulée les troyennes ; la pièce est assez mal faite: le sujet en est beau, comme vous savez; c'est à peu près celui qu'avait traité Sénèque. Il y a de très beaux et de très grands morceaux, un quatrième acte très beau, et le commencement d'un cinquième aussi

Ulysse dit d'un ami de Priam, qui avait sauvé Astyanax: les rois seraient des dieux sur le trône affermis, s'ils ne donnaient leur coeur qu'à de pareils amis

M D'Argenson se porte mieux; mais on craint qu'il ne lui reste une plus grande faiblesse aux jambes. Je ne vous dirai point quand finira l'affaire du parlement, ou plutôt l'affaire des parlements; tout cela s'embrouille et ne se dénoue pas

Mon cher chevalier, pourquoi n'êtes-vous point ici? Pourquoi ne voulez-vous pas faire les délices de vos amis? Pourquoi vous cachez-vous, lorsque tout le monde vous demande? Revenez, nos mercredis languissent. Mme De Mirepoix, Mme Du Châtel, Mme Du Deffand... entendez-vous ces noms, et tant d'autres? J'arrive de Pont-Chartrain, avec Mme D'Aiguillon, où j'ai passé huit jours très agréables. Le maître de la maison a une gaieté et une fécondité qui n'a point de pareille. Il voit tout, il lit tout, il rit de tout; il est content de tout, il s'occupe de tout: c'est l'homme

[p. 514]

du monde que j'envie davantage; c'est un caractère unique.

Adieu, mon cher chevalier: je vous écrirai quelquefois et je serai votre Julien, qui est plus en état de vous envoyer de bons almanachs que de bonnes nouvelles. Permettez-moi de vous embrasser mille fois

Montesquieu.

Montesquieu à La Condamine

15 mars 1754.

Je vous remercie des soins que vous vous êtes donnés pour La Beaumelle; et comme il peut

avoir besoin d'argent, la bastille n'en fournissant pas, je vous prie de disposer de moi...

[p. 519]

Montesquieu à Guasco

De Paris, 9 avril 1754

Je suis à Paris depuis quelque temps, mon cher comte. Je commence par vous dire que notre libraire Huart sort de chez moi et il m'a dit de très bonnes

[p. 520]

raisons qu'il a eues pour vous faire enrager; mais vous recevrez au premier jour votre compte et votre mémoire.

Vous avez une boîte pleine de fleurs d'érudition que vous répandez à pleines mains dans tous les pays que vous parcourez. Il est heureux pour vous d'avoir paru avec honneur devant le pape: c'est le pape des savants; or, les savants ne peuvent rien faire de mieux que d'avoir pour leur chef celui qui l'est de l'église. Les offres qu'il vous a faites seraient tentantes pour tout autre que pour vous, qui ne vous laissez pas tenter, même par les apparences de la fortune, et qui avez les sentiments d'un homme qui l'aurait déjà faite.

Les belles choses que vous me dites de m le comte de Firmian ne sont point entièrement nouvelles pour moi: il est de votre devoir de me procurer l'honneur de sa connaissance; et c'est à vous à y travailler, sans quoi vous avez très mal fait de me dire de si belles choses. Je ne me souviens point d'avoir connu à Rome le p Contucci. Le seul jésuite que je voyais était le p Vitri, qui venait

[p. 521]

souvent dîner chez le cardinal de Polignac: c'était un homme fort important, qui faisait des médailles antiques, et des articles de foi

J'ai droit de m'attendre, mon cher ami, que vous m'écriviez bientôt une lettre datée d'Herculée, où je vous vois parcourant déjà tous les souterrains

On nous en dit beaucoup de choses; celles que vous m'en direz, je les regarderai comme les relations d'un auteur grave; ne craignez point de me rebuter par les détails.

Je suis de votre avis sur les querelles de Malte, que l'on traite de turc à maure; c'est cependant l'ordre peut-être le plus respectable qu'il y ait dans l'univers et celui qui contribue le plus à entretenir l'honneur et la bravoure dans toutes les nations où il est répandu. Vous êtes bien hardi de m'adresser votre révérend capucin: ne craignez-vous pas que je ne lui fasse lire la lettre persane sur les capucins?

Je serai au mois d'août à La Brède

Je ne suis plus fait pour ce pays-ci, ou bien il faut renoncer à être citoyen. Vous devriez bien revenir par la France méridionale; vous trouverez votre ancien laboratoire et vous me donnerez de nouvelles idées sur mes bois et mes prairies. La grande étendue de mes landes vous offre de quoi exercer

[p. 522]

votre zèle pour l'agriculture: d'ailleurs, j'espère que vous n'oubliez pas que vous êtes propriétaire de cent arpents de ces landes, où vous pourrez remuer la terre, planter et semer tant que vous voudrez.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu à M Pierre fils

Paris, 10 avril 1754

C'est un fils qui fait honneur à son père.

[p. 524]

Montesquieu à Bouguer

À Paris, ce 26 avril 1754

Monsieur, c'est avec bien de la reconnaissance que j'ai reçu votre réponse au supplément de M De La Condamine. Il s'en faut de beaucoup que je présume avoir les lumières nécessaires pour

juger de ces choses et je n'ai pu prendre part à cette dispute que par le désir que j'ai eu que deux aussi grands hommes que vous êtes l'un et l'autre vous aimassiez autant que

[p. 525]

vous vous estimez et autant que le public vous estime et vous honore tout les deux. Pour moi, monsieur, je fais profession de reconnaitre en vous l'homme de mérite et l'homme dont le mérite et les talents font tant d'honneur à notre nation

J'ai, monsieur, l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à Charles Bonnet

À Paris, ce 6 mai 1754

Je vous suis infiniment obligé, monsieur, de votre lettre du 1 er avril. J'ai vu par l'exposé de votre situation que l'eau pour les yeux dont je vous parlai ne pouvait que vous être nuisible, parce qu'elle est un peu astringente. Ce que vous me mandez de l'habileté de M Andrien ne me surprend pas. J'étais déjà prévenu sur cet homme célèbre et, si je me détermine à me faire faire l'opération, chose à laquelle je ne me résoudrai que lorsque je n'y verrai plus, je compte bien me servir de lui. J'ai reçu le petit ouvrage de M Beaumont, dont j'ai été extrêmement content. À l'égard de la première définition que je donne des lois, où je parle de la signification la plus étendue qu'elles puissent avoir, je crois que nous pensons tous deux la même chose. Je garde

[p. 526]

mon expression, parce qu'il me semble que les lois de l'universalité des êtres ne sont des conséquences de rien, mais produisent des conséquences sans nombre.

M De La Condamine a lu à l'académie de Paris une dissertation sur l'inoculation, qui a été regardée comme une chose sans réplique

Je suis bien aise que vos yeux aillent mieux, et j'ai monsieur, l'honneur d'être, avec les sentiments de la plus parfaite estime, votre très humble et obéissant serviteur.

Montesquieu à Thérèse De Secondat

À Paris, ce 25 mai 1754

Ma chère soeur, j'ai reçu ta lettre en réponse; d'un autre côté, j'ai reçu une lettre d'un homme de confiance qui est auprès de m le doyen, qui me marque qu'il serait ravi que cette affaire se fît. Le bénéfice, ma chère soeur, n'est pas sans bien des charges. Il est vrai que le doyen est extrêmement docile à présent et qu'il est très aisé de le conduire, mais il est assez à son aise pour qu'on le fasse servir et qu'on s'épargne par là bien des dégoûts. Comme M De Secondat n'a pas plus de meubles ni de linge qu'il ne lui en faut à Montagnac, on y ferait porter le lit de Saint-Seurin

[p. 527]

de m le doyen, avec les meubles qu'il y a à lui. Quant au séjour d'Agen, il ne faut pas penser de l'y produire, à moins qu'il ne change beaucoup; il n'est point en état de cela; du reste, ce sera à moi à avoir soin que M et Mme De Secondat y trouvent leur douceur.

Je ferai de mon mieux pour M De Suffolk et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour une affaire qui n'est point de mon goût.

Adieu, ma chère soeur, je t'embrasse mille fois

Montesquieu.

Montesquieu à Warburton

Mai 1754.

J'ai reçu, monsieur, avec une reconnaissance très grande, les deux magnifiques ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur les oeuvres posthumes de milord Bolingbroke et,

[p. 528]

comme cette lettre me paraît plus à moi que les

deux ouvrages qui l'accompagnent, auxquels tous ceux qui ont de la raison ont part, il me semble que cette lettre m'a fait un plaisir particulier

J'ai lu quelques ouvrages de milord Bolingbroke et, s'il m'est permis de dire comment j'en ai été affecté, certainement il a beaucoup de chaleur, mais il me semble qu'il l'emploie ordinairement contre les choses, et il ne faudrait l'employer qu'à peindre les choses. Or, monsieur, dans cet ouvrage posthume dont vous me donnez une idée, il me semble qu'il vous prépare une matière continuelle de triomphe. Celui qui attaque la religion révélée n'attaque que la religion révélée; mais celui qui attaque la religion naturelle attaque toutes les religions du monde. Si l'on enseigne aux hommes qu'ils n'ont pas ce frein-ci, ils peuvent penser qu'ils en ont un autre; mais il est bien plus pernicieux de leur enseigner qu'ils n'en ont pas du tout

Il n'est pas impossible d'attaquer une religion révélée, parce qu'elle existe par des faits particuliers, et que les faits, par leur nature, peuvent être une matière de dispute. Mais il n'en est pas de même de la religion naturelle: elle est tirée de la nature de l'homme, dont on ne peut pas disputer, et du sentiment intérieur de l'homme, dont on ne peut pas disputer encore. J'ajoute à ceci: quel peut être le motif d'attaquer la religion révélée, en Angleterre? On l'y a tellement purgée de tout préjugé destructeur qu'elle n'y peut faire de mal et qu'elle y peut faire, au contraire, une infinité de biens. Je sais qu'un homme en Espagne ou en Portugal, que l'on va brûler ou qui craint d'être brûlé, parce

[p. 529]

qu'il ne croit point de certains articles dépendant ou non de la religion révélée, a un juste sujet de l'attaquer, parce qu'il peut avoir quelque espérance de pourvoir à sa défense naturelle. Mais il n'en est pas de même en Angleterre, où tout homme qui attaque la religion révélée l'attaque sans intérêt, et où cet homme, quand il réussirait, quand même il aurait raison dans le fond, ne ferait que détruire une infinité de biens pratiques pour établir une vérité purement spéculative.

J'ai été ravi, etc

Montesquieu.

Montesquieu au président Hénault

De La Brède, le 11 août 1754

Je voudrais bien, monsieur mon illustre confrère, donner trois ou quatre livres de l' esprit des lois pour savoir écrire une lettre comme la vôtre; et pour vos sentiments d'estime, je vous en rends bien d'admiration. Vous donnez la vie à mon âme, qui est languissante et morte, et qui ne sait plus que se reposer. Avoir pu vous amuser à Compiègne, c'est pour moi la vraie gloire

Mon cher président, permettez-moi de vous aimer, permettez-moi de me souvenir des charmes de votre société, comme on se souvient des lieux que l'on a

[p. 530]

vus dans sa jeunesse et dont on dit: " j'étais heureux alors! "Vous faites des lectures sérieuses à la cour, et la cour ne perd rien de vos agréments; et moi, qui n'ai rien à faire, je ne puis me résoudre à faire quelque chose. J'ai toujours senti cela: moins on travaille, moins on a de force pour travailler

Vous êtes dans le pays des changements; ici, autour de nous, tout est immobile. La marine, les affaires étrangères, les finances, tout nous semble la même chose: il est vrai que nous n'avons point une grande finesse dans le tact. J'apprends que nous avons eu à Bordeaux plusieurs conseillers au parlement de Paris, qui, depuis le rappel, sont venus admirer les beautés de notre ville, outre qu'une ville où l'on n'est point exilé est plus belle qu'une autre

Mon cher président, je vous aimerai toute ma vie

Montesquieu à Mme Du Deffand.

À La Brède, le 12 août 1754

Bon cela: le chevalier de Laurency, je l'adorerais s'il ne venait pas de si bonne heure;

mais je vois que vous êtes arrivée à un point de perfection que

[p. 531]

cela ne vous fait rien. Je suis ravi, madame, d'apprendre que vous avez de la gaîté: vous en aviez assez pour nous. J'ai, je vous assure, un grand désir de vous revoir. Voilà bien des changements de place: ce sont les quatre coins.

J'ai reçu une lettre de mme la duchesse de Mirepoix

J'ai cru quelque temps qu'elle me querellerait de ce qu'elle ne m'avait pas fait réponse. Madame, je voudrais être à Paris, être votre philosophe et ne l'être point, vous chercher, marcher à votre suite et vous voir beaucoup.

J'ai l'honneur, madame, de vous présenter mes respects.

Montesquieu à sa fille Denise

À Baron, ce 24 d'août 1754

Ma chère fille, vous aurez peut-être appris la mort de m le doyen

Je suis dans l'affliction. Je prendrai soin de votre fils. Je vous écrirai plus amplement. N'allez point me renvoyer les petits meubles que l'on avait envoyés; je n'en ai que faire.

Je vous embrasse de tout mon coeur. Je suis véritablement affligé.

Montesquieu

Dites à Mme De La Cépède que j'écrirai pour son prêtre de tout mon coeur.

[p. 533]

Montesquieu à Tourny

À Baron, ce 9 septembre 1754

Je reçois, monsieur, dans ce moment la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et je reconnais bien votre manière d'agir de ne vouloir pas condamner sans entendre.

L'année dernière j'eus l'honneur de vous écrire et de vous présenter une requête, où je vous exposais que j'avais fait construire un pont sur le ruisseau appelé de la Moulinasse, qui m'avait coûté douze cents livres, sur le chemin qui va de la paroisse de Saucats, passant par La Brède, au port de Beautiran, lequel chemin est le chemin public qui porte les denrées de presque toute la paroisse de Saucats au dit port de Beautiran

Sur cette requête, vous rendîtes une ordonnance qui porte que les habitants de Saucats et ceux de La Brède travailleront par corvées pour rendre praticable le dit chemin jusques aux vendanges et

[p. 534]

continuer après les vendanges; et vous commîtes le sieur Latapie, juge de La Brède, pour l'exécution de votre ordonnance, en conséquence de laquelle on travailla; et après vendanges on reprit pendant quelques jours. Mais le mauvais temps survint, on fut forcé de discontinuer. Au commencement de l'été la disette des fourrages a empêché de reprendre ce travail. Il y a trois semaines que l'on le reprit

Ceux de la paroisse de La Brède s'y sont prêtés, quoique cela les intéresse beaucoup moins que ceux de Saucats. Ceux-ci n'ayant point voulu obéir-je ne dirai point par qui ils ont été détournés -, j'écrivis à M De Forlus pour envoyer un archer, non pour faire du mal, mais pour intimider un peu ces gens-là. Comme je n'ai point votre ordonnance ici, l'exprès qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre a ordre de passer tout d'un temps à La Brède, pour dire au sieur Crozilhac, procureur d'office, de se rendre à Bordeaux pour vous l'apporter; lequel a été chargé par ledit sieur Latapie, mon juge, qui est ici avec moi, de faire finir cet ouvrage, toujours en vertu de votre ordonnance. Notre esprit à été de ne faire pas le moindre frais à ces gens-là, que dans le cas où il serait absolument nécessaire et inévitable, et quelques menus frais même que l'on fit l'année passée je les fis remettre lorsque le travail eut cessé, à très peu de chose près, et je ne dis pas ce que je donnais aux convoyeurs

Je ne vous parlerai pas de Mme De Pichard: je respecte trop les dames. Mais elle a grand tort de se plaindre, puisqu'on a commis une espèce d'injustice pour elle en ne faisant pas marcher ses métayers

Mais je vous parlerai de m l'avocat du roi, Roche,

[p. 535]

qui non seulement n'a pas voulu obéir, mais a écrit une lettre à un des syndics la plus propre du monde à les empêcher d'obéir.

Tout s'est passé, monsieur, avec toute sorte de modération et se passera toujours de même. Mais je ne peux pas empêcher des esprits inquiets de se plaindre et, si vous voulez bien prendre la peine d'envoyer quelque commissaire sur les lieux, vous verrez qu'on ne vous a pas accusé juste. On vous a dit que le chemin en question n'était pas un chemin public; on vous a dit que la paroisse de Saucats n'y avait pas d'intérêt, mais bien celle de La Brède; on vous a dit que ce chemin n'intéressait que moi et mes habitants de La Brède; on vous a dit que l'ouvrage se faisait sans aucune autorité, que l'on y faisait des vexations. Vous verrez, monsieur, la vérité des choses. Au reste, si vous voulez révoquer votre ordonnance, vous êtes absolument le maître, car, à la réserve de l'intérêt public, je ne sache pas y en avoir aucun, et les choses sont telles que, s'il y a quatre bouviers de la paroisse de La Brède qui aient besoin de ce chemin, il y en a trente de la paroisse de Saucats qui en ont un besoin indispensable

Je vous prie de vous rappeler que, dans la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire là-dessus, vous me louâtes et m'encourageâtes beaucoup et me marquâtes que, si tous les seigneurs étaient aussi zélés et attentifs pour le bien public, vos ouvrages avanceraient beaucoup plus et avec plus de facilité

Je ne vous demandai d'abord qu'un archer pour soutenir les ordonnances de mon juge, mais vous trouvâtes à propos de rendre celle dont je vous ai

[p. 536]

parlé, moyennant quoi, disiez-vous, tout en irait mieux,-et cela est vrai.

J'ai, monsieur, l'honneur d'être avec un respect infini, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

Montesquieu à Mme Du Deffand

À La Brède, le 13 septembre 1754

Je commence par votre apostille. Vous dites que vous êtes aveugle! Ne voyez-vous pas que nous étions autrefois, vous et moi, de petits esprits rebelles qui furent condamnés aux ténèbres? Ce qui doit nous consoler, c'est que ceux qui voient clair ne sont pas pour cela lumineux. Je suis bien aise que vous vous accommodiez du savant bailli: si vous pouvez gagner ce point que vous ne l'amusiez pas trop, vous êtes bien; et quand cela ira trop loin, vous pourrez l'envoyer à Chaulnes

Je ferai sur la place de l'académie ce que voudront Mme De Mirepoix, D'Alembert et vous; mais je ne vous réponds pas de M De Saint-Maur, car jamais homme n'a tant été à lui que lui. Je suis bien aise que ma défense ait plu à M Lemonnier

Je sens que ce qui y plaît est de voir non pas

[p. 537]

mettre les vénérables théologiens à terre, mais de les y voir couler doucement.

Il est très singulier qu'une dame qui a un mercredi n'ait point de nouvelles; je m'en passerai. Je suis ici accablé d'affaires; mon frère est mort; je ne lis pas un livre, je me promène beaucoup, je pense souvent à vous, je vous aime

Je vous présente mes respects

Montesquieu à l'abbé Le Blanc

À La Brède, ce 13 septembre 1754

Je reçois, monsieur, avec bien de la

reconnaissance et votre lettre et votre traduction de M Hume, que j'ai lue avec beaucoup de plaisir, et l'auteur ne pourra pas vous accuser d'avoir affaibli son original, chose que les auteurs font quelquefois, parce qu'ils estiment trop leur original.

Il est vrai, monsieur, que j'ai reçu deux lettres, l'une de M Wallace et l'autre de M Hume, où ces deux hommes illustres et qui pensent très différemment sur la même question parlent l'un et l'autre d'une manière si noble, si désintéressée, et d'eux-mêmes d'une manière si modeste que je ne saurais assez admirer leur candeur et que j'aurais été tenté de les faire imprimer, s'ils m'en avaient donné la permission et si quelques paroles flatteuses qui y sont me l'avaient permis. Ils ne m'écrivent point

[p. 538]

pour juger leur différend, comme on vous l'a dit; je n'en suis point capable et, si j'étais juge, je déciderais comme celui qui jugea le combat des deux bergers de Virgile.

À l'égard de ma médaille, monsieur, je n'en ai point actuellement, mais je la chercherai pour répondre à l'honneur que vous voulez bien faire à l'original et à la copie.

Je vous félicite, monsieur, du plaisir que vous avez eu dans cette maison et cette compagnie adorable qui fait, quand je suis à Paris, le bonheur de ma vie et tout le contraire quand je suis absent.

J'ai, monsieur, l'honneur d'être, avec des sentiments remplis de la plus parfaite estime, votre très humble et très obéissant serviteur

Montesquieu.

[p. 542]

Montesquieu à Guasco

De La Brède, 3 novembre 1754

Mon cher abbé, vous devez avoir reçu la lettre que je vous ai écrite à Naples et celle que j'adressai depuis à Rome. Je ne sais plus en quel endroit de la terre vous êtes; mais comme une de vos lettres du 13 août 1754 est datée de Bologne et m'annonce votre prochain retour à Paris, j'adresse celle-ci à Turin, chez votre ami le marquis de Barol

Je commence par vous remercier de votre souvenir pour le vin de Rochemorin, vous assurant que je ferai, avec la plus grande attention, la commission de milord Pembroke: c'est à mes amis, et surtout à vous, qui en valez dix autres, que je dois la réputation où s'est mis mon vin dans

[p. 543]

l'Europe, depuis trois ou quatre ans: à l'égard de l'argent, c'est une chose dont je ne suis jamais pressé, dieu merci.

Vous ne me dites point si milord Pembroke, qui vous parle de mon vin, se souvient de ma personne

Je l'ai quitté, il y a deux ans, plein d'estime et d'admiration pour ses belles qualités: vous ne me parlez point de M De Cloire, qui était avec lui, et qui est un homme de très grand mérite, très éclairé, et que je voudrais fort revoir

Je voudrais bien que vos affaires vous permissent de passer de Turin à Bordeaux. Vous qui voyez tout, pourquoi ne voudriez-vous point voir vos amis et La Brède, toute prête à vous recevoir avec des io ? Mais peut-être vous verrai-je à Paris, où vous ne devez point chercher d'autre logement que chez moi, d'autant plus que la Dame Boyer, votre ancienne hôtesse, n'est plus: dès que je vous saurai arrivé, je hâterai mon départ

Ce que vous a dit le pape de la lettre de Louis XIV à Clément XI est une anecdote assez curieuse. Le confesseur n'eut pas sans doute plus de difficulté d'engager le roi à promettre qu'il ferait rétracter les quatre propositions du clergé, qu'il en eut à faire promettre que sa bulle serait reçue sans contradiction; mais les rois ne peuvent pas tenir

[p. 544]

tout ce qu'ils promettent, parce qu'ils

promettent quelquefois sur la foi de ceux qui les conseillent suivant leurs intérêts.

Adieu, mon cher comte; je vous salue et embrasse mille fois.

Montesquieu à Cerati

De Bordeaux, ce 1 décembre 1754

Je commence par vous embrasser, bras dessus et bras dessous. J'ai l'honneur de vous présenter M De La Condamine, de l'académie des sciences de Paris. Vous connaissiez sa célébrité; il vaut mieux que vous connaissiez sa personne; et je vous le présente, parce que vous êtes toute l'Italie pour moi.

Souvenez-vous, je vous prie, de celui qui vous aime, vous honore et vous estime plus que personne dans le monde.

Montesquieu à l'abbé Niccolini

De Bordeaux, ce 1 décembre 1754

Permettez, mon cher abbé, que je me rappelle à votre amitié: je vous recommande M De La Condamine. Je ne vous dirai rien, sinon qu'il est de mes amis; sa grande célébrité vous dira des autres choses, et sa présence dira le reste.

Mon cher abbé, je vous aimerai jusqu'à la mort.

[p. 545]

Montesquieu à Guasco

De La Brède, 2 décembre 1754

Soyez le bienvenu, mon cher comte; je ne doute pas que ma concierge n'ait fait bien échauffer votre lit. Fatigué, comme vous deviez l'être, d'avoir couru la poste jour et nuit et des courses faites à Fontainebleau, vous aviez besoin de ces petits soins pour vous remettre. Vous ne devez point partir de ma chambre ni de Paris que je n'arrive, à moins que vous ne vouliez venir à Paris pour me dire que je ne vous verrai pas

Je vois que vous allez en Flandre. Je voudrais bien que vous eussiez d'assez bonnes raisons de rester avec nous, outre celle de l'amitié; mais je vois qu'il ne faudra bientôt plus à nos prélats pour coopérateurs, que des Doyenarts

Eussiez-vous cru que ce laquais, métamorphosé en prêtre fanatique, conservant les sentiments de son

[p. 546]

premier état, parvînt à obtenir une dignité dans un chapitre? J'aurai bien des choses à vous dire, si je vous trouve à Paris, comme je l'espère; car vous ne brûlerez pas un ami qui abandonne ses foyers pour vous courir, dès qu'il sait où vous prendre

Je suis fort aise que s a r mgr le duc de Savoie agrée la dédicace de votre traduction italienne et très flatté que mon ouvrage paraisse en Italie sous de si grands auspices. J'ai achevé de lire cette traduction et j'ai trouvé partout mes pensées rendues aussi clairement que fidèlement. Votre épître dédicatoire est aussi très bien; mais je ne suis pas assez fort dans la langue italienne pour juger de la diction.

Je trouve le projet et le plan de votre traité sur les statues intéressant et beau et je suis bien curieux de le voir.

Adieu

Montesquieu à Guasco

De La Brède, 5 décembre 1754

Dans l'incertitude où je suis que vous m'attendiez, je vous écrirai encore une lettre avant de partir

Vous êtes chanoine de Tournai; et moi je fais des prairies. J'aurais besoin de cinquante livres de graines.

[p. 547]

De trèfle de Flandre, que l'on pourrait m'envoyer par Dunkerque à Bordeaux. Je vous prie donc de charger quelqu'un de vos amis à Tournai de me faire cette commission, et je vous payerai comme un gentilhomme, ou, pour mieux dire, comme un marchand; et quand

vous viendrez à La Brède, vous verrez votre trèfle dans toute sa gloire

Considérez que mes prés sont de votre création: ce sont des enfants à qui vous devez continuer l'éducation.

Je compte que vous aurez vu nos amis, et que vous leur aurez un peu parlé de moi. Je vous verrai certainement bientôt; mais cela ne doit point vous empêcher de faire des histoires du prétendant à Mlle Betty; vous n'en serez que mieux soigné. Je vous marquerai, par une lettre particulière, le jour de mon arrivée, que je ne sais point; et quand je ne vous écrirais pas, en cas que j'apparusse devant vous sans vous avoir prévenu, vous aurez bientôt transporté votre pelisse, votre bréviaire et vos médailles dans l'appartement de mon fils. Quand vous verrez Mme Dupré De Saint-Maur, demandez-lui si elle a reçu une lettre de moi

Présentez-lui, je vous prie, mes respects, et à M De Trudaine, notre respectable ami: l'abbé, encore une fois, attendez-moi

Puisque vous êtes d'avis que j'écrive à m l'auditeur Bertolini, je vous adresse la lettre pour la lui faire tenir.

Je vous embrasse de tout mon coeur.

[p. 548]

Montesquieu à Bertolini

De La Brède, le 5 décembre 1754

Je finis la lecture de deux morceaux de votre préface, monsieur, et je prends la plume pour vous dire que j'en ai été enchanté; et quoique je ne l'aie vue qu'au travers de mon amour-propre, parce que je m'y trouve paré comme dans un jour de fête, je ne crois pas que j'eusse pu y trouver tant de beautés, si elles n'y étaient point

Il y a un endroit que je vous supplie de retrancher: c'est l'article qui concerne les anglais et où vous dites que j'ai fait mieux sentir la beauté de leur gouvernement que leurs auteurs mêmes. Si les anglais trouvent que cela soit ainsi, eux qui connaissent mieux leurs livres que nous, on peut être sûr qu'ils auront la générosité de le dire; ainsi renvoyons-leur cette question

Je ne puis m'enpêcher, monsieur, de vous dire combien j'ai été étonné de voir un étranger posséder si bien notre langue; et j'ai encore des remerciements à vous faire sur mon apologie que vous faites, vous qui m'entendez si bien, contre des gens qui m'ont si mal entendu qu'on pourrait gager qu'ils ne

[p. 549]

m'ont pas seulement lu. D'ailleurs, je dois me féliciter de ce que quelques endroits de mon livre vous ont fourni une occasion de faire l'éloge de la grande reine.

J'ai, monsieur, l'honneur d'être, avec des sentiments remplis de respect et de considération

Montesquieu à Guasco.

De La Brède, 8 décembre 1754

Je suis bien étonné, mon cher ami, du procédé de la Geoffrin; je ne m'attendais pas à ce trait malhonnête de sa part contre un ami que j'estime, que je chéris, et dont elle me doit la connaissance

Je me reproche de ne vous avoir pas prévenu de ne plus aller chez elle. Où est l'hospitalité? Où est la morale? Quels sont les gens de lettres qui seront en sûreté dans cette maison, si l'on y dépend ainsi d'un caprice? Elle n'a rien à vous reprocher, j'en suis sûr; ce qu'elle a dit de vous ne sont que des sottises

[p. 550]

qu'il ne vaut pas la peine de vous rendre. Après tout, qu'est-ce que tout cela vous fait? Elle ne donne pas le ton dans Paris et il ne peut y avoir que quelques esprits rampants et subalternes et quelques caillettes qui daignent modeler leur façon de penser sur la sienne. Vous êtes connu dans la bonne compagnie; vous y avez fait vos preuves depuis longtemps; vous tomberez toujours sur vos pieds: voyez la duchesse D'Aiguillon, elle ne pense pas d'après les autres;

voyez nos amis du marais et je suis persuadé que vous ne trouverez point de changement dans leur façon de penser et d'agir à votre égard. Nous nous verrons bientôt et nous parlerons de cette affaire; elle ne vaut pas la peine que vous vous chagriniez

Tout bien pesé, je ne puis encore me déterminer à livrer mon roman d' arsace à l'imprimeur. Le

[p. 551]

triomphe de l'amour conjugal de l'orient est, peut-être, trop éloigné de nos moeurs pour croire qu'il serait bien reçu en France. Je vous apporterai ce manuscrit; nous le lirons ensemble et je le donnerai à lire à quelques amis. À l'égard de mes voyages, je vous promets que je les mettrai en ordre dès que j'aurai un peu de loisir, et nous deviserons à Paris sur la forme que je leur donnerai. Il y a encore trop de personnes, dont je parle, vivantes, pour publier cet ouvrage, et je ne suis pas dans le système de ceux qui conseillèrent à M De Fontenelle de vider le sac avant que de mourir. L'impression de ses comédies n'a rien ajouté à sa réputation.

Puisque vous vous piquez d'être quelquefois antiquaire, je ne vois point d'inconvénient de donner à votre collection le titre de galerie de portraits politiques de ce siècle , et pour moi, qui ne suis point antiquaire, je la préférerai à une galerie de statues. Vous songez sans doute qu'un pareil ouvrage ne doit être que pour le siècle à venir, auquel on peut être utile sans danger; car, comme vous le remarquez, le caractère et les qualités personnelles des négociateurs et des ministres ayant une grande influence sur les affaires publiques et les événements politiques, l'entrée de ce sanctuaire est dangereuse aux profanes.

Adieu.

[p. 552]

Montesquieu à Solignac

À Bordeaux, ce 17 décembre 1754

Je ne sache pas, monsieur, avoir fait de changement à l'ouvrage que vous voulez bien mettre dans votre recueil, depuis que j'ai eu l'honneur de vous l'envoyer. Mais il s'en est répandu dans Paris des copies très peu exactes, que j'ai quelquefois corrigées.

J'ai été ravi d'apprendre que le premier volume des mémoires de l'académie de Nancy allait paraître et encore de ce que c'est vous, monsieur, qui êtes notre fontenelle. Nous avons éprouvé à l'académie de Bordeaux que nous ne manquons point de mémoires, mais que nous avons toujours manqué d'un homme qui eût en même temps le talent et la volonté de les rédiger.

Vous me marquez, monsieur, que vous voulez arrêter les effets de la bile d'un homme de mauvaise humeur-je ne sais quel-contre son confrère

Je n'entrevois d'abord là-dedans que les marques de votre amitié. Mais dans le fond les académies sont instituées comme une alliance entre les gens de lettres et pour être comme le temple de la paix

Il n'y en a jamais eu aucune qui ait permis que, dans ses mémoires, il y fût inséré quelque chose qui pût offenser quelqu'un de ses membres. En effet, dans ce cas l'académie se déclarerait elle-même et serait

[p. 553]

continuellement juge et partie dans mille procès et il serait absolument impossible qu'un tel corps pût subsister. On ne peut pas dire que cela décourage la critique. Si un critique n'a pas ce champ de bataille, il en peut prendre mille autres, puisque toutes les imprimeries sont ouvertes

Je vous prie de vouloir bien présenter mes respects à m le comte de Tressan quand vous le verrez et les sentiments de mon admiration pour lui

J'ai l'honneur d'être, monsieur, plus que je ne saurais jamais vous le dire, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montesquieu

Montesquieu à Guasco

De Bordeaux, ce 25 décembre 1754

Que voulez-vous que je vous dise, mon cher ami; je ne veux pas vous porter à la vengeance, mais vous êtes dans le cas de la défense naturelle

Je suis véritablement indigné contre le trait malhonnête de cette femme, mais rien ne m'étonne; si vous saviez les tours que j'ai essuyés moi-même plus d'une fois, vous seriez moins surpris, et peut-être moins piqué.

[p. 554]

Votre réputation est faite, les honnêtes gens ne vous la contesteront jamais; tout le monde n'a pas fait ses preuves comme vous: vous ne devez votre place à l'académie qu'à des triomphes réitérés

Une femme capricieuse ne saurait vous ravir tout ce que les gens de mérite de Paris, tout ce que les autres nations vous accordent. Ne vous faites point des chimères; vos observations sur la prétendue différence du traitement sont peut-être l'effet de votre découragement. Que vous soyez encore ou ne soyez plus des nôtres, les honnêtes gens, les gens de lettres sont de toutes les nations, et tous les honnêtes gens de toutes les nations sont leurs compatriotes. Vous étiez bien reçu et aimé de nous lorsque nous étions en guerre contre votre pays; pourquoi fausserions-nous la paix à votre égard? Allez votre train: vous nous connaissez et savez qu'il y a souvent plus d'étourderie ou de précipitation de jugement que de méchanceté dans notre fait; vous connaissez aussi ceux sur qui vous pouvez compter. Ne vous souciez pas d'une femme acariâtre, des caillettes et des âmes basses

Je vous défends bien positivement à présent d'aller chanter matines à Tournai avant que j'arrive à Paris: il ne faut point avoir le coeur plein d'amertume pour louer Dieu. Quand je serai à Paris, j'espère que nous éclaircirons toute cette affaire et que nous connaîtrons la source de cette tracasserie. Vous êtes un pyrrhonien, si vous doutez de mon voyage: nous nous verrons plus tôt que vous ne croyez. Mon fils, qui

[p. 555]

est à Clairac, a bien mal aux yeux; nous serons peut-être trois aveugles, vous, lui, et moi. Nous renouvellerons la danse des aveugles pour nous consoler.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur

Montesquieu à Réaut.

À La Brède, ce jeudi après-midi 1754

Je n'ai en vue, dans toute cette affaire, que le bien des deux parties et même de toutes les parties, parce que, si Latapie gagne, votre oncle joue gros jeu. Je n'ai exigé que vous ne communiqueriez pas à vos parents que dans la pensée que cela pourrait éloigner l'affaire; puisque vous croyez le contraire, je ne puis pas vous refuser une chose aussi raisonnable. Je serais bien aise de conférer avec vous et cela sera, je crois, utile

Je vous salue de tout mon coeur

Montesquieu.

Je vous prie de penser que, la chose une fois communiquée, il faudra procéder tout comme des honnêtes gens, et sans barbouillerie, chose que je hais à la mort.

[p. 556]1755 T. 2

Montesquieu à Guasco

De Paris, en janvier 1755

Je n'ai rien négligé, mon cher ami, pour découvrir d'où est partie la bêtise que l'on a fait courir sur votre compte: mais je n'ai réussi qu'à vérifier qu'on l'a dite, sans en déterrer la source. Je ne jurerais pas que vous ayez tort de la soupçonner sortie de la boutique près de l'assomption. Quand on a un grand tort, il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'excuser par toutes sortes de voies

Des tracasseries on va jusqu'aux horreurs

Mme Geoffrin est venue chez moi, à ce qu'il m'a paru pour me sonder; elle n'a pas manqué de vous mettre sur le tapis d'un air moqueur; mais j'ai coupé court en lui faisant sentir combien j'étais choqué de son procédé à l'égard d'un ami qu'elle sait bien que j'aime et que j'estime. Elle a été un peu surprise: notre conversation n'a pas été longue, et je me propose bien de rompre avec elle. Je ne la croyais pas capable de tant de méchanceté et de noirceur.

[p. 557]

La duchesse D'Aiguillon est aussi choquée que moi de tout ceci: elle a péroré, avec la vivacité que vous lui connaissez, contre la futilité du soupçon de l'espionnage politique et le ridicule de cette prétendue découverte; elle n'a pas manqué de relever que vous aviez vécu parmi nous pendant toute la guerre, sans avoir jamais donné lieu de vous soupçonner, et qu'il n'y a nulle occasion de le faire dans le temps où nous sommes en pleine paix avec les pays auxquels vous tenez. Une conjecture jetée en passant à l'occasion de votre voyage à Vienne, et de vos engagements en Flandre, a pu aisément prendre corps en passant d'une bouche à l'autre; et la malignité en a sans doute profité

Ce qui m'a le plus scandalisé en tout cela est la conduite de quelques-uns de vos confrères. Mais, mon cher abbé, il y a des petits esprits et des âmes viles partout, même parmi les gens de lettres, même dans les sociétés littéraires. Mais enfin vous ne devez votre place qu'à vos succès

Au reste, puisque vous voilà en repos, profitez de votre loisir pour mettre vos dissertations en état de paraître, ainsi que votre histoire de Clément V , que nous attendons toujours à Bordeaux avec empressement. Le plaisir de chanter au choeur ne

[p. 558]

doit pas vous faire perdre le goût des plaisirs littéraires.

Quelques mois d'absence feront tomber tous les bruits ridicules, et vous serez à Paris aussi bien que vous y étiez avant cette tracasserie de femmelette. Je vous somme de votre parole pour le voyage de La Brède après votre résidence; je calcule que ce sera pour le mois d'août. Votre départ me laisse un grand vide; et je sens combien vous me manquez. N'oubliez pas mon trèfle, vos prairies et vos mûriers de Gascogne

Je vous embrasse de tout mon coeur.

Montesquieu à Guasco.

De Paris, en 1755

Vous fûtes hier de la dispute avec M De Mairan sur la Chine. Je crains d'y avoir mis trop de vivacité et je serais au désespoir d'avoir fâché cet excellent homme. Si vous allez dîner aujourd'hui chez M De Trudaine, vous l'y trouverez peut-être; en ce cas, je vous prie de sonder un peu s'il a mal pris ce que j'ai dit; et sur ce que vous me rendrez, j'agirai de façon avec lui qu'il soit convaincu du cas que je fais de son mérite et de son amitié.

[p. 559]

Vivacité et je serais au désespoir d'avoir fâché